SÉBASTIEN VIDAL

OÙ REPOSENT NOS OMBRES

LE MOT ET LE RESTE

Sébastien Vidal

Où reposent nos ombres

LE MOT ET LE RESTE
2022

À la mémoire de Batou, *alias* Batounet, qui m'a offert sa confiance et son amitié.

Ce roman est dédié à Claude Michelet, ce grand romancier humble qui avait choisi la terre.

« C'est alors, en vérité, qu'avec l'aide d'une nature à présent favorable, je m'évade des échardes enfoncées dans ma chair, vieux accidents, âpres tournois. »

Lettera amorosa, René Char

« Il y a en nous un lieu où nous pleurons pour les autres. »

La Position du mort flottant, Jim Harrison

D'abord il se dépouilla de toute humanité pour devenir aussi froid qu'un serpent. Puis, comme on taille une fleur trop belle, à coups de reins furieux, il lui coupa ses ailes d'ange.

Ici, presque toujours, novembre arrive en octobre. C'est le cas cette année encore. Me voilà seul sur la berge. Je rentre la tête dans mes épaules, le nez dans mon écharpe qui sent le pain chaud. Tout est calme. L'étang en forme de virgule ne présente pas une aspérité, c'est une plaque de métal. Beaucoup de feuilles sont déjà au sol, peignant un tableau qu'aucun peintre ne pourrait imiter. Les taches jaunes soudées aux taches rouges, les auréoles marron cousues aux auréoles ocre, les flaques auburn scellées aux flaques orange. Elles constituent un tapis tissé avec patience, et ce voile épouse les talus et le rivage qui recueille l'étang en son creux comme les mains jointes retiennent l'eau coulant d'une fontaine. Le ciel d'un gris dur écrase mes épaules. Les nuages sont compactés et fondus en un océan morne et immobile. Ces feuilles qui gisent au sol sont la seule source de couleurs, une bouffée d'oxygène. J'ai les pieds sur la plage que l'humidité a rendue plus sombre. Cette langue de sable à peine plus étendue qu'un grand tapis que nous appelions « Calicoba Beach ».

J'ai l'impression que ça fait une éternité, et c'est presque le cas, trente-trois ans. L'été brûlant de l'année 1987. Nous étions une bande de quatre adolescents, trois gars et une fille. Nous étions inséparables depuis la maternelle. Il y a très peu de mouvement dans cette campagne reculée, les gens naissent ici, grandissent ici, ils y passent le plus clair de leur temps puis finissent par y mourir avec l'idée qu'ils ont vécu sur une île. Pourtant ce territoire ne peut pas être plus éloigné des mers. Mais notre coin de pays est si perdu, presque étouffé par la forêt immense et le ciel au-dessus que l'on nourrit vite un sentiment d'îlien, cette idée de vivre à côté du monde. Les routes qui mènent chez nous sont piégeuses, tordues comme le tronc noueux d'un arbre revêche. Elles passent sur de frêles ponts suspendus ou en pierre de la région, empruntent des gorges sombres comme des passeurs de clandestins. Pour venir ici, il faut une solide raison et une bonne dose d'inconscience tant les heures et les jours s'écoulent comme nulle part ailleurs. Ou bien il faut être poursuivi ou dingue, ou les deux. Cela fait cinq ans que je ne suis pas venu à Calicoba Beach. Et même du temps où j'y venais, ce n'était pas facile. Tellement de choses se sont passées ici, tant d'émotions puissantes sont nées là. Dans ce lieu, restent des visages et des voix, pour toujours. Aujourd'hui, quelque chose m'a poussé sur la plage, ce n'est pourtant pas une date anniversaire, il n'y a rien à fêter. Sauf l'absence que je peux commémorer chaque jour qui passe.

Cet endroit est si différent à cette époque de l'année. Le silence qui y règne aujourd'hui fait presque ressurgir l'écho de nos rires de gamins, quand nous étions dans l'eau, à nos jeux d'adolescents, à nous alanguir sur le sable sous un soleil implacable.

Je m'appelle Christophe et je suis romancier. J'ai quitté le village dès que j'ai été en âge de le faire, parce qu'il m'était impossible d'y rester sans souffrir, en fréquentant ces lieux où tonnait l'absence d'êtres ou de choses qui me restent très chères. Mes bouquins se vendent plutôt bien, suffisamment pour me permettre d'en vivre mais pas au point de m'empêcher de me balader tranquillement dans une grande ville et d'être reconnu à chaque coin de rue. Le rêve.

Je crois que la force étrange qui m'a poussé ici aujourd'hui l'a fait pour une bonne raison. Elle veut que je vous raconte ce qui s'est passé lors de cet été. Une trace indélébile, une croix à porter. C'est le moment de se délester. Comme l'a dit Victor Hugo, rien n'est plus puissant qu'une idée dont l'heure est venue.

Dimanche 3 août 1987, quelque part en Haute-Corrèze.

Le mois de juillet n'était qu'un souvenir accroché aux grands arbres et claquant au vent dans notre dos. Nous avions entamé août, et nous baignions dans cette folle et profonde insouciance que l'on ne trouve qu'au mitan de l'été, avec tout ce que cela représentait de connivence entre nous, « la bande des yeux marron », comme nous nous étions surnommés. Nos parents avaient tous eu leurs congés en juillet de sorte que nous n'allions pas nous quitter jusqu'à la rentrée. D'ici là, ce ne seraient que virées à vélo, casse-croûte dans les bois, parties de pêche, visionnages de films, soirées interminables rassemblés sous les étoiles, à déjà refaire le monde, parler de n'importe quoi mais continuer à nouer ces liens qui nous unissaient depuis si longtemps. Continuer à tisser parce qu'en septembre, c'était le lycée et la seconde qui nous attendaient. Aucun de nous ne l'aurait avoué devant les autres, mais ça nous fichait une sacrée trouille. Pour la première fois, nous allions quitter le village, nous retrouver dans le bled d'à côté, dans un établissement bien plus grand que le petit collège de notre bourg. Mais au-delà de ça, une alarme retentissait dans nos têtes. Nous l'entendions tous, j'en suis certain. Une sorte d'angoisse latente, une petite boule qui naviguait entre la gorge et l'estomac, parce que nous sentions que quelque chose se finissait cet été-là, quelque chose de précieux qui ne reviendrait jamais, peut-être le plus beau trésor que nous ayons jamais possédé et partagé. Notre enfance et notre adolescence se prenaient de méchantes rides, ça sentait la fin et pour tout dire, je crois que ça ne plaisait à aucun de nous. Nous souhaitions aller de l'avant, mais déjà je regrettais amèrement le temps si proche où je ne me doutais de rien, où cette horloge qui toquait trop fort ne s'était pas encore manifestée. Cette période bénie de l'existence, où on pensait que notre vie sans souci durerait pour l'éternité. Les potes, ces moments magiques et hors du temps. Nous étions en train de nous rendre compte du déclin de cette partie de notre vie. Avions-nous déjà vécu le plus beau ?
Alors, par un accord tacite, nous allions brûler la mèche du mois d'août comme des furieux, ne rien laisser, tout dévorer, se délecter de chaque minute. Rire, sous cape, aux éclats, à gorge déployée ; se faire des crasses, vivre au grand air, se tremper tout entiers dans le bain merveilleux de l'amitié, courir et sauter au bord de la falaise grise en l'ignorant avec panache, nous fabriquer une cathédrale de souvenirs pour plus tard.

Nous avions découvert Calicoba Beach par hasard. Tout avait commencé fin juillet, quand les Parigots avaient débarqué. La piscine du village était devenue trop petite pour tout ce monde, et certains des gamins de la capitale, alourdis d'arrogance, paradaient autour du bassin en exhibant les dernières lunettes de soleil à la mode, le dernier baladeur super fun, tout en repartant avec leurs parents à l'arrière des Renault 25 gris métallisé en direction de leur résidence secondaire. Il faut dire que nous, la bande des yeux marron, n'étions pas très sociables. Ce n'était pas que les autres nous étaient insupportables, nous préférions simplement rester entre nous. Et dans tout le bled c'était comme ça. Des groupes se formaient, plus par affinités que par déterminisme social. Partout, sévissaient des commandos de gamins en vacances, de tous âges, par paquets de trois, quatre, cinq, rarement plus. Tout ce petit monde se diluait dans les rues, les maisons, les cachettes plus ou moins secrètes, les cafés, les points d'eau. Les plus chanceux se déplaçaient à mobylette, des engins trafiqués qui déchiraient la quiétude de hurlements stridents, longues plaintes stagnant longtemps sur le bitume après leur passage. Franck était le seul de la bande à en posséder une, bleue avec des éclairs jaunes sur le réservoir. Il l'avait dégotée à la décharge et retapée avec une belle dose de débrouillardise. Mais il en avait eu vite assez de rouler au pas pour nous attendre, nous qui nous déplacions à vélo, alors il l'avait remisée dans son garage.

Nous ne fûmes pas malheureux de quitter la piscine, devenue trop tape-à-l'œil. Et puis la nature nous manquait, nous avions un besoin vital d'arbres, d'ombres, d'entendre les oiseaux, le clapotis chatoyant de l'eau, les grillons et toutes sortes d'insectes. Le plan d'eau était lui aussi pris d'assaut, notamment par certains lycéens qui nous menaient un peu la vie dure, il nous fallait donc trouver un autre coin où nous tremper.

Un début d'après-midi nuageux, alors que l'air appuyait sur nos corps de ses grandes mains poisseuses, nous nous trouvions dans la forêt, assez loin de la route, où nous nous étions aventurés dans l'espoir de dégoter quelques cèpes ou mieux, des girolles, tout en échappant un peu à la chaleur. L'année précédente, nous avions découvert par hasard dans cette forêt, un arbre majestueux, un gardien des lieux que nous avions surnommé « le Vénérable ». C'était une cathédrale de bois et de feuilles, étendant ses racines à la façon d'un poulpe terrestre et dressant ses branches vers le ciel comme un gourou en transe invoquant la puissance des éléments. Vincent avait proposé qu'on s'y réfugie pour faire une partie de cartes. Il avait dit cela en rajustant ses lunettes, geste qu'il faisait vingt fois par heure.

Aucun de nous n'avait jamais vu un châtaignier de cette taille. Même à nous quatre, impossible d'en faire le tour avec nos bras. Je pense que cela aurait nécessité au moins huit gamins tels que nous. Creux à la base, son tronc s'ouvrait comme un tipi, et bien sûr, l'obscurité qui régnait dans ses tripes était follement tentante pour quatre adolescents. Nous pouvions tous aisément y tenir assis en tailleur.

C'est Johanna qui s'était avancée la première et, prenant appui sur l'écorce, avait passé la tête à l'intérieur. Elle avait laissé ses yeux s'habituer à la pénombre puis, se tournant vers nous d'un mouvement gracieux, avait déclaré :

– C'est vachement grand dedans.

Nous y avions chacun jeté un œil, excités comme si nous venions de découvrir une des cinq pierres de Sankara, celles d'*Indiana Jones et le temple maudit*, que nous étions allés voir ensemble quelques années plus tôt.

– Je suis quasiment certain que cet abri est utilisé par un cervidé, regardez comme le sol est tassé, avait dit Vincent.

Vincent était un spécialiste des animaux, il dévorait tous les ouvrages relatifs à la faune et la flore. Il nous expliquait sans cesse ceci ou cela, comment chassait le faucon pèlerin, ou combien de temps vivait une salamandre. Nous étions entrés courbés l'un derrière l'autre dans le ventre du châtaignier. Le jour s'y faufilait par petites touches si bien que nos visages apparaissaient constellés de creux et d'ombres. Au-dessus, tel un parasol en dentelle, une épaisse toile d'araignée occupait l'espace libre et retenait même des débris et de la poussière de bois, amassés en petits sacs de sable à divers endroits. Plus haut, le tronc se refermait en une courbe lente, les bords se rapprochant peu à peu jusqu'à se joindre comme un gosier fermé.

– Nom d'une pipe, j'en reviens pas que cet arbre soit encore vivant avec un trou comme ça dans le bide ! s'était exclamé Franck.

– Vu sa taille, il a au moins deux cents ans, les vieux châtaigniers sont souvent troués et creux quand ils vieillissent, avait ajouté Vincent.

– Faut toujours que tu ramènes ta fraise Vince, pas vrai ?

Franck chambrait toujours son pote lorsqu'il apportait des éléments sur la nature. En général, l'autre ne répondait pas, sachant trop bien que ce serait ouvrir la porte à une surenchère verbale qui finirait par des noms d'oiseaux. Nous avions décidé, deux ans auparavant, de nous appeler par des diminutifs pour faire plus « américain ». Dans les années quatre-vingt, tout ce qui venait des États-Unis faisait rêver, nous avions des étoiles plein la tête. Notre génération était biberonnée aux séries policières et d'action

qui déboulaient sur nos télévisions obèses toutes sirènes hurlantes en faisant couiner les pneus. Nous bouffions du *Starsky et Hutch*, *Deux flics à Miami*, *Drôles de dames*, *Magnum* et des *Têtes brûlées*. Dernièrement, nous étions accros à une série de science-fiction, *V*. La musique d'outre-Atlantique et d'Angleterre nous inondait d'effluves rock, le Boss avait déferlé sur nous avec son album *Born In The U.S.A.*, et nous étions tous convaincus que le rêve américain était une réalité. Nous attendions avec impatience les films yankees qui nous en mettraient plein la vue. D'ailleurs, les médias annonçaient pour la fin du mois le prochain film avec Schwarzy, *Predator*, ça allait défourailler dans tous les sens. Nos chambres étaient tapissées de posters de Stallone et Eastwood, même si ce dernier opérait dans un registre beaucoup plus subtil. Évidemment, Kim Basinger faisait bouillonner nos hormones, tout comme Kelly McGillis que nous avions découverte dans *Top Gun*. Entre nous, nous étions donc Vince, Francky (le seul qui était rallongé pour faire ricain), Jo et moi, Chris.

Nous nous sentions tous merveilleusement bien, blottis dans le ventre de l'arbre, cette cachette elle-même perdue dans un pays loin de tout. Il y avait à cet endroit quelque chose d'impalpable. Avec mon vocabulaire d'ado, je n'avais pas su qualifier cette vibration. Aujourd'hui je dirais que c'était tellurique. Une force émanait de la terre, pile entre les racines et jaillissait du cercle que nous formions, assis contre les parois du châtaignier. Elle nous traversait comme un flot frais de rivière et déposait en nous un limon énergétique qui nous inondait. C'était sans doute cette douce et étonnante expérience sensorielle qui nous laissait silencieux, et c'était plutôt rare pour être souligné. Il y en avait toujours un pour dire une connerie ou raconter une blague de Coluche. Ou alors c'était Franck qui pétait. Il était très particulier parce qu'il nourrissait une solide fierté à lâcher des gaz, comme si flatuler en société était pour lui une manière de s'imposer ou de clamer qu'il se foutait des conventions.

Johanna tira de sa poche de short un paquet de cartes, elle trimballait toujours ce jeu élimé et corné par des heures de bataille ou de belote. Nous fîmes une partie à mille points, Johanna mémorisant les scores au fur et à mesure. Sans que je puisse expliquer pourquoi, Johanna était devenue notre leader moral. Ça s'était fait lentement, au fil des années. Il ne s'agissait pas de lui demander de valider ou non des projets versant dans la connerie d'ados, comme fumer un cigare, s'imbiber méchamment à la Valstar ou aller reluquer les seins énormes de la postière derrière son guichet. Non, il était simplement question de déterminer ce qui était bien ou mal d'un point de vue moral. L'autorité de Johanna était subtile, il suffisait d'un regard, d'une moue, et nous savions à quoi nous en tenir. Avec le recul, maintenant que la vie m'a appris et m'a éprouvé, je comprends que nous étions tous les trois plus ou moins amoureux d'elle.

À l'issue de la partie, je m'aperçus que l'heure tournait, or nous ne voulions pas rentrer trop tard car nous avions prévu de regarder chez moi l'épisode habituel de *MacGyver*. L'échéance approchait et rentrer à temps semblait désormais impossible. Franck, qui avait toujours de grandes idées qui finissaient mal, proposa de couper à travers la forêt. En effet, si nous revenions par la route, avec les côtes et la distance – la route opérait un large cercle de douze kilomètres autour de la forêt avant de nous ramener au village – nous ne serions jamais chez moi à temps. L'envie de voir les aventures de MacGyver était trop forte, alors nous décidâmes de tenter le raccourci. Nous récupérâmes les vélos et commençâmes à les pousser entre les fougères hautes et les taillis retors. À force de faire des détours pour éviter les buissons impénétrables et autres zones humides, nous ne savions plus trop quelle direction prendre.

Au bout d'un moment à n'entendre que le bruit des brindilles qui cassaient sous nos pieds, celui des branches basses qui faisaient chanter les rayons de nos bicyclettes et les

froissements d'ailes d'oiseaux qui s'envolaient dans la canopée, Johanna annonça, après avoir consulté sa montre :
– Bon, c'est foutu pour l'épisode, il commence dans cinq minutes.
Je le pressentais, cela faisait bien un quart d'heure que je me retenais de regarder la mienne, comme pour conjurer l'évidence, faire reculer les aiguilles. J'entendis résonner dans ma tête le début du générique et la déception m'envahit.
– Merde, si j'avais su, j'aurais demandé à mon grand-père de l'enregistrer, regretta Franck.
– T'es sûr qu'on est dans la bonne direction ? lui demanda Johanna.
Nous étions alors dans une clairière marécageuse de la taille de deux terrains de basket. Nos chaussures s'enfonçaient avec des bruits de succion et je sentais la fraîcheur de l'eau pénétrer le tissu de mes godasses. Si quelqu'un d'autre de la bande avait posé la question, Franck aurait haussé les épaules en soufflant d'une manière brève, une façon de dire qu'il était agacé. Mais là, il répondit d'une voix posée qu'il était à peu près certain que nous étions dans la bonne direction. Il ajouta :
– Tu vois le sommet de la colline devant nous, Jo ? Je crois que derrière il y a la route, nous allons déboucher juste à l'entrée du village. Dans dix minutes au plus, on y sera.
Nos bécanes nous ralentissaient beaucoup, elles pesaient lourd et n'étaient pas conçues pour les rallyes en forêt. Nos épaules nous faisaient mal à force de lever le guidon voire l'engin en entier, mais aucun de nous ne voulait râler le premier. Nous avions une soif terrible, accentuée par la présence d'eau au sol. Nos fronts perlaient de grosses gouttes de sueur et nos t-shirts étaient trempés malgré le couvert du sous-bois.
Notre moral remontait au même rythme que la colline boisée que nous gravissions. Je me voyais déjà devant un grand verre d'Orangina, ou mieux, une canette de Force 4, que je laisserais couler lentement dans ma gorge, avant de frotter le verre glacé contre ma joue.
– Eh, vous entendez ce cri dans les airs ? demanda Vincent. C'est un milan noir, il doit tourner juste au-dessus de nous.
– Ouais, il attend qu'un de nous s'effondre pour le bouffer sans doute.
– T'es con Francky, répondis-je, tu regardes trop de westerns.
– Les westerns, c'est la vie, y a pas mieux. Un cheval, des bottes, un Colt, une poignée d'Indiens à trucider, putain, ils savaient s'amuser les Yankees.
– Peut-être qu'un jour je comprendrais pourquoi les hommes considèrent que massacrer d'autres hommes est amusant, souligna Johanna.
– C'est vrai ça, pourquoi c'est toujours les Indiens les méchants ? demanda Vincent.
– Parce que c'étaient des sauvages, il fallait bien que les cowboys les mettent au pas. Mon grand-père dit qu'ils étaient réfractaires au progrès.
– Pourtant ils étaient les premiers sur ces terres, ils étaient chez eux autant que nous ici, répliqua Johanna.
– Ouais ben peut-être, mais la terre elle était à personne, renchérit Franck.
– Tu insinues que les Indiens n'étaient personne ? questionna-t-elle.
– Non, ce que j'veux dire c'est que les Peaux-Rouges, ils en faisaient rien de ce territoire, alors autant que les Blancs le prennent, t'écoutes pas ou quoi ? s'agaça Franck.

J'allais répondre quelque chose quand nous parvînmes au sommet. Le spectacle nous laissa bouche bée. Nous étions sur une éminence peu boisée, et en contrebas, s'étendait un étang en forme de grosse virgule. Il semblait dormir dans un petit creux, et tout autour, des arbres recouvraient une pente douce qui accentuait l'impression de cratère. Sur le côté droit, plein est, on voyait même une petite plage coincée entre l'eau et quatre

énormes rochers plats qui donnaient l'impression de s'imbriquer dans une sorte de Y couché. Sur notre gauche, un ruisseau s'écoulait de l'étang, ce qui expliquait le marécage que nous avions traversé. Face à nous, des aulnes glutineux peuplaient la berge et à leur pied, un gros nuage de nénuphars imitait une avancée de terre sur l'eau. Presque tout le bord était colonisé par des herbes de carex, des roseaux ou des joncs, et d'un coup, nos cœurs sautèrent dans nos poitrines parce que nous vîmes la petite île au milieu. De notre place, elle ressemblait à une carotte avec la tête pointée vers la plage. Nous découvrions la géographie des lieux sans un mot. Nous n'étions peut-être pas croyants, mais cet endroit ressemblait fortement à l'idée que nous nous faisions du Paradis. L'eau qui somnolait reflétait la silhouette des arbres, et au milieu, le bleu du ciel se confondait avec la couleur plus sombre des flots, donnant à l'ensemble un ton délicat et fragile, qui pouvait frémir à la moindre brise.
Nous dévorions le site de nos yeux en imaginant déjà ce que nous allions pouvoir y faire. Les couleurs nous éblouissaient, les quatre rochers nous appelaient avec insistance, la plage tentatrice captant notre attention. C'est à ce moment-là que je vis la cabane, légèrement sur notre gauche, presque au sommet de la ceinture d'arbres. Elle se fondait dans le paysage grâce à ses planches grisées par les éléments et aussi par son imbrication dans la végétation et sa silhouette allongée. Son toit peu incliné offrait au ciel un épiderme de tuiles en bois, du châtaignier probablement.
– Pute borgne ! Les mecs ! s'exclama Franck. Quelqu'un a une idée d'où on est ?
Johanna et Vincent haussèrent les épaules en produisant un bruit d'air avec leurs lèvres, ils avaient l'air subjugué par l'endroit, et c'était aussi mon cas. Des grenouilles choisirent cet instant pour se mettre à coasser. Les premiers cris débutèrent complètement à gauche de l'étang, vers les herbes de carex et se répandirent comme un incendie courant sur de l'essence, en une poignée de secondes, toute la zone résonnait de ces sons étonnants qui donnaient l'impression de se répondre.
– Putain quel boucan ! s'écria Franck. Eh, Vince, monsieur le spécialiste, des infos à nous donner sur ce concert ?
Vincent ignora la question, il écoutait avec un plaisir non dissimulé. Nous restâmes un long moment, appuyés à nos vélos, à écouter ce chant qui semblait émaner de l'eau elle-même. Il devait y avoir des centaines de batraciens pour provoquer une tonitruance pareille. Puis il y eut moins d'intensité, la sarabande faiblit rapidement et s'éteignit comme elle était née.
– Vous avez vu la cabane là-bas ? dis-je.
– Mazette ! Je sais où on est ! dit Franck.
La vue de la construction avait connecté quelque chose dans son cerveau et une ampoule s'était allumée.
– Un jour, j'étais à la pêche avec mon grand-père, il m'a parlé de cet endroit. Je crois bien que c'est l'étang du Puy perdu. C'est comme ça que ça s'appelle. Il m'a raconté qu'il était venu une fois, il y a un bail, pour aider à la vidange et récupérer les poissons. Il m'en avait parlé parce qu'ils avaient sorti une carpe monstrueuse, je ne sais plus combien de kilos, trente ou quarante. Depuis, le terrain a été vendu à un type pas commode à c'qu'il paraît. Une sorte d'ermite. J'me souviens que de ça.
– Mais oui ! s'exclama Vincent, un jour, à l'apéro, j'ai entendu mon père parler de lui avec des collègues de boulot. Si c'est du même qu'on parle, ils l'appellent l'Indien. Je me souviens pas trop de c'qu'ils disaient, juste qu'il était bizarre, qu'il vivait dans sa cabane et qu'il parlait à personne.
– On raconte qu'il aurait fait de la prison, ajouta Johanna. J'ai entendu ma mère en parler avec la voisine une fois. Mais je ne savais pas où il vivait. C'était après le

cambriolage du magasin d'électroménager de monsieur Dubois. La voisine disait que l'Indien était vraiment étrange et inquiétant, il lui faisait peur les rares fois où elle le croisait dans le bourg. Elle disait qu'il chassait les curieux à coups de fusil. Qu'on ne savait rien de lui depuis qu'il était arrivé un jour, il y a longtemps. Mais je ne connaissais pas cet endroit. C'est magnifique.

L'allusion au fusil nous inquiéta un peu, les regards échangés ne me trompèrent pas. Le surnom non plus d'ailleurs. Au village, pour qualifier une personne un peu en marge ou originale, on disait souvent « c'est un drôle d'Indien celui-là ».

– C'est clair, c'est un coin génial. Mais je sais pas où on est. Par rapport au village je veux dire.

– Écoute, Chris, on peut pas être bien loin, répondit Franck.

– Je pense qu'on a dérivé en progressant dans la forêt, dis-je. Et si on avait bifurqué sur la droite, on serait tombé sur la route à un moment ou un autre. À mon avis on a pris trop à gauche sans s'en rendre compte.

– Te monte pas le bourrichon, dit Franck, on va bien tomber sur un chemin. Si mon grand-père y est venu avec d'autres pour vider l'étang, ils sont pas tombés du ciel.

– Mais si on est bien chez l'Indien, on devrait faire gaffe non ? demanda Vincent. J'ai pas envie de me prendre une décharge dans le cul.

– Putain, est-ce que ta mère a fait autre chose que des fausses couches ? C'est des conneries tout ça, personne tire sur les gens sans raison. Si ça s'trouve, il a même pas de pétoire. Parlons peu, mais parlons bien. On a loupé l'épisode, perdu pour perdu, on pourrait profiter du coin, se baquer vers la petite plage, là, juste en dessous de nous.

Le silence s'installa. Quelques grenouilles recommençaient à s'égosiller comme pour décompter les secondes qui s'écoulaient. Nous avions chaud, nous étions trempés de sueur, l'après-midi était loin d'être terminé et l'eau de l'étang s'avérait terriblement attirante.

– On n'a pas nos maillots de bain, objecta Vincent.

– Qu'est-ce qu'on s'en fout, répondit Franck du tac au tac. Y a pas un chat, on est entre nous, on se fout à la baille en slip.

Nouvelle pause. Chacun se regardait, on aurait dit une partie de poker sans cartes. J'eus l'impression que le silence sifflait à mes oreilles et c'est à ce moment que je remarquai qu'il n'y avait vraiment plus un son alentour. Je peux vous dire qu'une forêt totalement silencieuse, ça fout vraiment la trouille. J'eus l'impression qu'une bestiole affreuse allait nous sauter dessus et nous découper en morceaux avec ses crocs tranchants. Je fus saisi d'un frisson. Une brindille craqua derrière nous, je sursautai en me retournant d'un geste vif en laissant tomber mon vélo. Franck se moqua de moi.

– Fais pas cette tronche de six pieds de long Chris, on va pas se faire attaquer par un grizzli.

Ils commencèrent à rire et je finis par rire avec eux. C'était entendu, nous irions nous baigner dans cet étang, nous en avions tous envie.

Je fermai la marche en descendant la pente qui nous menait vers la petite plage ceinte par ces quatre gros rochers plats, je remarquai que nous jetions tous des coups d'œil vers la cabane. Nous ignorions si nous nous trouvions chez l'Indien, et même si ce que nous avions entendu à son sujet nous semblait un peu exagéré, nous restions méfiants, n'était-ce que parce que nous étions apparemment sur une propriété privée, même si aucun panneau n'était visible.

Nous calâmes les bécanes contre les gros rochers et nous nous mîmes en slip. Nous étions vraiment une bande de chats maigres, des grands machins efflanqués aux côtes saillantes. Nous attendions tous de voir ce que portait Johanna sous son short en jean

mais nous nous forcions à regarder ailleurs. Nous fûmes un peu déçus de constater la présence d'une banale culotte de coton d'un bleu azuréen. Après avoir ôté son t-shirt, elle sentit notre impatience et je pense qu'elle envisagea un instant de conserver le bas. Mais nous nous connaissions depuis la maternelle. Ses seins commençaient à prendre leur envol et de profil elle était une œuvre d'art. Je me surpris à les imaginer dans la paume de mes mains. Je contemplai l'aréole qui cerclait ses petites tétines, fières et pointées vers les rares nuages. Elle était bronzée par plus d'un mois d'été, si belle, sa peau hâlée atténuant un peu ses taches de rousseur sur le nez. Ses cheveux bruns bouclés effleuraient ses épaules. Je sentis des papillons s'élancer dans mon bas-ventre et j'eus peur d'avoir une érection. Là, ça aurait été la honte totale, le truc à jamais s'en remettre et à ne plus pouvoir regarder Johanna en face. Pas rassuré, je jetai un coup d'œil rapide vers mon sexe qui ne semblait pas avoir encore reçu l'information de mon émoi. Pour repousser sa légère gêne, Johanna s'avança la première. Le sable gris crissa sous ses pas. Un son merveilleux. Elle trempa le bout de son pied et le retira avec une grâce naturelle. Hypnotisé, je vis distinctement une goutte s'étirer à l'extrémité de son gros orteil, prendre la lumière comme un diamant, puis tomber dans une zébrure arc-en-ciel. Des cercles successifs s'éloignèrent à la surface en silence, une partie sembla passer sous le miroir de l'étang et disparut, tandis que l'autre fut absorbée par le rivage. J'aurais voulu que Johanna refasse ce geste d'ultime beauté pour l'éternité, j'ai encore son mouvement dans l'œil, placardé au fond de mon crâne. Pour cacher mon émoi, je courus vers le rivage et plongeai dans l'eau claire. Des éclaboussures criblèrent Johanna qui poussa un petit cri en levant les bras.
– Quelle mouche t'a piqué Chris ? demanda Franck. Heureusement qu'il y avait du fond !
Franck et Vincent s'avançaient avec précaution. Nous nous retrouvâmes tous les quatre en cercle, de l'eau jusqu'à la taille. Les remous que j'avais provoqués mouraient en silence en se diluant dans la masse claire, le fond semblait bouger et nous donnait le tournis. Nous avions tous la tête levée et chacun admirait le site. On se serait cru ailleurs, dans un autre pays. Si un perroquet ou un quelconque oiseau tropical avait surgi des cimes, nous n'en aurions pas été étonnés. Les nénuphars, groupés tels des moutons, se trouvaient non loin vers la droite. Pile en face de nous, la mince île donnait l'impression de flotter et de s'évaporer sous l'effet de la chaleur qui faisait danser l'air. Les arbres en lisière couvraient la pente tout autour de nous, et en plus du chant de quelques oiseaux, des geais et des corneilles, il me semble qu'il y avait aussi une sittelle torchepot dont le cri typique s'accroche à ma mémoire. L'espace n'était tatoué que de quelques égosillements épars de grenouilles qui s'éclaircissaient la voix avant le vrai concert et, sur notre gauche, provenant de la bonde, le glouglou du trop-plein qui faisait penser à une fontaine fraîche. Pas un bruit qui ne soit d'origine naturelle.
Je posai les yeux sur la surface puis jusqu'au fond sablonneux. Sous la chappe liquide, il apparaissait plus sombre, gondolé par l'effet visuel, et des fragments irisés se baladaient entre deux eaux. Je remarquai des cristaux, cendres des pierres, qui captaient la lumière, enchâssés dans le sable, des sortes d'iris innombrables me faisant des clins d'œil. Une libellule aux reflets bleutés passa entre nous en vrombissant. Elle s'arrêta net derrière Johanna, pivota dans un sur-place d'une stupéfiante maîtrise, s'éleva sensiblement puis se posa sur une de ses boucles brunes, au sommet de son crâne.
– Jo, ne bouge pas, dis-je, il y a une libellule sur ta tête.
– Qu'est-ce que c'est beau, sans dec…
Vincent observait l'insecte avec un émerveillement non feint. Il scrutait les ailes, les nervures dont la symétrie parfaite laissait pantois, les yeux aux multiples facettes, et ces tons changeants sous la lumière. Nous étions tous subjugués par l'allure de cet insecte et

par le privilège qu'il nous accordait, en nous tolérant si près de lui. Franck, qui était du genre un peu bourrin, se surprit à chuchoter.
– Elle va pas trouver grand-chose à butiner dans tes cheveux.
– Les libellules ne butinent pas, ce sont des prédateurs insectivores, elles attrapent les mouches et les moustiques en plein vol grâce à leur dextérité, et elles les mangent. Vous savez qu'une libellule peut pondre jusqu'à cinq cents œufs ?
– Oh putain, le voilà reparti, l'Encyclopédie.
Franck surnommait souvent Vincent de la sorte, il disait « l'Encyclopédie » en levant les yeux au ciel et avec une telle emphase qu'on pouvait entendre la majuscule. On aurait dit qu'il invoquait un Dieu païen au sommet d'un autel. C'était à chaque fois très drôle.
– C'est pas possible que tu saches autant de trucs sur autant de putains de bestioles. Comment on peut savoir que tu racontes pas n'importe quoi, rien que pour te rendre important ?
Vincent, qui restait fasciné par la libellule, détourna brièvement les yeux, avisa Franck, puis revint à son sujet d'étude. Son regard pétillait.
– Mazette, c'est quand même pas la première que tu vois ! On dirait pourtant que si.
– Je voudrais bien la voir moi aussi, dit Johanna d'un ton plaintif, comme si elle était victime d'une grande injustice.
– T'as qu'à bouger un peu, rétorqua Franck.
Ce qu'elle fit, avec lenteur, comme si elle craignait de blesser l'insecte.
– Elle te fait une broche dans les cheveux, tu sais, comme ce que portent les vieilles, ajouta-t-il.
C'est à ce moment que je le vis. L'Indien. Je sus de suite que c'était lui. Il se tenait debout sur un des quatre rochers, les bras le long du corps, posé un peu plus sur une jambe que sur l'autre. Il me paraissait vieux, il avait les cheveux châtain gris très longs attachés en queue de cheval, son visage disparaissait sous une barbe fournie qui masquait même son cou. Il portait un jean élimé coupé aux genoux et une chemise à carreaux complètement ouverte. On voyait son torse et son ventre plat recouvert de poils sombres. Il était pieds nus. Les rochers se trouvaient à environ six mètres de nous et nous ne l'avions pas entendu arriver. Les autres virent à mon expression et au raidissement de mon corps que quelque chose n'allait pas. Ils suivirent mon regard et Johanna se retourna vers la plage. Elle émit un petit cri de surprise et cacha sa poitrine avec ses bras croisés. D'instinct, je me déplaçai pour me retrouver entre elle et l'Indien. La libellule s'envola vers les nénuphars. Il y eut un silence qui entailla mes nerfs. Un silence qui nous parut interminable. L'Indien sauta du rocher et, le temps qu'il resta en l'air, les pans de sa chemise s'ouvrirent et flottèrent derrière lui. Il atterrit sur le sable en souplesse et se redressa. Il nous regarda et s'avança vers nous. Nous étions quatre poteaux plantés dans l'eau ; quatre gamins pris la main dans le sac. Maintenant qu'il était plus près, je vis qu'il avait les yeux marron. Bêtement je me suis dit que c'était bon signe.
– Vous savez que vous êtes chez moi, ici ?
Sa voix était un peu ridée, mais pas vraiment vieille. On aurait dit qu'une sorte de lassitude s'était enroulée autour de ses cordes vocales. Nous ne savions quoi répondre, sa simple apparition avait suffi à nous couper la chique et nous faire revenir dans la peau de gamins de dix ans.
– Vous êtes bien silencieux tout d'un coup.
– Vous allez pas nous foutre un coup de fusil ? demanda Vincent. C'était sorti comme ça.
Je n'étais pas sûr à cause de la barbe, mais je crois que l'Indien avait souri.
– Je n'ai pas encore décidé.
D'un coup, l'eau me parut très froide, j'avais des jambes de plomb.

Une autre libellule vint rôder entre nous, sans doute nous prenait-elle pour des gros bâtons plantés dans l'étang. L'Indien nous observait, l'un après l'autre, j'avais l'impression désagréable qu'il regardait à travers nous, qu'il cherchait une vérité fondamentale derrière nos côtes et dans nos crânes de piafs. Le silence s'attardait sur nos épaules, épais comme des sables mouvants. Nous étions comme des glands, immobiles, l'Indien devant nous, nos vélos derrière lui adossés aux rochers plats. Je commençais à frissonner, comme ça m'était arrivé juste avant de descendre vers l'étang, quand la forêt s'était tue.

Il y avait une telle tension que si quelqu'un avait jeté une pierre dans l'eau nous aurions sans doute déguerpi sans en toucher la surface. Puis l'Indien partit d'un rire phénoménal, un barrage qui cède sous la poussée d'une énorme masse d'eau. Nous ne comprenions plus rien. Nous avions les yeux ronds, la bouche bée, l'air d'idiots congénitaux.

Il cessa enfin de rire et s'adressa à Vincent.

– Tu es calé en insectes. Y a pas à dire. Mais ce n'était pas une libellule, c'était une demoiselle. Note que c'est quasiment la même chose.

Vincent opina en silence puis nous regarda. Il ne savait comment réagir. Franck n'avait plus rien à dire et aucun de nous ne parvenait à ferrer un mot au fond de sa gorge. L'Indien enfouit les mains dans ses poches et nous contempla, chacun notre tour, et le fragment de visage que le buisson de sa barbe consentait à nous offrir n'exhalait que du mystère. Il leva la tête et ferma les yeux, happant les rayons du soleil et semblant s'en repaître. Nous nous regardâmes, interdits. Nos corps figés dans l'eau, et nos têtes tournant d'un côté et de l'autre, nous devions avoir l'air de quatre chouettes hybrides. Je cherchai une phrase de relance, mais rien ne me vint. Enfin, il poussa un si long soupir que je crus qu'il possédait quatre poumons. Ses épaules s'affaissèrent un peu, il orienta sa tête vers nous, puis réouvrit les yeux. Nous étions pendus à ses lèvres invisibles. Quand il parla, nous sursautâmes, parce que les mots sortaient de son corps sans que l'on voie sa boucle s'articuler. C'était très perturbant. Un ventriloque qui aurait assassiné sa marionnette.

– Approchez un peu.

Nous obéîmes dans l'instant, sauf Franck qui attendit deux ou trois secondes, sans doute pour montrer à quel point il était courageux. Nous étions désormais à trois petits mètres de lui, de l'eau aux genoux, dégoulinants, ridicules avec nos slips trempés. Dans la bande, c'était souvent moi qui négociais, j'étais celui qui avait le souci de la diplomatie. Je me lançai.

– On est désolés m'sieur, on voulait pas déranger, on voulait juste se rafraîchir.

– Dans ce genre de situation, commencer une phrase par quelque chose qui ressemble à des excuses ou des regrets, c'est toujours un bon début.

Il hocha la tête, comme pour valider ses paroles. Le soleil encore haut frappait mon dos et mes épaules mouillées, et ça me faisait un bien fou. L'Indien conservait toujours ses mains dans les poches, il respirait lentement, je pouvais voir son thorax s'élever et redescendre entre les pans de sa chemise. Il était sec comme un coup de trique, et sous une fine bande verticale de poils, je devinais des abdominaux remarquablement dessinés.

– Comment vous vous appelez ?

– Heu, voici Francky, enfin, Franck, Johanna et Vincent, moi je m'appelle Christophe.

– Vous êtes du village ?

– Oui m'sieur.

– Vous savez où vous êtes ?

– On n'est pas sûrs, on s'est un peu perdus en voulant couper à travers la forêt. D'après lui, dis-je en donnant un coup de menton vers Franck, on serait à l'étang du Puy perdu.

– C'est le cas en effet.
– Ça veut dire que vous êtes…
– L'Indien ? Oui. Allez, pas la peine de faire ces tronches, je sais qu'on m'appelle de cette manière au village. J'y vais pas souvent, mais quand j'y vais, j'ai les oreilles qui traînent, et j'entends encore très bien les chuchotements dans mon dos.
– Sûr que c'est pas méchant de la part des gens du…
– Te fatigue pas va, pour ce que j'en ai à faire de comment ils m'appellent.
– Mais… vous avez un prénom j'imagine, demanda Franck. Il reprenait un peu d'assurance.
– Comme tout le monde.
Nous attendîmes la suite mais elle ne vint pas. Cet homme avait une drôle de façon de parler avec les gens, il aimait laisser courir des silences autour de lui, comme des animaux domestiques dont il aurait ôté la laisse.
– Est-ce qu'on pourrait le connaître ? risquai-je.
– Oui.
Je crus qu'il allait encore nous faire poireauter mais il ajouta qu'il se prénommait René.
Il compléta :
– Voilà ce qu'on va faire. Vous gardez mon prénom rien que pour vous, et en échange, je vous laisse venir ici, quand vous voulez.
Nous nous regardâmes, à peine conscients que la situation venait d'évoluer, mais sentant qu'il se passait quelque chose d'important. Il leva brusquement un doigt en l'air.
– Vous ne parlez sous aucun prétexte de cet endroit et vous n'y emmenez personne d'autre. Une seule incartade et c'est fini, je vous vire pour de bon.
Nous avions la sensation d'avoir déniché un coin fabuleux, un site où personne ne pourrait venir nous importuner.
– Ça me semble honnête, dis-je.
Je jetai un œil vers les autres et ils acquiescèrent dans une synchronisation parfaite. Je sentais mon corps se détendre de seconde en seconde.
– Alors pour valider cet accord il faut toper là, dit René.
Il tendit sa main et nous frappâmes sa paume large à tour de rôle. Vincent se racla la gorge et remonta ses lunettes. Je tentai une autre question.
– Ça fait longtemps que vous vivez ici ?
– Pas mal de temps oui.
– Et avant, vous habitiez où ?
– Je ne suis plus très sûr d'avoir vécu ailleurs…
Sa réponse sibylline nous agrafa sur le grand mur de la curiosité, et après avoir prononcé cette phrase, il regarda dans une autre direction, au-dessus de nous, vers l'île. Il me sembla que ses épaules s'étaient affaissées d'une manière subreptice, comme si l'air était plus lourd à sa place. Mais il se ressaisit vite et retrouva toute son ampleur.
– Bon, nous venons de passer un accord, ce genre de chose doit être entériné par un coup à boire. Vous avez soif ?
Un bref coup d'œil entre nous suffit à lui faire comprendre que c'était le cas.
– Alors ne bougez pas, je vais chercher ce qu'il faut dans ma cabane, je reviens. Je vous préviens, je n'ai pas grand-chose qui convienne à votre âge. Vous avez quel âge d'ailleurs ?
– Quinze ans, m'sieur, dis-je.
– Moi j'ai un an de plus, ajouta Franck. J'ai repiqué ma troisième, fit-il avec une moue contrariée.
– T'en fais pas va, la seule chose qui compte, c'est la vie qu'on a, et aucune de ces

années-là ne se redouble. Même s'il y en a certaines que j'aurais aimé vivre deux fois.
Il s'éloigna vers sa demeure et nous restâmes plantés sur le sable gris, sous la pleine lumière d'août formant un halo puissant presque blanc. Nous n'avions pas saisi ce qu'avait voulu dire l'Indien, mais ce qui était certain c'est qu'il n'était pas l'homme dépeint au village. Cette différence entre ce qui se disait à l'ombre des ruelles du bourg et la réalité, toute droite debout devant nous, me donnait l'impression de tirer sur un immense drap blanc et de découvrir une portion de monde jusqu'alors inconnue. Il était à une dizaine de mètres lorsque Johanna lui cria :
– Monsieur, vous voulez que je vous aide ?
Il se planta dans le sol et releva la tête, se tint bien droit, puis donna l'impression de réfléchir avec intensité, mais sans se retourner, cette décision semblant déterminer tout le reste de son existence. Puis il leva sa main droite et fit signe de l'accompagner. Johanna attrapa son t-shirt et l'enfila en passant près de son vélo, puis rejoignit l'homme en trottinant. Je la regardai s'éloigner avec l'élégance sublime des êtres uniques, frêle esquif de vie flottant sur une mer calme, dans l'abondance de joie, de plaisir et de beauté. Je ne pus m'empêcher de poser mes yeux sur ses fesses charnues et qui semblaient si fermes. Deux fruits sortis du ventre doré de l'été, que je rêvais depuis peu de cueillir ou au moins de caresser, sans trop savoir comment m'y prendre, tenaillé par la peur immense de briser quelque chose de bien plus précieux que ce désir brûlant. Franck coupa mon rêve éveillé en me tapant sur l'épaule.
– Eh, t'es avec nous, mec ?
– Où veux-tu que je sois, répondis-je un peu gêné de m'être fait surprendre avec les yeux qui traînaient.
– J'sais pas, t'avais l'air… hypnotisé.
Il me regarda avec un demi-sourire provocateur. Je soufflai en haussant les épaules et m'avançai vers les vélos pour me rhabiller.

*

L'Indien ouvre la porte de sa cabane et y entre, avalé par la pénombre. Johanna hésite une seconde puis le suit. Tandis qu'il se baisse pour saisir des verres, il demande :
– Et quel est ton nom de famille, Johanna ?
– Peuch, monsieur.
Les verres tintent dans sa grosse main.
– De la même famille que le buraliste ?
– C'est mon père.
René se redresse. Son regard s'adoucit.
– Tu sais, je connais tes parents, enfin, surtout ta maman. Un peu.
– Ah oui ? Elle m'a jamais parlé de vous… le prenez pas mal.
– C'est normal. Dans les premières années de ma présence ici, je ne me souviens plus exactement quand, ça devait faire cinq ou six ans que je vivais là, j'ai fait quelques petits boulots chez toi. Réparer des trucs, tailler la haie, des choses dans ce genre-là.
– Et vous avez arrêté après ?
– Faut croire que ta mère, enfin tes parents, n'avaient plus besoin de mes services. Ton père, ça m'arrive de l'apercevoir dans l'entrée de son magasin. Et ta maman, comment va-t-elle ?
– Bien, nous allons tous bien. J'ai une petite sœur, Christelle.
– C'est une chance, vous devez bien vous entendre.
– Ça va, y a pire que nous je crois.
L'Indien observe Johanna une poignée de secondes avec une expression tendre et dans

cette cabane désertée par les mots, il semble à la jeune fille que cet homme est fondamentalement gentil. René lui donne les quatre verres et dit :
– Je récupère la bière et le jus, et on y retourne ?
Johanna hoche la tête avec un petit sourire. Elle sent qu'elle va bien s'entendre avec l'Indien.

*

Le soleil nous avait presque séchés et nous remîmes nos frusques. Vincent s'assit dans le sable tandis que Franck grimpa sur un des rochers pour s'y allonger. De mon côté, je contemplai la cabane qui surplombait l'étang. De notre place nous ne la distinguions pas très bien, à cause des arbres qui peuplaient le petit versant sur lequel elle se trouvait. Sa couleur foncée n'aidait pas à la repérer. À bien y regarder, elle n'était pas si petite que cela. J'imaginais qu'on pouvait en effet y vivre dans un certain confort. J'eus soudain une vive envie d'y pénétrer, de voir l'antre de celui qui faisait jaser le village et qui occupait les pensées des mauvaises langues à court de sales histoires. Johanna et l'Indien venaient d'y entrer. Franck lâcha un pet sur son rocher et poussa un soupir d'aise. Le soleil le recouvrait de ses mains immenses, sa peau accueillait ses lames tranchantes comme une bénédiction. Vincent, toujours posé sur la plage, observait l'onde lisse enlacée dans les roseaux et les nénuphars. J'étais certain qu'il se demandait quels animaux pouvaient se cacher là, à quelques pas de nous, nous surveillant peut-être, patients tels des arbres, attendant notre départ pour reprendre leurs activités.
– Tu le sens comment l'Indien, Chris ? demanda Franck sans lever la tête. Il avait un avant-bras posé en travers sur son front et, s'il n'avait pas parlé, on aurait pu croire qu'il dormait.
– Il a pas l'air du type qu'on décrit au village. Il est étrange, mais j'crois pas qu'il soit mauvais.
– J'suis d'accord avec ça, me répondit-il. Tu crois qu'il accepterait qu'on vienne pêcher ?
– Pousse pas trop quand même.
– Je vais lui demander, on serait peinards ici.
Un bruit attira notre attention. C'était Johanna et l'Indien qui revenaient. Ils descendaient la pente, longeant un maigre sentier à peine visible sinuant entre les arbres. Ils suivirent la berge en passant sous les aulnes alignés le long de l'étang, les ombres jetées par leurs branches sur leurs deux corps donnaient l'impression qu'ils se gondolaient comme dans un épisode de *La Quatrième Dimension*. Johanna tenait dans chacune de ses mains deux verres, et l'Indien transportait une canette de bière ainsi qu'une autre bouteille plus grande.
– Je n'ai que du jus de pomme pour vous. J'ai de la bière mais je ne veux pas d'ennuis avec vos parents.
– C'est parfait m'sieur, dis-je.
Franck se releva puis sauta sur le sable. Nous nous installâmes en cercle et en tailleur, l'Indien remplit les verres du nectar et fit sauter la capsule de sa canette avec un couteau sorti de sa poche. Nous trinquâmes. Les verres tintèrent en grésillant, le goulot de la canette donnant l'impression de les adouber à tour de rôle.
– À notre rencontre, risquai-je.
– À notre accord, dit l'Indien en plongeant ses yeux dans les miens.
Le message était clair. Nous bûmes en silence. Je crois que nous avions tous des questions à poser à l'Indien, moi en tout cas j'en avais. Des questions pour explorer la légende et confronter la réalité à la rumeur qui rôde sans relâche dans les petits villages comme le nôtre. C'est une chose que j'avais remarquée très jeune. Quel que soit le sujet,

il y avait toujours quelqu'un pour se prononcer avec un aplomb qui forçait le respect. Tous les mystères du monde trouvaient leur résolution dans le bourg. Nous avions une équipe de savants qui se cachaient sous des déguisements de paysan, de maçon, de boulanger, d'employé aux salaisons ou à la scierie, à la maison de retraite, même à la mairie ou la gendarmerie. C'était souvent un banal client de troquet qui détenait la solution, accoudé au comptoir en formica, il lisait dans le blanc limé ou interprétait la forme des glaçons qui flottaient dans son Ricard. On sous-estime trop le pouvoir de divination des piliers de bar, des beaufs en survêt, des mégères à bigoudis parfumées à l'eau bénite, ce sont des puits de science qui nous font l'honneur de nous instruire.

Notre village était comme tous les autres, il recélait sa poignée de prix Nobel en puissance, de beaux parleurs qui compensaient leur manque d'instruction ou d'intelligence – voire les deux – par une faconde et une conviction qui laissaient sans voix. Nous avions nos poivrots notoires, qui soutenaient avec bravoure l'économie locale des bars et cafés, ces endroits si attachants où naquit la philosophie, si iconiques pour ceux qui vivent de l'autre côté de l'Atlantique. Qu'on se le dise, chez nous, les laboratoires se trouvaient autour du zinc, et les blouses blanches des chercheurs étaient remplacées par les chemises à carreaux et les pulls à col camionneur. Ça n'y sentait pas le désinfectant mais l'odeur aigre-douce de la bière éventée. Nous avions aussi notre palanquée de gardiens du temple, les culs bénis décidant qui était respectable et qui ne l'était pas, ce qui était bien ou mal, ce qui se faisait et ce qui ne se faisait pas. Leur pouvoir se réduisait de jour en jour, mais ils vivaient dans le souvenir de leur toute puissance disparue. Évidemment, le dogme était trop rigide, alors ces pauvres humains faillibles prêchaient mais ne pratiquaient pas. Nous avions les notables qui maintenaient plus ou moins l'équilibre, qui faisaient de leur mieux pour que tout reste en l'état, tout en étant convaincus qu'aujourd'hui était moins bien qu'hier et que demain serait pire qu'aujourd'hui. Nous avions quelques cas sociaux comme on disait, et la famille de Vincent en faisait partie, à cause de son père qui picolait sec et qui avait fini par perdre son permis de conduire et donc son boulot de chauffeur chez Benedetti, la petite entreprise de transport poids lourds du village. C'était arrivé deux mois auparavant, depuis, il était imbibé dès onze heures du matin, rentrait tard du bar, et quand il était contrarié, il cognait sur sa femme et sur son fils. Lorsque Vincent se pointait le matin avec un bleu au menton ou une bosse au front, nous faisions comme si nous n'avions rien vu. Et lui faisait comme s'il n'avait pas vu que nous faisions semblant. C'était dur pour nous de masquer notre colère. Quand je le voyais amoché, il m'arrivait de souhaiter que son père ait un accident, du genre définitif. Sa mère avait pris un petit travail, elle faisait des ménages chez les personnes âgées, elle mettait tout de côté pour éviter que son homme boive le fruit de son travail.
Au milieu de tout cela, les habitants vivaient leur vie, se démenaient pour ramener de quoi se nourrir et se chauffer, de quoi se vêtir et élever leur progéniture. C'était le cas des parents de mes autres amis, le père de Johanna, monsieur Peuch, tenait le bureau de tabac qui faisait aussi presse et articles de pêche et de chasse, et il vendait aussi des tas de sucreries que nous adorions. Chacun sa préférence, comme on affectionne une chanson ou une saison. J'avais un faible pour les Topset, des barres chocolatées, et Johanna avait jeté son dévolu sur les Milky Way. Franck adorait les Raider et Vincent mangeait de tout, mais nourrissait une préférence pour les Balisto aux fruits des bois. C'étaient souvent les munitions que nous emportions dans nos poches lors de nos expéditions en pleine nature. Monsieur Peuch était un homme affable et discret, il passait presque tout son temps dans sa vieille boutique qui sentait forcément le tabac, mais aussi le bois usé. Il portait toujours une blouse grise qu'il nouait sur le côté, ça lui

donnait un air intimidant d'instituteur. Sans pouvoir l'expliquer, je n'aimais pas me trouver seul en sa présence, je me faisais toujours accompagner par un pote pour aller acheter des « cochonneries » comme disaient mes parents. Il avait une façon de nous observer de biais que je trouvais désagréable.

Franck était élevé par ses grands-parents côté paternel. Après le divorce de ses géniteurs quand il avait à peine un an, il s'était retrouvé chez papi et mamie. Nous pensions tous que sa manie d'employer des expressions désuètes venait de là, à force d'entendre parler les anciens il avait adopté leur langage. Cela nous faisait rire, c'était original d'entendre un gamin de seize ans s'exclamer « saperlipopette ! ». Franck avait complètement raté sa troisième, les professeurs avaient préféré le faire redoubler et il s'était retrouvé dans notre classe l'année suivante. Je pense qu'il l'avait fait exprès. Il avait cessé de travailler juste pour que nous le rattrapions, comme un coureur du Tour de France qui s'est échappé et s'arrête de rouler pour attendre son leader qui se trouve dans le groupe des poursuivants. Il avait dû y penser dès la sixième, mais il lui avait fallu trois ans avant de trouver le courage de le faire. Nous n'étions pas une bande à problèmes, et les profs nous aimaient bien. C'est sans doute pour cette raison qu'ils s'arrangeaient pour que nous tombions dans la même classe chaque année. À chaque rentrée, nous serrions les fesses, croisions les doigts, tous hiératiques au milieu de la cour lorsque monsieur Lefèvre, le directeur, annonçait la composition des classes. À cause de mon nom, Vilas, j'étais le dernier à être appelé, je vivais donc quelques secondes supplémentaires de tension, voyant mes amis déjà réunis par la grâce renouvelée de ce que nous désignions alors à chaque fois comme « un putain de coup de pot ». Avec les années, j'ai compris une chose émouvante qui m'avait échappé à l'époque. Même si j'étais le dernier de la bande à attendre mon ticket gagnant, mes amis étaient aussi inquiets que moi. Ils étaient eux aussi pendus aux lèvres du directeur, mais j'étais trop angoissé et focalisé sur ma petite personne pour m'en apercevoir. L'amitié est ainsi, on s'en fait pour nos potes mais on oublie qu'ils s'en font pour nous. Ce sentiment nivelle les rapports de force et balaye l'individualisme, grâce à lui on n'est plus jamais seul. Quand on a de vrais amis, quand on jouit de cette bénédiction, on n'a pas besoin d'un dieu, on n'a même pas besoin de chance. Johanna, Vincent et Franck étaient de cette espèce-là, ce qui explique peut-être que je n'ai jamais été croyant.

Nos verres étaient presque vides, le soleil nous baignait de ses rayons, nous regardions en silence l'étendue d'eau d'où sautait par moments un poisson, où coassait une grenouille. À cause de notre arrivée, des canards colverts s'étaient réfugiés après l'île, à la pointe de la virgule, à l'endroit où se présentait le ruisseau et où les joncs et les touradons se faisaient les plus denses. Nous entendions leurs battements d'ailes, leur manière rassurante de « coinquer ». L'Indien manipulait la capsule de sa canette entre son pouce et son index, son regard passait sur nous comme un nuage inoffensif. Par moments, il regardait au loin, un point au-dessus des arbres, j'avais l'impression qu'il réfléchissait, ou qu'il se remémorait quelque chose. Chacun d'entre nous était bien dans son corps, ruisselant de bien-être, découvrant comme le silence est majestueux quand on n'y jette pas des mots. Ils s'apparentent aux cailloux qu'on envoie dans l'eau, ça fait des ronds qui s'écartent, ça peut être beau parfois, mais ça éclabousse souvent.

Nous imaginions les autres, ceux du village et les vacanciers, agglutinés dans la piscine ou autour du plan d'eau et nous nous sentions tellement plus malins qu'eux. Lorsque nos verres furent vides, nous les posâmes sur le sable, appuyant un peu pour les enfoncer et qu'ils tiennent debout. L'Indien fit de même avec sa bière qu'il planta au milieu. Nous venions de bâtir un hameau de quatre maisons avec l'église au centre. Une légère brise, trop faible pour froisser l'étang, s'insinuait sur la plage et cartographiait nos corps.

J'avais l'impression de sentir battre le cœur du Puy perdu, je crois que nous le sentions tous. La quiétude, c'est le mot qui convient pour décrire ce moment détaché du monde. C'est à cet instant que je compris qu'il n'y avait pas que la géographie terrestre, qu'il existait aussi un territoire mental, bien plus étendu, peut-être infini. Et un autre territoire constitué de sentiments, ceux que nous vivions à ce moment-là ; ça, ça existait vraiment, mon cœur en battait d'une façon étrange, plus forte, mais plus lente. Enfin, j'avais découvert, par extension, grâce à un formidable instant de clairvoyance, un territoire des souvenirs, qui vient à nous plus que nous allons à lui. Le soleil amorçait sa glissade vers l'ouest, vers la queue de la virgule de l'étang. Le soir qui s'avançait nous poussait vers nos maisons, il était temps de rentrer. La bande des yeux marron se leva. C'est alors que je vis nos ombres à tous les cinq. Elles étaient allongées, immobiles, comme si elles refusaient de partir, de simples flaques grises, tremblantes sous la lumière qui embrasait le sable tout autour. Cette photographie en négatif exprimait ce que nous ne disions pas.
– Est-ce qu'on peut revenir demain ? demanda Franck.
– Tant que vous respectez l'accord…
– C'est possible de pêcher ? insista-t-il.
– Je n'y vois aucun inconvénient.
– Merci m'sieur.
– Je préférerais que vous m'appeliez René, nous sommes entre nous.
Nous fîmes un signe de tête et demandâmes le chemin pour regagner le village.
– Juste derrière les rochers, il y a un minuscule sentier qui pénètre dans la forêt, on le devine plus qu'on ne le voit. Prenez-le du côté droit sur environ trente mètres. Vous arriverez à une patte-d'oie, surtout ouvrez bien l'œil car les feuilles l'ont presque entièrement mangée. Là, vous prenez à gauche, ça vous mènera directement à l'entrée du village, au niveau du pont de l'Obscure. Mais vous en avez bien pour une bonne demi-heure. Si j'ai un conseil à vous donner, quand vous reviendrez, laissez vos vélos planqués au bord de la route, vous gagnerez du temps.
Nous prîmes nos destriers et remerciâmes René, il nous fit un geste de la main et nous regarda nous éloigner. Il avait raison, le chemin était ténu, il fallait le remonter comme des éclaireurs sur la piste des Comanches, ce qui n'était pas pour nous déplaire. Tandis que je fredonnais un succès de l'été, « Une autre histoire », de Gérard Blanc, Franck s'excitait tout seul en pensant à la partie de pêche du lendemain. Nous envisagions déjà de pique-niquer à l'étang, de pêcher le matin et nous baigner l'après-midi. Nous étions des marins ayant découvert une île déserte, porteurs d'un secret partagé qui, nous le sentions, nous liait un peu plus.
– Quand même, il est bizarre, le René, vous trouvez pas ?
– Qu'est-ce qui te tracasse, Vince ? demandais-je.
– Ben, il vit tout seul, il a pas l'air d'avoir de travail, il fait des phrases spéciales.
– Tu dis ça parce qu'il s'y connaît plus que toi en libellule, hein l'Encyclopédie, le taquina Franck.
– Il a une allure d'ermite, mais juste l'allure, continua Johanna, qui marchait devant moi. Elle avait dit cela comme un constat mûrement réfléchi. Je me souvins qu'elle était la seule à être entrée dans sa cabane. Je demandai :
– Jo, c'est comment chez lui ?
Elle haussa un peu les épaules.
– C'est propre, mais niveau confort, c'est pas le top. Je crois qu'il n'a pas l'électricité, j'ai vu des bougies sur la table et sur un meuble. Il a un évier sans robinet qui s'écoule dehors, alors je pense pas qu'il ait l'eau courante non plus. Et il a pas de télé !
– Putain, le mec c'est un rustique ! s'exclama Franck.

– Ce qui est super, c'est qu'il a des bouquins, il en a plein ses étagères. Il y a aussi pas mal de conserves.
– Il doit se cailler l'hiver, ajouta Vincent.
– Non, il a un gros poêle, je l'ai vu, avec un tuyau tout droit qui traverse le toit. Et il y a une petite cave, il y est descendu chercher sa bière et le jus de pomme avec une petite lampe, la même que celle que ma mère garde toujours sur sa table de nuit.
– N'empêche, je m'demande bien de quoi il vit s'il a pas de boulot, dit Vincent, comme s'il réfléchissait à voix haute.
– Si ça s'trouve, il a braqué une banque il y a longtemps et il est venu se faire oublier ici, dans notre trou.
– T'es con Francky, s'il avait autant d'argent, il vivrait sur la Côte, dans une villa, il roulerait dans une grosse bagnole noire aux vitres teintées. Il se la péterait comme Tony Montana dans *Scarface*.
– Sauf si c'est un malin, ici il n'attire pas l'attention. Tony Montana, il était pas très discret.
– Putain ce film ! Tu te souviens de la scène dans l'appart, avec l'autre qui se fait trucider à la tronçonneuse dans la douche, continua Franck qui était parti dans ses délires. C'était son film préféré.
– Beurk, bien dégueulasse, fit Johanna devant moi, j'ai cru que j'allais gerber, j'en ai fait des cauchemars.
– En tout cas, il a pas l'allure d'un truand, en plus il a des tas de livres, dit Jo.
– Ouais, ça colle pas, ajoutai-je.
– Ce qui est sûr, c'est qu'on a promis de rien dire, hein les mecs ?
C'était bien Johanna, cette manière de nous rappeler ce qui était important.

Nous débouchâmes comme prévu, juste au niveau du pont. Avant de remonter sur nos vélos, nous nous arrêtâmes pour contempler l'Obscure qui s'écoulait vers le nord, glissant avec discrétion entre le village et le Puy perdu. Ses eaux noires nous captivaient, elles semblaient repousser tous les rayons du soleil, et même les pierres qui dépassaient des flots offraient cette teinte sombre, comme un avertissement adressé à qui voudrait s'y baigner. Pourtant, un peu plus bas, par la grâce d'un mouvement de terrain datant de centaines de milliers d'années, elle s'élargissait de façon très importante et constituait une grande zone de calme, circulaire et peu profonde. C'était le seul endroit où la lumière parvenait à grignoter un peu cet épiderme liquide, enfonçant ses doigts éthérés de quelques centimètres et faisant apparaître, dans des élans fugaces, des brindilles, des feuilles à moitié pourries et des pulvérulences de limon tournoyant sans fin. La rivière était poissonneuse, on pouvait encore y ferrer de belles farios, aussi noires que la rivière et aussi sauvages, avec leurs flancs cinglés de points rouges et cette impatience dans l'allure. Bien plus en aval, l'Obscure se muait en rivière torturée, cascadant sur d'énormes rochers disloqués qui versaient sur une gorge tout entière enfermée dans une demi-nuit permanente, étouffée par d'immenses chênes et hêtres imbriqués et formant une voûte épaisse. À cet endroit, le vacarme des eaux broyait les oreilles et les fumerolles de brumes remontaient sans cesse pour accrocher des rideaux d'humidité aux ramures des arbres. Des lambeaux de mousses d'un vert violent pendaient des branches et se balançaient dans un mouvement fantasque et indolent, comme une armée silencieuse au diapason d'un tambour inaudible. La gorge était réputée dangereuse, piégeuse avec ses rochers arrondis et rendus glissants par la bruine permanente. Nous y allions parfois, pour éprouver cette formidable puissance des éléments, pour nous sentir tout petits, minuscules dans cette gueule de chaos granitique, où nous devions hurler pour nous comprendre. La fraîcheur, que les courants d'air provoqués par les cascades

remontaient inlassablement, se plaquait à nos ventres, nos visages, et nous nous sentions plus vivants que jamais. Quelques fois, pour se faire peur, nous approchions du bord d'un bloc, pour sonder le vide, voir cette langue d'eau furieuse se déverser sans rien respecter, frappant les parois, giflant la roche et tout ce qui se trouvait sur son passage. Ressentir cette force brute, se dire qu'en une seconde nous pourrions être aspirés, emportés et broyés nous excitait terriblement. C'était comme traverser la réalité et apercevoir le futur incertain, se voir mort, frissonner et finir par reculer.

Le cri d'un milan qui tournoyait très haut nous tira de nos pensées. Nous remontâmes sur nos engins et pédalâmes jusqu'au garage de monsieur Sipowicz. À l'arrière, il possédait un pré qu'il utilisait pour stocker les véhicules accidentés, ceux qui étaient classés épaves. Avec les années, il avait fini par en entasser des dizaines. Il y avait de tout, des modèles sport, des camionnettes, des berlines, des utilitaires, même un tracteur poids lourd. Nous en avions tagué certains à la bombe. À quelques endroits, des monticules de vieux pneus s'élevaient sur cinq ou six mètres. Des carcasses, dévorées par les ronces, donnaient l'impression d'être prises dans des filets spéciaux de pêcheurs, leurs pare-brise lançant des éclats brefs entre les feuilles. Tout au fond du pré, nous avions dégoté un fourgon Citroën rouillé, type H. Il y avait des années, il avait dû être de couleur verte et attendait désormais d'être digéré par le temps, posé sur quatre moellons, pile sous un chêne généreux en ombre. C'était notre QG et on l'avait surnommé « le panier à salade », en référence au même modèle utilisé en ville par les flics. Nous nous y retrouvions souvent pour lire ou jouer aux cartes, en particulier lorsqu'il pleuvait, parce que nous adorions écouter le bruit des gouttes frappant le toit de tôle. Cette mélodie entêtante mais discrète, semblable à des notes de musique extraites d'un instrument inconnu, nous laissait sans énergie, mangés par une langueur délicieuse qui nous laissait juste la force de soulever les cartes ou tourner les pages d'un magazine ou d'un roman. Nous avions disposé en son centre trois pneus empilés, recouverts d'une planche, ce qui faisait une table acceptable. Autour, quatre sièges d'automobiles nous offraient un certain confort. L'odeur du skaï nous rappelait celle des voitures de nos parents et nous avions l'impression d'être dans un univers familier. Monsieur Sipowicz, qu'entre nous nous appelions Sipo, savait que nous occupions cette relique. Il ne nous avait jamais explicitement autorisés à pénétrer dans sa casse et nous ne lui avions jamais vraiment demandé. C'était comme ça, un accord tacite. Nous aimions bien Sipo, il avait perdu sa femme qui s'était suicidée en avalant de la mort-aux-rats, une méthode horrible assez répandue dans nos campagnes. Il devait avoir dans les soixante ans, le visage barré de marques noirâtres, il portait toujours une combinaison bleue tachée de cambouis et de graisse avec une fermeture éclair qui courait de l'entrejambe jusqu'au col, avec un élastique dans le dos qui plissait le tissu. Elle était si sale qu'elle devait tenir debout toute seule lorsqu'il la quittait le soir. C'était une de nos blagues, nous disions que Sipo n'achetait jamais de cintres. L'hiver, il portait un pull gris à col camionneur sous sa combinaison, ça lui conférait une allure plus dodue et l'élastique dans son dos était plus tendu. Il avait toujours un mégot au coin de la bouche qu'il rallumait toutes les cinq minutes. Un dimanche, je l'avais croisé dans le bourg, habillé normalement, propre et sans son mégot, ça m'avait déstabilisé, ce n'était pas le même homme. Seuls ses doigts conservaient toujours un peu de noirceur calfatée dans les interstices de peau, comme si les gendarmes venaient de lui prendre ses empreintes.

Cette fois, même si nous étions dimanche, nous ne nous arrêtâmes pas et filâmes vers l'entrée du village. Il y avait quelques personnes attablées aux terrasses des cafés, elles profitaient du beau temps, de la quiétude et écoutaient les martinets et les hirondelles piailler, admiraient leurs circonvolutions agiles. On se sépara en se tapant dans les mains


et en se donnant rendez-vous le lendemain matin à dix heures au pont.

Lundi 4 août 1987, en région parisienne.

Ils avaient tout prévu et tout avait foiré dans les grandes largeurs. Ça devait être un coup facile, sans risque. Ce connard de convoyeur de fonds avait voulu gagner une médaille. Eh bien il l'aurait, à titre posthume. Quand le fusil à pompe avait aboyé, la détonation avait détruit la tranquillité de la petite ville de Clamart, la quiétude s'était effondrée comme un château de cartes. Le grondement hoquetant sur les façades avait fait trembler les vitrines et s'envoler les pigeons. Les passants s'étaient mis à courir, pliés en deux, et Jacques avait été surpris du fracas de son arme.
Maintenant il hurle sur Antonio qui conduit trop vite. Jacques transpire en abondance. La chaleur et le stress. L'adrénaline active les pores, sa chemise est trempée. Sa paume ne cesse de glisser sur la crosse sciée du fusil, il se l'essuie sans arrêt sur son jean. Ses oreilles sifflent, l'acouphène comme l'écho roulant du coup de feu. Il respire trop vite, trop fort, il tourne sa tête dans tous les sens et ses cheveux virevoltent. Ses yeux fouinent dans les recoins, les angles de rues, partout où pourraient se planquer des flics. Une barre dévore ses trapèzes, il a la trouille, mais qu'est-ce que c'est bon ! Il se sent vivant, tellement ancré dans la terre, il ressent tout, il voit tout, son instinct se sent pousser des ailes.
– Ralentis bordel, on va se faire repérer !
– J'y peux rien, c'est plus fort que moi. Putain Jacques, t'as buté un type !
– C'était lui ou moi. J'ai pas voulu attendre de savoir s'il savait tirer. Il m'a pointé avec son flingue merde !
– Maintenant on va avoir tous les flics au cul, faut qu'on change de caisse.
– Mais on a le principal, réplique Jacques en tapotant de la main gauche le sac sur le siège arrière, au moins cent mille balles en coupures usagées. On est pleins aux as mon pote !
Antonio regarde son complice, puis tourne rapidement la tête pour aviser le magot. Il esquisse un sourire et s'éponge le front avec sa manche. Il est tendu comme un arc, mais l'excitation d'avoir réussi monte en lui comme une éjaculation gigantesque. Il n'y croit pas, ça y est, ils ont basculé de l'autre côté. Ils ont tranché net dans le quotidien et la routine. Désormais ce sera ça leur vie, pas d'horaires, pas de boulot merdique payé trois fois rien, pas de contremaître sur le dos, plus de fins de mois difficiles, plus de chômage, ils viennent de se mettre à leur compte.
Ils se trouvent dans la banlieue sud de Paris, à Palaiseau. Ils s'éloignent de l'épicentre, ils veulent se terrer, laisser passer l'orage. Plus les kilomètres défilent, plus les deux hommes redescendent sur terre. Un braquage c'est déjà quelque chose, mais tuer un homme ça n'a rien à voir. Ils se forcent à ne plus penser au corps allongé dans la rue de Clamart. Puis ils repoussent l'angoisse à grands coups de pieds, dans un recoin plein de toiles d'araignées qui n'a jamais vu la lumière de la raison. Ce convoyeur qui avait voulu jouer les héros, Jacques Poupard le revoit, il se repasse la scène en boucle. L'autre qui sort de la banque avec le sac à la main droite. Il a une dizaine de mètres à parcourir jusqu'au fourgon qui est stationné en vrac au bord du trottoir. Jacques le braque et l'autre se rend compte qu'il tient le sac avec la mauvaise main, celle qu'il utilise pour tirer. Erreur de débutant ou de mec bouffé par le train-train. Il lâche le paquet et saisit son calibre, tout son sang a quitté son visage, sa main se lève vers Jacques et elle tient le révolver. Poupard prend peur, il lit ce terrible mélange de trouille et de panique dans les yeux du gars en uniforme, il comprend ce qui va se passer. Une force venue de très loin et qu'il n'avait jamais sentie en lui auparavant s'empare de son esprit, de ses muscles, jusqu'à son index sur la queue de détente. Il tire.

Jacques sursaute sur son siège, le coup de feu est encore tellement réel. Antonio le regarde, surpris. Il roule moins vite, il respire mieux, mais une boule a fait son nid dans son ventre. Ils doivent trouver une autre voiture, celle-là va être signalée par les deux autres convoyeurs qui les ont vus s'enfuir. Il doit déjà y avoir des patrouilles de police qui sillonnent les rues avec leur immatriculation en tête.

Les deux complices traficotaient un peu pour arrondir leurs fins de mois, des trucs tombés du camion, un peu de cigarettes de contrebande, des autoradios refourgués sous le manteau. Mais ils débutaient dans la grande délinquance, ils entraient chez les cadors. Le matin même, à deux heures, ils avaient volé la Renault 30 devant un pavillon du côté de Clamart. En admettant que le propriétaire s'aperçoive de bonne heure que sa voiture avait disparu, avec l'attente au commissariat, le temps que la plainte soit prise, le véhicule signalé par les services compétents, ils étaient tranquilles pour réaliser leur coup. Pourtant, leur première erreur avait été de ne pas anticiper la suite. Ils devaient changer de moyen de transport et n'avaient rien préparé. Ils s'étaient focalisés sur le braquage : les horaires, le jour idéal, comment se placer avec la bagnole, quelle arme utiliser, etc. Ils avaient choisi le fusil à pompe dont le canon et la crosse avaient été sciés. Jacques s'était dit que ça serait beaucoup plus impressionnant qu'une arme de poing et que le gars de la sécurité s'écraserait. Une fois le coup de feu parti, ils avaient paniqué. Vraiment. Aucun des deux n'était prêt à devenir un truand de cette catégorie. Cette attaque, c'était surtout pour se donner de l'air, retrouver une sérénité financière. C'était aussi la matérialisation d'une colère sourde. Celle des prolétaires qui se font dégager de leur entreprise comme des merdes, alors qu'ils n'avaient jamais été en retard, toujours sérieux, appliqués et dociles, comme leurs parents le leur avaient appris. Des bons citoyens qui se tiennent sages, qui pointent à l'heure dite, qui vont pisser dans le temps imparti, qui mangent ce qu'on leur dit de manger et à l'heure prévue. Tout cela pour finir jetés comme un vulgaire emballage. Avec ce braquage, ils rétablissaient la justice.
Ils avaient imaginé qu'une fois leur forfait achevé, ils pourraient revenir chez eux, reprendre leur petite vie et profiter de leurs nouveaux moyens. Inconnus des services de police, ils n'avaient pas pris de précautions quant aux empreintes digitales. Maintenant, tandis que la Renault 30 trace entre les champs sur un ruban d'asphalte rectiligne, ils cogitent, se refont le film, les heures précédant l'acte. Les deux hommes doutent, cherchent l'erreur, le détail fatal. Ils font la connaissance, en rase campagne, sous un soleil grincheux, du monde glauque et angoissant du braqueur. Toujours à se questionner, vérifier ses gestes, se méfier de tout, envisager la menace partout, dans le bruit d'une portière qui claque à six heures du matin, d'un regard trop insistant. Même le silence devient suspect, surtout le silence.

Jacques allume la radio pour savoir si on parle du braquage. Il tourne la molette et les ondes protestent en couinant et crachotant. Des voix fluctuantes passent par les amplis comme des bêlements de fantômes lointains chevauchant des fréquences métalliques. Finalement il trouve Europe 1. Il y a une émission quelconque et cela l'agace. Il consulte sa montre et comprend qu'il doit patienter jusqu'à l'heure pleine pour écouter le flash info. Après Longjumeau, ils ont pris la nationale 20 en direction de Montlhéry et roulé à plus de cent. Arrivés à Leuville-sur-Orge, au carrefour principal, ils voient un panneau qui les glace d'effroi, un funeste présage. Arrêtés au stop, ils fixent pile en face d'eux, une signalisation indiquant, à quelques kilomètres, Fleury-Mérogis. Les conséquences de leur acte leur promettent le pire et Antonio redémarre en faisant ronfler le moteur. Il laisse sur la bande blanche du marquage au sol les stigmates de son empressement.

– On doit changer de caisse, très vite.
– Je sais, répond Antonio, mais je crois qu'on doit d'abord mettre un max de distance entre Clamart et nous.
– Notre bagnole est forcément signalée à c't'heure-ci. On peut tomber sur une patrouille à n'importe quel moment. Il faut quitter la nationale, il faut prendre les petites routes.
– Je sais, je sais. Voilà c'qu'on va faire. À la prochaine intersection, on bifurque et puis on se pose dans un chemin en forêt. On attend de voir c'qui s'passe, on écoute les infos. Au pire, on abandonne la caisse, on marche un peu et on fait du stop pour rentrer chez nous.
– Tu veux faire du stop avec un paquet qui contient cent mille balles ? Siglé de la boîte de transport de fonds en plus. Comme des cons on n'a pas pensé à prendre un sac de sport !
– T'as raison, on s'en fout, on est farcis de blé, on trouvera une cabine téléphonique et on appellera un taxi. Avant, on planque le fric dans les bois, on se garde une liasse chacun. On attend deux ou trois jours que ça se tasse et puis on revient chercher le magot.
Jacques reste silencieux, il plante ses yeux dans ceux de son complice. Il ne sait pas quoi décider. Il a horreur de cette aboulie passagère, ça l'inquiète et le déstabilise. Il décèle dans le regard franc d'Antonio une forme de confiance, une lueur qui le rassure, mais il réserve sa réponse. Il tourne la tête et regarde le paysage défiler, fouille dans sa poche et sort un paquet de cigarettes. Il en extrait une ainsi qu'un briquet rouge BIC. Poupard allume sa tige, la flamme du briquet s'allonge sous l'effet de l'aspiration puis disparaît. Les poumons remplis, il sent déjà les effets du tabac. Ses trapèzes se détendent, son cœur ralentit, il a l'impression que son cerveau récupère des neurones. Il peut désormais peser le pour et le contre. La fumée qu'il a exhalée stationne au plafond, il en observe les méandres fragiles et insaisissables.
– D'accord, on fait ça.
Un poids s'efface du thorax d'Antonio, il respire mieux et largue un peu de stress au fil de la route. Jacques sort une autre clope, adresse un signe à son chauffeur qui accepte d'un hochement de tête. Il l'allume et la lui colle au coin de la bouche puis tape sur son épaule.
La Renault 30 file sur le bitume. Sur son passage, la poussière du bas-côté se soulève comme une vague sèche et s'enroule dans son sillage. De chaque côté, les champs s'étendent dans une platitude tiède et les cultures céréalières ploient sous la herse pesante du soleil. Au loin sur la droite, la masse bleutée d'une forêt encerclée par les prairies attire l'attention des braqueurs. Se dévoilant à l'ultime moment derrière une haie touffue, une petite route se déroule en direction des bois. Antonio écrase la pédale de frein, l'arrière de la berline se soulève comme un cheval qui s'apprête à ruer puis renonce. Le bolide s'engage sur la voie secondaire en faisant brailler ses pneus et disparaît de la nationale dans un dernier éclair blanc jailli d'une jante. Les deux hommes ont le sentiment d'arriver à l'échéance d'un compte à rebours. Leur gorge enfle, se referme. L'angoisse monte en eux à la façon du grondement lointain d'un gigantesque troupeau de bisons jeté dans une course furieuse. Jacques pense au film d'Yves Boisset, *Canicule*, avec la vision de Lee Marvin courant dans un champ de blé baigné d'or poursuivi par un hélicoptère de la maréchaussée. Il lève les yeux et tord son cou pour apercevoir un coin de ciel bleu. Il tend l'oreille mais ne perçoit rien d'autre que les trépidations de ses artères et les geignements du moteur. Les deux braqueurs sont pris d'une peur panique d'être tenus dans l'ignorance. Ils veulent savoir si le monde est informé de leur forfait, si la foudre qui a frappé le convoyeur a réveillé les forces de l'ordre. Ils veulent savoir si l'œil de la justice est déjà braqué sur eux. Ils sont comme

l'enfant qui remonte en courant les marches de la cave obscure en imaginant le pire monstre à ses trousses.
Les deux amis ne sont pas encore à l'aise dans leurs costumes de malfaiteurs, mais la colère justifie l'acte et les galvanise parce qu'elle leur susurre que leur rébellion est légitime. Dans les volutes de peur, ils décèlent aussi le parfum de la liberté. Pas celle frelatée dont on hérite en naissant, celle qui se gagne en dehors des limites, celle qui s'épanouit dans les marges et qui produit les vraies fleurs sauvages. Elle les attire avec une force tranquille, parce que son absence de limites est trop tentante, et que celui qui souffre et transgresse ne peut lui résister. Seul un fil fragile les retient encore à leur vie d'avant, mais il s'effiloche à chaque mètre dressé entre eux et l'œil du cyclone. Il ne leur faudrait pas grand-chose pour lui dire adieu. Un hasard abyssal, une peur mal contrôlée. Un sursaut impulsif ou le sceau désespérant de l'indécrottable malchance tatouée sur leur extrait de naissance.

La chaussée s'enfonce dans la forêt, frêle flèche de goudron tirée toute droite. Les arbres les enveloppent de leur haute stature et les feuillages denses repoussent le ciel. D'un coup, Antonio et Jacques sentent leur stress diminuer. Ils pensent avoir disparu des radars, que la forêt les a avalés, mis à l'abri. Très vite les deux copains s'engagent dans un chemin entretenu et assez large, puis bifurquent sur une voie plus petite et stoppent dès qu'ils sentent que la végétation leur offre une protection suffisante. Jacques consulte sa montre. Encore une grosse demi-heure avant le flash info. Antonio coupe le contact en calant et le véhicule leur fait l'effet d'un prédateur qui s'apaise. Accoudé au volant, il voit les aiguilles du compteur de vitesse et du compte-tours allongées et inertes, cette image lui apporte un surplus de sérénité. Jacques pose son regard à l'angle du pare-brise où une grosse dizaine de vignettes octogonales et rondes s'amoncellent sur le verre. Par transparence il lit les années à l'envers et se remémore des événements qui s'y rattachent. 86, Tchernobyl ; 83, Noah gagne Roland-Garros ; 82, la mort de Romy Schneider et de Patrick Dewaere ; 80, John Lennon assassiné par un type dont il a oublié le nom ; 81, le fameux concert de Simon & Garfunkel à Central Park et l'élection de Mitterrand à la présidence de la République ; 78, les légionnaires sautent sur Kolwezi ; 77, le dernier guillotiné en France. Jacques cherche la vignette de l'année 1976, mais ne la trouve pas. Dommage, elle est remplie de beaux souvenirs qui rôtissent sous un été caniculaire.
À travers les autocollants du fisc il distingue un noisetier imposant qui regorge de fruits encore emballés dans leur collerette végétale. Ils descendent pour se dégourdir et se détendre. Soudain la nature prend corps, les parfums les frappent, l'air vibre de mille choses invisibles. Lorsqu'ils lèvent la tête, la houle des grands arbres les transporte sur un navire. Le bruissement du vent qui glisse sur les hauts feuillages se transforme en souffle profond à leur niveau. Ils entendent la terre respirer avec amplitude et ils ne seraient pas surpris de la voir se gonfler et se dégonfler lentement. Jacques écrase son mégot sur la carrosserie, puis le propulse de l'index dans les herbes tout en exhalant sa dernière bouffée de fumée. Ils sont comme deux gamins qui jouent à cache-cache et attendent bien planqués dans une armoire. Poupard est un peu rassuré, il n'entend toujours pas d'hélicoptère. Pas de deux-tons non plus. Il n'y a aucune raison pour qu'il y en ait, mais l'inquiétude le rend fébrile. Puis l'instinct reprend le dessus. Il repense à l'argent.
– On jette un œil au fric ?
Le visage d'Antonio s'allume d'une expression de joie. La cigarette au coin des lèvres, fermant un œil à cause de la fumée, il ouvre la portière arrière et saisit le paquet. Les deux hommes se retrouvent au capot où Mendes dépose l'argent. Jacques l'ouvre d'un

coup de canif, écarte les bords comme un chirurgien ouvre un thorax et range le couteau dans sa poche. Les deux hommes restent silencieux en contemplant les liasses comprimées les unes contre les autres. Ils n'ont jamais vu autant d'argent de leur vie et il est probable que leurs parents non plus. Toute leur famille réunie sur trois générations n'a jamais vu une telle somme à la fois.
– Putain, tu te rends compte Jacques ? Tout cet argent !
– Ouais, je crois que je pourrais rester là à le contempler pendant des heures. Tu sais ce que j'imagine en regardant tout ce pognon ?
– Ce que tu vas pouvoir acheter avec ?
– Non, le temps que ça me donne sans avoir à me soucier du lendemain. Ces billets, c'est du fric qu'on va convertir en temps.
– Hé, doucement mon pote, moi j'en ai rien à foutre du temps, je veux me payer des trucs.
– Tu feras bien ce que tu veux avec ta part. Mais pas tout de suite. Si tu claques maintenant ton magot, tu vas te faire repérer. Ça va paraître louche un mec au chômage qui flambe. Tous les délateurs de l'Occupation ne sont pas morts, souviens-toi de ça.
Les deux acolytes restent encore plusieurs minutes à observer le butin. Chaque paquet de billets est un rêve qui peut se réaliser, mais, surtout, c'est la liberté sous leurs yeux, dans ce tas de coupures. Ces visages imprimés sur le papier de la Banque de France sont leurs nouveaux anges gardiens. Finalement, Jacques retire deux liasses et en tend une à Antonio qui la saisit comme si c'était ce qu'il avait tenu de plus précieux. Il fait bruisser les billets en les pliant avec son pouce. Il avait toujours rêvé de faire ça. À la manière des mafieux dans les films.
– Bon, enchaîne Jacques, on va envelopper ça dans la couverture qui est dans le coffre et puis on planque tout dans un trou.
– Faudrait pas que ça soit trop près de la voiture, parce que, quand elle sera retrouvée… tu comprends, on sait jamais.
– Pas con. On creusera plus près de la route. Tiens, on va même creuser de l'autre côté de la route, dans l'autre partie de la forêt. Trouve-moi un bout de bois pour le trou, on n'a même pas pensé à prendre une pelle.
– T'aurais pensé que ça serait si facile ? questionne Antonio.
– Non. C'est pour ça que je me méfie, je suis un peu parano.
– Tu crois qu'on a besoin de préparer un alibi ?
– Non, on n'est pas vraiment du milieu, et il n'y a rien qui nous relie au braquage. Aucune raison pour que les flics viennent nous voir.
– Putain, si mes vieux apprenaient ça, ils seraient capables de me balancer. J'exagère mais bon, ils seraient furax. Peut-être qu'ils me parleraient plus.
– Moi, c'est sûr. Mon père ne voudrait plus me voir, je l'entends déjà me crier qu'il a honte de moi. Après, il me parlerait du mal que ça va faire à ma mère. Il est tellement…
Jacques envoie un coup de pied dans une pomme de pin qui va s'enkyster dans un roncier. Il lève la tête et inspire à fond, comme pour rassembler ses mauvaises pensées et les expulser à l'expiration. La scène du braquage s'invite brusquement dans son esprit. Le canon qui tonne et cet homme qu'il ne connaît pas qui s'effondre. Un convoyeur qui était debout et bien vivant une seconde plus tôt. Il prend seulement conscience qu'il a peut-être une famille, des enfants, des gens qui vont le pleurer, qu'il a peut-être tué un homme bien. Ce coup de fusil n'a pas seulement labouré sa chair, il a creusé un gouffre impossible à combler chez d'autres gens qu'il ne connaît pas.
– Ça va être l'heure.
– Quoi ? demande Jacques.

– Le flash info.

Poupard vérifie sa montre puis s'installe. Il met la radio tandis qu'Antonio reprend place au volant. Au bout de quelques secondes, le carillon d'Europe 1 retentit suivi du générique du journal. Le journaliste débute par un franc « Bonjour à toutes et à tous ! » Les deux jeunes hommes sont pendus à sa voix. À moins de trente ans, les voilà braqueurs. Sur le capot de la Renault 30, le paquet éventré dégueule ses billets de banque comme si on avait tiré dessus à bout portant.

Lundi 4 août, au pont de l'Obscure.

Au matin, nous attendions tous les trois Franck qui était en retard, comme souvent. Assis sur le parapet du pont, nous écoutions l'eau filer en douce sous nos pieds et observions la course des nuages sur son reflet. Contempler les nuages en baissant les yeux, voilà un sport trop méconnu. L'Obscure chantait de sa voix matinale, différente de celle du soir, comme pour toutes les rivières je suppose. Aux premières heures, il y a une gaieté et une allégresse dans sa voix, alors qu'au crépuscule, on discerne une lassitude. Cela tient sans doute aux sons de la nature environnante, ils croissent à l'aube et s'éteignent au jour déclinant. Nous avions préparé nos casse-croûte, nos sacs à dos regorgeaient de barres chocolatées, de sandwichs et d'eau, et nous savions que Franck aurait réussi à subtiliser quelques bières chez lui. J'avais emporté un roman de Dashiell Hammett, *Le Faucon maltais*. Franck arriva avec un quart d'heure de retard, le tarif habituel. Il avait pris sa canne à pêche et était chargé comme une mule. Je me demandais comment il faisait pour tenir sur son vélo. Sur les conseils de l'Indien, nous avions planqué les bécanes dans le bois, derrière les fougères qui commençaient à roussir, et nous étions partis le pas léger, appelés par les chants et les incantations d'une journée qui promettait d'être magnifique. Sans nos destriers d'acier la progression était bien plus aisée et nous débouchâmes rapidement sur les rochers plats. Le contact avec le sable de la plage sembla aussi naturel que celui avec le matelas de notre lit le soir, attendu et douillet. Franck déballa sa canne et se mit immédiatement à taquiner le poisson. Je m'adossai à un des rochers et pris mon livre. Johanna et Vincent, eux, testèrent l'eau avant de se raviser. Ils s'allongèrent et sortirent leurs baladeurs. Nous ne vîmes pas l'Indien de la matinée et, sans être en mesure de l'expliquer, nous nous attendions à le voir surgir à tout moment. À midi, Franck pestait parce qu'il n'avait pris que des perches soleil, qu'on appelait dans le pays perches arc-en-ciel à cause de leurs reflets multicolores, ou calicoba que nous trouvions plus poétique et qui sonnait bien à l'oreille. Ce poisson invasif venu d'Amérique du Nord avait colonisé un grand nombre de nos lacs et étangs, et quand il était présent là où nous plongions nos lignes, il devenait impossible d'attraper autre chose à cause de sa voracité. Vincent ne s'était pas privé de nous préciser que le nom français du calicoba était crapet-soleil, ce à quoi nous avions répondu que calicoba était franchement plus classe.

Vers midi et quart, Franck râla plus fort car en décrochant un nouveau calicoba il se blessa à la main avec les piquants du poisson.

– Mazette ! Ces foutus poiscailles sont pires que des hérissons, quelle merde à décrocher !

– Tu sais que c'est très rare dans nos eaux que des poissons possèdent des épines abdominales et dorsales ? le questionna Vincent.

– C'est pas l'moment pour un cours de biologie, l'Encyclopédie, répondit Franck en lavant sa paume meurtrie dans l'étang.

Dans les herbes hautes à gauche de Franck, les calicobas qu'il avait pris agonisaient en sautillant. Par moments, ils lançaient des éclairs quand les doigts du soleil effleuraient leurs côtes écaillées. C'était une pratique que je désapprouvais, je n'ai jamais aimé le spectacle de la souffrance animale, ni même l'idée de cette souffrance. Mais cette espèce de poisson était invasive et nuisible, il était hors de question de les remettre à l'eau. Johanna, qui avait ôté le casque de son baladeur, dit :

– Voilà, au moins on a le nom de notre petit paradis, Calicoba Beach. Ça pète non ?

– Plutôt oui, c'est la classe, ça a une putain de gueule ! s'exclama Vincent.

J'étais d'accord, ça sonnait super bien et c'était raccord avec l'actualité musicale. En ce

mois d'août 1987, toutes les radios passaient le dernier tube du groupe Gold, « Calicoba ». Nous aimions beaucoup Gold, leurs mélodies s'avéraient terriblement efficaces et leurs textes, si on y prêtait attention, étaient très bien écrits.
– Adjugé vendu, dit Franck, je déclare l'endroit officiellement baptisé.
Il accompagna la parole en écartant les bras comme un prédicateur évangélique. Puis, la tête également levée, il fit silence, maintint la position de longues secondes. Enfin, tel un immeuble qui s'effondre, laissa tout retomber en arrondissant les épaules, nous regarda en souriant, et reprit sa canne à pêche.
– L'avantage, dis-je, c'est qu'en parlant de notre endroit sous ce nom, personne ne saura de quoi il s'agit. Aucun risque de se trahir dans une discussion.
– Un peu mon n'veu, c'est trop bien, continua Vincent.
– Et puis on se trouve au meilleur endroit pour chanter « Calicobaaa, dans les eaux troubles où tu te bats… »
– T'as raison Chris, c'est parfait, ajouta Johanna.
Franck continua de sortir des perches soleil de l'eau à un rythme de métronome en ronchonnant avec les dents serrées sur un brin d'herbe qu'il mâchouillait. Affamés, nous décidâmes de faire un sort à nos pique-niques. Vincent avait apporté des chips, et le gros sachet rouge siglé Flodor me sembla étrangement incongru dans ce lieu. Johanna s'était mise en maillot de bain, sa peau captait la lumière, ses boucles brunes rebondissaient avec souplesse lorsqu'elle tournait la tête, et je m'arrangeai pour croiser le plus souvent possible son regard. Nos discussions évitaient avec soin l'épouvantail du lycée, elles allaient de la saison de basket du CSP Limoges aux tubes du moment ainsi qu'aux vacances de juillet, jusqu'à en oublier l'existence de René. Vers le milieu de l'après-midi, nous nous baignâmes pour la première fois dans l'étang, et nous passâmes presque une heure allongés dans les herbes rugueuses, encerclés par l'eau, à sentir nos corps respirer, à regarder le ciel nu vidé de tout nuage et décantant dans un bleu violent et profond. La forêt résonnait des cris d'oiseaux que nous ne voyions jamais. Leur écho nous parvenait porté par la quiétude de ces jours uniques, qu'on souhaitait infinis. Nous désirions que ce mois d'août ne cesse jamais, étreints par cette illusion puissante de liberté.
– Cet endroit est vraiment tip-top, lâcha Vincent dans un soupir d'aise.
– Attention les stations, l'Encyclopédie va nous faire un cours sur la vie sexuelle de la mouche à merde !
– Lâche-moi les baskets Francky, la tienne, de vie sexuelle, se limite à dessiner des cartes de France le soir dans ton pieu.
La repartie nous plongea dans une rigolade que Franck lui-même finit par rejoindre. Grâce à Vincent, Johanna riait aux larmes. Si j'avais dû préserver un seul son sur cette planète, ce serait sans hésiter le rire de Johanna, le rire de cet été, d'avant le Jour Noir. Après avoir repris notre souffle, les abdominaux douloureux, nous fîmes le chemin à la nage dans l'autre sens. Franck arriva le premier à la plage et alla repêcher les bières que nous bûmes sur les rochers pour nous sécher à leur haleine brûlante. Franck fit sauter les capsules en coinçant les canettes dans un interstice de la pierre et les fit passer à chacun de nous. Nous trinquâmes en nous regardant, partageant l'instant. Sous nos pieds, le plus bel endroit du monde, la soute à munitions de nos émotions. Je tournai la tête vers la cabane qui semblait assoupie dans la pente boisée. C'est là que je vis l'Indien debout devant sa porte, quasiment avalé par l'ombre. Voyant que je le regardais, il leva sa main comme pour porter un toast, et je remarquai qu'il tenait lui aussi une canette. Je donnai un coup d'épaule à Johanna et désignai la cabane d'un mouvement du menton. Elle tourna la tête vers la bâtisse et tendit sa bière vers René, je l'imitai ainsi que les autres, puis nous bûmes de concert. Je pensais que l'Indien allait nous rejoindre, mais il s'assit

dans un fauteuil en osier puis ouvrit un livre, ce qui me donna envie de continuer le Hammett que j'avais emporté.
Je m'attendais à ce que Franck dise une connerie ou que Vincent nous instruise au sujet des geais ou des guêpes, mais personne ne parla pendant un bon moment. Nous savourions la chaleur de la pierre, face au soleil qui tombait au ralenti au-dessus des arbres. Finalement, ce fut Johanna qui s'exprima après avoir siphonné sa canette.
– C'est bon d'être avec vous les amis. Je pourrais pas être mieux à cet instant précis.
Ce n'était pas une grande phrase, mais la manière dont elle l'avait prononcée me fit frissonner et je suis presque sûr que Vincent et Franck aussi. Nous étions émus, mais incapables d'exprimer nos émotions, comme des mecs attachés à leur virilité, reproduisant des schémas patriarcaux antédiluviens.
C'était le lundi quatre août 1987, et le soleil claquait ses dernières cartouches. Mon cœur distillait quelque chose de délicieux que je ne voulais surtout pas identifier. Nous étions à deux doigts de nous convaincre que cet été ne pourrait pas s'en aller en douce.

Mardi 5 août, chez Christophe.

Je me réveillai à la manière d'une feuille qui tombe lentement vers le sol, sans à-coup, et qui se pose où le hasard et la brise l'ont décidé ; avec l'acceptation d'un certain ordre des choses. J'étais bien, reposé. Impossible de savoir si j'avais rêvé. Dans mon souvenir nébuleux, ma nuit ressemblait à une immense toile noire tendue, sur laquelle glissaient des traits brefs de lumière, comme des bribes de comètes ou des bouquets d'étoiles filantes. J'avais la sensation de m'extraire d'un endroit très profond, de revenir à la vie dans un immense soupir. Le soleil se fragmentait en traversant les persiennes en bois. Ses doigts graciles touchaient l'obscurité et donnaient une forme vague aux objets de ma chambre. J'adorais ce moment, lorsque j'ouvrais les yeux et que la nature m'offrait ce spectacle. Dans la cour de la ferme, le coq poussa son chant et je compris que ses exclamations répétées avaient eu raison de mes limbes. Par l'inclinaison des rayons qui frappaient le sol et le mur, je pouvais évaluer avec une bonne précision l'heure qu'il était. Je me levai et débloquai le loquet en métal retenant les battants des volets qui s'ouvrirent en grinçant. Ce son, ainsi que celui du cadran circulaire du téléphone, la plainte exténuée des marches de l'escalier qui menait aux chambres, le ronronnement des roues de mon BMX quand il prenait de la vitesse, le couinement de la poignée de la porte d'entrée, ou le bruit liquide et épais d'une fourchette fourrageant dans un bol une palanquée d'œufs, lorsque ma mère préparait une omelette, étaient impossibles à reproduire. Ils caressaient mon âme et habitaient mon enfance. Au bout du compte, nos souvenirs de gamins sont les choses les plus importantes que nous possédons – je n'ai pas dit « les plus belles ». Qu'ils soient heureux ou non, nous nous construisons avec, même si pour certains, cela s'apparente plus à un besoin de se construire sans.

La cour rectangulaire de la ferme s'offrait à ma vue. En face, se trouvait la grange où j'aimais me planquer dans le foin pour lire quand la chaleur n'y était pas insupportable ; sur la droite, le petit bâtiment où mes parents fabriquent encore aujourd'hui les fromages qu'ils vendent ensuite sur les marchés. En plein milieu de la cour, le puits faisait office de giratoire et une vingtaine de poules picoraient autour. J'aimais beaucoup les entendre caqueter et discuter, avec ces sons traînants qu'elles émettaient entre elles et qu'elles modulaient en fonction de leur humeur, j'imagine. L'entrée se trouvait sur la gauche et Dick, notre chien, allongé sous le tilleul à côté du portail toujours ouvert, gardait un œil vigilant et scrutait, d'un air morne et alangui, la route poussiéreuse et grise dans l'espoir de voir arriver un visiteur auquel il pourrait faire une belle fête. C'était un gros chien bicolore plein de bonnes intentions, qui accueillait toujours les gens dans la joie, même les inconnus. Il était le fruit d'une succession de croisements étonnants depuis des générations comme seules nos campagnes savent en produire, mais le résultat était une réussite en matière de gaieté et d'amour. Quand il en avait assez de roupiller dans les herbes sous le tilleul, il jouait avec les poules, faisait semblant de les poursuivre en se gardant bien de les rattraper. Nous avions prévu de nous retrouver à Calicoba Beach après le déjeuner. Aussi je passai la matinée à traîner à la ferme, à jouer avec Dick et balancer des grains de maïs aux poules en pariant sur celle qui les goberait en premier. Je rongeais mon frein, j'étais impatient de retourner là-bas avec les autres. La seule chose qui nous avait retenus d'y aller dès le matin, était que Franck avait promis d'aider ses grands-parents pour repeindre les volets de leur maison. Nous ne voulions pas y aller sans lui, imaginant sa frustration, un pinceau à la main à nous croire en train de prendre du bon temps.

J'avalai mon repas comme un mort de faim et filai sur mon BMX tandis que ma mère me

recommandait d'être prudent. Sous le tilleul, Dick me lança un regard blasé. Dans la rue principale, les vitrines des magasins étaient baissées au moins jusqu'à quatorze heures. Les rues étaient désertes, un trait spécifique aux villages en été. La plupart des habitants se restauraient ou faisaient la sieste. Au loin dans un lotissement, on entendait seulement une tondeuse à gazon qui répandait sa colère hypnotique et une scie circulaire qui coupait des rondins en poussant des cris aigus de bête préhistorique. Ce fut à la sortie du bourg que je rattrapai Johanna qui venait de sortir de chez elle. Nous roulâmes côte à côte en silence, nous jetant quelques coups d'œil et des sourires. Mon sac à dos kaki frappé du sigle U.S me tenait chaud et je sentais déjà la sueur couler sur mon échine. Au niveau du garage de monsieur Sipowicz nous reprîmes Vincent qui s'était arrêté pour replacer sa chaîne qui avait déraillé. Il était en train d'essuyer ses doigts noirs de graisse dans l'herbe roussie du bas-côté. Lorsqu'il se redressa, il dut s'appuyer sur ses genoux et une grimace de souffrance passa sur son visage. Nous comprîmes dans la seconde que son père avait encore joué du poing et une grosse boule rougeoyante se forma instantanément dans mon ventre. Vincent ne laissa rien paraître, il enfourcha son vélo et fila devant nous les épaules chargées d'une large croix invisible. À notre grande surprise, en nous approchant du pont, nous constatâmes que Franck se trouvait déjà là, assis sur le rebord, les pieds battant la mesure contre les pierres. Habituellement, nous échangions quelques vannes, c'était notre manière de nous dire bonjour, mais nous avions compris que Vincent avait encore eu son compte et toute envie de déconner nous avait quittés. J'en voulus beaucoup à son père d'exercer sur nous ce pouvoir de gâcher nos moments de complicité. Il y eut de terribles secondes de silence dressées entre nous, enveloppées dans une affreuse gangue de gêne. L'espace d'un instant, nous fûmes des étrangers les uns pour les autres, à la fois rageux de ce que vivait notre ami et honteux de ne pouvoir en sortir un mot, un geste, n'importe quoi qui puisse atténuer sa peine. Cet adulte qui cuvait son existence s'immisçait entre nous, il devenait un problème inquiétant. Franck fut le premier à atteindre la limite d'acceptation du malaise. Il tapa dans ses mains et d'un ton qu'il voulut enjoué, se mit à chanter :

– Bon, on y va les mecs, « Calicobaaa, dans les eaux troubles où tu te bats, les coups de poing… »

Il coupa net en prenant conscience de la suite des paroles et tourna les talons pour nous inviter à le suivre et mettre de la distance entre nous et ces mauvaises vibrations qui venaient de nous scarifier le cœur. Après avoir dissimulé nos vélos au même endroit que la veille, nous filâmes au Paradis. Dès l'entrée dans le sous-bois, Johanna reprit l'air qu'elle fredonnait lorsque je l'avais rejointe à la sortie du village. Je reconnus sans peine la chanson, elle la sifflotait très souvent depuis des mois. C'était « Le Pull-over blanc », de Graziella de Michele. Elle adorait ce titre et lorsqu'il prenait vie entre ses lèvres, ses yeux partaient loin, dans un endroit inaccessible où elle semblait heureuse. Cette chanson possédait et possède toujours quelque chose de mélancolique. Sa couleur et sa saveur apaisaient, et j'étais bon pour l'avoir dans la tête le reste de la journée.

Je brûlais d'envie de demander à Vincent comment il allait, mais je craignais de mettre les pieds dans le plat. Je crois qu'il n'était pas dupe et qu'il saisissait bien le malaise, ce fut lui qui parla :

– En venant au pont tout à l'heure, j'ai vu un couple de pies qui sautillaient sur les toits des épaves de chez Sipo. Est-ce que je vous ai dit que les pies se mettaient ensemble pour la vie ?

D'ordinaire, Franck l'aurait remballé, mais au vu des circonstances, il laissa couler et répondit même que non, en effet, Vincent ne l'avait jamais dit. Notre copain continua :

– Ces corvidés sont fascinants. À la saison des amours le couple bâtit quatre ou cinq nids.

Au moment de la ponte, le mâle et la femelle se concertent pour choisir celui dans lequel ils vont élever leurs petits.
– C'est un peu con de fabriquer autant de nids pour n'en utiliser qu'un seul. Ils aiment les heures sup ou quoi ? demanda Franck.
– Détrompe-toi, au contraire. Tu vas voir comme la nature est bien fichue. Les nids que les pies n'utilisent pas sont repris par d'autres oiseaux qui n'en construisent jamais.
– Ah ouais ? Comme quoi par exemple ? interrogea Franck d'un air dubitatif.
– Le faucon crécerelle ou le hibou moyen-duc. Ils ne font jamais de nid, peut-être qu'ils ne savent pas comment on fait, ou qu'ils sont un peu feignants, j'sais pas. En tout cas, ils occupent ceux que les pies ne veulent pas et y élèvent leurs petits.
– C'est incroyable quand même, la nature… ajouta Johanna, émerveillée. Puis elle recommença à fredonner sa chanson.
Nous arrivâmes à Calicoba Beach au moment le plus chaud de la journée. L'omnipotence du soleil plongeait dans la somnolence les candidats au sommeil. La plage portait encore les stigmates de notre passage de la veille. Le sable creusé par les dos et les jambes semblait nous attendre, et nous pouvions suivre des traces de pieds partant dans plusieurs directions formant des écritures inconnues. Nos corps avaient, en creux, passé la nuit sur le sable tandis que nos âmes s'étaient repliées dans nos chambres douillettes.
– Vous savez quoi, on devrait bivouaquer ici un de ces soirs, ça serait génial.
Franck mit ses mains en porte-voix et lança, volontairement nasillard :
– Attention les stations ! L'Encyclopédie vient d'avoir une grande idée, je répète, l'Encyclopédie vient d'avoir une grande idée, tous aux abris, catastrophe imminente.
– Ouais, ben tu devrais essayer au moins une fois dans ta vie, branquignol, mais ça risque de te crever un max, rétorqua Vincent.
Surpris par la réplique, Franck resta sans voix et figé dans une expression de stupeur.
– Bien envoyé Vince, lui dis-je, et nous nous tapâmes dans les mains.
Johanna pouffa et posa ensuite ses yeux couleur rocher usé sur Franck en haussant les épaules, l'air de dire « désolée, mais tu l'as bien cherché ».
Comme la veille, Franck déposa des bières dans l'eau fraîche. L'après-midi s'annonçait radieux. Nous, peinards, seuls au monde que l'Indien nous prêtait. Vincent ôta son short, mais conserva son t-shirt. Il devait porter des marques qu'il ne se sentait pas prêt à exhiber. L'enlever maintenant, c'était présenter le paysage de souffrance que son père avait tatoué sur sa peau. Il s'assit à côté de moi et nous échangeâmes un sourire bienveillant. Je n'oublierai jamais ce sourire. Il traduisait du bien-être, mais ses yeux n'affichaient que de la tristesse accompagnée d'une résignation profonde, celle du bœuf sous le joug. Il dégaina un vieux tube d'aspirine de son sac à dos, en fit sortir quatre clopes et les observa étalées dans sa paume. On aurait dit qu'il tentait de trouver les sept différences. Franck et Johanna s'approchèrent et prirent place à nos côtés. Vincent se mit à parler d'un coup, sans jamais quitter des yeux les quatre cigarettes. Les paroles sortirent d'un jet, comme s'il craignait de ne pouvoir continuer s'il faisait une pause.
– Je les ai tirées à mon vieux hier soir pendant qu'il cuvait dans le canapé. Une par une alors que le paquet se trouvait à dix centimètres de sa main. Il ronflait, mais j'en menais pas large. Quand il s'est réveillé une heure plus tard il a terminé sa bouteille et il s'est énervé parce que c'était la dernière. Je savais qu'il allait le reprocher à ma mère et le lui faire payer alors je suis resté à côté de lui pour qu'il me remarque. Il m'a regardé et j'ai su que j'allais dérouiller. J'ai eu le temps de me tourner et il m'a cogné dans le dos. Ça n'a pas duré longtemps, il était trop cuit pour une longue bagarre. Essoufflé, il s'est traîné jusqu'à son pieu où il s'est effondré. Ma mère était dans un coin de la salle de bains toute raide avec des serviettes pliées dans les mains. Elle pleurait en prenant soin

de ne pas faire de bruit. Elle m'a fait penser à une petite bête apeurée prise au piège. Ça m'a foutu une de ces rages. Là, à ce moment, j'ai eu envie de le tuer. Si on avait eu une arme à feu dans l'appart je l'aurais fait j'vous jure. Et puis je me suis souvenu des bons moments avant qu'il se mette à picoler. C'était un bon père vous savez. Et c'était il y a si peu de temps encore.

Ces derniers mots résonnèrent longtemps dans le silence qui s'imposa à nous. C'était la première fois que Vincent se confiait autant et nous n'étions pas vraiment préparés pour ça. Quand on a quinze ans, on a la repartie facile pour la déconne ou, pourquoi pas, défier les adultes, mais lorsqu'un ami vous ouvre son cœur comme on s'ouvre les veines… Il distribua une clope à chacun en nous regardant bien dans les yeux. Les siens étaient rouges de larmes contenues au ras des paupières. Il alluma la sienne en premier pour se donner une contenance et nous fumâmes ensemble, exhalant la fumée d'une manière ostentatoire pour nous donner des allures. En nous taisant, nous espérions que ces terribles mots s'élèveraient avec la fumée, et que tout cela se dissiperait comme un mauvais rêve.

– J'veux pas qu'on arrête de chanter « Calicoba » à cause de c'que fait mon vieux. C'est une chouette chanson.

Je peinai à retenir mes larmes, ce fut à ce moment que Johanna se déplaça à quatre pattes et se colla à Vincent. Sans rien dire, avec lenteur, comme on manipule une poupée cassée, elle le prit dans ses bras et le serra si fort, que cette merveilleuse étreinte, je la sentis aussi. Elle lui offrait ce qu'elle avait de plus précieux. Alors le geste de Johanna me donna du courage, un peu. Je finis par me lever et frottai l'épaule de Vincent. Puis, la gorge encombrée de trémolos gros comme les quatre rochers à côté de nous, je dis que oui, putain, on allait la chanter cette chanson, et qu'on emmerdait son père ! Franck se leva aussi, en reniflant, et sans regarder son ami, lui ébouriffa les cheveux en cachant son regard.

Je tournai la tête vers les rochers plats pour effacer une larme récalcitrante et je le vis, l'Indien. Il était là, assis sur un des quatre monolithes couchés. Un naufragé.

Lundi 4 août, quelque part dans l'Essonne.

Les deux hommes sont sidérés. Après le flash info Jacques a éteint la radio d'un geste mécanique. Ils ont l'impression qu'un sifflement aigu balaye l'air, comme lorsqu'on sort d'un concert et que les décibels ont ravagé nos tympans. Leurs visages sont vides d'énergie, toute expression s'est diluée sous l'épiderme. Il ne reste qu'un masque de cire qui proclame quelque chose qu'ils ne peuvent pas encore dire. Puis, lentement, au bout d'un interminable moment, les yeux de Jacques bougent, comme des curseurs, par à-coups, ils se déplacent vers la droite, font de minuscules bonds. Ils se posent sur un monde de détails. Un insecte en bouillie sur le pare-brise, une vignette octogonale jaune, une feuille au bout d'une branche, une autre feuille à côté, un nœud dans un tronc. Finalement Antonio se penche et sa tête vient reposer sur le volant. Il reste comme ça, la tête plaquée juste en dessous de ses deux mains posées sur le haut du cercle de plastique noir. On dirait qu'il va prier.

– Comment c'est possible ça ? dit Jacques d'une voix blanche. Peut-être qu'on a mal entendu ?

Il tente de se rassurer mais se voiler la face n'est pas une solution. Il a très bien entendu le type à la radio prononcer son nom. Bon sang, il avait dit Jacques Poupard. Il avait parlé du braquage comme d'un braquage sanglant et il avait prononcé le nom de Jacques Poupard. Quand il avait entendu son identité dévoilée aux oreilles de toute la France, Jacques avait senti tous ses muscles se rétracter et un froid soudain l'avait envahi. Maintenant, il imagine des policiers surexcités et surarmés en train de défoncer la porte de son appartement et y débouler en hurlant. Il les voit fouiller ses tiroirs, ouvrir ses armoires. À l'heure qu'il est, sa photo doit être sur tous les écrans télé et demain les journaux montreront sa tête en première page.

Antonio n'est pas idiot. Il sait que les flics vont fouiller dans les fréquentations de son pote, ils vont interroger les voisins, les collègues de boulot, la famille. Ils vont le voir sur les photos dans les affaires de Jacques. Ils ne vont pas mettre deux heures à avoir une idée assez précise de qui était au volant de la Renault 30. Il songe avec effroi qu'au prochain flash, le temps pour les enquêteurs de se rendre à son domicile, il entendra aussi son propre nom envoyé dans les airs pour être capté par des millions d'oreilles. Il entend déjà la diatribe radiophonique : « Selon une source proche de l'enquête, Antonio Mendes serait le complice de Jacques Poupard, l'homme qui a tué un convoyeur de fonds ce matin du côté de Clamart. » Lui, bientôt exposé aux médias, lui qu'on remarque à peine dans la rue ou les cafés, dont une poignée de personnes seulement connaissent le nom. Lui, le petit-fils d'immigrés portugais. Désormais il entre en terre inconnue. Les deux hommes comprennent que cette vie à laquelle ils comptaient retourner est à présent révolue. Impossible de revenir tranquillement chez eux, d'aller boire un coup au bistrot du quartier, de relever leur courrier, d'acheter le journal. Demain, à l'aube, leurs visages seront dessus avec un titre bien racoleur. Ils s'imaginent avec une certaine terreur à l'ouverture du journal télévisé de TF1, juste après le célèbre « Bonjour ! » Ils voient très clairement leurs photos en impression à côté d'Yves Mourousi et Marie-Laure Augry. À partir de ce jour, ils quittent l'anonymat douillet pour le statut d'ennemis publics. À l'heure qu'il est, leurs familles sont informées, sûrement déjà auditionnées par la brigade criminelle.

Ils sont au premier jour d'une autre vie. Une vie qu'ils n'auraient jamais pu imaginer. Cette fois le fil de la respectabilité et du quotidien est rompu. Plus rien ne les retient. Sans ce coup de théâtre, ils s'aperçoivent qu'ils auraient repris leur vie routinière jusqu'au moment où ils auraient de nouveau eu besoin d'argent. Ils auraient réédité leur

exploit et seraient retournés dans l'ombre, et ainsi de suite, jusqu'à se faire prendre. Jacques comprend que leur triste et ancienne vie contenait quelque chose de déprimant et d'aliénant. Il lui suffit d'interroger Antonio du regard pour y lire un début de soulagement. Les événements précipitent un saut dans le vide qu'ils n'auraient sûrement pas fait d'eux-mêmes. Mais il y a aussi la peur. La peur de ce que sa sœur aînée Carole va penser de lui. Il a toujours été très proche d'elle et Antonio se souvient de la fierté qu'il avait éprouvée lorsqu'elle était devenue institutrice. Sa douce Carole, qui lui lisait des histoires du Club des cinq, fille d'un père métallurgiste et d'une mère au foyer ; institutrice ! Comme elle doit être déçue, choquée même ! Antonio est pragmatique, il souffle cette pensée comme une bourrasque emporte des feuilles à l'automne. Il ne peut plus rien changer, autant s'adapter. Sa copine du moment, il s'en fout. Ils ne vivaient pas ensemble, et il ne la connaissait que depuis cinq mois. En pensant cela, il comprend qu'il ne l'aime pas. Il songe avec ironie que les parents de l'intéressée vont éprouver un sacré soulagement en comprenant à quoi ils ont échappé.
Jacques est silencieux. Il embrase une cigarette. Il est empêtré dans des pensées qui se bousculent, il a du mal à y voir clair. Le visage de ses parents se présente à lui ; sûr qu'ils vont presque mourir de honte. Il entend d'ici sa mère dire à son père : « Qu'est-ce que vont penser les voisins ?! » Plus que son fils en fuite, c'est la honte qui l'éclabousse qui va la gêner le plus. Et son père ; là, on touche à la caricature. Sans doute qu'il ne dira pas un mot sur le sujet, sur les interrogations de son épouse il posera un gros couvercle d'acier puis couvrira le tout d'un grand drapeau noir. Il sortira une cigarette, une gitane qui crame bien la gueule. Mais à l'intérieur, ce sera l'apocalypse. Une colère furieuse qui doit déjà s'émulsifier. Des pensées pourries par la rancœur et l'amertume dans lesquelles il ne doit plus le nommer que par « ce petit con » ou « l'autre merdeux ». Parce que le paternel est si fier de son parcours. Il a fait l'armée et la guerre d'Algérie pendant vingt mois. Jacques a un rictus en pensant à la photo de son père en tenue kaki qui trône à un mur dans le salon à côté de celle du général De Gaulle. Ensuite, une vague de joie sournoise vient le submerger en imaginant son vieux se présenter au boulot, affronter les regards, peut-être insulter ceux qui insistent trop, et monter dans son camion puis démarrer en maudissant ce fils indigne qui le couvre de honte. Certainement que tous les kilomètres qu'il avalera, et cela pendant longtemps, il les passera à maugréer, ruminer, se rêver en train de gifler son fils.
– Mais merde, comment ils ont su ? s'exclame Jacques en recrachant de la fumée.
Antonio se redresse et écarte les bras en signe d'ignorance. C'est vrai que c'est un grand mystère. Jacques se repasse le film du braquage, plan par plan, scène par scène, comme un monteur. Il se revoit assis dans la voiture, les mains sur le fusil. La tension extrême. Le froid dans ses doigts et ses pieds. Sa ceinture de cuir qui le serre un peu parce qu'il est penché vers l'avant, son portefeuille gonflant la poche arrière de son jean. La porte de la banque s'ouvre et il pose une main sur le loquet de la portière. Il ne voit plus que ce tunnel restreint entre lui et l'endroit d'où sortira le convoyeur. Tout ce qui bruisse autour lui est inconnu. L'homme apparaît, Jacques pousse la portière de la main gauche et tient le fusil de l'autre. Ses pieds se posent sur le bitume, il se redresse, ne quitte pas le garde des yeux qui est tout entier visible avec le sac d'argent. Il claque la portière et s'avance vers le type. La sensation fugace de sa poche de pantalon qui se vide.
Jacques sursaute dans l'habitacle. Il sait. Sa main se projette sur l'endroit où est censé se trouver son portefeuille. Et il n'y a rien. Il sort de la voiture, ses yeux fouillent partout, sous le siège, derrière, au sol. Antonio l'observe, ne comprend pas.
– Putain, quel con ! Merde !
Jacques crache ce dernier mot en inclinant la tête.

– Mais quoi ?
Poupard fait quelques pas et donne un coup de pied dans un morceau de bois mort qui va voler dans un fourré de ronces. Il reste accroché de travers, comme scotché, à trente centimètres du sol.
– Mais putain qu'est-ce qu'il y a ! ?
Jacques regarde son complice, pose les mains sur ses hanches, ouvre la bouche, mais les mots ne sortent pas. Il est furieux contre lui-même et éprouve une profonde honte. Il écrase son mégot sur la carrosserie et l'envoie valdinguer de l'index. Il prend une grande inspiration puis se baisse pour regarder Antonio.
– J'ai paumé mon portefeuille. Voilà comment ils ont eu mon nom.
– T'es sûr de ça ?
– Ouais, je l'avais dans ma poche arrière, il n'y est plus, je suis certain qu'il est tombé quand je suis sorti de la bagnole pour braquer l'autre con.
Jacques reste appuyé sur le toit de la Renault, il fixe le siège passager. Un léger mal de tête se déclare et il a l'impression que ses yeux vont sortir de leur orbite. Antonio parle d'une voix calme pour quelqu'un qui vient de dire adieu à tout un pan de sa vie.
– Bon, on est comme qui dirait des fugitifs. Finalement, je me demande si c'est pas mieux comme ça. Au moins on en a fini avec cette vie à la con.
– Ouais, mais si on se fait choper, c'est la taule pour un bon bout de temps. Et quand on en sortira, personne ne voudra nous filer du boulot.
– Parce que tu comptes encore chercher un travail ? s'exclame Antonio.
– Non, c'était juste pour dire.
– Tu sais quoi, on va vivre notre vie, comme ça nous chante. Merde au système. On va lui faire les poches autant qu'il nous les a faites.
– De toute façon on n'a plus le choix.
– Impossible de faire du stop maintenant.
– Mais on peut pas partir d'ici à pattes. On va attendre la nuit et puis on repart en bagnole jusqu'au premier bled qu'on trouve. Là, on change de caisse. Ça te va ?
– Ça me va. Et après, on va où ?
Toujours en appui sur le toit, une main à plat sur la tôle, Jacques réfléchit. Il baisse la tête et regarde son acolyte.
– On va se mettre au vert, à la campagne, bien profonde, les ploucs font moins gaffe aux infos.
– On a assez de fric pour tenir un bon moment. On se fait oublier. Je te parie que dans une semaine plus personne parlera de nous. Les flics nous chercheront, mais les gens penseront plus à nous. On pourra se poser quelque part, dans un coin perdu.
– Ouais, le plus chaud c'est maintenant. Faut passer les prochaines vingt-quatre heures sans encombre et après on est tranquille.
Les deux hommes se regardent d'une manière solennelle et scellent un pacte pour une aventure. D'un hochement de tête ils entérinent leur décision, quelques secondes s'écoulent, comme pour laisser sécher l'encre sur le contrat, puis ils concluent d'une poignée de main franche et virile, revendiquant leur détermination.

Mardi 5 août, au Puy perdu.

Nous restâmes interdits quelques instants, ne sachant que dire et ignorant surtout ce qu'avait entendu René de notre conversation. Il fit comme si tout allait bien.
– Alors ? De retour au Paradis ?
– Oui m'sieur. Ça tient toujours, l'accord ? demanda, inquiet, Franck.
– Pourquoi il ne tiendrait plus ? L'un de vous a parlé de cet endroit à quelqu'un ?
Trop affolés à cette idée nous répondîmes tous ensemble d'un simple non.
René pencha légèrement la tête vers l'avant, comme pour acquiescer.
– Alors tout va bien.
Il nous observa de son éminence, les mains à plat sur la roche, la même chemise ouverte sur le torse. Il semblait attendre quelque chose de nous. Et il n'était pas pressé. Impossible de savoir s'il était content de nous voir ou s'il préférait la solitude. Un canard se signala vers l'extrémité de l'île et nous fûmes bien contents de cette diversion. Il devint le plus grand centre d'intérêt de l'univers. Puis, nous sentant ridicules tous braqués sur le colvert, nous retournâmes la tête vers l'Indien. J'aurais juré qu'il souriait derrière sa barbe. Je distinguais ses yeux marron et des plis légers à leurs extrémités signifiaient que je n'étais pas loin de la vérité. René posa ses yeux pénétrants sur moi et fit un mouvement du menton.
– C'est Christophe, ton prénom, c'est ça ?
J'opinai.
– Hier, j'ai remarqué que tu avais apporté un livre, *Le Faucon maltais*, c'est bien ça ?
– Oui, j'aime beaucoup lire et les romans policiers sont mes préférés. Avec ceux de Stephen King.
– Tu aimes avoir peur.
Je n'avais jamais réfléchi aux raisons pour lesquelles j'aimais ces auteurs-là. Je devais reconnaître que plonger dans des situations effrayantes et désespérées puis revenir au réel était assez roboratif. Une manière d'apprécier la sécurité dont je jouissais je suppose.
Il continua en levant sa main droite et en désignant sa cabane.
– J'ai pas mal de bouquins là-haut, dont quelques-uns qui pourraient te plaire. Si tu veux passer jeter un œil avant de partir, n'hésite pas.
Puis, regardant les autres il ajouta :
– D'ailleurs c'est valable pour tous.
– Merci m'sieur René, dis-je.
– Monsieur ou René, mais pas les deux en même temps, ça ne sonne pas, et dans la vie, faut que ça sonne bien. On peut au moins faire ça.
– D'accord, René.
Il sourit et comme lors de notre première rencontre, il s'appuya sur ses mains et sauta sur le sable. Il était encore très souple et vif pour son âge.
– Amusez-vous bien, dit-il en s'éloignant d'un pas traînant.
Nous le regardâmes rejoindre sa demeure, sinuant sur l'ersatz de chemin qui traçait entre les arbres. À chaque apparition de l'Indien, nous étions secoués. Il possédait quelque chose d'impressionnant, un magnétisme qui inspirait le respect. C'est peut-être en raison de cela que nous attendîmes qu'il ait regagné sa bicoque avant de nous ébrouer, enfin libérés de cette hypnose qui agissait sur nous lorsqu'il était là. Je sortis de mon sac un Topset, et l'avalai.
– Tu penses qu'il a quel âge, l'Indien, dis-je en m'adressant à Johanna.
Vincent et Franck étaient déjà en maillot de bain et ils tâtaient l'eau de leur pied droit, tapotant dessus comme sur un tambour, produisant un clapotis agréable. Vincent était

tourné dos à l'île, sans doute pour retarder encore un peu le moment d'exhiber ses meurtrissures.
– J'sais pas, difficile à dire. Avec cette barbe… je dirais entre cinquante et soixante. Sa voix est jeune, on dirait qu'elle n'a presque pas servi.
Nous restâmes sur cette considération et nous mîmes aussi en maillot. Vincent pivota en même temps que nous avancions dans l'eau pour éviter que l'on voie ses marques, et cela déclencha un élancement de peine. Alors que j'avançais dans la chair molle de l'étang, je me demandai pourquoi il m'avait fallu tout ce temps pour que la situation de Vincent me révolte. Et pourquoi le fait que son père battait sa mère passait au second plan. Comme si c'était moins grave. Cette réalité m'effraya passablement, j'eus peur de voir le monde avec des yeux monstrueux.
Nous passâmes l'après-midi brûlant à alterner les languides périodes allongés sur l'île d'où nous observions le ciel et la cime des arbres, la faune qui nous entourait et semblait s'accommoder de notre présence, et les phases de frénésie durant lesquelles nous plongions, nous éclaboussant sans vergogne, sprintant vers Calicoba Beach, éprouvant notre vigueur d'adolescents pleins de sève. Au soir, nous regagnâmes le sable et l'abri réconfortant des rochers. Nos jeux aquatiques nous avaient passablement creusé l'estomac et chacun sortit de son sac ses munitions sucrées. Le chocolat fondu collait aux emballages. Johanna lécha le sien pour ne rien en perdre, et la vue de sa langue glissant sur le papier déclencha en moi une délicieuse vague de frissons. Je n'étais plus le même, plus celui que j'étais n'était-ce que quelques mois auparavant. Ce constat me bouleversa, je compris que quelque chose s'en était allé, mais la certitude que je ne le retrouverai jamais s'ancra en moi.
Vincent ne pensait plus à son dos qui affichait des traces d'un bleu foncé. À un moment de l'après-midi, cela lui était sorti de l'esprit et il bougea, libéré de ces chaînes-là, et quand il s'en souvint, il comprit que c'était trop tard, qu'il n'était plus utile de cacher ce que nous avions vu. Le mouvement et la fraîcheur de l'eau de l'étang avaient dû lui faire du bien car il ne semblait plus souffrir.
Nous finîmes par nous asseoir sur le sable, appuyés au ventre blanc d'un des rochers qui nous enveloppa dans une chaleur exquise. Le soleil s'apprêtait à griller de sa barbe foisonnante de flammes la canopée en face de nous, et dans moins d'une demi-heure, nous serions dans l'ombre. L'eau étale nous donnait l'impression de dormir d'un silence impénétrable. Une sensation accentuée par la couleur opaque qu'elle prenait sous l'angle que nous avions. Les insectes stridulaient tout autour dans les bois. Les geais n'étaient pas en reste, les grenouilles mettaient leur grain de sel tandis que les colverts tentaient de s'immiscer dans le concert. Tout ce charabia vernaculaire nous berçait. Johanna tendit son bras pour attraper son sac à dos. Elle en sortit un paquet de Marlboro tout neuf. Elle vit notre regard étonné mais ne dit rien. Elle avait dû le subtiliser dans l'échoppe de son père. Le paquet passa de main en main et chacun se mit à tirer sur sa tige sans dire un mot. Malgré notre jeune âge, mais peut-être grâce à notre complicité, nous avions la science et le goût des silences, nous savions reconnaître les portions de temps que la parole aurait profanés. J'avisai la cabane sur sa hauteur à notre droite, elle aussi semblait sommeiller. Les nappes sombres tamisées de biais par la lumière déclinante la rendaient presque invisible.
Je repensai à l'invitation de l'Indien et à la description que Johanna avait faite de l'intérieur de la cabane. J'eus très envie de suivre les aulnes et de gravir la pente jusqu'à la tanière de René. Mais quelque chose d'inexplicable me retint, j'eus peur que l'un de mes amis veuille m'accompagner, et je tenais à m'y rendre seul. Je décidai de revenir le lendemain matin. Quand l'ombre dépassa la moraine entre le sable et les rochers et

commença à grimper sur leur dos, nous décidâmes de rentrer. La bande des yeux marron se leva, s'étira en émettant des petits sons de plaisir. Les formes de nos corps, pantins déformés, se décalquèrent sur les rochers. Sur le chemin du retour, je fus à deux doigts d'aborder le sujet du père de Vincent, mais je n'osai pas. Ce n'était pas encore le moment, Vincent devait s'attendre, comme le condamné dans sa cellule, à ce que la bande se saisisse du problème. Après le garage de Sipo, une GS jaune hélianthe nous dépassa en trombe et je reconnus un des chauffeurs des transports Benedetti, un type grossier et épais d'épaules, doté d'une face aplatie et d'un ventre énorme. L'été, il portait toujours une chemise à carreaux aux manches coupées aux épaules. Il vivait dans une bicoque en pleine déliquescence, mangée par les ronces et les hautes herbes. Il était redouté dans les bals, c'était un bagarreur qui avait mauvais vin. Nous nous séparâmes telle une volée de moineaux au premier carrefour du village en nous demandant si le paternel de Vincent serait calme ou violent le soir même. Le ciel se consumait sur notre gauche, des chapelets de petits nuages se suivaient en une procession lente, le chant des oiseaux prenait de l'ampleur pour accompagner la chute du soleil. Les insectes bourdonnaient avec audace, des nuées de moucherons stationnaient à un mètre au-dessus du bitume et nous aimions les traverser en fermant les yeux et la bouche. Comme chaque soir d'été, le monde refluait dans sa tiédeur, la tonitruance se mettait en veilleuse pour nous laisser savourer les sons du crépuscule qui s'annonçait, ces bruits de rien qui donnaient à eux seuls l'envie de revivre une autre journée sur terre. Cette nuit-là, je m'endormis en pensant à l'Indien et Calicoba Beach et fis un rêve dans lequel je tuais le père de Vincent avec un fusil de chasse.

Lundi 4 août, quelque part dans l'Essonne.

Il fait nuit depuis deux heures. La forêt bruisse d'une multitude de sons. Jacques et Antonio ont faim et soif. Ils ne sont que des formes indistinctes collées dans la pénombre. Une lueur sélénique tombe en désordre sur les feuillages et tamise le sol. Jacques grille une énième cigarette. Les vitres des portières sont baissées, une agréable fraîcheur stagne dans l'habitacle. La fumée du tabac s'étire avec lenteur et se répand dans l'air en dessinant des racines fragiles et changeantes qui se tortillent sous le halo de lune. Silencieux, il écoute la conversation des arbres avec la brise, le staccato des brindilles qui craquent sur le sol, il écoute la respiration d'Antonio qui tire aussi sur sa clope. Il y a le bruit discret de l'horloge du tableau de bord. Un hibou hulule quelque part à bonne distance. Le ventre de Jacques est en émoi, des papillons légers grattent à l'intérieur. C'est une sensation délicieuse, mélange d'excitation et de désir. C'est ici, dans l'inconfort de la cavale, qu'il se sent, pour la première fois de sa vie, à sa place. Jacques éprouve un lien avec la nature. Il tourne légèrement la tête et avise le profil d'Antonio. Son nez saillant se détache dans les rais mouvants, sa cigarette crépite et se signale comme un sémaphore dans la nuit. Le brouillard qui jaillit de ses narines s'enveloppe autour de sa tête. Jacques est bouleversé par ce moment de poésie. Il veut le prolonger autant que possible, alors il ne cligne pas des yeux, il continue de fixer son complice, son copain. Antonio finit par se sentir observé. Il tourne la tête vers Jacques qui, d'un coup, regarde ailleurs. Gêné, il tire sur sa tige. Recrache la fumée en masse pour se cacher dedans. Son cœur bat trop fort, un boucan du diable à ses oreilles. Mais Antonio n'entend rien d'autre que la symphonie de la nuit. Il tire une dernière taffe et écrase le mégot sur l'arête de la portière en rejetant l'âcre fumée par le nez et la bouche, on dirait qu'il prend feu. Jacques sait qu'il va parler car il connaît sa gestuelle par cœur.
– On va pouvoir y aller, tout est calme maintenant.
Il baisse le ton en terminant sa phrase, l'ambiance nocturne l'invite à parler moins fort.
– Ouais, on bouge, on trouve une autre caisse et on s'éloigne le plus possible de la région parisienne.
Antonio opine et bricole les fils électriques. La Renault 30 tousse, hésite puis démarre. Les phares surprennent une myriade d'insectes dans l'air. Le surgissement de l'éclairage effraie les deux hommes. Ils ont la brève sensation qu'ils ont ainsi attiré tous les regards du monde. Ils sortent du chemin au pas, puis se lancent sur le goudron qui recrache lentement la chaleur de la journée.
– Faut trouver un petit village, on va faire les rues tranquilles et pas fréquentées. On trouvera bien une caisse pas fermée à clé.
– C'est pas un problème, j'sais pas ouvrir une boîte de haricots, mais les bagnoles c'est mon affaire, dit Antonio sûr de lui.
La départementale est déserte, l'air s'engouffre à l'intérieur et réveille les deux hommes.
– J'ai une de ces faims.
– Moi aussi, et je me descendrais bien une bière, dit Antonio.
– On est vraiment partis dans cette aventure avec la bite et le couteau.
– Ouais, mais on pensait rentrer chez nous, après… c'est une bonne leçon à retenir… pour la prochaine fois j'veux dire.
Ils suivent les panneaux qui indiquent la proximité d'un bourg. Au bout de quelques minutes ils entrent dans Courson-Monteloup et se stationnent dans une petite zone résidentielle. Les nuages viennent de manger la lune. La rue est mal éclairée, les lampadaires, trop espacés, ne sont que de faibles nappes jaunes dans une vaste obscurité. Les pavillons de plain-pied se succèdent de part et d'autre, les portails sont fermés.

Quelques véhicules patientent accolés aux trottoirs. Antonio repère une Renault 18 grise.
– Putain, t'as un truc avec les Renault ? chuchote Jacques.
– Non, mais j'ai la main pour les piquer. Elles et moi, on se comprend. Je me fais plus chier avec les Citroën, je sais pas pourquoi.
Les deux hommes quittent l'habitacle et progressent sans bruit vers leur cible qui se trouve dans une flaque noire, entre deux réverbères. Jacques se poste dans un recoin, collé à un muret d'où dépasse une haie de lauriers. Antonio teste la portière du conducteur. Fermée. Il vérifie l'arrière puis taquine le bouton du coffre avant de s'attaquer à la portière côté route. L'arrière droite n'est pas verrouillée. Antonio s'engouffre dans la voiture et se contorsionne pour passer entre les sièges et s'installer au volant. Il inspecte la boîte à gants dans l'espoir de trouver une lampe car il ne voit rien. Dans ces conditions, manipuler des fils s'avérera compliqué. Pas de lampe. Il ouvre la portière et fait signe à Jacques qui se présente en quatre enjambées.
– J'y vois que dalle. Allume ton briquet.
En une minute l'affaire est faite. La voiture tourne rond, les deux amis ont l'impression que le moteur fait un bruit du tonnerre et qu'il va réveiller tout le quartier. Antonio recule jusqu'à la Renault 30 et ils récupèrent leurs affaires et l'argent. Les voilà de nouveau invisibles pour quelques heures. À la sortie du village, ils s'arrêtent à un carrefour à trois branches. Ils hésitent. Ils ne connaissent pas le coin. La voiture s'engage sur la droite. L'air est encore plus frais que dans la forêt, il y a de l'humidité et leurs phares débusquent des langues de brume dans les champs. L'endroit doit recéler de petits étangs car des grenouilles se signalent par intermittence. L'air rempli d'eau apporte des odeurs d'herbe coupée et de foin. Ils débouchent sur Saint-Chéron qu'ils traversent sans croiser personne. La campagne dort du sommeil du juste. L'équipée longe maintenant la voie du RER, le serpent métallique se conforme à une parallélique et semble faire la course avec la voiture.
Bientôt un voile lumineux passe en planant au-dessus d'eux, puis un autre. Le phénomène provient de la route, devant. Jacques sent une tension naître dans ses cervicales. Ces lueurs bleues et orangées, il les connaît. Là-bas, sur la route, à environ cinq cents mètres, il voit des lampes qui s'agitent du haut vers le bas, elles égratignent à peine le manteau de la nuit. Il distingue aussi des bâtons lumineux qui semblent créer leur propre chorégraphie.
– Merde ! un contrôle ! s'exclame Jacques.
– Ces cons de condés, rien d'autre à foutre que de se planter dans la pampa pour emmerder la populace.
– C'est des gendarmes tu crois ?
– Ici c'est obligé, c'est déjà la cambrousse. Sûrement un contrôle d'alcoolémie ou un truc comme ça. Putain, y a que nous sur la route, pas le choix, faut faire demi-tour.
Antonio a prononcé ces paroles en ralentissant. Il cherche une autre route pour esquiver, mais il n'y a pas d'échappatoire. Il manœuvre pour rebrousser chemin. Jacques s'agrippe au fusil. Au loin, les gendarmes comprennent qu'ils tiennent quelque chose. Trois ou quatre képis s'agitent en bordure de la voiture de service. Un motard grimpe sur son engin, puis un autre. Un sifflet strident écorche la nuit. Antonio enfonce la pédale de l'accélérateur, la berline rugit autant qu'elle peut, elle est juste chaude. Il roule presque à son maximum, les haies et les arbres défilent, l'air se fait violent dans la voiture. Deux phares virevoltants apparaissent dans le rétroviseur central. Antonio jette des coups d'œil partout, il cherche une autre route. Jacques se dit que les gendarmes sont déjà en train de parler dans la radio et d'alerter d'autres unités. Il se rassure en se disant qu'ils ne peuvent pas savoir qu'ils sont les braqueurs de Clamart. Antonio donne un coup de

volant à droite, la voiture fait une embardée dans le couinement affreux des pneus. Il prend une petite route qui se dévoile au dernier moment. Avec la vitesse, les bancs de brouillard qui pendent sur les bas-côtés semblent se déchirer à leur passage. Le rétroviseur s'illumine à nouveau, les motards suivent toujours. Un halo bleu les poursuit et galope sur la lande.

– Merdeeee, merde ! Ils se rapprochent, dit Jacques en serrant les dents. Il se cramponne à son fusil, fait monter une cartouche dans la chambre. Il baisse la tête pour bien voir dans son rétroviseur. Les lumières jaunes et bleues dansent et se croisent, elles grossissent, il ne voit qu'elles.

– Faut s'en débarrasser, dit Antonio, sinon on est cuits.

Jacques gigote sur le siège, il regarde derrière lui en se tournant un coup à gauche, un coup à droite. Secrètement, il espère que les militaires vont commettre une erreur et chuter. Il préférerait ne pas avoir à tirer. Tuer un convoyeur c'est une chose grave, mais tirer sur des gendarmes ou des policiers, c'est passer dans une autre catégorie. Une image passe, fugace. Celle du panneau indicateur qui signalait, des heures plus tôt, Fleury-Mérogis. Jacques ne veut pas finir en prison. Les deux phares ronds sont tout près maintenant. Il entend le bruit des moteurs et les sirènes par-dessus. Antonio se crispe sur le volant. Il bloque ses bras tout raides et écrase la pédale de frein. Le bruit leur fait l'impression de recouvrir toute la campagne. La Renault proteste et produit une courte embardée, puis stoppe. Surpris, les deux motards esquivent l'arrière de la voiture, mais la route est trop étroite et ils valdinguent avec fracas dans les fossés de chaque côté. D'un coup, le silence. Le gyrophare d'une des grosses cylindrées promène son ombre bleue dans la nuit. L'air empeste le caoutchouc brûlé. Jacques ne s'attendait pas à ce que son pote pile. Il a cogné le pare-brise et se frotte le front. Le canon scié du fusil a frappé la vitre et une étoile est apparue dans le verre. La Renault 18 ronronne, elle est un peu en biais sur la chaussée, ses pinceaux jaunes inondent une des deux motos. Jacques reprend ses esprits, Antonio réagit aussi. Ils s'extirpent de leurs sièges et quand leurs pieds touchent le goudron, c'est comme s'ils revenaient à la réalité. Deux mondes se superposent, puis s'absorbent. Jacques regarde derrière, inquiet du reste de la troupe. Rien. Il s'avance vers la première moto, celle qui clignote encore. Le motocycliste gît immobile sur le ventre, au fond du fossé. Il est passé par-dessus sa monture. Jacques ne voit que la forme indistincte de l'épaisse veste de cuir ceinte d'un baudrier blanc qui va de la taille à une épaule. Il saute dans le creux herbeux et tâte le corps avec le pied droit. Le gendarme ne bouge pas. Puis il remarque l'étui blanc soigneusement fermé par une lanière. Un cordon noir enroulé en queue de cochon en dépasse. Il ouvre le holster, sépare avec difficulté le pistolet et la dragonne, puis reste un instant planté là, les yeux sur l'arme inerte dans sa main. Elle est d'un noir mat, lourde, mais fine. Elle a un aspect rudimentaire. Il ne sait pas s'en servir, mais il se dit qu'il apprendra. Jacques fourre le calibre dans son pantalon et se baisse encore, il tâtonne avec ses mains sur le ceinturon du motard. Dans une petite pièce de cuir il trouve un chargeur rempli de cartouches. Il le met dans une de ses poches et remonte sur la route. Antonio est penché sur l'autre gendarme. La moto est encastrée dans une haie dense, elle a la roue arrière figée dans les airs et une sacoche noire repose sur le bas-côté.

– Pique-lui son flingue, et sur le ceinturon tu trouveras un autre chargeur.

– Tu veux lui prendre son arme ? T'es dingue ou quoi ?

– On a qu'un fusil, si on nous tombe dessus, on sera bien content d'avoir ces pistolets. Et pour braquer c'est plus discret.

Antonio s'exécute. Une odeur d'essence s'élève du fossé. Des sirènes retentissent quelque part dans leur dos.

– Voilà les autres. Ils doivent les chercher, faut qu'on se tire vite fait.
Antonio hoche la tête. Les radios des motos crachotent des mots informes. Ils remontent dans leur voiture et repartent en trombe. Ils sont affolés, angoissés, le véhicule file sur les petites routes, ils n'ont pas la moindre idée de la direction qu'ils prennent, ni du secteur où ils se trouvent. L'important c'est de mettre le plus de distance possible entre eux et les flics. Antonio coince le pistolet et le chargeur récupérés sur le motard entre ses jambes et le siège. La lune ressurgit et projette des ombres sur le tableau de bord. Le monde extérieur apparaît soudain hostile, habité de monstres figés dans les branches des arbres, cachés derrière des panneaux, tapis dans des fossés.
– Il y a le plein ? demande Jacques.
– Aux trois quarts.
– Allez, roule roule, faut qu'on dégage d'ici !
Jacques est inquiet, la trouille lui colle aux basques, savoir les gendarmes à ses trousses le rend dingue, il serait capable de sauter dans le vide pour leur échapper. Il prend conscience qu'il est prêt à tout pour rester libre. Que vaut la vie d'un autre face à sa liberté ?
Antonio emprunte les routes au hasard et roule à tombeau ouvert. Il se tait, concentré sur sa conduite. Il a toujours les mâchoires serrées et tient au coin des lèvres une cigarette que son ami lui a allumée. La fumée se disperse dans le vaste courant d'air, c'est à peine si elle a le temps d'exister.
Jacques fouille la boîte à gants, les vide-poches.
– Putain, y a même pas une carte routière dans cette caisse !
– Je vais rouler jusqu'au matin, on verra bien où on sera.
– Si tu fatigues tu me le dis, je te remplacerai.
Les deux hommes échangent un regard amical et Jacques aime ce moment, il se détend.
Le paysage nocturne défile dans une succession de hameaux, de gros bourgs et de plaines interminables.
– Tu crois qu'ils sont morts ?
Antonio avait posé la question d'un coup.
– J'ai pas pensé à vérifier. C'qu'est sûr, c'est qu'ils sont sonnés.
– Si jamais il y en a un qui canne, ça va pas arranger nos affaires.
– Personne sait que c'est nous.
– Les prends pas pour des cons non plus.
Jacques ne répond pas. Il imagine à nouveau la une des journaux, sa photo et peut-être celle d'Antonio, et en dessous, en gros et en gras, « deux motards de la gendarmerie tués dans une course-poursuite ». C'est à ce moment qu'il s'aperçoit qu'il est toujours cramponné à la carcasse du fusil.

Mercredi 6 août, au Puy perdu.

Je me réveillai de bonne heure et, une fois le petit-déjeuner avalé, je sautai sur mon BMX et filai chez l'Indien. Je devais avoir un drôle d'air car ma mère me lança un regard étrange. L'avantage d'un BMX c'est qu'on peut rouler en forêt. Je connaissais mieux le chemin désormais et j'arrivai vite à Calicoba Beach. L'air de la chanson s'invita brièvement dans ma tête, puis un doute m'assaillit. Et si René n'était pas levé ? Je balayai cette pensée à l'aide du préjugé qui veut que les vieux se lèvent tôt. Mon vélo calé contre un des rochers, je gravis la pente boisée. Devant la cabane silencieuse, une peur irrationnelle se saisit de moi. Je me remémorai les paroles de l'Indien pour me rassurer quand la porte s'ouvrit.

Il se tenait bien droit, une autre chemise à carreaux sur le dos. Sa main gauche tenait un cadre photo. Le silence qu'il entretint un peu trop longtemps sapa mes nerfs, mais je ne pus formuler un seul mot. Je me contentai de transférer mon poids d'un pied à l'autre.

– Alors te voilà. C'est bien.

Il s'écarta en ouvrant la porte en grand et me fit signe d'entrer. En m'approchant, je vis qu'il avait les yeux rougis. J'ignore pourquoi, mais il laissa la porte ouverte. La lumière matinale entrait de biais et un drap de poussière virevoltante s'agitait dans le halo blanc.

– Assieds-toi.

Sa voix était douce, il recula sa chaise et s'installa. Il posa le cadre photo sur la table, face contre le bois. Sa voix tira mon regard de l'objet.

– Tu veux boire quelque chose ? J'ai du café juste prêt.

Il désigna une casserole sur la gazinière. Je ne buvais pas souvent de café, mais acceptai.

Je commençais à me demander pourquoi j'étais venu. Tandis qu'il se relevait pour préparer les tasses, je cherchai les raisons de ma présence. Je compris que quelque chose de profond et de vrai en moi tenait à ce que je vienne ici. Quelque chose d'aussi réel et impalpable qu'un sentiment et qui tenait peut-être de l'ordre de l'instinct. Je détaillai l'intérieur. Ce n'était pas un cinq-étoiles, mais la cabane dégageait une atmosphère douillette, on avait envie d'y rester. L'odeur du bois, des volutes de cuisine, fantômes odorants de centaines de plats rissolés. Les livres dont il m'avait parlé occupaient tout un pan de mur. Une des étagères, celle du milieu, ployait sous leur nombre et donnait un sourire à la bibliothèque.

– J'étais sûr que tu viendrais tout seul, avant les autres.

Il vit ma surprise et continua :

– Ne me demande pas comment, je le savais, c'est tout. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, mais qui n'en sont pas moins évidentes. J'aime bien ta bande, vous êtes des gamins sympas.

– On se connaît depuis la maternelle.

– Ça commence à faire un bail.

Il avait dit cela avec un sourire en coin que je devinais grâce aux plis dans sa barbe. Ses yeux marron étaient aussi limpides que l'eau d'une source de montagne.

– Ça vous fait quel âge ?

– On a quinze ans, sauf Franck qui a un an de plus.

– On est en quelle classe à cet âge-là ?

– On vient de finir la troisième, en septembre c'est le lycée.

Cette réalité revint me percuter et me laissa songeur. Je lui en voulus brièvement de m'avoir fait penser à la rentrée, mais son regard de miel me fit revenir à de meilleurs sentiments. L'Indien déposa les tasses sur la table et la casserole qui accusait ses années atterrit sur un dessous de plat. Le café brûlant s'ourlait sur les bords en pestant. Il me

servit, puis emplit sa tasse. Tandis que nous tournions notre cuillère pour diluer le sucre, il poussa un soupir où je sentis de la tristesse.
– Je ne suis pas trop au fait des classes et des âges, je suis un peu… largué ? C'est comme ça qu'on dit ?
– Vous en faites pas, c'est pas grave, il y a des parents qui savent à peine dans quelle classe se trouve leur enfant.
– Tu as l'air en colère contre quelqu'un ou quelque chose.
Il avait dit ça en regardant sa tasse, d'une voix chaude et calme qui incitait à la confession. Je me demandai à nouveau s'il avait surpris notre conversation. Dehors, un oiseau que je ne connaissais pas chantait en faisant des « oup oup, oup oup, oup oup ». Je pensais à Vincent en me disant que lui saurait duquel il s'agissait.
– Ça se pourrait. Mais à nos âges il paraît qu'on est toujours en colère, que c'est un état normal.
– Possible, je ne sais pas.
– Vous n'avez pas d'enfants ? Je veux dire, sûrement qu'ils sont grands maintenant.
Je sus de suite que j'avais merdé, il eut comme une crispation dans le haut des épaules et la lueur qui illuminait ses yeux se ternit. Il laissa passer un paquet de secondes. Je voyais bien qu'il cherchait une phrase, une formule, que ça partait dans tous les sens, comme un chat pris au piège qui se jetterait partout. Puis son visage changea, ses traits se relâchèrent soudain.
– C'est une longue et triste histoire, je ne sais pas si tu veux l'entendre.
Sa voix était morne, résignée. Mais il faisait de gros efforts pour m'offrir une tête avenante. J'étais fait comme un rat. Je n'avais pas vraiment envie d'entendre une histoire triste, mais, j'avais un affreux doute, peut-être que lui avait envie de me la confier. Je ne voulais pas lui faire de peine même si j'avais la désagréable sensation que c'était déjà le cas.
– Si vous voulez la raconter, je veux bien vous écouter.
Il posa sa tasse, mais conserva sa main autour. Il avait de longs doigts, très beaux, je venais de le remarquer. Il chercha par où commencer j'imagine, parce qu'il plissait un peu les yeux en fixant sa bibliothèque. Il avait l'air d'être parti très loin, dans le passé et en lui-même, il n'y a pas de plus vaste territoire que celui que nous portons en nous. La vie refit surface d'un coup dans ses prunelles.
– Tu vois, je n'ai pas toujours vécu comme ça. J'ai été marié à une femme formidable, Josie…
Sa phrase stoppa net alors qu'il avait l'air d'être parti pour continuer. Il inspira profondément. Je voyais bien que tout en lui repoussait une émotion qui gonflait, possédait un côté inexorable, comme la nuit qui finit toujours par arriver.
– Très vite, nous avons eu une petite fille… Amélie.
René me tendit le cadre qu'il tenait à la main quand il m'avait ouvert, certainement pour gagner du temps et je le pris avec soin, comme s'il allait tomber en poussière. C'était une photo de famille. Je reconnus aisément René même s'il portait les cheveux courts et n'avait pas un poil sur le menton. Il tenait une petite fille blonde rieuse sur ses genoux et celle qui devait être Josie se tenait debout dans son dos, légèrement penchée sur eux. Elle avait son bras posé sur l'épaule de René et son autre main sur sa fille. Les vêtements et les couleurs annonçaient clairement que le cliché datait des années soixante-dix.
– On vivait au sud de la région parisienne. J'étais responsable d'exploitation dans une grosse entreprise de transport. J'avais trente ans, j'étais très pris par mon travail. Je faisais pas mal d'heures supplémentaires, je n'étais vraiment à la maison que le week-end, et certaines fois, j'y retournais le samedi matin. Je partais tôt et je rentrais tard,

parfois très tard. Il y avait toujours des problèmes à régler, un camion en panne, un chauffeur malade, une erreur de chargement ou une livraison en retard chez un client. Cela me paraissait si important. Depuis, j'ai compris que ça me faisait me sentir important, c'est tout. Je ne vais pas jouer le vieux qui donne des conseils, d'abord parce que je ne suis pas si vieux, ensuite parce que… ce que je veux dire, c'est que tu dois exercer un travail qui te rende heureux, mais surtout, quel qu'il soit, il ne doit pas te confisquer à ceux qui t'aiment et auxquels tu tiens. Le temps passe plus vite qu'on ne le croit, et il n'y a pas de match retour.

Je hochai la tête, je percevais tellement de douleur et de regrets dans sa voix.

– Tu as déjà une idée de ce que tu veux faire, plus tard ?

Nous y étions. La question à mille francs. J'avais toujours tu mon projet, par peur des moqueries ou du mépris, ou les deux en même temps. J'en avais seulement touché un mot à Johanna, une fois, lorsque nous étions seuls dans le panier à salade. Je lui avais montré les premières feuilles d'un roman, un western, parce que j'avais été très impressionné par *Pale Rider*, de Clint Eastwood. Là, je sentis que je pouvais parler sans crainte d'être jugé, ce qui était d'autant plus étonnant vu que je ne connaissais pas vraiment l'Indien.

– Je voudrais bien écrire des histoires.

Il se redressa, intrigué et intéressé. Ses mains ne quittèrent pas sa tasse.

– Tu veux dire écrivain ?

Je haussai les épaules et regardai de biais la lumière qui coulait sur le sol par la porte ouverte.

– Un truc comme ça, ouais.

– C'est assez peu courant, surtout à ton âge. C'est bien !

– Sauf que mes parents… ils sont pas riches, même s'ils étaient d'accord, ils pourraient pas payer les études qu'il faut.

– Je t'ai bien observé. Tu sembles lire beaucoup, et de la qualité, dit-il en me lançant un clin d'œil. Tu es venu aujourd'hui pour ça, les livres. Si tu veux mon avis, toutes les études dont tu as besoin sont là-dedans, il désigna les rangées de bouquins, et la bonne nouvelle, c'est que tu as commencé ce cursus depuis un bout de temps déjà.

– Vous pensez que je n'ai pas besoin d'aller à la fac, plus tard ?

– Ça ne peut pas te nuire d'y aller, mais ça n'est pas indispensable pour écrire. Personne n'a jamais appris à écrire un roman en allant à la fac. En revanche, un certain nombre d'écrivains sont allés à l'université.

Je le regardai en appuyant mon dos sur la chaise, mon café fumait, j'en bus un peu. J'ignorais s'il était compétent en matière d'écriture, mais il me redonnait de l'espoir et j'avais donc une furieuse envie de le croire. Je me sentis ragaillardi, gonflé à bloc, prêt à en découdre avec le papier et la machine à écrire. Je n'en revenais pas de l'influence des mots, de leur formidable capacité à remobiliser. C'était exactement pour cela que j'avais envie d'écrire. Le pouvoir de la langue tient de la magie et du mystère. Il me semblait que, même lorsque nous n'étions que de vagues hominidés, n'ayant pas encore élaboré un vrai langage, nous étions sensibles à ce que transportaient ces sons gutturaux et ces onomatopées lancés de manière épidermique.

– Si tu le veux bien, on va se tutoyer à partir de maintenant. Tu veux jeter un œil dans ma bibliothèque ?

Ses yeux marron tanné étaient malicieux. J'opinai. Je me levai, tasse en main, et me plantai devant les étagères. Son rangement était pragmatique. Par ordre alphabétique, sans tenir compte des formats. Il y avait tellement de livres que je ne savais où stopper mon regard. Hemingway, Cendrars, Kessel, Irving, Thompson, Duras, Simenon, Camus,

Dard, Roth, Dickinson, Thoreau, King, Macdonald, Oates, Faulkner, MacCarthy, Manchette. Je saisis ce dernier, *La Position du tireur couché*. Une énorme promesse contenue dans un titre. Je le tirai avec soin et le tendis vers René. Il me fit un signe de tête entendu, le fait qu'il adoube ce choix me rendit très fier. Il prit le livre et le feuilleta d'un air nonchalant. Les feuilles produisaient un son fabuleux, plus souple et mélodieux que celui des cartes de jeu que l'on fait chanter du bout de l'index.
– Tu as déjà lu Jean-Patrick Manchette ?
– Non, mais le titre m'a intrigué.
– Tu vas te régaler. Vu que tu lis les auteurs américains hard-boiled, tu vas être en terre connue. Son écriture est sobre, très sobre, mais il réussit à faire passer tout un tas de choses avec un minimum de mots. C'est admirablement agencé, sans doute le fruit d'un travail acharné.
– Comment vous pouvez savoir ça ?
– Parce qu'à ce niveau d'excellence, ça ne peut être que du travail. Le génie ne grimpe pas à ces hauteurs-là. Et lorsque tu ne vois pas qu'il y a eu du travail, c'est qu'il y en a eu beaucoup.
Je n'étais pas certain d'avoir tout saisi, mais ça me donnait encore plus envie. L'éventualité de découvrir un secret d'écriture, une sorte de clé décisive, me mettait en éveil et en émoi.
J'allai lui répondre lorsqu'un bruit de pas entrecoupés de hoquets nous fit tourner la tête vers l'entrée. Vincent se tenait devant le chambranle. Sa silhouette se tatouait sur le sol de la cabane. Les épaules tombantes, le corps secoué de sanglots amers, mais surtout, un œil fermé et gonflé ainsi que deux grosses traînées de sang écoulées du nez. Elles étaient déjà coagulées autour des lèvres et sur le menton. Il vacillait comme un arbre juvénile sous la houle du vent. Je restai sidéré et je ne parvins pas à bouger avant René qui se précipita et le retint avant qu'il ne tombe en arrière. Nous l'installâmes sur une chaise et l'Indien nettoya le visage de Vincent avec un chiffon humide. Il pratiquait avec douceur.
Je scrutai l'œil blessé, le sang en paquet presque noir sous les narines, la détresse qui parcheminait les traits de mon ami et la colère apparut en moi. Son flot me remplit, comme un torrent que rien n'arrête. Je me mis à trembler. Je balbutiai quelques mots vers mon copain :
– C'est ton père qui a fait ça ?
Il renifla et me fit un signe de tête. Il n'y avait plus que le bruit des gestes de René, celui des reniflements de Vincent et la ventilation trop forte de mes poumons. Mes poings fermés à double tour témoignaient de ma colère et pourtant des larmes tentaient de percer à mes paupières. Mon ami était abattu et triste. Son visage exprimait la peur et la résignation. C'est cette dernière impression qui m'indigna jusqu'à l'ultime et plus fine partie de mon corps. Que quelqu'un puisse ôter tout espoir à un gamin de quinze ans m'était insupportable. Je cherchai quelque chose à dire, des mots pour consoler, pour atténuer, mais ceux que j'avais en bouche appartenaient à la guerre et à la révolte. Je serrai fort les mâchoires pour les empêcher de jaillir en gerbe folle. J'appris ainsi que la colère interdisait d'appliquer du baume sur le cœur des amis.
– Il m'a chopé ce matin, je venais de me lever. D'habitude il est pas déjà cuit à cette heure. En tout cas, il n'avait jamais cogné personne si tôt dans la journée.
René ne dit rien et moi non plus. J'étais trop concentré sur mes mots de feu et mes larmes à refouler.
– Il va de plus en plus mal…
Ses sanglots étaient insupportables, j'avais l'impression qu'il plaignait son père.
– Depuis quelques nuits, je me réveille. Je l'entends pleurer, il marmonne des mots

incompréhensibles. Ma mère s'inquiète, elle n'en dort pas. De ma chambre, on dirait qu'on le torture.
Vincent se tut et ce dernier verbe s'éloigna doucement en écho.
– Je vais lui casser sa sale gueule !
Ma digue d'os et de chair venait de céder et je me sentais mieux. Du côté des yeux ça prenait le même chemin. J'allais pleurer. Je fis donc demi-tour et filai vers mon vélo en dévalant la pente boisée. Je chialai comme une fontaine avant d'avoir atteint la plage et étrangement, mes sanglots redoublèrent ma colère, les uns nourrissant l'autre. Pour évacuer toute cette frustration, j'appuyai comme un fou sur les pédales, slalomai entre les arbres, évitai les branches basses, manquai plusieurs fois de chuter. Je roulais et m'imaginais en train de rosser le père de Vincent. Quand je dépassai le pont, j'étais encore en rogne. Après chez Sipo, je tournai à droite et me retrouvai vite devant le petit HLM où habitait mon ami. Son père était accoudé au minuscule balcon du deuxième étage, il fumait une cigarette, nimbé dans une lumière chaude. Il portait un débardeur blanc déformé par les années et tâché au thorax. Son regard semblait perdu dans un endroit inaccessible aux autres humains. Le geyser que je contenais avec peine en moi força toutes les portes à grands coups d'épaules. Je me dressai sur la pointe des pieds.
– Espèce de salaud ! Ça te fait bander de cogner sur ton fils et ta femme ? Espèce de grosse merde ! Viens, descends un peu, je vais te ratatiner ta gueule, fumier !
J'étais plutôt grand pour mon âge, mais malgré son physique banal et son état, l'issue du combat était plus qu'incertaine, notamment parce que je n'étais pas un bagarreur. Il posa son regard vitreux sur moi, tira une taffe et prit le temps de déployer un grand nuage de fumée grise et blanche. Je ne pouvais dire s'il réfléchissait ou s'il se foutait de ma présence. D'une manière fugace, au moment où ils prirent le soleil, je perçus une grande tristesse dans ses yeux, et ça m'énerva encore plus qu'il parvienne à attendrir une partie de mon être.
– Si tu touches encore mon ami…
Ma phrase resta en suspens. Mon doigt pointé vers lui, je ne sus quoi dire pour être pris au sérieux. Il aspira encore sur sa tige, exhala la fumée et écrasa le mégot sur le garde-corps. Il le fit valdinguer dans le vide et posa son regard au loin, puis se redressa et rentra à l'intérieur. J'eus une poussée d'adrénaline. Je me figurai qu'il allait descendre. Comment se battait-on avec un adulte ? Au bout de cinq minutes à attendre, je compris qu'il n'y aurait pas d'affrontement. Au fond de moi, j'étais soulagé et ça me dégoûta.

Je relevai mon BMX et repris la direction de Calicoba Beach. Dans la forêt, le soleil forait des lanières de lumière dans la coiffe des arbres, leur empreinte embrassait le sol et tachetait le sous-bois de formes fluctuantes et écrues. C'était si beau que j'en oubliai d'entretenir ma colère et elle s'éteignit comme une bougie en fin de vie. Arrivé à la plage, quand je posai mon vélo à côté de celui de Vincent, je n'étais plus qu'agacé. Je tournai la tête pour contempler l'étang, l'île, les roseaux et toute la vie qui sinuait en ce lieu. Je pensai aux bons moments vécus ici et j'eus peur de ne jamais les revivre. L'été partait de travers.
À la cabane, l'Indien avait installé Vincent devant une tasse de café. Il maintenait un gant en tissu contre son œil.
– Tu te sens mieux ? demanda René sur un ton narquois.
– Je crois que oui.
– Qu'as-tu fait ?
Je haussai les épaules et m'assis. Je pris la main de Vincent et tentai de faire passer dans mon regard toutes les choses qui me semblaient importantes et que je pensais ne pas pouvoir dire. Il me sourit timidement, planta ensuite ses yeux dans sa tasse et s'enfonça

dans un profond puits, noir comme son breuvage.
– Je suis désolé Vince, ton père était à son balcon quand je suis arrivé, je l'ai insulté comme du poisson pourri. Il a pas réagi. Maintenant je regrette parce que j'ai peur qu'il se venge sur toi.
– Oh, ça ne change pas grand-chose. Avec lui, on ne sait jamais quand ça va dégénérer. Il va de plus en plus mal, j'ignore pourquoi il se met dans ces états. Au printemps il était pas comme ça. Il a commencé à picoler vraiment fin mai, il me semble. Avant, il buvait pas, juste l'apéro avec les potes et les collègues de boulot, il savait s'arrêter. Il a commencé à nous taper dessus au mois de juin, je m'en souviens, c'était un vendredi soir. Je révisais le brevet et il a débarqué dans ma chambre, il a viré mes cahiers d'un revers de main, ses yeux étaient rouges, comme fous. J'ai pris une baffe, elle m'a fait basculer en arrière avec ma chaise. J'étais là, par terre, sidéré, j'en revenais pas de ce qui venait de se passer. Il me beuglait dessus à cause d'une histoire de godasses pas rangées. Après il est sorti sans un mot et ça a commencé à gueuler dans la cuisine. Je l'ai entendu mettre au moins deux gifles à ma mère et puis il y a eu un silence terrifiant. Tellement long que j'ai cru qu'il l'avait assommée, ou tuée. Ça arrive tu sais, j'ai déjà lu des trucs comme ça dans le journal, ils appellent ça des faits divers ou des crimes passionnels. Faits divers, tu parles, quand ça t'arrive, c'est le plus gros événement de toute ta putain de vie.
René affichait un air navré. Je voyais qu'il ne trouvait pas le moyen de rasséréner Vincent et qu'il en souffrait. Il semblait très ému. C'est à cet instant que j'eus la certitude que c'était quelqu'un de bien. Vincent avait dû toucher le livre de Manchette parce que je remarquai une trace de sang sur la couverture. L'empreinte d'un doigt. Nous étions là, René et moi, autour de mon ami assis et atterré, sous le choc malgré les coups qui pleuvaient depuis trois mois. Sans doute qu'on ne s'habitue jamais à ça, à ce sentiment d'insécurité, quand on ne sait jamais quand ça va arriver, mais qu'on est certain que ça va se reproduire, dans sa propre demeure, sous les coups d'une personne censée nous protéger. Finalement, René s'agita un peu, il frotta le dos de Vincent, lui témoigna son affection comme il pouvait.
– On va trouver un moyen pour qu'il arrête. Ne t'en fais pas, on va trouver.
Sa voix était chaude, rassurante, il y avait quelque chose dans son timbre qui donnait envie d'y croire. Un ton qui s'apparentait plutôt à une promesse qu'à un espoir jeté au ciel.

Mardi 5 août, quelque part dans le Loiret.

Jacques et Antonio se tiennent debout dans les premières lueurs. Ils ont roulé toute la nuit et ils sont fourbus. Incapables de dire quelles routes ont été empruntées tant ils ont sinué sur les départementales, ils ignorent où ils se trouvent. Les voilà arrêtés dans un chemin, à l'écart de la voie de circulation. Les frondaisons frissonnent sous le charme de l'aube. Ils ont fait quelques pas pour se dégourdir les jambes et uriner. Le chemin s'étiole au bout de quelques dizaines de mètres et finit à proximité d'un petit promontoire. Un rocher gris, encore pris dans la toile de la nuit qui se délite, suinte de rosée et commence à scintiller dans l'avant-garde des tout premiers rayons. En contrebas, ils entendent un ruisseau qui déploie sa voix humide et gouleyante. Son timbre apaise les deux hommes. Ils en ont besoin car la nuit a été chargée en tension et en stress. Leurs yeux sont douloureux, à force de sonder l'obscurité juste écartée comme des rideaux par les phares, à trembler durant la traversée du moindre village. Dans la pénombre qui se retire doucement, comme un drap glisse sur un lit, ils vivent un moment si doux, si parfait qu'ils ne ressentent plus la terrible faim et la soif qui les obsédaient depuis des heures. Le sous-bois s'éveille, des oiseaux expriment leur joie de baigner dans la lumière nouvelle. Une odeur d'humidité et de bois en décomposition imprègne l'air qui tremble. De la fraîcheur se déplace dans des courants fugaces. Derrière les fugitifs, la Renault 18 cliquette en se refroidissant, et l'odeur du moteur et des huiles se mélange aux parfums du dehors.
Jacques tire sur sa cigarette et exhale un gros nuage gris-bleu qui semble hésiter un instant devant lui, puis se disloque. Il ferme les yeux, incline la tête à gauche, puis à droite en grimaçant. Antonio prend une interminable inspiration, puis relâche l'air de ses poumons, il laisse tomber ses épaules et son dos s'arrondit. Personne ne peut dire quelles pensées traversent les deux amis. Ils profitent de l'instant de paix, s'en délectent. Sans doute pressentent-ils que ce qui les attend dans un futur proche, prêt à bondir et palpiter, sera d'un autre tonneau et bien plus tonitruant. Alors ils prennent ce qu'il y a à prendre. Ils réfléchissent à leur vie qui vient de faire un tête-à-queue, à ce qu'ils ont laissé derrière eux, ces lambeaux d'existence. C'était hier, mais cela leur semble déjà loin, sans doute en raison des dernières heures accumulées dans des vagues d'émotions fortes et la frénésie, le tout érodé par l'inquiétant ressac de l'inconnu.
– On est presque à sec, faut trouver une station.
– Ouais, on va essayer de dégoter une pompe de supermarché, on sera noyés dans le flot, dit Jacques.
– Humm… je sais pas. Peut-être qu'un petit garage de village serait mieux, peu de passage, moins de risque.
Jacques fume tout en réfléchissant. Il plisse les yeux. Il a l'impression que le monde s'éclaircit de minute en minute.
– Tu as sans doute raison. On va faire comme ça.
– De toute façon, maintenant, soit on passe en douceur, soit on passe en force, mais on passe.
Poupard avalise le concept en faisant un mouvement de tête. Il se sent un autre homme, là, debout dans cet endroit qu'il ne connaît pas, dépouillé de ses attaches et de ses entraves, avec le poids de ce pistolet coincé contre son nombril. Il regarde Antonio. Lui aussi a mis son arme derrière la boucle de sa ceinture, la poignée noire semble attirer le peu de lumière qui rôde. Jacques ressent comme un gonflement dans la poitrine. Juste après, une autre sensation remonte à la surface, plus puissante encore, mais subtile. Elle traîne dans son sillage du désir ou du bien-être, il ne parvient pas encore à faire la

différence. Antonio tourne la tête et Jacques évite son regard, il le plante dans le sol, gratte du bout de sa basket, sollicite sa tige qui se consume lentement. Il se sent comme un funambule, et quelque chose en lui, tapi très profond, gâche un peu son plaisir. Ils ne prononcent plus un mot, font des gestes calculés et utiles, observent les arbres, la réalité des choses, ou l'idée qu'ils s'en font. Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'ils restent là, loin de la fureur, sans l'obligation du danger. Mais ils savent bien qu'ils ne sont plus faits pour cette vie, qu'ils ont besoin de ce qu'ils redoutent. Ils remontent dans leur voiture et allument la radio pour savoir ce que l'on dit d'eux. À l'heure du flash, le journaliste emploie un ton plus grave à cause des deux motards de la gendarmerie qu'ils ont fait chuter. L'un des deux est mort sur le coup, rupture des vertèbres. La voix insiste sur la veuve et les deux orphelins qu'il laisse en pâture au monde sans pitié. Pour l'autre, il s'agit d'un traumatisme crânien et d'un bras cassé.
Quand ils entendent qu'un de leurs poursuivants est décédé, les deux hommes grimacent, c'est la pire chose qui pouvait leur arriver. Ils comprennent qu'ils vont avoir tous les flics de France focalisés sur eux, leurs photos placardées dans les commissariats et les gendarmeries. Ils viennent de devenir des cibles prioritaires.
– Merde. On n'avait pas besoin de ça. Là, mon pote, ça va devenir très sportif.
Antonio est contrarié, il ne répond pas, accaparé par la sensation de la veille qui se réactive, celle qui lui fait croire que tout le monde le regarde et qu'au moindre geste, au premier mouvement, ils seront repérés. Finalement il réagit et se redresse, les mains sur le volant.
– Raison de plus pour se dépêcher de faire le plein. Il fait presque jour, on va bien débusquer une station ouverte. Avec un peu de chance, il y aura de quoi becqueter aussi.

Il démarre, manœuvre dans l'étroit boyau de verdure puis prend à gauche sur la chaussée. C'est l'heure où ils peuvent rouler sans le recours des phares, dans une vaste ombre qui se rétracte et blanchit. Au bout d'à peine huit kilomètres, ils pénètrent dans un bourg endormi. Les lampadaires s'usent à illuminer le jour qui monte et rampe, quelques fenêtres encore éclairées constellent les rues, de rares pèlerins promènent leur chien, il n'y a pas encore de circulation. À la sortie de l'agglomération, ils aperçoivent enfin une station de carburant. Aucun véhicule n'est arrêté mais la lumière qui baigne l'accueil met en évidence une silhouette surmontée d'une casquette. Antonio coupe la départementale et stoppe devant les pompes. Il descend et s'occupe du plein tandis que Jacques se dirige vers l'intérieur du magasin. Il a pris soin de camoufler son arme dans son dos sous le t-shirt. Plusieurs billets de banque gonflent une de ses poches de devant. Il entre. Des enceintes qu'il ne distingue pas diffusent « Quand la ville dort » de Niagara. Le préposé est un homme qui affiche la cinquantaine. Il pose un regard distrait sur son visiteur tout en consultant un document que Jacques ne voit pas de l'endroit où il se trouve. Ils échangent un « bonjour » bref. Le magasin propose quelques sandwichs rangés dans un réfrigérateur vertical. Il y a aussi de l'eau en bouteille. Jacques se sent mieux. Il prend de quoi se restaurer et remarque un présentoir hérissé de casquettes et de lunettes de soleil. Ce sera bien utile quand leurs gueules seront affichées partout. Il embarque deux casquettes et deux paires de lunettes fumées. Avant d'arriver à la caisse il s'empare aussi d'une carte routière.
Au comptoir le type le regarde arriver et pose son stylo. Il remonte un peu la visière de sa casquette recouverte de taches de graisse sombres et dévisage Jacques. Celui-ci pose ses achats et pivote pour voir si son pote a terminé de remplir le réservoir de la Renault.
– Z'avez pas déjeuné ou c'est pour midi ? demande l'homme en désignant du menton les sandwichs sur un air enjoué qu'il a dû servir des centaines de fois.

– Pour midi.
– De passage ?
– Pour ainsi dire.
– Et z'allez où comme ça ?
– Du côté d'Orléans.
– Oh, z'êtes plus très loin, alors.
– Hum, comme vous dites.
Jacques se détourne du curieux pour se renseigner sur l'état du plein. Il voit Antonio refermer le réservoir de la Renault. L'homme continue de le regarder en plissant les yeux. Il commence à compter les achats, la caisse enregistreuse saccade le silence qui s'est installé. Il n'y a que le bruit des doigts qui tapent les prix sur les touches, celui des emballages lorsque le pompiste manipule les produits pour chercher les tarifs et la musique en fond sonore. Gold a remplacé Niagara et chante « Calicoba ». « Calicoba, c'est pas eux qui feront la loi, n'aie peur de rien, c'est la vie qui vient, c'est la vie qui va… »
Le caissier valide le plein sur le ticket de caisse qu'il tend à Jacques. Celui-ci extrait un gros billet froissé de deux cents francs et le pose au milieu des affaires. L'homme prend l'argent et prépare la monnaie sans cesser de porter son regard sur son client, puis sur Antonio qui s'est installé au volant. Le manque de paroles devient lourd, l'homme n'est pas habitué à rester muet avec les clients, ça se voit.
– Z'êtes dans quelle branche ?
Jacques est pris de court. Quelques secondes se répandent tandis qu'il cherche une réponse crédible.
– Maçonnerie.
– Z'avez pas de fourgon ? Vous devez pas mettre grand-chose dans une voiture comme ça.
– On rejoint un chantier, tout est déjà là-bas. On est comme qui dirait en renfort.
– Qu'est-ce que c'est comme chantier ?
Le préposé rend enfin la monnaie dans le creux de la main de Jacques.
– Un bâtiment municipal je crois.
C'est à ce moment que Jacques aperçoit le journal et sa photo. Le canard est plié en deux sur le bureau, il ne discerne que la moitié de sa figure, mais il sait que c'est bien lui. Il a dû le regarder une seconde de trop parce que le type se tourne un peu pour voir ce que son client lorgne ainsi. Puis il revient sur Jacques.
– Bon, je vous souhaite une bonne journée. Z'allez avoir chaud sur le chantier.
– Oui, on a l'habitude.
Jacques fait volte-face et quitte le magasin. Avant de s'installer dans la voiture il jette un dernier coup d'œil vers le pompiste. Celui-ci tient le journal dans sa main gauche et son autre main est relevée, masquée par sa tête. Il adresse de brefs regards fuyants dans la direction de la Renault 18. Jacques remarque alors le fil entortillé du combiné du téléphone qui disparaît derrière le corps du pompiste.
– Attends, je reviens.
Poupard pose toutes ses affaires sur le siège arrière. Antonio le regarde, étonné, mais ne dit rien.
Son ami fait demi-tour et entre à nouveau dans le magasin. L'homme est bien au téléphone, en le voyant il raccroche brutalement. Jacques s'approche à grands pas et sort le pistolet de son dos.
Il pointe l'arme et tire sur le préposé qui aspire une colossale goulée d'air et recule avec des yeux exorbités. Rien ne se passe, la queue de détente, molle, bouge dans le vide et ne

rencontre aucune résistance. Jacques avise son arme. Après réflexion, rassemblant ses souvenirs du service militaire, il actionne la culasse et la relâche. Elle a émis un son sec et il a vu le jaune laiton d'une cartouche entrer dans le canon. Il braque à nouveau l'homme qui est tétanisé. Il tremble mais ne dit rien. Il ne peut pas parler. Le coup de feu fait sursauter le tireur. L'autre s'effondre, touché au thorax. Sa casquette roule à côté de lui. Jacques se penche par-dessus le comptoir et fait feu encore une fois, pour être sûr. Il contemple le corps qui gît sur le carrelage, comme désarticulé, un voile de surprise et de terreur figé sur le visage. Ses yeux grand ouverts fixent le plafond. Jacques voit la lumière quitter ce regard, se rétracter et reculer derrière les globes. Maintenant les pupilles sont vitreuses, il s'est passé quelque chose d'irrémédiable et Jacques l'entérine sur-le-champ. Il est surpris de son calme, de la facilité avec laquelle il a pris sa décision et de celle avec laquelle il l'accepte. Malgré tout, il n'en revient pas quand il songe que moins d'une minute plus tôt, il échangeait des mots avec cet homme. Cette scène, balayée par la musique de la radio où Jean-Jacques Goldman chante « Elle a fait un bébé toute seule », apparaît comme incongrue. Mais elle est aussi la révélation de toute la condition humaine. On est et soudain, sans signe avant-coureur, on n'est plus. Jacques comprend à quel point l'homme est peu de chose. Quelques kilos de viande destinée à s'avarier sous le passage des saisons, des os qui finissent par trahir, des tendons qui lâchent, la mémoire qui patine dans une mélasse de souvenirs. Peut-être quelques grammes d'autre chose, qui survit au naufrage pour aller dans un endroit dont personne n'est jamais revenu, si tant est que ce lieu existe. Subitement, Jacques se demande si l'âme du pompiste trop curieux flotte autour de lui. S'il l'observe, s'il lui en veut d'avoir écourté son séjour dans ce corps gras et désormais voué au pourrissement. Sans s'en apercevoir, il tourne la tête, à droite puis à gauche, hume l'air, comme si l'esprit possédait une odeur. Mais il n'y a dans l'air que de vagues relents d'huile moteur et de liquide lave-glace. Le soleil oblique et timide frappe les bidons de ce même produit en rendant son bleu azur presque fluorescent.

Un long coup de klaxon retentit et tire Jacques de ses considérations. Il a sursauté et son doigt s'est crispé sur la queue de détente. Par chance, le coup n'est pas parti. Le marteau du pistolet MAC 50 est en position armée, il suffirait de pas grand-chose… Jacques essaye de le rabattre, mais il reste bloqué. Tant pis, il demandera à Antonio de s'occuper de ça. Il tourne les talons, puis stoppe net devant la porte, fait demi-tour et passe derrière le comptoir. La caisse est ouverte, il ramasse les billets et s'en va.

– Putain ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi t'as flingué ce type ?

– Il nous avait reconnus, il était en train de téléphoner.

– T'es sûr de ça ?

– Ouais, aussi sûr que deux et deux font quatre. Il posait trop de questions et il avait le journal du jour avec ma gueule dessus.

– Putain de merde.

– Allez, faut déraper d'ici avant qu'un client se pointe. Personne saura que c'est nous.

Antonio passe les mains sous le volant, grimace un peu, la voiture tousse et démarre. Son ami pose son pistolet avec soin sur le tableau de bord.

– Faudra que tu me montres comment utiliser ce machin, j'arrive pas à rabattre le marteau.

Antonio a un sourire supérieur.

– Fais voir.

Il saisit le MAC 50, applique son pouce sur le marteau et appuie en même temps sur la queue de détente. La pièce métallique se décroche et au moyen du pouce, il la raccompagne en position abattue.

– Et voilà, le tour est joué.
– OK, pigé.
La Renault 18 s'avance et s'engage sur la départementale. Au prochain carrefour, un panneau indique qu'Orléans est à douze kilomètres. Le soleil ratisse la campagne de ses rayons inclinés et encore humbles pour une heure ou deux. Ensuite il cuira tout ce qui vit. Quelques voitures circulent, pas un nuage dans le ciel, la journée s'annonce magnifique.

Mercredi 6 août, au village.

Nous rentrâmes ensemble, Vincent et moi. René nous avait proposé de déjeuner avec lui, mais mes parents et la mère de Vincent se seraient inquiétés de notre absence. Nous avions convenu avec Johanna et Franck de passer l'après-midi à Calicoba Beach et l'impatience d'y revenir nous tenaillait déjà. Quand Vincent bifurqua sur la droite pour rentrer chez lui, je ralentis pour le regarder filer sur son vélo de route à la peinture écaillée. Mon copain qui regagnait un foyer où la vie restait imprévisible. Il voûtait un peu le dos, parce qu'il avait pas mal grandi et que sa selle était déjà montée au maximum. Quand il pédalait, ses jambes ne se dépliaient plus totalement, ça lui donnait une drôle d'allure, une image que j'ai encore en tête aujourd'hui. Je me demandai à quoi il pouvait bien penser à cet instant, sur son engin obsolète, sentant encore certainement l'effet des derniers coups sur son visage. Je me souviens de la belle complicité qu'il y avait encore entre Vincent et son père, au début du printemps. Quand j'y allais le soir après le dîner pour passer un moment avec mon pote, je les trouvais régulièrement tous les deux au bas du HLM, à jouer au ballon, se faire des passes, échanger quelques mots sur la journée, se dire les trucs qu'un père et son fils sont censés se dire, j'imagine. Son pater posait sur moi un regard sympathique. Il ne m'adressait pas souvent la parole, mais il était plutôt gentil. Parfois, il m'invitait à les rejoindre et nous formions un triangle silencieux dans lequel le ballon ponctuait nos gestes et nos pensées. Le bruit de ses rebonds se répercutait sur la façade et semblait bercer les quelques fumeurs et fumeuses qui nous observaient de leur balcon. J'entends encore le son de nos semelles grattant les gravillons quand nous bougions pour stopper le cuir et frapper dedans. D'autres fois, son père profitait de mon arrivée pour remonter chez lui et je m'asseyais avec mon copain au bas de la route, au pied de noisetiers qui sentaient bon le bois sec et la mousse. Vincent faisait tourner son ballon entre ses mains et nous passions le monde en revue, notre petit monde, ces quelques kilomètres carrés sur lesquels notre imaginaire se déployait. Le collège, le stade, la piscine, le Vénérable et le panier à salade, l'Obscure et ses cascades, la forêt si proche prête à avaler le village. Nous conversions en partageant des graines de tournesol Pipas que je ramenais presque à chaque fois. Il m'arrivait de rapporter mon baladeur et nous écoutions des K7. Vincent donnait son avis, parlait des textes auxquels il était sensible, comme la chanson de Gold, « Plus près des étoiles ». C'est lui qui m'a fait prendre conscience du sens de ce titre, qui parle du drame des boat people. Parfois, les mélodies supplantent les paroles et ne nous font voir que la surface des choses et c'est dommage. Bien sûr, mon ami ne manquait pas une occasion d'enrichir mes connaissances dès qu'un oiseau se posait non loin de nous, ou qu'un lézard se faufilait entre les herbes.

À l'heure du déjeuner, sans en avoir l'air, je tentai d'en apprendre plus au sujet du père de Vincent. J'interrogeai mes parents. Le connaissaient-ils bien ? Comment le voyaient-ils ? En les écoutant, je mesurai à quel point le monde des adultes nous était étranger. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui composait la vie de mes parents, j'étais ignorant de ce qu'ils pensaient de leur situation, de leur rapport au monde, de ce qui les émouvait, des amis qui comptaient réellement pour eux. Je les aimais d'un amour sincère, ils étaient mon épicentre et pourtant, au fond, je ne savais presque rien à leur sujet. Cette prise de conscience me démoralisa. Je me demandai si je ne passais pas à côté de quelque chose de fondamental, si, dans ma relation avec eux, je ne me contentais pas de ce cortège de banalités que l'on utilise pour occuper le terrain des jours qui passent. À mes yeux, ils n'existaient que dans le présent, ils étaient inaccessibles dans le passé et leur futur me restait interdit. En écoutant leurs réponses, je compris qu'ils avaient de la

considération pour le père de Vincent, monsieur Conti. Au moins jusqu'au moment où il s'était mis à la boisson. Avant cela, il passait pour un homme sérieux, travailleur. Quelqu'un sur qui on pouvait compter. Mais, en captant les regards entendus que mes parents avaient échangés, je sus que l'alcoolisme était une tare rédhibitoire. Quand on buvait trop, on dégringolait très vite l'échelle du respect, on n'était plus fiable, on devenait un personnage risible sujet aux moqueries et à la méfiance. Je vis dans l'attitude de mon père qu'il savait aussi qu'il battait sa femme et Vincent. Comment l'aurait-il ignoré ? Dans un village tout se sait, surtout lorsque les éclats de voix transpercent avec aisance les murs, volent par les fenêtres ouvertes aux beaux jours et que les voisins perçoivent littéralement les coups. Tout le monde entendait, tout le monde savait, mais tout le monde regardait ailleurs, gêné. Une chose m'avait choqué. Dans l'esprit de mes parents qui, pourtant, étaient des gens très doux et avaient un profond respect l'un pour l'autre, je sentais qu'il était plus grave de se saouler que de cogner sa famille. Cette hiérarchisation m'interpellait.

Quand j'arrivai au pont de l'Obscure, ils étaient tous là. Un ciel épuré s'étirait à perte de vue. La chaleur accablante nous pourchassait dans les moindres couches d'air et nous donnait l'impression de baigner dans un magma invisible. Nous nous touchâmes poing contre poing pour nous saluer, puis nous prîmes la direction de Calicoba Beach. La fraîcheur s'était repliée dans la forêt et sa traversée nous apporta du réconfort. Les autres avaient appris les derniers soucis de Vincent et je sentis qu'ils transportaient ce poids. Les élucubrations du soleil qui nous pointait de ses doigts à travers les frondaisons rendaient le sous-bois presque irréel. Ces flèches de lumière qui se plantaient dans le sol nous rappelaient une vieille grange au toit percé en de multiples endroits que nous avions découverte un ou deux ans plus tôt. Nous parlâmes peu lors du trajet. Franck s'amusait à lancer des pommes de pin sur Johanna et gloussait en les voyant rebondir sur son dos. Elle, perfide, se forçait à ne pas réagir, sachant très bien que cela allait énormément contrarier l'intéressé. Je remarquai qu'il n'avait pas pris sa canne à pêche. Les calicobas qui pullulaient l'avaient sans doute découragé. Sur la plage, tandis que nous ôtions nos habits pour nous baigner, je jetai un œil vers la cabane immobile, accrochée au versant, tamisée par les arbres. Rien ne bougeait. Je me souvins que René n'avait pas pu achever son histoire personnelle.
Je trouvais Johanna de plus en plus belle. Désormais, outre son corps qui se sculptait, elle avait acquis une manière de bouger qui m'hypnotisait. J'aurais pu passer ma journée à simplement l'observer, me délecter de ses courbes qui coupaient la lumière, qui flirtaient avec les ombres. C'était une danse dont elle n'avait pas conscience, un ballet sans autre musique que les battements trop forts de mon cœur. Lorsqu'elle tournait brusquement la tête, ses boucles s'égaillaient dans un mouvement de ressac. Cet été-là, j'ai souvent rêvé de devenir invisible. Invisible pour m'allonger à côté d'elle sur la plage grise et contempler sa frimousse, son petit nez d'où dégringolaient ces dizaines de taches de rousseur qui me faisaient craquer, capter les éclats de soleil renvoyés par ses yeux couleur rocher usé. Je désirais me nourrir de sa façon de battre des paupières, boire à la fontaine de sa présence. Plus je passais du temps avec Johanna, plus son absence m'était insupportable. J'étais raide dingue d'elle. Peu importait ce que nous faisions si Johanna était de la partie. J'aurais repeint la façade de la salle des fêtes en plein cagnard si elle me l'avait demandé. Sentir cette substance qui coulait dans mes veines me faisait l'effet d'une drogue, je me languissais, je savourais chaque seconde avec elle. Lorsque je ne pouvais pas la regarder, je me contentais d'écouter sa voix, avec ce timbre que je ne saurais décrire, qui emplissait l'air de fleurs. La voix, c'est le parfum que la nature a créé pour les oreilles. J'ignorais si les autres se rendaient compte de mon état, et je m'en

moquais. Je m'en moquais parce qu'une fois la délectation passée, je culpabilisais. Je pensais ne pas pouvoir nourrir ces sentiments-là pour elle. Elle était comme ma sœur. Je commençais à me demander si je n'étais pas un de ces pervers dont parlaient les émissions ou certains romans à haute tension, ceux avec les tueurs en série.

Johanna s'avança jusqu'à mi-cuisse dans l'eau qui scintillait. Son maillot se rétracta un peu et découvrit plus de peau. De grands papillons s'envolèrent dans mon ventre. Leurs ailes douces me chatouillèrent, leurs frôlements exquis tapissèrent mon abdomen de caresses. Par chance, je me trouvais immergé jusqu'au nombril, mon émoi glissa sur l'onde et finit par se diluer dans les profondeurs. Nous finîmes tous sur l'île, reine et rois d'un petit monde ceint d'arbres et de rochers, canardé par les cris et les chants du vivant, inondé par le soleil. Il me sembla apercevoir une couleuvre à collier onduler à notre approche et s'éloigner de l'îlot. Je n'en dis rien car Franck avait la phobie des serpents. Nous passâmes une heure à lézarder là, transpercés par les ardentes flèches du ciel, allongés sur l'herbe aplatie, bercés par le clapotis.

Par moments, l'un de nous s'aventurait à raconter une blague, puis le silence revenait sans bruit, nous enveloppait, nous rassurait. Nous partagions beaucoup de choses de valeur, des secrets, des pans entiers de nos premières années, des rêves et des soucis, mais je me demande si ce que nous partagions de plus précieux n'était pas le silence. Être juste là, ensemble. Savoir que les autres sont à côté, qu'ils respirent le même air, sont effleurés par la même brise sous un soleil commun, et qu'ils sont justement à cet endroit parce qu'on s'y trouve, et ne rien dire de plus. La main de Johanna glissa de son ventre, sans doute somnolait-elle. Ses doigts touchèrent les miens, et mon cœur fit un bond de géant. Je n'eus plus qu'une seule idée, être au contact de plus de peau. Subrepticement, j'avançai l'index qui s'immisça sous son petit doigt. Puis, après avoir dégluti, j'aventurai mon majeur. J'attendis de longues secondes vertigineuses, à l'affût d'une réaction. En son absence, ma main s'infiltra plus avant. Elle finit à la place que j'espérai, plaquée contre cette paume chaude et moite. Nous étions allongés, les yeux fermés, rôtissant au soleil, main dans la main. Nos doigts se resserrèrent sensiblement, je compris que Johanna ne dormait pas, cela m'effraya et me contenta. Nous venions de nous découvrir un peu plus l'un pour l'autre. Surtout ne pas ouvrir les yeux, ne plus bouger, entretenir le charme. Souffler sur ses braises par l'esprit et le rêve. Une corneille s'époumona en haut d'un aulne glutineux. Ce cri qui aurait pu déchirer des nuages s'il y en avait eu inspira Vincent.

– Vous savez que les corneilles sont des animaux très fidèles ? Les couples restent ensemble jusqu'à la mort de l'un des deux. C'est beau l'amour.

Il prononça cette constatation sur un ton admiratif. Ce qui nous fit pouffer, Johanna et moi. La bande des yeux marron voguait sur les flots de l'été, amarrée à l'île de la carotte, à Calicoba Beach, paradis sur terre.

*

Jean-Paul Conti zigzague dans la rue. Les horions du soleil lui font baisser la tête. L'astre arrose tout ce qui n'est pas à l'ombre de sa vindicative lumière qui semble tout écraser. L'air danse sur le bitume en de longues et fines ondulations qui montent vers le ciel. La chaleur que le goudron renvoie est intolérable. Conti a quitté le café où il a éclusé une partie de ses indemnités de chômage. Il ne se souvient plus de ce qu'il a raconté, accoudé au formica rouge, mais il regrette déjà d'avoir quitté la pénombre presque fraîche du bar. Encore cinq cents mètres et il sera chez lui, il pourra s'ouvrir une bière glacée et s'assoupir. En s'éloignant du bourg, il a pris à gauche en direction du HLM. Une longue haie de ronces garnies de mûres court le long de la route. L'herbe courte du fossé craque sous ses pas hésitants. Il s'arrête, souffle, s'avachit encore un peu plus. Il incline la tête

pour regarder devant, évaluer la distance qui reste à parcourir. De grosses gouttes de sueur glissent de son front et inondent son visage rouge feu. L'envie de pisser le prend. Sa vessie va exploser, ou se déchirer. Jean-Paul titube vers les ronces, ouvre sa braguette, cherche son outil dans la moiteur de son caleçon. L'herbe craque encore, pourtant il ne bouge pas. Une main le saisit au col avec autorité tandis qu'une autre s'empare avec violence de ses parties génitales. La douleur lui coupe l'envie d'uriner. C'est miction impossible. Il tourne la tête, reconnaît ce satané Indien. Ses yeux marron sont froids et profonds comme des obsidiennes. Ils brûlent de colère. Pourtant, la voix de l'Indien est calme, et c'est encore plus inquiétant.

– Salut Jean-Paul. Terrible cette canicule, hein ? T'imagines si jamais tu perdais connaissance ici, entre le HLM et le village, dans le fossé, en plein cagnard ? Un coup à y rester si tu veux mon avis.

Jean-Paul est encore tout emmailloté dans sa surprise. Il bafouille et l'alcool complique l'arrivée des mots dans sa bouche.

– Mais, mais… qu'est-ce tu veux… b… bordel…

– Pourquoi tu tapes sur ta femme et ton gosse ?

Jean-Paul résiste, la question le tend malgré les limbes alcoolisés, puis il se vautre dans une brève parenthèse de faiblesse, honteux. Il ordonne sa pensée pour ne pas bafouiller et prend une voix plaintive et morne.

– P… parce que j'ai pas les couilles de me cogner moi-même, voilà, t'es content ?

– Je veux que tu cesses immédiatement de les battre. Pour toujours.

– Put… putain, de quoi j'me mêle spèce de… spèce…

– Ferme ta gueule. Soit tu arrêtes, soit je reviens, et je te tue. Et si je te tue pas, tu seras si mal en point que les seules choses que tu pourras encore bouger ce sont tes paupières. Pigé ?

L'Indien termine sa phrase en infligeant une pression maximale aux couilles de Jean-Paul. Celui-ci se contracte, laisse échapper un borborygme larmoyant.

– C'est pas négociable, poivrot.

L'Indien relâche sa prise et pousse Conti dans les ronces. Celui-ci s'y effondre en hurlant de douleur. Lorsqu'il parvient enfin à se retourner, lacéré en plusieurs endroits, l'Indien a disparu. L'homme saoul se débat cinq bonnes minutes dans le buisson ardent, qui ploie et l'enveloppe comme un linceul. Sa chair souffre, les centaines de dents acérées le mordent, l'incitent à ne plus bouger. Il reste là, haletant, transpirant, accroché dans le fourré douloureux, à demi assis, la braguette ouverte et les bras en croix, coiffé d'une couronne d'épines. Il ne parvient pas à se relever, il renonce, incline la tête, ferme les yeux et s'abandonne aux vapeurs. Après un long moment, alors qu'il est en train de confire sous les lances fulgurantes, une voiture s'arrête. Jean-Paul tressaille en entendant la portière claquer. Il ouvre un œil, revient dans le réel, se demande où il est. La chaleur le tanne, la lumière l'agresse. Il veut parler, mais ne formule qu'un son difforme. La personne qui a stoppé son véhicule est une voisine de Conti. Elle l'entend gueuler, le soir surtout, elle sait qu'il frappe sa femme et son fils, elle ne l'aime pas. Mais elle ne peut pas le laisser comme ça.

– Monsieur Conti ? C'est madame Farges, votre voisine. Vous m'entendez ?

L'homme répond par des grognements, c'est tout ce qu'il est en mesure de produire.

– Je vais vous tirer de là, d'accord ?

Conti bouge un peu la tête, il ferme toujours les yeux. La femme saisit un bras et le tire en grimaçant. Mais elle s'accroche à un poids mort.

– Monsieur Conti, il faut m'aider un peu, poussez sur vos jambes !

Elle recommence, tire, souffle, transpire déjà et s'égratigne aux ronces. Jean-Paul pousse

sur ses jambes, il bascule lentement vers l'avant, la femme l'extirpe du buisson dans des bruits de craquements et de tissu qui se déchire. Finalement, son voisin se tient là, debout, penché vers l'avant, vacillant, la tête de biais. C'est une loque affreuse et malodorante. Elle n'ose pas le lâcher, il oscille dangereusement. Il déglutit. Fait un geste de poète avec sa main, on dirait qu'il chasse une mouche.

– Dien…

– Comment ? je n'ai pas compris ?

– Humdien…

Quelques secondes courent, elle le lâche, il tangue, ouvre un œil, fait un autre mouvement de la main comme pour signifier « laisse tomber », puis fait un pas, manque de choir, un autre pas, se donne de l'élan, ça devient plus facile, il repart. Elle l'observe avec une moue réprobatrice qui marque son dégoût. Le dos voûté à la chemise déchirée s'éloigne, va de droite puis de gauche, fait une pause, le soleil appuie fort sur ses épaules. La dame remonte dans sa voiture et repart en jetant un dernier regard dans son rétroviseur. Elle ne l'avait jamais vu aussi saoul.

Mardi 5 août, quelque part dans le Cher.

Antonio et Jacques ont roulé deux heures pour s'éloigner du lieu de leur forfait. Ils ont perdu beaucoup de temps car ils ont emprunté uniquement des routes secondaires. Ils ont franchi la Loire à Châteauneuf-sur-Loire, se sont émerveillés des paysages et de ce ruban polymorphe et polychrome qui sinue et s'écoule en se moquant du temps qui passe. Jacques aime les cours d'eau, ils l'ont toujours apaisé. Dans son dernier boulot, les bâtiments étaient longés par une rivière large comme une route à deux voies. À la pause déjeuner, il aimait s'asseoir sur la berge et se perdre dans le bruit de l'eau qui s'écoulait. L'effet sur son mal-être était presque immédiat. Ce son continu et doux emplissait tout l'espace, étouffait le cri des machines et l'emportait très loin de la grisaille et du béton.
Après avoir dépassé Neuvy-sur-Barangeon, ils entrent dans une vaste forêt constellée de lacs et d'étangs. Mais la carte que Jacques a piquée à la station n'est pas précise au point de relever les chemins forestiers. Ils s'emmanchent dans un sentier bosselé qui semble ne pas être très fréquenté. Antonio roule plusieurs minutes sous les grands arbres feuillus puis aperçoit une sorte de clairière. Il s'agit d'un grand espace dégagé. Ils remarquent une cabane de fort belle facture. Ils ne s'inquiètent pas trop car l'herbe haute au milieu du chemin n'est pas couchée et signifie qu'il n'y a pas eu de passage récent ; en outre, aucun véhicule n'est visible.
– C'est sûrement une cabane de chasseurs.
– Ouais, attends, je me gare prêt à partir, on sait jamais.
Une fois la Renault stationnée le long de la lisière, Antonio coupe le contact. Le silence soudain qui s'abat sur eux leur fait beaucoup de bien. Ils sont épuisés d'avoir roulé trop vite, trop longtemps, dans le stress permanent de croiser des uniformes, avec les soupapes agressives de la Renault qui trustaient les hauts régimes. Ils ont aussi ressassé ce qu'il faut bien appeler « l'exécution de la station ». Il n'y a pas de mot plus juste. En y repensant, ils ont définitivement enterré leur ancienne vie six pieds sous terre. Ils sont désormais des hommes neufs, débarrassés des guenilles de citoyens dociles qu'on a voulu leur faire porter trop longtemps.
Par les vitres baissées, la forêt leur susurre ses mots de tous les jours. Chants d'oiseaux qu'ils ne connaissent pas, litanie du vent tamisant les branches, bruissement des grandes herbes, craquement des hauts fûts sous la houle invisible. Des millions de feuilles frissonnent dans la brise et cette mélodie plus qu'une autre leur apporte quiétude et bien-être. Les deux amis allument une cigarette et font pénétrer la première taffe dans les moindres recoins de leurs poumons. Ils exhalent une fumée presque blanche dans un soupir, à l'unisson. Le moteur de la voiture cliquette en rejoignant le sommeil et l'ombre des ramures les plus basses convoque chez les deux hommes de lointaines réminiscences de pique-niques dominicaux.
– Si on allait jeter un œil à cette cabane ?
Jacques tire une taffe et opine en larguant la fumée. Ils sortent du véhicule et s'étirent en levant les bras au ciel, épouvantails fatigués invoquant un quelconque dieu. Ils s'avancent ensuite vers la construction de bois. Les volets peints en bleu avec soin sont fermés. La porte aussi. Jacques fait le tour tandis qu'Antonio se perd dans la contemplation du lieu. Il admire le petit porche qui permet de boire un coup ou fumer à l'abri de la pluie. Il s'imagine qu'il doit y avoir le fauteuil idoine rangé à l'intérieur. Des images de westerns remontent en lui, souvenirs d'enfance, quand John Ford, John Sturges ou Raoul Walsh dirigeaient Henri Fonda, John Wayne ou encore James Stewart. Soudain, il se voit, là, assis dans un rocking-chair à la manière de Burt Lancaster dans *Le Vent de la plaine*, chapeau légèrement en arrière, Colt à la ceinture, à fumer et boire du

café dans une tasse en métal, et admirer, fasciné, la chute du soleil sur la cime des arbres. Un pygargue à tête blanche, très haut dans le ciel, tournoie sans bruit. Sa chaise à bascule grince un peu, juste ce qu'il faut.
– Eh, Antonio, viens par ici !
La voix de Jacques le sort sans ménagement de sa rêverie. Derrière, une petite ouverture n'est pas équipée de volet. Jacques brise le verre avec la crosse de son pistolet et en deux temps trois mouvements ils pénètrent dans l'obscurité. Antonio trouve un interrupteur.
– Putain, on a du pot, y a le jus.
Ils sont dans la cuisine. Tout est propre. Une grosse gamelle qui a déjà bien vécu gît retournée et inclinée dans l'évier. Les placards regorgent de boîtes de conserve, de sauces, de paquets de pâtes et de riz. Les deux visiteurs se retrouvent dans la pièce principale, un vaste salon avec en son centre, une immense table en bois lourd et épais. Deux solides bancs l'escortent comme des parenthèses. Une tête de cerf à douze cors fleurit un mur et surplombe un canapé pelé et exsangue. Le bruit de leurs pas dans cette maison silencieuse rend l'instant très excitant et leur rappelle une nouvelle fois l'enfance, quand ils exploraient des bâtiments abandonnés.
– Je crois qu'on peut passer la journée ici et repartir dans la nuit. On met la caisse derrière la cabane, et on laisse les volets fermés du côté du chemin. Si jamais quelqu'un vient, on l'entendra arriver.
– La chasse est fermée à cette époque, on devrait être tranquilles. Je vais garer la voiture derrière tout de suite, décide Antonio.
Tandis que son complice sort par la porte de devant, Jacques éteint la lumière et se pose dans un fauteuil disposé dans un angle. La maison sent le pain sec. Il y a aussi des odeurs typiques de lambris et de cendres froides. La cheminée a été aspirée, mais la suie maquille tout le fond ainsi que le conduit. Jacques pose la main sur son arme calée contre son nombril, en tapote la carcasse de l'index et du majeur. Le contact de l'acier froid le rassure. Il se sent dans un état étrange, en sécurité et en cavale ; fort et plus malin que la police. Il n'aurait jamais cru qu'on pouvait faire tout ce qu'ils avaient fait et parvenir à s'en sortir. La fraîcheur de la pièce traverse son ventre et la pénombre lui fait du bien. Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'il s'assoupisse. Il entend la voiture démarrer et contourner la cabane, le moteur se tait, le silence revient à pas de loup. Les pieds d'Antonio froissent les grandes herbes et contournent la bâtisse, puis ils frappent les marches et ensuite cognent les lattes de l'auvent. Le cœur de Jacques bat trop fort, tous ces bruits l'émoustillent. Les yeux fermés, il imagine son copain qui arrive. La porte s'ouvre, la lumière fend l'obscurité et pourchasse les ombres. La silhouette d'Antonio embrasse le carrelage et met des étoiles aux yeux de Jacques. La porte se referme et la nuit revient. De minces filets s'entêtent à passer entre les murs et les volets, dessinant au crayon à rêves les timides contours des meubles et de la pièce. Antonio actionne le bouton de l'éclairage.
– J'ai une de ces dalles !
– Moi aussi, répond Jacques dans le fauteuil. On se met à table ?
Ils déballent les sandwichs pris à la station de carburant et poussent les bancs qui raclent le sol. Ils s'arrêtent d'un coup, croyant avoir fait trop de bruit. Ils se regardent et se mettent à rire de leur anxiété qui affleure. Jacques aime follement cette fulgurance. Antonio remarque une radio posée sur une étroite étagère.
– On devrait mettre les infos, ça va être l'heure du flash.
– OK, mais pas fort, faut qu'on entende ce qui pourrait approcher.
Antonio se lève et allume le poste gris de poussière. Il tourne la molette pour trouver une station. Une fréquence nette arrive soudain et inonde la pièce. Il baisse le volume et

revient s'asseoir. Les deux hommes s'attaquent à leur repas avec verve et envie. Ils mastiquent vite car leur estomac a des exigences. Au bout de quelques minutes les infos débutent. Ils cessent de manger, se figent et écoutent en plissant les yeux. Le journal s'ouvre sur eux, il parle du braquage de la station. Les enquêteurs pensent qu'il s'agit des mêmes individus qui ont sévi à Clamart et tué un convoyeur ainsi que, plus tard, provoqué la chute et la mort d'un motard de la gendarmerie. C'est à ce moment que les deux amis apprennent qu'ils ont désormais un surnom, ils l'entendent distinctement et ils n'en reviennent pas. Les mots dégueulent du poste radio et se répandent dans la pièce. Désormais, pour toute la France, à cause de leur propension à utiliser des Renault pour réaliser leurs méfaits, ils sont « Les Tueurs au losange ». Jacques est mitigé dans sa réaction, il n'aime pas qu'on parle d'eux, mais il est fier d'avoir un surnom. C'est un peu comme La Bande à Bonnot, Le Gang des Lyonnais ou celui des postiches.
– Putain, c'est la classe, on a un surnom maintenant ! s'exclame Antonio.
Il tape sur l'épaule de son acolyte par-dessus la table. Jacques est plus mesuré.
– Ouais, ça fait une sorte de nom de guerre. Les Tueurs au losange, ça a de la gueule.
– Un peu ! Tout le monde va nous craindre, nous, les petits insignifiants de la banlieue.
– Ce qui me gêne un peu, c'est qu'au départ on voulait juste braquer une banque sans faire d'étincelles.
– Ce con de convoyeur avait qu'à pas vouloir jouer les héros.
Jacques mange lentement, il boit une gorgée d'eau, s'essuie la bouche et rote.
– Ça va pas arranger nos affaires. N'importe quel flic du pays va tenter de nous accrocher à son tableau de chasse pour glaner une promotion. D'un coup, on devient très intéressants pour les limiers de tout poil ou pour le premier opportuniste qui passe.
Leur discussion ne couvre pas la voix du journaliste qui énumère les mesures prises par les forces de l'ordre pour interpeller au plus vite les dangereux malfaiteurs. Puis l'annonce qu'il fait glace Jacques. Il prépare les auditeurs à entendre l'appel de la mère du principal suspect, Jacques Poupard, qui s'exprime de chez elle, au micro d'une équipe d'envoyés spéciaux. La radio grésille brièvement puis Jacques entend sa voix. Elle emplit la cabane, il a l'impression qu'elle l'a trouvé, qu'elle lui parle depuis la cuisine. Sa voix est à peine sèche de sanglots refoulés dans sa gorge. Il peut même voir les larmes qui ont tracé des sillons clairs sous ses yeux. L'image lui serre le cœur.
« Jacques, mon petit, c'est maman, je t'en supplie, rends-toi. Je ne sais pas comment tu en es arrivé à faire toutes ces choses, mais je sais que tu es quelqu'un de bien et de bon. Arrête cette folie, rends-toi, tout peut encore s'arranger. Tu peux encore revenir… »
La voix s'éteint, comme le dernier appel de Jean Mermoz, en perdition dans l'Atlantique. Le flot d'infos continue, mais Jacques ne perçoit plus rien d'autre que les ruades de son cœur qui lui montent aux oreilles. Les mots de sa mère l'assaillent, ils attaquent sa carapace, font appel à son enfance, aux gestes infiniment doux d'une maman. Il évite de regarder son ami et fixe la table, parcourt des yeux les nervures qui ont ouvert la peau du bois, observe les griffures des lames et des couteaux de chasse ainsi que des fusils déposés avec négligence. Il éprouve de la peine pour sa mère, il n'a jamais aimé la rendre triste. Mais la colère finit par tout supplanter, car elle n'a rien compris. Elle n'avait pas été scandalisée par son licenciement, elle l'avait pris comme une fatalité, accepté dans l'instant. « C'est comme ça » qu'elle avait dit. Tout ce qu'elle réclame, au lieu d'exiger la justice sociale et la reconnaissance aux riches patrons et aux actionnaires qui ont vendu sa pauvre peau sans une seconde d'hésitation, c'est que son propre fils revienne la queue entre les jambes et quémande le pardon pour s'être si mal comporté. Une vie à ramper plutôt que l'opprobre. Ça lui est insupportable. Cet appel vient de trancher net l'ultime lien qui le raccordait encore à sa vie d'avant. Même s'il s'en doutait,

il sait désormais qu'il n'a rien à espérer du côté de la famille et s'en rendre compte le libère. Passé le désagréable moment à écouter cette voix sur les ondes, il se sent bien, mieux qu'avant. Se savoir sans aucune amarre est une sensation rare et euphorisante. Oh non, il ne se rendra pas, au contraire. Ils trembleront à la simple évocation de son nom, ils chieront dans leur froc dès qu'ils apercevront une Renault. Parce que dedans, ça pourrait être « eux ».

Antonio est aussi sous le coup de l'émotion. Il n'était pas prêt à entendre ça. C'est une intrusion dans leur aventure, comme si la famille pouvait encore les rattraper par le col de la chemise. Sa propre famille, qui a fui la dictature de Salazar, est comme convoquée par l'appel de la mère Poupard. Décidément, la fuite est inscrite dans les gènes des Mendes. Soudain, lui qui est né en France, se demande si les gens le verront comme Jacques ou bien comme un Portugais. Il reprend son sandwich là où il l'a laissé, mâchant doucement pour ne pas se faire remarquer de Jacques. Il promène son regard sur le visage de son copain, mais ne s'y attarde pas. Il s'arrange pour lui faire croire qu'il se trouve simplement sur la trajectoire de ses yeux qui se baladent, au cas où Jacques lèverait la tête à ce moment-là. Puis une pensée le traverse. Il imagine sa sœur parlant sur les ondes, s'adressant à lui, l'implorant de se rendre avant de se faire tuer. Il entend sa voix qu'il aime tant, qui l'a bercé enfant, lové dans ses bras. Un instant il se laisse attendrir, puis il se reprend. « Tout est fini, ta vie ancienne est bonne pour la casse, ne te fais aucune illusion. Ta famille t'a rayé de la carte. » Il faut qu'il s'occupe l'esprit, songer à sa frangine est une souffrance de trop. Il tripote son arme.

– Dis donc, tu voulais pas un petit cours accéléré sur cet engin ?

Jacques lève la tête et marque un temps, le regard dans le vide, le visage sans la moindre ride. Une figure de porcelaine. Ses prunelles s'animent peu à peu, il revient de loin. Du grand champ des souvenirs qui se recomposent dans les fragments éclatés du passé.

– Exact. Tout à l'heure, à la station, je me suis trouvé comme un con devant le type quand le coup n'est pas parti. S'il avait eu un pétard, il aurait pu m'avoir.

– Tu as tiré combien de fois ?

– Deux, je crois.

Il réfléchit.

– Oui, c'est ça, deux coups.

Antonio hoche de la tête et se saisit du calibre. Il le soupèse et avise son pote.

– Tu aurais dû ramasser les douilles. Tant pis, plus la peine d'y penser.

Antonio lance un bref sourire à son ami pour le réconforter. Puis il monte son arme de profil jusque devant son nez.

– C'est un pistolet automatique MAC 50, j'ai fait mon service militaire avec. On avait ça pendant nos gardes, en plus du fusil. Enfin, seulement quand j'étais chef de poste. Les flingues normalement, c'était pour les gradés. Tu ne l'as pas utilisé toi ?

– Tu sais, j'ai pas trop de souvenirs de ce temps-là, je me faisais tellement chier. J'avais qu'une envie, que ça se termine vite. Tout le contraire de mon grand frère, militaire de carrière pour le plus grand bonheur de mon daron. Lui, qu'est-ce qu'il a pu me saouler avec sa guerre d'Algérie.

– Bon, d'abord il faut savoir qu'ils ont appelé ça un pistolet automatique mais c'est plutôt un semi-automatique, parce que tu dois appuyer à chaque fois sur la gâchette pour pouvoir tirer. Ton premier coup n'a rien donné car il n'y avait pas de cartouche dans le canon.

Devant l'expression interdite de Jacques, Antonio redouble d'explications.

– Bon, regarde.

Il ôte le chargeur et le pose sur la table. Le cours dure moins de trois minutes, mais

s'avère précis et clair. Une fois la démonstration terminée, Jacques sourit et opine du chef. Il sort une cigarette et l'allume. Il recrache la fumée et demande :
– Et si j'arrête de tirer avant que le chargeur soit vide ?
– Bonne question monsieur le Tueur au losange. À ce moment-là, c'est dangereux parce que le marteau est armé et qu'il y a encore une cartouche dans le canon. Si tu appuies sur la détente, ça part. Et autant te dire que ce joujou est sensible. Il y a une sécurité, là, tu vois cet ergot que je lève et que je rabats. Mais il est mal placé et s'enlève facilement sans que tu t'en rendes compte, alors faut faire gaffe. Le mieux, pour éviter de te tirer dans les couilles en rangeant ton calibre, c'est de faire comme j'ai fait ce matin à la station, tu te souviens ?
– Ouais, c'est bon.
– Parfait, t'es un chef.
Antonio est content, il sourit. Il sort lui aussi une cigarette et l'allume avec celle de son copain. Il tire dessus, largue la fumée par les narines et pousse le pistolet vers Jacques.
– Vas-y, fais-le une fois en entier. Toute la manip.
Jacques s'exécute, il est lent et réfléchi. On dirait un enfant qui reproduit des gestes appris un peu plus tôt. La fumée de sa tige remonte en biais et lui pique un œil. Il le ferme tout en manœuvrant son flingue. L'arme chante sa mélodie métallique, des syllabes nettes et cinglantes, un air fatal. Après trois manipulations complètes il pose le pistolet sur le bois nervuré de la table. Il sent ses doigts qui se sont parfumés de graisse. L'odeur lui plaît.
– J'aurais jamais pensé que ça faisait autant de bruit quand on tirait. Sûrement parce que j'étais en intérieur. Rien à voir avec le fusil quand j'ai buté le convoyeur. J'ai eu tellement la trouille que j'ai failli lâcher mon pétard. Et puis cette odeur de poudre qui s'installe immédiatement. Tout ça t'envoie dans une autre dimension.
– Un coup de feu, surtout dans un espace clos, ça fracture le quotidien. Tu comprends que t'es pas peinard dans ton plumard. Et puis c'est pas rien de tuer un homme. D'un coup, tu annihiles ses projets, son avenir, tu lui prends tout ce qu'il possède de précieux. J'y ai pas mal pensé pendant qu'on roulait.
– T'as déjà tué quelqu'un ?
– Non, et j'suis pas pressé. Enfin, le motard, j'y suis un peu pour quelque chose, mais c'était pas mon but. Mais j'imagine que si j'avais pas le choix, j'hésiterais pas. C'est ça notre vie, maintenant.
– Tu dis que c'est pas rien de tuer un homme, c'est vrai. Mais j'ai pas trouvé ça difficile. C'est un peu comme se jeter dans le vide. Tu sais que tu pourras pas revenir en arrière, c'est ça qui impressionne.
– Ouais, flinguer quelqu'un c'est pas un truc de pédé.
Jacques se force à fixer le pistolet qui gît inerte sur la table.
– Tu dis ça parce que tu penses qu'un pédé c'est pas courageux ?
Antonio fait un mouvement bref avec sa main, comme s'il cherchait à saisir un insecte volant autour de lui.
– Non, j'sais pas en fait. J'dis ça, c'est plus une expression qu'autre chose. Les fiotes, c'est une drôle de race, j'peux pas dire que je les apprécie, mais je suppose qu'il doit y en avoir qui sont bien.
– Rien que pour vivre dans ce monde-là, rempli de gens qui les détestent, tu crois pas qu'il en faut du courage ?
Antonio observe son pote durant trois secondes d'un air étrange, comme s'il sentait qu'il était sur le point de saisir quelque chose d'important. Puis il baisse la tête, triture le pistolet toujours sur la table. Il analyse les paroles de Jacques. Son menton monte et

descend.
– C’est pas faux.
Jacques est à deux doigts de parler. Mais quelque chose en lui s’accroche. La peur, dans un vertige, jaillit du tréfonds. Il se lève, tire sur sa cigarette, largue la fumée avec lenteur en levant la tête vers le plafond. Le nuage se répand, colle aux lattes comme une bulle d’air sous la glace d’un lac. Poupard se saisit du MAC 50, place le chargeur dans la crosse, fait claquer la culasse d’un geste plein d’emphase et neutralise le marteau comme Antonio le lui a enseigné. Il le glisse derrière la boucle de sa ceinture et se déplace jusqu’à la porte qu’il entrouvre.
– J’espère que personne ne va venir nous faire chier ici, sinon ce sera ses adieux au monde.

Mercredi 6 août, Calicoba Beach.

Nous passâmes la majeure partie de l'après-midi sur l'île de la carotte, nous l'appelions désormais ainsi. Une fois de retour sur la plage, nous partageâmes nos friandises. J'avais emporté quelques barres de Milky Way, sachant que c'était le péché mignon de Johanna. Le regard qu'elle m'adressa lorsque je lui en proposai me fit fondre. Les battements de mon cœur m'enveloppèrent. Leur audience palpitait dans l'air autour. Ce fut un moment incomparable, rempli de bien-être avec un ingrédient nouveau que je commençais à identifier. Nous nous passâmes le walkman de Franck tour à tour, chacun une oreille collée à un écouteur pour écouter les titres sur sa cassette. C'était l'album de U2, *The Joshua Tree*, un son inimitable. Nos têtes se balancèrent en rythme sur le terriblement efficace « I Still Haven't Found What I'm Looking For ». Je me pris à imaginer ce que ça donnerait avec la puissance du ghetto blaster qui nous attendait dans le panier à salade, mais pour l'instant, ma tête était contre celle de Johanna, accrochée à l'autre écouteur, à goûter le son de ces incroyables irlandais, et ce que je ressentis fut d'une puissance tout autre. De l'ordre du tellurique. Le parfum de ses cheveux mouillés, le grain de peau de son visage si près du mien, cette proximité presque insoutenable. Je formulai le souhait que la chanson ne prenne jamais fin. Johanna et moi, unis par un fil de musique, inondés de notes et de mots anglais, tournant à l'infini, tempe contre tempe, respiration à l'unisson et émotions au diapason. Durant ces minutes, il n'y eut plus de soleil, plus de sable ni de ciel, rien d'autre qu'une joie énorme glissant sur moi.

– Allez, hop hop, moi aussi j'ai envie d'écouter ça, filez-moi le matos, dit Franck en se saisissant de tout son attirail.

J'eus l'impression de retomber lourdement sur la plage. Il y avait la lumière, les bruits de la forêt, l'épaisseur violente de l'air, et à quelques centimètres, les yeux rocher usé et légèrement plissés de Johanna qui me contemplaient. Une mèche brune dépliée en ressort à la lisière d'un sourcil tanguait un peu, une myriade de taches de rousseur dévalaient son petit nez. Sa bouche entrouverte laissait entrevoir ses incisives qui captaient le soleil comme rien d'autre autour. Son visage était si lisse que rien ne pouvait s'y accrocher, pas même mon regard. Je sus dans l'instant que cette image m'accompagnerait toutes les nuits de ma vie. Glissée dans l'enveloppe des rêves et tamponnée par le marchand de sable.

Cela ne dura que quelques secondes, mais les autres s'aperçurent de quelque chose, ou leurs antennes à émotions captèrent des variations dans le champ magnétique. Quoi qu'il en soit, ils échangèrent un coup d'œil entendu en affichant un demi-sourire complice.

– J'ai pas envie de rentrer, fait chier, dit Vincent.

– Ouais, faut vraiment qu'on campe un de ces soirs.

– C'est vrai, Francky, répondit Johanna, j'en ai très envie aussi. On se fera un feu, je prendrai des saucisses chez monsieur Rémoulins, on les fera griller sur des bouts de bois, ce sera génial.

– Faudra prévoir les sacs de couchage, sinon, au bord de l'eau, on va se faire bouffer par les moustiques.

– T'as raison Vince, dis-je.

– Si on entretient le feu toute la nuit la fumée les tiendra à distance, compléta Franck.

Johanna poussa un long soupir, l'emballage du Milky Way craquait dans sa paume, plus personne ne parla, chacun imaginant la nuit à Calicoba Beach, entre le sable et les étoiles.

Enfin, comme un condamné va à l'échafaud, Vincent se leva en soupirant.

– Faut qu'on y aille, c'est bientôt l'heure de manger.

Nous sentîmes qu'il faisait son possible pour éviter de mettre son père en rogne. Toute la bande s'ébroua, se rhabilla et rassembla ses affaires. Le retour dans la forêt où la lumière s'étiolait fut assez silencieux, seule Johanna fredonnait la chanson de U2 enkystée dans son esprit. C'est à ce moment-là que je me rendis compte que nous n'avions pas vu l'Indien. Cela m'intrigua, même si nous avions compris qu'il était du genre indépendant. Une idée en amenant une autre, je me souvins qu'il n'avait pas terminé de me raconter son histoire et décidai de revenir le lendemain matin.

Parvenus au carrefour près de chez Sipo, nous nous arrêtâmes un instant pour regarder le soleil se faire grignoter par la forêt et ses houppes épaisses qui se contorsionnaient dans des lueurs étranges et mordorées. C'était un moment de la journée que nous aimions beaucoup ; la chaleur, moins mordante, nous enveloppait ; il nous semblait que le monde devenait moins bruyant et que la terre poussait un interminable soupir pour récupérer de son éprouvante journée. Une nuée de moucherons tournoyait comme un derviche à deux mètres au-dessus du bitume, elle propageait un son étrange, une vibration d'acier presque hypnotique. Il était temps de nous quitter, Vincent et moi regardâmes nos deux amis s'éloigner en direction du centre du village. Nous attendions sans bouger qu'ils disparaissent, comme on observe quelqu'un qui part pour très longtemps. Accoudés aux guidons de nos engins, nous étions bien. Des hirondelles et des martinets passaient au-dessus de nos têtes telles des fusées effectuant des circonvolutions stupéfiantes. Une danse qui semblait improvisée, mais dans laquelle chacun des oiseaux maîtrisait parfaitement la direction de son vol. Leurs cris perçants striaient le soir de flèches invisibles. J'étais heureux qu'ils soient là, élément indispensable aux ambiances estivales, peuplant nos silences des sifflements sans pitié de leurs bords d'ailes découpant l'air au-dessus des maisons closes. Toujours le nez en l'air à scruter les volatiles, Vincent me parla d'une voix calme :
– Tu sais qu'elles peuvent manger jusqu'à trois mille moustiques par jour ? Multiplie par le nombre d'hirondelles, c'est colossal.
– Ouais, c'est assez incroyable. Et pourtant les moustiques ne sont pas en voie de disparition, alors imagine un peu combien il peut y en avoir.
– Tu sais Chris, nous vivons parmi la nature ; j'veux dire, on n'a pas le choix, on en fait partie, nous sommes une espèce comme tant d'autres, et pourtant nous sommes ignorants de la plupart des fonctionnements de ce système. Nous sommes probablement les seuls animaux de cette planète à pouvoir survivre sans connaître le milieu dans lequel nous vivons.
– Tu crois que c'est normal ?
– Non. Tôt ou tard nous devrons renouer avec ça si on veut perpétuer notre présence.
Il continua à admirer la vélocité des oiseaux. Pendant ce temps, je pris conscience d'un pan entier de ce qui constituait mon ami, une facette que j'avais ignorée jusque-là. Ses réflexions sur la vie et les humains m'impressionnaient, et même si je le savais intelligent, je n'avais jamais envisagé qu'il puisse élaborer une telle conception des choses, ce dont je n'étais pas encore capable. Cela changea d'une manière assez considérable la vision que j'avais de lui. D'un coup il reprit :
– J'ai un cousin qui vit en ville, une grande, à Lyon. Des fois, ses parents viennent passer un week-end l'été. Pas cette année, ils étaient un peu à sec d'après ce que j'ai compris. Et puis j'imagine que ma mère a dû les appeler. Rapport à mon père.
Il laissa courir un autre silence. Son visage grave exprimait quelque chose de lourd mais ses yeux savouraient le ballet aérien. Ils rayonnaient de joie. Tout en gardant le regard braqué en l'air, il ajouta :
– Et bien, tu sais quoi ? Ce cousin de la ville, il avait jamais vu un lézard de sa vie. Tu le

crois ça ? On était assis sur les parpaings devant chez moi, et y en a un qu'est sorti de je sais pas où. Il a poussé un cri comme j'en avais jamais entendu et il a bondi comme un diable d'une boîte. On aurait dit qu'il avait vu un monstre préhistorique. Remarque, c'est pas totalement faux, le lézard vient tout droit de la préhistoire. Crois-le si tu veux, il a jamais voulu s'approcher de la bestiole plus près que deux bons mètres.
Je hochai la tête et analysai ce qu'il venait de me dire. Les martinets et leurs cousines poursuivaient toujours les insectes de leurs invectives et l'incendie du crépuscule se propageait dans le ciel.
Nous prîmes la direction du HLM de Vincent. Quelques centaines de mètres parcourus au ralenti, presque en équilibre, pour faire durer le plaisir. Les grillons chantaient encore dans les champs qui bordaient la route, mais le magma de leur mélopée avait perdu en densité. Nous savions que bientôt ils se tairaient pour de bon, s'éteignant les uns après les autres, chaque jour un peu plus, jusqu'à ce que le silence ait reconquis les prés d'herbe grillée. Quand nous arrivâmes devant le parking du bâtiment, nous vîmes tout de suite le père Conti. Il était assis sur les fameux parpaings et fumait une cigarette, tête baissée. Une radio portative était posée à sa droite, on entendait une station nationale s'égosiller. Nous nous arrêtâmes à quelques mètres, un peu surpris et inquiets de l'état dans lequel il était. Ce fut là que je vis les griffures et les éraflures, comme des coutures. Il en était couvert. Son visage scarifié de croûtes rouge sombre le faisait ressembler à un Indien sur le sentier de la guerre, ses bras n'étaient pas mieux lotis. Il y avait des traces de sang sur son débardeur qui bâillait aux aisselles. Vincent fit comme s'il n'avait pas vu les marques et resta stoïque. Son père releva la tête en entendant couiner les freins de nos vélos. Mon pote eut l'air de chercher quelque chose du regard à proximité de lui, peut-être une bouteille d'alcool, mais il ne trouva rien. J'ignorais si c'était bon signe ou pas. Conti se leva en faisant une grimace de douleur et porta une main sur son front, il resta un instant planté sur ses jambes, avec les flammes du crépuscule léchant son profil droit. Il tira une bouffée et s'avança vers nous en relâchant la fumée qui s'étala dans son sillage. Ses yeux étaient rouges, mais il n'avait pas l'air d'être saoul. Je m'inquiétai de savoir s'il se souvenait de mes insultes proférées le matin même.
– Salut les mômes. La journée a été bonne ?
Nous fîmes tous deux un signe affirmatif de la tête.
– Vous êtes allés où aujourd'hui ? À la piscine ?
Sa voix était calme, et son visage n'exprimait aucune colère. Je restai sur mes gardes. On avait vraiment l'impression qu'il essayait de se montrer aimable, mais ses yeux étaient remplis de détresse.
– On a été à la pêche monsieur.
– Ah. Mais où sont vos cannes ?
– Euh, c'est les autres qui les avaient apportées.
– D'accord. Vous avez pêché où les jeunes ?
– On est allé sur l'Obscure. Mais on n'a rien attrapé, il doit faire trop chaud.
– Sûrement que c'est à cause de ça, répondit l'homme en levant la tête vers le ciel.
Vincent ne parlait pas, lui aussi était méfiant, je pouvais sentir sa crainte. Un long silence gênant s'installa tandis que son paternel tirait sur sa cigarette en nous observant, ses yeux allant de son fils à moi, comme s'il nous comparait. La radio crachait toujours son flot et j'entendis le journaliste parler d'un fait divers, la cavale sanglante des Tueurs au Losange. Il avait appuyé sur les mots et j'eus réellement l'impression qu'il mettait des majuscules.
– Et qu'est-ce que t'as dans ton sac à dos ? Ça serait pas du poiscaille des fois ?
– Non, je vous l'ai dit, ça a pas mordu. C'est des affaires pour se baigner. Comme le

poisson n’était pas au rendez-vous…

Il tira encore sur sa tige et opina de la tête. Il se tourna pour observer le couchant et resta là, immobile, semblable à quelqu’un qui découvrait la beauté du spectacle vespéral pour la première fois. Au bout d’une minute, sans rien ajouter ni même poser ses yeux sur nous, il retourna s’asseoir. Son bras se déplia et il éteignit la radio. Il avait l’allure d’un homme au bout du rouleau. J’eus un peu honte pour lui, et cela me fit penser que ça devait aussi être le sentiment de Vincent, et je ne voulais pas lui infliger cette épreuve en restant là. J’en profitai pour taper dans la main de mon ami qui me fit un mouvement de tête pour me rassurer et me dire que tout irait bien. Nous nous donnâmes une accolade, chose que nous ne faisions pas d’habitude. Je le regardai, appuyé sur son vélo de route trop petit. Il m’envoya un sourire pur et je pris le chemin du retour. Les gravillons crissaient sous mes pneus et je me retournai une fois pour voir comment ça se passait entre le père et son fils. Aucun des deux n’avait bougé, figés dans la tourbe des sentiments et de la vie. Les lueurs orange tombaient sur eux dans une course oblique. Une photo aux couleurs sépia, une photo jaunie oubliée au fond d’un tiroir, voilà à quoi je pensai.

Mercredi 6 août, dans la cabane de chasse.

Jacques Poupard est assis dans le fauteuil. La lumière fendille les volets, passe sous la porte, s'insinue avec une insistance décourageante. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit, tout du moins il n'en a pas le souvenir. Il a terminé son paquet de cigarettes et écoute les oiseaux qui portent leur voix au-dehors, sa respiration est lente, régulière. Au fond de la pièce, Antonio est allongé sur le canapé, lui n'a pas connu l'insomnie mais il a geint à plusieurs reprises, des plaintes d'enfant pris dans un piège inconnu. À un moment, Jacques a cru saisir les mots « Tonton, non, s'il-te-plaît », mais il n'en est pas sûr. Maintenant, Antonio dort en respirant par la bouche, un léger ronflement émane de sa gorge. De l'emplacement de Jacques, il n'est qu'une masse informe engloutie dans la pénombre et c'est le divan qui semble produire ces bruits humains.

Jacques a ressassé tout un tas de pensées mortifères. Il a sondé en lui et n'a rien trouvé qui soit capable de l'apaiser. Il est là, au bout de la nuit, avec une énorme boule au ventre, un volcan d'acide qui le dévore avec une extrême lenteur. À l'extérieur, il sait qu'il y a le ciel, mais lui se sent étouffé par une voûte lourde et basse qui le comprime, pris au piège de son corps et de la société, il a des envies de meurtres et de violence. Il a envie que quelqu'un débarque à la cabane et les découvre, ça lui donnerait une excuse pour tuer. Et puis à quoi bon des excuses, pas besoin d'excuses. Jacques se lève, mâchoires serrées, le visage est placide, mais son regard halluciné fait peur. Il plaque sa main sur son ventre pour vérifier la présence du pistolet et sort. La lumière qui descend sur lui est douce et colorée. Une lumière d'été chaude qui donne envie de s'y tremper. Les arbres qui cerclent la clairière se dressent et pointent les nuées de leurs corps droits et décidés. Ils bordent le ciel de leurs houppes et le bleu intense de la voûte apparaît comme un lac à l'envers, sans aucun reflet, sans ride, infiniment profond. Quelques oiseaux ont fui lorsque la porte de la cabane s'est ouverte, ils se sont posés sur des branches qui surplombent le toit. Jacques les entend mais ne les voit pas dans le mélange de feuilles et de ramures, ces recoins où la lumière ne s'est pas encore invitée.

La boule de feu qui fulmine dans ses entrailles est excessivement douloureuse, elle transmet des signaux de folie au cerveau. Le mal de vivre et la colère sont à l'œuvre, flot de lave qui emporte tout et ne laisse dans son sillage que cendres et désolation. Les yeux fous de Jacques parcourent les hautes herbes et la lisière, il cherche un animal à tuer, n'importe quoi de vivant pour défouler ce magma terrible qui le dévore. Un chevreuil ou un renard, même un chat errant ferait l'affaire. Mais il ne repère que des oiseaux trop agiles et trop petits, ils virevoltent dans les étages des fûts et chantent à tous les balcons de bois pour annoncer le retour du jour. La soupape de Jacques va céder, il laisse échapper un son, mi-plainte mi-cri, se prend la tête entre les mains, la secoue comme pour en faire tomber toutes ces pensées qui le tourmentent. Alors il bondit du haut des marches et pique un sprint. Il taille tout droit dans les herbes folles, dessinant une plaie à son passage. Il fonce, ses épaules sont raides, ses bras collés aux côtes ne s'agitent qu'en dessous des coudes. Un rictus de dément fige son visage et il court, accélère, dodeline de la tête, ses narines gonflées comme des voiles de navire. Il file vers le bois, le bruit de l'herbe qui se couche sous ses pieds est soyeux, mais il n'entend rien d'autre que son cœur trop bavard qui clame sa détresse à gorge déployée. Des larmes naissent, puis coulent sur ses joues, presque expulsées par des yeux furibonds, trop étroits pour laisser passer de terribles sentiments. Il atteint l'orée et relâche tout, il n'en peut plus, ses poumons veulent s'extirper de son torse, c'est du feu qui brûle ses alvéoles et ressort par sa bouche. Ses épaules montent et descendent à la vitesse de pistons, il pose ses mains sur ses genoux, déglutit, pense qu'il va vomir. Mais tout est encore là, en lui, cette furie,

cette amertume qu'il ne peut maîtriser. Il se sent de trop au monde, pris au piège, il va éclater. Il se jette sur un bouleau dont les branches ploient avec grâce, se saisit du tronc, blanc et gris, et frappe sa tête contre. Encore, encore, encore. Des sanglots sortent de sa gorge au forceps, rien n'est facile, pas même la folie, pas même la détresse. Puis il se laisse glisser contre l'arbre, ses mains frottent l'écorce et descendent vers le sol. Le voilà par terre, un bras autour du tronc, l'autre posé sur les feuilles mortes, le front appuyé et sanglant. L'essoufflement se mêle à la peine, les pleurs à la douleur. De la morve coule d'une narine et glisse vers sa lèvre. La brèche qu'il a créée dans les herbes et qui vient jusqu'à lui a partagé le pré en deux, une cicatrice en écho à celle de son cœur. Enfin la tension retombe, il respire mieux, l'air est bon dans son thorax, il ne le consume plus. Cette douleur qui l'oppressait s'en est allée dans le torrent de ses yeux et les horions du bouleau. Il se retourne et s'adosse à l'arbre, une jambe étendue, l'autre repliée. Il passe sa main au-dessus de ses sourcils et sent que sa peau est abîmée. Le sang colore ses doigts. Il s'excrète des plaies plus qu'il ne coule.
Quelques minutes passent sous les feuillages. Jacques s'apaise, il lâche un long soupir, de ceux qui aident à repartir. La clarté qui baigne la clairière le rassérène, il y puise une énergie nouvelle, pure et dense. Poupard se lève, il voit le sillon d'herbes couchées, un trajet rectiligne jusqu'à la cabane. Il s'époussette, replace son pistolet, tâte son front encore une fois, puis avance.

Quand il rentre, Antonio est réveillé. Avachi sur le bord du canapé, les coudes posés sur les genoux, il a un air bourru.
Jacques actionne l'interrupteur et l'ampoule s'illumine. Son pote grimace, place sa main en visière un instant, puis regarde son complice.
– Merde ! Qu'est-ce qui t'es arrivé ?
– C'est rien, je me suis cassé la gueule dans le bois. C'est des égratignures.
– J'ai dormi comme une masse. Et toi ?
Jacques produit un bref bruit de gorge qui peut être interprété comme un oui. Il se gratte le menton, sa barbe naissante crisse sous ses doigts. Antonio l'imite et se frictionne le visage pour hâter son réveil. Il se lève, s'étire, baille longtemps, sa bouche est si grande que ça donne envie à Jacques de bailler aussi. Il s'allume une cigarette et la première taffe achève de le ressusciter.
– Faut que j'aille pisser.
Antonio sort sur le porche, il baisse sa braguette et commence à arroser la nature. La clope au coin des lèvres, la tête inclinée pour éviter la fumée, le fugitif observe le ciel d'un bleu de glacier intense, que les prochaines heures vont réchauffer. Dans la cuisine, Jacques a déniché du café. Il met la cafetière en route et son grognement lui rappelle la douceur des matins chez ses parents, quand il se levait tard le dimanche, avec cette odeur qui émanait du breuvage et qui planait dans la cuisine. Un pincement au cœur vite enseveli par le souvenir de sa mère à la radio. Toute la fatigue de la nuit lui tombe dessus. Il s'assoit et contemple le liquide noir qui s'écoule en un mince filet, les gouttes qui tombent les unes derrière les autres dans le bol et commencent à le remplir. Ce son apporte l'enfance sur un plateau et lui fait le plus grand bien.
Antonio entre et s'appuie contre le mur. Il tire sur sa cigarette, prend son temps pour recracher la fumée.
– Comment tu vois les choses aujourd'hui ?
Jacques détourne son regard de l'appareil, observe brièvement son pote, puis scrute à nouveau le breuvage qui coule.
– On va manger, et puis on taille la route. Je crois pas qu'on risque grand-chose tant qu'on est dans le flot de la circulation. On en profitera pour continuer à filer vers le sud.

Plus on sera dans la pampa, plus on sera peinards. D'ici trois ou quatre jours, on aura un peu de barbe et avec nos casquettes on passera inaperçus. On pourra même se faire un restau tu verras.
– Faudrait qu'on s'achète des fringues.
– C'est pas le fric qui nous manque.
Le visage d'Antonio s'illumine, il vient de comprendre une évidence.
– Putain, c'est quand même quelque chose de plus être obligé de compter chaque sou.
– Tu l'as dit mon pote.
Après un frugal petit-déjeuner, les deux hommes font une toilette rapide qui leur redonne forme humaine. Du café dans le corps et de l'eau froide sur un visage peuvent faire des miracles. Ils sont prêts à quitter les lieux. Les voilà qui se tiennent dans l'obscurité de la grande pièce, là même où ils ont passé la nuit. L'un dans les bras de Morphée, l'autre dans ceux du tourment. Il règne un calme apaisant, une douce quiétude s'échappe des murs lambrissés, les lourdes poutres craquent par instants et se dilatent.
– Je serais bien resté ici, on est bien. Personne pour faire chier. On a tout le confort, ou presque.
– Et tu resterais ici alors que t'as un gros paquet de pognon ? Tu pourrais même pas le claquer.
Antonio réfléchit et admet que son pote marque un point.
– C'est pas maintenant qu'on est libres qu'on va se cloîtrer entre quatre murs, autant aller en taule.
Jacques a lâché cette phrase à la manière d'une sentence. Antonio sent dans le ton que c'est une sorte de viatique, une nouvelle philosophie de vie dont son ami vient de poser les fondements.
– Puis des coins comme celui-là, y en a des tas par le pays, finit d'asséner Jacques.
– Ouais, sûr que ça doit pas manquer. On aura pas assez d'une vie pour tous les faire.
Ils se regardent, leurs figures en filigrane dans la faible clarté, à peine séparés d'un mètre, écoutant leur respiration se dissoudre dans la pénombre des recoins. Leurs yeux se cherchent, enfoncés dans leurs orbites, ils sondent les aspérités et les contours de leurs visages, en quête d'une émotion ou d'une expression sur laquelle bâtir cette nouvelle journée. La certitude de la fidélité dans l'aventure, la confiance en l'autre. Des rais de lumière qui s'infiltrent par les volets clos impriment des reflets gris sur leur peau. Jacques reconnaît la face inclinée du front, Antonio l'éperon cabossé du nez. Poupard entend son cœur donner la mesure, à la façon d'un batteur qui lance doucement l'intro d'une chanson. Des coups lents, découlant d'un rythme ancien, espacés et amples, qui s'embarquent jusqu'à ses oreilles. Il se demande si Antonio les entend, et s'il les entend, comment les interprète-t-il ? Le sien de cœur, palpite-t-il au même tempo ? Les questions se perdent dans les ombres tapies autour. Un bruit de main dans une poche. Un silence. Puis un éclair, une flamme de briquet qui embrase l'extrémité d'une cigarette. La lueur découpe le visage d'Antonio en deux, l'arête de son nez comme frontière éphémère entre le visible et l'invisible. Ce qui se dit et ce qui ne se dit pas. La flamme miroite dans son œil, une mèche de cheveux pend sur le front bronzé, le feu lui donne une couleur ambrée. Jacques le trouve beau comme une sculpture de Michelangelo. Le charme disparaît avec la flamme qui semble aspirée par le briquet.
Lorsque la porte claque contre l'huis, Jacques a l'impression que quelque chose d'autre se referme. Ils contournent la bâtisse et s'installent dans la voiture. Pendant qu'Antonio, les mains sous le volant s'occupe de la démarrer, Jacques dépose le fusil entre ses jambes et allume la radio. Il a l'impression d'être dans un film américain, du genre *Guet-apens* de Sam Peckinpah. Il est le nouveau Steve McQueen. Il se demande si Antonio sera d'accord

pour être Ali MacGraw, puis repousse cette idée en même temps qu'un début de contracture au ventre. Son copain passe la première, ils échangent un regard complice et affichent un léger sourire. Sur les ondes, Scorpions se déchaîne sur « Rock You Like A Hurricane ». Un ouragan sous un ciel bleu dans la campagne de France.
La Renault s'avance sur le chemin et couche les herbes. Elle cahote, les creux et les bosses ballottent les deux potes. Ils quittent la clairière, Antonio jette un œil dans le rétroviseur. La cabane s'efface. Ils roulent au pas sur le sentier qui taille dans la forêt. Ils ont ouvert les vitres, l'air frais imprègne l'habitacle, il y a des senteurs de bois coupé et d'humus larguant l'humidité de la nuit. Deux geais des chênes passent devant la voiture et Jacques a tout juste le temps de saisir le bleu des ailes qu'ils sont avalés par la végétation.
Après un bref virage serré qui masque la suite de l'étroit chemin, ils se retrouvent face à face avec un autre véhicule qui roule vers eux. Les deux voitures stoppent, séparées d'à peine dix mètres. Dans le 4X4 sale, ils distinguent la silhouette d'un homme, puis ils remarquent l'écusson peint sur le capot. Un garde-chasse. Jacques réagit en moins d'une seconde. Sans un mot, il gicle de la Renault et court vers le visiteur qui l'observe, interloqué. Il sort son MAC 50 et, tout en courant, cherche à l'aveugle le marteau pour l'armer avec son pouce. Le garde ouvre de grands yeux, il a encore ses deux mains sur le volant. Quand Jacques surgit à la portière et brandit son pistolet, l'homme ouvre très grand la bouche. Il détourne la tête en même temps qu'il cherche son révolver de service à sa hanche. Il panique, jette un regard vers l'individu qui le pointe, laisse échapper un cri de terreur étouffé. Jacques tire à bout portant sur sa cible qui sursaute et se crispe sous l'impact et la douleur, un rictus le défigure tandis que ses yeux remontent vers le haut de leurs orbites. Un autre coup de feu retentit. Le garde-chasse est un gros gabarit, son double menton gonfle encore plus, il se contracte, ses imposantes moustaches masquent sa bouche désormais fermée. Sa tête prend une teinte mordorée, elle semble entrer dans son cou, comme une tortue. Il bouge les yeux, les pose sur Jacques. Celui-ci ne le supporte pas et tire encore une fois. Le corps tressaute, un long soupir couinant s'en échappe, ses paupières s'abaissent un peu, il a les yeux mi-clos. Poupard voit ses épaules s'affaisser. La tête du garde s'incline légèrement, son bras gauche pend le long de la portière. Poupard tient toujours l'arme braquée, il observe, fasciné et froid, la mort d'un homme, et constate aussi l'étendue de son pouvoir. Il n'a pas peur, son corps n'est qu'un morceau de glace. Un bruit. Il regarde. C'est Antonio qui est descendu de voiture, les bras ballants, la figure marquée par une expression étrange, il se tient devant le phare gauche de la Renault. Ses yeux scrutent le mort, grosse masse inerte avec la tête de côté. Le moteur du 4X4 tourne au ralenti, il remplit le silence qui les aurait harcelés à coup sûr. L'un et l'autre se regardent un instant. Ils ne disent rien. Beaucoup de choses passent dans leurs yeux, ils ne peuvent pas tout saisir. Puis Jacques s'ébroue.
– Passe côté passager et amène-le vers toi, faut bouger le 4X4 pour qu'on puisse passer.
Antonio obéit. Il tire à grand-peine le corps qui est calé dans le siège. Jacques, quant à lui, l'aide en poussant. Le levier de vitesse les gêne, le type est bien trop imposant. Finalement, Poupard attrape le mort par les épaules et l'extrait de l'habitacle par son côté. Le poids du garde l'emporte et ils tombent ensemble sur le chemin. Jacques distingue trois fleurs rouges qui fleurissent sur le thorax, elles se répandent en des cercles imparfaits.
– Viens m'aider à le tirer dans le fossé.
Mendes s'exécute et le cadavre est installé à trois mètres dans les taillis. Ils sont essoufflés, ils échangent encore un regard. Antonio prend un coup au creux du ventre parce qu'il voit en face de lui un autre homme que celui qu'il a connu. C'est quelqu'un de

déterminé qui se tient là, dont les yeux portent des flammes, des yeux enlisés dans une boue noire, un flot de colère. Sur ce sentier de sous-bois, il a réalisé sa mue. Désormais, Jacques Poupard est quelqu'un de très dangereux.

Il se baisse et sort le révolver argenté de l'étui du garde-chasse. C'est une belle arme, lourde dans la main. Le barillet laisse apercevoir la tête des ogives, comme un avertissement à l'ennemi. Il apparaît presque deux fois plus gros que le MAC 50 qui, à côté, ressemble à un jouet. Il le glisse dans sa ceinture avec le pistolet.

– Putain, je suis plus armé qu'un porte-avions !

Antonio ne sait que répondre, alors il ne dit rien. Tout est allé si vite. Il interprète le fait d'avoir croisé le garde-chasse dans cet endroit isolé comme un signe de mauvais augure.

Jacques se baisse à nouveau et prend la recharge de cartouches accrochée à la ceinture du mort.

– Faut pas traîner ici, quelqu'un a peut-être entendu les tirs. Je planque le 4X4 et on dégage.

Jacques a reculé le véhicule entre les fûts, il est stationné à cinq bons mètres du chemin et la carrosserie est camouflée avec des fougères. Quelqu'un qui passerait en voiture aurait un sacré coup de chance de l'apercevoir. Lorsque Les Tueurs au losange repartent, la lumière leur semble plus grise, l'atmosphère pesante. L'insouciance du début de matinée s'est envolée dans l'odeur de cordite. Une fois la route regagnée, carte en main, Jacques donne l'itinéraire. La Renault file sur l'asphalte dans un feulement tandis qu'Antonio risque un dernier regard dans le rétroviseur.

Jeudi 7 août, au Puy perdu.

J'attendis que ma mère parte faire quelques achats au bourg pour m'esquiver et éviter les questions. Je poussai fort sur les pédales, j'étais impatient de revenir à la cabane, d'écouter René me raconter sa vie, et aussi de parler bouquins avec lui. La matinée était superbe, exactement l'idée qu'on se ferait d'un parfait matin d'août. Le soleil et le ciel s'enjaillaient, donnant l'impression de faire rétrécir les rares nuages marmoréens. Les parfums de rosée en évaporation et de fleurs en expansion imprégnaient l'air dense et fluide. L'Obscure glissait ses eaux noires dans son lit de sable et de pierres, la forêt murmurait des sons éclectiques formant pourtant un ensemble homogène. Je calai mon BMX contre un des rochers de Calicoba Beach et m'attaquai à la pente qui menait à la cabane. La porte ouverte m'indiqua la présence de René.
Accoudé à la table, il lisait un livre. Une tasse de café fumait à côté de son coude. Il m'avait entendu arriver et me fit signe d'entrer dès que j'apparus.
– Quel plaisir de te voir. Assieds-toi. Tu veux un café ?
J'opinai et tout en m'installant je visai la couverture de son ouvrage. *L'Étranger,* d'Albert Camus. Il leva ses yeux sur moi et capta ma curiosité. Sa barbe se fronça et je compris qu'il souriait.
– C'est un très grand livre, je ne saurais que trop te le conseiller. Mais c'est peut-être encore un peu tôt, je ne sais pas.
Il se leva et me prépara une tasse.
– Ma prof de français nous en a parlé. Elle a dit qu'il avait eu le prix Nobel de littérature.
– C'est exact, et c'est pas rien, tu peux me croire. Quand tu auras fini le Manchette, si tu es toujours intéressé, je te le donnerai. Si tu n'accroches pas, ne te force pas, cela voudra simplement dire que ce n'est pas encore le moment.
– Tu le relis ?
– Non, je me refaisais un passage que j'aime particulièrement. Ça m'arrive souvent de picorer dans mes anciennes lectures.
Il posa le roman sur la table, grand ouvert et à l'envers. Il me fit penser à un oiseau prêt à prendre son envol. Je me raclai la gorge et me lançai :
– Hier, avant que Vincent débarque, on parlait…
Je ne pus terminer ma phrase. L'Indien se figea.
– De ma vie d'avant ? Ça t'intéresse de connaître la suite ?
J'étais à la fois excité et inquiet d'avoir ainsi lancé la conversation. L'Indien resta immobile, je sentis qu'il était cueilli à froid par des images ou des pensées. Puis il se tourna vers moi et m'adressa un regard tendre, comme s'il ne voulait pas que je culpabilise. Il s'assit, me tendit la tasse.
– Fais attention, il est très chaud.
Il caressa la couverture du livre du bout de son index, comme s'il ôtait de la poussière et se perdit un instant dans la contemplation des volutes de vapeurs qui montaient de mon breuvage. Il était ailleurs.
– Tu es très spécial comme garçon, la plupart des gamins de ton âge se foutent bien de la vie des adultes.
– C'est vrai que d'habitude, les histoires des grandes personnes me saoulent, mais toi, c'est pas pareil, tu ne parles pas du temps qu'il fait ou des résultats du foot.
Il hocha la tête, fit tourner la porcelaine dans ses mains.
– C'était en 1965. Comme je te l'ai dit, je donnais tout mon temps à mon travail, je ne pensais qu'à satisfaire mon patron, à savourer la vanité de me sentir indispensable. Quelle stupidité ! Rien ne vaut la famille tu sais, ne l'oublie jamais. La famille qu'on a ou

celle qu'on s'est choisie, peu importe, ce qui compte, c'est la famille du cœur. Saint-Exupéry disait qu'on ne voit bien qu'avec le cœur, je suis d'accord avec ça. Mais souvent, on n'a pas le courage de faire ce saut dans le vide, d'écouter notre palpitant qui distille ses conseils. Pourtant, la plupart du temps, il a raison.
Il baissa la tête, puis, secoué par une pensée, il haussa les épaules, comme pour acquiescer à une évidence.
– J'ai été bien con, mais quand on est jeune, on veut montrer de quoi on est capable, et ça, les patrons le savent, alors ils en profitent. Un jour d'hiver de 1965, pas longtemps avant Noël, on avait un boulot de dingue. Beaucoup de déménagements, de livraisons. Je suis resté très tard au bureau. À minuit j'y étais encore. Je me souviens très bien de ce soir-là. Il neigeotait. Il faisait un froid de canard comme on dit. J'ai fini par rentrer. Une fois chez moi, je suis allé dans la cuisine manger un morceau. Ensuite, j'ai traîné parce que je n'avais plus sommeil. Au bout d'un moment j'ai commencé à avoir mal à la tête. Je me suis dit que c'était la fatigue donc je suis allé me coucher. D'habitude, dès que je pénétrais dans le lit, Josie se tournait et me parlait car elle était toujours réveillée, à m'attendre. Ce soir-là, elle n'a pas bougé. J'ai trouvé ça bizarre, j'ai caressé son épaule. Comme elle ne réagissait pas, je lui ai parlé. Rien. Ça m'a inquiété, alors j'ai allumé la lumière et elle n'a toujours pas réagi. J'ai commencé à avoir peur alors je l'ai secouée, je lui ai mis des petites claques. Elle était inconsciente. J'ai appelé les secours et je suis resté à côté d'elle en les attendant, mon mal de tête empirait.
Il s'arrêta de parler, secoua doucement la tête, les yeux mi-clos. Son histoire me fascinait. J'avais envie de savoir ce qui s'était ensuite passé, mais je ne voulais pas le brusquer. Il prit une longue goulée d'air et je sus qu'il allait à nouveau parler.
– Finalement les secours sont arrivés. J'étais très inquiet et mon mal de crâne enflait. Ils comprirent très vite quel était le problème. C'était le chauffage, il était défectueux. Josie et Amélie avaient été intoxiquées au monoxyde de carbone. J'étais tellement accaparé par l'état de ma femme que je n'ai pas pensé à aller voir ma fille, je croyais qu'elle dormait. Quand les pompiers les ont emmenées, c'était déjà trop tard.

Je ne sus quoi dire. Je me trouvais stupide, assis là, sans trouver un mot de réconfort, horrifié par ce récit. René inspira longuement avec des tressautements. Il but à nouveau du café, puis il planta ses yeux dans les miens. Ils exprimaient une telle détresse. Quelque chose de similaire à ceux de Vincent, mais avec la couleur de ceux de Johanna. Finalement, je me fis violence et parlai, car, par mon silence, je l'aurais laissé nu dans la tempête.
– Je suis désolé, René. C'est terrible.
Il opina, ses yeux naviguaient dans la pièce, je sentais que malgré les vingt-deux années qui s'étaient écoulées, la douleur était toujours fichée dans son corps.
– Alors je me suis effondré. Je venais de tout perdre. En un instant, pendant que je m'échinais à une chose beaucoup moins importante, ce qui comptait le plus dans ma vie s'en était allé. Après quelques semaines à errer dans la maison, incapable de reprendre le travail, je me suis rendu compte que l'entreprise tournait quand même sans moi. Le coup de grâce. La souffrance était telle, la noirceur des jours identique à celle des nuits, que j'ai songé au suicide. Mais je n'ai fait que l'envisager. Même ça, je n'avais pas assez de force pour le faire. J'étais anéanti. Quand j'ai un peu récupéré, j'ai commencé à cogiter. Ma vie n'avait aucun sens, j'étais perdu. J'ai vendu tous les meubles, la baraque, et je suis parti au hasard des routes. J'avais besoin de réfléchir à ma vie, de décider si elle avait encore un sens. Je voulais apaiser cette souffrance mais n'avais pas la moindre idée de comment m'y prendre. On avait pas mal d'argent de placé, et Josie avait pris une

assurance vie. Au moins, j'avais de quoi voir venir. J'ai emprunté les petites routes, j'ai roulé, me suis arrêté dans des hôtels pour une nuit. J'allais vers le sud. J'ai passé la Loire, continué. Un jour, en prenant mon petit-déjeuner, j'ai lu dans le journal une annonce pour un terrain à vendre, avec un étang. Voilà comment j'ai atterri ici. Vingt-deux ans que je suis là, à vivre comme un ermite.
– Et aujourd'hui, ça va comment ?
Il haussa les épaules, me fit ce qui ressembla à un sourire derrière sa barbe.
– Il n'y a pas un jour sans que j'y pense. Je les vois, tu comprends. Régulièrement, je fais un rêve. Elles sont en train de dormir, et le feu se déclare. Moi, je suis sur la terrasse, je tourne le dos à la maison et je bois un café. Je regarde le ciel, la nature, les étoiles. Le feu gagne, les flammes crépitent, Josie et Amélie se réveillent et hurlent, mais je ne les entends pas. Le feu les dévore et je bois tranquillement mon café sur ma terrasse. Je n'entends rien de ce qui se passe. Elles, elles me voient, et elles ne comprennent pas pourquoi je ne viens pas les secourir. Et elles meurent avec cette terrible question…
Il se tut. Il regarda sa tasse, inspira et expira avec une grande lassitude. Heureusement que les grenouilles étaient là pour meubler le silence. J'étais pétrifié. Pour la première fois de ma vie je me rendais compte de la souffrance d'un adulte.
– Je ne serai plus jamais absent quand on aura besoin de moi. Tu comprends, être seul, ça reste le meilleur moyen de ne pas décevoir puisque personne ne compte sur toi.
J'acquiesçai et méditai cette dernière phrase. Je mesurai à quel point un événement pouvait marquer au fer rouge et orienter toute une existence. Puis une question me vint.
– Mais finalement, tu nous as laissés venir ici, tu nous as autorisés à nous baigner.
– Peut-être que vingt-deux années de repli sont suffisantes. Peut-être que j'ai besoin d'évoluer et de procéder différemment pour continuer de tenir ma peine à distance. Où peut-être bien que j'ai fini par l'apprivoiser. Quand je vous ai entendus l'autre dimanche, je vous ai observés. Je me suis questionné. J'ai interprété votre arrivée ici comme un signe, vous étiez la vie alors que mon existence était depuis trop longtemps entre parenthèses. J'ai été suffisamment seul. Un peu d'humanité me fera le plus grand bien. Souviens-toi, on ne voit bien qu'avec le cœur.
– J'ai du mal à imaginer tout ce temps passé ici, tout seul. Comment tu as fait ?
– Je l'ignore. Sans doute que j'étais sous le choc. Un très long KO.
– Mais le quotidien, les jours qui se succèdent, l'ennui ?
– Je ne crois pas m'être ennuyé une seule journée. Au début j'étais vide, presque absent de moi-même. J'étais réfugié ailleurs. Ensuite, je me suis habitué au fur et à mesure que je réintégrais mon corps. Je crois que j'ai fini par me pardonner, il m'a fallu votre irruption pour le comprendre.
– Pardonner ? Mais tu n'y étais pour rien à mon avis.
– J'aurais dû être là, j'aurais pu les sauver.
– Ou mourir avec elles…
Il sursauta et me jeta un regard vif. Je crus qu'il allait m'engueuler. Mais il baissa la tête, observa ses mains, tritura sous un ongle pour en extraire un peu de ce que j'identifiai comme de la terre. Je pensais être allé trop loin, alors je laissai courir le temps, pour faire baisser la tension. Il reprit :
– Je crois pouvoir dire malgré tout que j'ai connu une forme de sérénité ici. Tout ce temps était peut-être nécessaire. Je ne sais pas si je suis guéri, mais j'en ai l'impression. La blessure est refermée, mais elle sera toujours là. Et je souhaite qu'elle reste là. C'est un souvenir douloureux, mais un souvenir quand même.
– Je ne peux pas imaginer ce que ça a été. Comment tu fais pour vivre dans ces conditions ?

– Financièrement tu veux dire ?
– Oui, mais pas seulement. Il n'y a pas l'électricité, pas l'eau courante, même pas le téléphone. On est en 1987.
– Quand j'ai échoué ici, ça n'avait aucune importance. Tout ce qui comptait, c'était que personne ne me connaissait, personne ne savait où j'étais, et surtout, personne ne risquait de venir me faire chier. Je voulais être seul avec mes idées noires, seul avec ma peine. Je voulais descendre tout au fond du trou, et une fois là, si la vie le décidait, je remonterais. C'est difficile à comprendre, mais j'avais besoin de ressasser. Je crois que chaque être humain qui est meurtri a besoin de ressasser. Jusqu'au moment où il faut arrêter. Il faut ne pas aller trop loin sur ce chemin-là. Et puis, retaper la cabane m'a occupé une bonne année. J'ai dû m'organiser, faire du bois pour le chauffage, aménager pour que ça soit vivable. J'ai fait ça machinalement. Ensuite, j'ai défriché un peu de terrain là-bas derrière pour y implanter un potager. Il y a aussi une serre. Déjà, à ce moment-là, j'allais mieux, je m'en rends compte maintenant, en en parlant avec toi. Le potager, ça me prend beaucoup de temps, mais ça me nourrit. Je fais mes patates, mes haricots, des verts et des blancs, des potimarrons, tout un tas de légumes. Je fais des conserves avec ma gazinière. Je ne suis pas fortuné mais comme j'ai peu de besoins, ça va. De temps en temps je fais des petits travaux, ici ou là, bêcher un jardin, remplacer quelques tuiles, tailler une haie, raccommoder une gouttière. Je viens, je fais le travail, on me paye et je repars. La plupart des gens ne me parlent pas et ça me convient.
– La plupart te prennent pour un fou ou un marginal. Une sorte de hippie. C'est ce que j'ai entendu une fois dans une conversation au stade.
– C'est peut-être bien ce que je suis. Mais surtout, je suis réveillé. Je ne vis pas dans une belle maison, je ne pars pas en vacances au bord de la mer et je ne travaille pas vraiment. Pas dans le sens où ils l'entendent. Mais chaque seconde de ma vie m'appartient. Je suis plus libre aujourd'hui qu'il y a… enfin, qu'à l'époque où j'avais un boulot qui me prenait tout mon temps. Malgré tout, je signerais tout de suite pour cette vie-là si ça faisait revenir Josie et Amélie. Tu feras tes propres choix, mais je pense que l'opinion que les gens ont de toi ne doit pas avoir plus d'importance que ta première couche. Le regard des gens n'est qu'une entrave, une chaîne au bout de laquelle ils veulent te faire gambader en croyant qu'eux-mêmes sont libres. Tu as lu Thoreau ?
– Je ne sais pas qui c'est, désolé.
– Faudra que tu le lises, on en reparlera. Ce qui est sûr, c'est qu'avec Camus et Thoreau, tu seras mieux armé qu'avec La Roue de la fortune.
– Tu connais cette émission ?
– J'ai pas la télé, mais quand des particuliers m'emploient pour la journée ou quelques heures, j'entends la leur qui aboie, et ça me donne pas envie si tu veux savoir.
Je restai pensif, son visage fourmillait de multiples expressions, il était fascinant.
– Mes parents regardent La Roue de la fortune, des fois.
Il fit un signe de la main, comme pour calmer le jeu.
– Oh, mais je ne doute pas que ce sont des gens très bien. Ce qu'ils regardent ne les résume pas. Ni les parents de tes amis d'ailleurs.
– Ça m'étonnerait que le père de Vincent regarde. À l'heure où ça passe, il est plutôt au bar.
– Je sens beaucoup de ressentiment dans ta voix.
– C'est que je ne supporte plus qu'il tape sur mon copain et sa mère. Au début, on s'était dit que c'était exceptionnel, une mauvaise passe, mais ça dure et même, ça empire. Vincent ne sait jamais dans quel état il va trouver sa mère, ni son père, et quelle sera son humeur. Ça le rend fragile et inquiet, je le vois bien.

– Je suis allé rendre visite à Jean-Paul Conti, hier. Nous avons eu une discussion, entre hommes.
– Hier soir, il était dans un sale état, tout griffé. Tu y es pour quelque chose ?
– Oui et non, peu importe, ce qui compte, c'est qu'il redevienne celui qu'il était il n'y a pas si longtemps. On ne tombe pas dans l'alcool par hasard.
– Tu sais pourquoi ?
– Non, mais je sais que quelque chose lui est arrivé, et il le vit mal. Il se réfugie dans l'alcool comme moi dans la solitude. Nous ne sommes pas si différents finalement. Pourquoi tu n'es pas avec ta bande ce matin ?
– Je crois que tu le sais, je voulais discuter. Tu nous intrigues. Nous, on est un peu à part des autres, on se sent pas comme eux. J'imagine que c'est pour ça qu'on reste toujours ensemble. Depuis toujours c'est comme ça, je pourrais pas l'expliquer. C'est pas qu'on est pas sociables, mais on préfère rester entre nous. On se comprend. Même sans parler, on se comprend. Je crois que c'est ça qui est essentiel. Et ici, faut croire qu'on a trouvé la même chose, d'une certaine manière cet endroit nous ressemble, et toi aussi. Enfin, c'est plutôt nous qui te ressemblons. Tu es si différent des autres adultes qu'on connaît, nos conversations n'ont rien à voir avec celles qu'on peut avoir avec eux, pour le peu qu'on leur parle.
– Que veux-tu dire ?
– Ben, j'sais pas, j'ai l'impression qu'ils nous parlent un peu par réflexe, mais c'est comme si on existait pas vraiment, comme si on était un peu transparents. Ils ne nous prennent pas vraiment au sérieux. Le monde des enfants, celui des ados, j'ai pas l'impression qu'il se voit quand on est une grande personne.
– Je vois ce que tu veux dire. Mais tu sais, certaines grandes personnes parviennent à garder ce côté enfantin, ce regard particulier, il n'y a pas de fatalité, il faut juste être vigilant.
– Mais j'ai peur de ne pas m'en apercevoir, que ça file et qu'un jour, je sois comme tous ces gens, accaparé par des choses futiles, un travail qui prend tellement de place que ceux qui vivent avec toi finissent par moins compter.
Les derniers mots tombèrent à peine de ma bouche que je me rendis compte de leur portée. Je me mordis la lèvre. Confus.
– Ne sois pas gêné, ce que tu dis n'est que la triste vérité, et je ne suis pas blessé par tes mots, si ça peut te rassurer. Surtout que je ne suis plus cet homme-là. C'est simplement triste qu'il m'ait fallu ce drame pour changer. Je dois t'avouer une chose…
Il marqua une pause.
– Mon histoire est très douloureuse, aujourd'hui encore. Il n'y a que toi qui la connais. Et si je te l'ai confiée, c'est parce que je me suis dit que ça pourrait te servir dans ta vie. Sans doute que ça m'a fait du bien aussi. Les erreurs qu'on commet n'arrivent pas par hasard, je suis convaincu qu'elles surviennent pour que leur enseignement serve à d'autres. Elles ne peuvent n'avoir pour seul but que de nous faire trébucher et souffrir.
– Je m'en souviendrai, tu peux me faire confiance.
– Justement, si je vous ai laissés venir ici, si je te fais des confidences, c'est parce que j'ai confiance, mon gars.
Il soupira et s'étira le dos tout en restant assis. Il frotta ses cuisses plusieurs fois, d'un geste lent, et reprit :
– Je dois me rendre au bourg. Des bricoles à acheter. Tu peux rester ici ou tu viens avec moi. L'avantage, c'est que tu seras presque chez toi.
– Mais mon vélo ?
– Je peux le charger dans ma voiture.

– D'accord. Tu as quoi comme voiture ?
– Une Citroën Visa. Une fois ici, j'ai vendu mon ancienne grosse voiture et acheté plus modeste. Elle est garée à côté de mon potager, un peu plus loin derrière la cabane.
Il se leva, se dirigea vers la gazinière et fourragea derrière. Après quelques cliquetis, il en sortit une bouteille de gaz.
– Je suis presque à sec, je dois la changer. Mais je fais toujours attention à avoir une bouteille de secours.
– T'es prévoyant.
– Quand on vit seul, dans les conditions qui sont les miennes, c'est préférable. Tu vas chercher ton vélo ? Il te suffit de prendre le bout de chemin qui passe derrière les rochers et qui mène derrière la cabane, tu continues un peu et tu tomberas sur le potager et ma voiture.
Il souleva la bouteille, m'attendit sur le pas de la porte. J'étais excité comme un gamin de cinq ans à l'idée de faire un tour de voiture avec l'Indien, et surtout, de débarquer au village avec lui. Ça ferait causer les gens et je souris à cette pensée.

J'ignorais ce qui se trouvait derrière la cabane et derrière ce côté de la forêt. Je n'avais jamais pris le chemin que nous allions emprunter. Il sinuait entre de grands arbres mélangés ; cet arrière-pays était superbe, constellé de zones humides et de tourbières aux herbes jaunes et organisées en touffes denses. Après avoir roulé au pas durant dix bonnes minutes, nous aboutîmes sur une route que je ne reconnus pas tout de suite. Je vis, à l'endroit où le chemin rejoignait le bitume, une boîte à lettres sans nom. Je compris que les gens communiquaient avec René par ce biais. Nous eûmes besoin de rouler dix minutes supplémentaires pour contourner la vaste étendue boisée au cœur de laquelle se cachait René et le Puy perdu. Ce ne fut que lorsque nous passâmes à l'endroit où mes amis et moi entrions dans le bois pour nous rendre au Vénérable que je parvins à me repérer. Peu de temps après, le village nous ouvrit ses bras.
L'entrée de la Visa bleue dans le bourg était toujours un petit événement. Des têtes curieuses se tournaient sur son passage, des gens chuchotaient avec des airs de comploteurs. Malgré les années, l'Indien intriguait toujours autant. Peut-être même que le temps avait consolidé sa légende. Il était la preuve que l'on pouvait vivre d'une autre manière, plus libre, sans se conformer, et cela sans devoir quoi que ce soit à la société. Pour certains habitants plutôt conservateurs c'était presque un acte de sécession intolérable. Alors on inventait des histoires à dormir debout, on prêtait de mauvaises intentions à René ou on noircissait son passé inconnu. Ainsi il était plus facile de le détester ou le critiquer. Cependant, ses services étant peu onéreux, la possibilité de réaliser des économies finissait toujours par convaincre les gens de faire appel à lui pour des petits travaux. Les adultes ont du mal à mettre leurs paroles et leurs pensées en cohérence avec leurs actes.
Il se gara sur la place du marché, déchargea mon vélo et me sourit en me le tendant.
– Allez, file avant que les habitants viennent t'interroger.
Je souris à son trait d'humour et enfourchai le BMX. Je passai devant le bureau de tabac-presse du père de Johanna et tendis le cou pour vérifier si elle s'y trouvait. Mon cœur s'emballa brièvement, puis se calma quand je compris qu'elle n'y était pas. À l'entrée, sur le présentoir publicitaire, figurait le gros titre du journal « Les Tueurs au losange toujours introuvables ». J'ignorais encore de qui il s'agissait et j'avais des centres d'intérêt bien plus importants.
Je décidai de mettre à profit ce qui restait de la matinée pour aller voir Vincent. Il avait plus que jamais besoin de ses amis. Le soleil irradiait déjà et sa présence tutélaire était la promesse d'une journée caniculaire. Lorsque j'arrivai au pied de son HLM, je le trouvai

en compagnie de Johanna, tous deux installés sur les parpaings. Ils faisaient une bataille. Au moment où je les découvris, se dévoilant derrière une 205 GTI rouge stationnée face au bâtiment, Johanna coinçait une mèche de cheveux derrière son oreille. J'adorais ce geste. Je ne fus pas surpris de trouver la protectrice du groupe avec Vincent. Chacun de nous tournait autour d'elle comme des planètes autour de leur soleil. Quand elle me vit son visage s'éclaira, elle sourit et la lumière éclatante donna à ses yeux une couleur sable mouillé. Je les rejoignis et son parfum, que je tentai en vain de conserver, enveloppa mon corps. Une accolade avec Vincent et les voilà qui rassemblaient le jeu pour le redistribuer pour trois. Je ne pus m'empêcher de vérifier l'état de mon copain, il ne semblait pas souffrir de coups supplémentaires. Le moment était joyeux, je ne voulais pas poser de questions pénibles.
– D'où tu sors avec ton vélo ? demanda Vincent.
– Je suis allé faire un tour chez l'Indien, il m'a ramené avec sa voiture, c'était cool.
– Vous avez l'air de bien vous entendre.
– Il est très sympa et très intéressant. Sa vie a été… compliquée.
– Qu'est-ce que tu veux dire ? questionna Johanna.
Je fis un geste de la main.
– Laisse tomber, je ne sais pas s'il serait d'accord que je vous en parle. Il commence juste à nous faire confiance. Il se confiera peut-être de lui-même.
Elle acquiesça et se concentra sur ses cartes. Johanna était comme ça, elle posait des questions, mais n'insistait pas si elle sentait que c'était inutile. Elle changea de sujet.
– Je suis allée devant le collège tout à l'heure, j'avais envie de revoir l'endroit où on a passé de si bonnes années.
– Un p'tit coup de blues ? lança sournoisement Vincent.
Elle haussa les épaules.
– J'sais pas, peut-être bien. Quand je pense à ces moments, j'ai terriblement envie qu'ils reviennent, et d'un autre côté, j'ai aussi envie de voir ce que c'est que le lycée.
– Laisse venir les choses naturellement et ça ira.
J'avais lâché ça d'un air de vieux sage alors que je me trouvais à peu près dans le même état d'esprit que Johanna.
– En revenant du collège, j'ai vu Vince qui sortait du magasin de mon père, alors je l'ai suivi.
– Ouais, mon père m'a envoyé chercher ses clopes. Depuis quelque temps c'est systématique. Ton père est sympa de me les donner, il pourrait faire des histoires à cause de mon âge.
Johanna haussa encore les épaules en levant les yeux au ciel. En écoutant ce que disait Vincent, je me fis la réflexion que cela faisait un sacré bout de temps que je n'avais pas vu son père et celui de Johanna ensemble, alors qu'ils étaient plutôt potes. Je me souvins des bals et des soirées où ils trinquaient en riant. Je me demandais s'ils étaient fâchés.
– T'es pas rancunier Vince, tu lui fais ses courses et lui…
Je coupai ma phrase, mais c'était trop tard.
– Et tu me conseilles quoi ? Dire non et prendre une rouste ? Désolé Chris, mais j'ai mon compte de caresses de ce genre-là, je préfère encore faire ses courses.
– T'as raison, désolé.
Il abattit un as sur mon dix et emporta la mise avec un sourire. Nous ne dîmes plus rien pendant un long moment, simplement rythmé par le bruit des cartes liftées par nos doigts et quelques soupirs d'exaspération lorsque le hasard ne nous était pas favorable. La chaleur montait et les rayons du soleil venaient lécher le mur du HLM qui réfléchissait sur nous de grosses vagues chaudes et denses. Un lézard sortit furtivement

de sous un moellon, grimpa sur le mur puis stoppa à moins d'un mètre de nous. Nous le regardâmes d'un air blasé.
– Si ça se trouve, c'est celui qui a foutu la trouille à mon cousin, dit Vincent.
Sa robe marron était constellée de points blancs ou écrus, et nous pouvions discerner distinctement ses petits yeux noirs qui nous fixaient. Ses flancs battaient rapidement au rythme de sa respiration. Il tourna légèrement la tête pour bien nous surveiller et s'immobilisa, se dorant tandis que nous jouions.
– C'est un lézard des murailles. Vous saviez qu'il ne produisait pas de chaleur par lui-même ? C'est pour cette raison qu'il se met très souvent au soleil, sur les pierres ou les murs. On dit qu'il est ectotherme. C'est pour ça que l'hiver il hiberne, si je me souviens bien ça s'appelle la brumation. Et ce qui est incroyable, c'est que si jamais l'hiver est rude, il peut supporter le gel de certaines parties de son corps comme les doigts ou les pattes. Une fois le froid fini, il récupère l'usage de ses parties gelées. C'est fascinant non ?
Vincent ouvrait de grands yeux admiratifs, tout entier tourné vers ce lézard et ses facultés extraordinaires. J'avais beau être habitué, j'étais époustouflé.
– Si Francky était là, tu te ferais chambrer mon pote. L'Encyclopédie !!! dis-je avec emphase en levant les bras et en agrandissant les yeux.
– On va à Calicoba Beach cet aprem ? demanda Johanna.
– Y a intérêt, rétorqua Vincent. Je vais pas rester chez moi à attendre la foudre.
J'ignorai son allusion et continuai :
– Je me disais que je pourrais apporter mon petit bateau gonflable. On aura du mal à tenir à quatre, mais ça sera rigolo, on pourra plonger du centre de l'étang.
– Bonne idée, dit Johanna. Je m'installerai dedans et vous me promènerez sur les eaux comme les esclaves que vous êtes.
– Tu veux pas cent balles et un mars aussi ? répondit Vincent en posant un roi de trèfle en face du roi de cœur de Johanna.
– Bataille ! dis-je. Mon maigre neuf de carreau était surpassé.
– Si je gagne tu me balades dans le bateau de Chris, proposa Johanna.
Vincent réfléchit trois secondes, évaluant ses chances. Le lézard nous observait toujours, impavide et sondant l'air de sa langue frénétique.
– D'accord !
Ils retournèrent leur carte et chacun arbora un dix.
– Oh putain, nouvelle bataille, c'est la surenchère ! s'exclama-t-il.
Ils recouvrirent les dix et se préparèrent à dévoiler leur jeu.
– Le pari tient toujours ? demanda Johanna.
– Un peu mon n'veu !
Ils se découvrirent et Vincent opposa un maigre neuf à un ridicule six de Johanna. Il leva les bras au ciel en hululant. Le lézard prit la fuite.
– Wouhou ! Mais quelle action mes amis, Vincent Conti l'emporte et du même coup deux dix avec un simple neuf. Et comme je suis bon prince, je te dispense de me distraire en poussant le bateau cet aprem.
La partie était très mal embarquée pour Johanna et j'avais perdu tout intérêt pour la suite du jeu.
– Bon, j'y vais, faut que j'aide ma mère à faire de la confiture de myrtilles. On se retrouve au pont à deux heures ?
Ils hochèrent la tête et continuèrent à étaler les cartes. Je montai sur mon vélo et, m'éloignant en quelques coups de pédales, j'entendis la voix de Vincent :
– Et n'oublie pas le bateau gonflable !

Je levai le pouce tout en continuant à rouler.

*

Midi titille la demie de son aiguille pointue. Ils ne s'attendaient pas à se croiser. Le soleil cogne, la rue est déserte, tout le monde s'apprête à déjeuner. Les tilleuls qui bordent la chaussée tentent de retenir leur ombre à la manière d'une femme qui remonte sa longue robe pour traverser un ruisseau. Les deux hommes se tiennent chacun d'un côté du tronc d'arbre, baignés dans le couvert salvateur, les yeux cachés par la pénombre des orbites. Ils sont décontenancés par leur rencontre. Deux silhouettes hiératiques, immobiles et muettes. Dans un western on s'attendrait à un duel. Quatre petits mètres les séparent. Dès qu'ils se sont repérés, des images ont déferlé dans leur tête, des images qu'ils avaient eu un mal fou à reléguer aux enfers de leur mémoire, pour Conti surtout. Ce dernier tangue un peu, il vient de sortir du troquet. Cette fois encore, l'alcool a échoué à ensevelir sa souffrance et sa détresse, et il éprouve un besoin terrible de se défouler sur quelque chose ou quelqu'un. L'amertume et quelque chose qui s'apparente à la folie tournent en boucle dans son esprit. François Peuch n'a pas ôté sa blouse malgré la chaleur. Il est calme, ou produit un gros effort pour donner cette impression. Ils savent qu'ils vont se parler, mais les mots tardent. Un chat passe sous une clôture et traverse la route pour disparaître dans un énorme hortensia bleu. Le père de Vincent a trop de bile en lui pour ne pas se montrer désagréable.
– Tiens, cette rue est vraiment mal fréquentée.
– De ta part, c'est assez amusant. Moi au moins, je n'ai pas deux grammes dans chaque bras.
– Pauvre dégénéré, je picole peut-être, mais je suis pas un putain de salopard.
– Ferme-la, tu ne sais pas ce que tu dis.
– Je me souviens pourtant très bien de ce que j'ai vu.
– Et moi aussi figure-toi. Je me souviens de tout.
– Je n'aurais jamais dû t'écouter.
Le buraliste ne veut pas s'engager sur ce terrain-là. Il lève la tête, hume l'air et observe les feuilles qui les maintiennent à l'abri des rayons trop chauds. Tout en continuant à regarder le treillis de branches, il lâche une provocation :
– Tu cognes toujours sur ta femme et ton gamin ?
Conti hausse les épaules, rapetisse, on a l'impression qu'il se dégonfle. Il marmonne.
– Je me demande si je suis le boxeur ou le sac de frappe…
– Tu fais bien ce que tu veux tant que tu la boucles. Tu sais des trucs, je sais des trucs. Si on la ferme tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.
– Peut-être pour toi fumier !
Conti s'élance pour frapper le buraliste, mais il bute sur une racine et s'étale. Il lève les yeux, il voit le bout des chaussures de son interlocuteur. La poussière virevolte autour de ses narines, un genou lui fait mal. Peuch le regarde comme on observe une merde de chien qu'on vient d'éviter de justesse. Une énorme merde, qui mérite qu'on s'arrête un instant, stupéfait par sa taille. Ses yeux sont malsains, intrusifs. Son silence est encore plus humiliant que n'importe quelle parole. L'ivrogne se relève, il ramène ses genoux sous son bassin, les mains à plat au sol. Puis il plie une jambe, appuie ses mains dessus, pousse en gémissant et se rétablit. Il fixe son ennemi.
– Vas-y, cogne-moi, t'en crève d'envie. Défonce-moi la gueule espèce de taré. Vas-y… j'me défendrai pas…
L'ancien routier est essoufflé, il penche, on dirait que le vent le fait ployer. Mais il n'y a pas de vent, juste une chaleur insoutenable. La tempête est dans sa tête. Le père de Johanna reste sans bouger, il a même les mains dans les poches de sa blouse. Puis il

ricane et commence à partir. Conti piétine pour se tourner et le regarder s'en aller. Harcelé par un équilibre précaire, il cligne des yeux et s'essuie le menton avec son avant-bras. La lumière est si vive dans la rue que celui qui s'éloigne a l'air de s'y dissoudre. Une déferlante provenant des tripes du soûlot jaillit à la manière d'un geyser, il faut qu'il hurle, ou qu'il frappe. Les quelques bribes de dignité qui lui restent lui permettent de patienter jusqu'à la disparition de l'autre au coin de la rue. Il saisit le tronc du tilleul et lui donne des coups de tête, comme un métronome, avec méthode. Le bruit sourd du front contre l'écorce n'est pas agréable. Puis Jean-Paul Conti pleure, appuyé contre l'arbre. Sa frustration lui ferait commettre des choses terribles s'il en avait les moyens physiques. S'il possédait un fusil, il tuerait des gens, Peuch en premier.
Il doit évacuer ce feu en lui avant d'exploser. Un instant, il se dit que c'est peut-être la solution, en finir puisqu'il ne peut pas réparer. Il formule un vœu, celui d'être foudroyé tout de suite. Il écarte les bras, s'adosse à l'arbre, ferme les yeux et attend. Au bout d'un moment, la fatigue l'oblige à baisser ses membres, avec lenteur, comme un soldat qui se rend, exsangue dans son trou d'obus. En vérité, il n'a pas meilleure mine qu'un poilu réchappé de Douaumont.

Conti se redresse, ses tempes palpitent, une vague envie de vomir rôde dans son estomac. Il fait un pas, puis un autre. Il marche sur la rue principale, courbe l'échine sous le soleil implacable. Par moments, des bruits de couverts et d'assiettes lui parviennent des fenêtres ouvertes. Des voix échappées des postes télé rappellent que ce village est rattaché au reste du monde par un mince fil. Une voix de journaliste parle d'une équipée sanglante, de Tueurs au losange, puis d'autres sons couvrent les précédents. Le goudron fond à certains endroits. Des flaques molles et lisses impriment des taches noires sur la route. Il ne prend pas la peine de les éviter. Le voilà qui passe devant l'église cerclée de grands platanes aux ventres presque blancs et avise une cabine téléphonique qui décante en pleine fournaise. Le voilà qui continue, marche comme il peut, trébuche contre le trottoir, s'éloigne du centre-bourg. Il laisse derrière lui le magasin de chaussures et celui d'un des deux bouchers du village, son objectif est en vue. Après un léger virage sur la gauche, le grand parking des transports Benedetti cuit sans une bribe d'ombre alentour. Les bureaux sont fermés, les employés mangent chez eux. Conti s'arrête à l'entrée de ce qui fut son lieu de travail. Il dégouline de sueur, sa chemise débraillée lui colle à la peau, la terre qu'il a récoltée lors de sa chute a formé un emplâtre beige sur le torse. Ses yeux cherchent son camion. Il l'aperçoit, stationné entre deux engins récents. Il y a encore sa plaque avec son surnom coincée derrière le pare-brise. Il s'avance jusqu'au poids lourd. Sa main fouille quelque part dans les entrailles du tracteur, du côté du réservoir. Elle en ressort avec les clés. Il ouvre la portière et dans un râle, se hisse au volant à la force des bras. Derrière le siège, parmi quelques outils, il trouve ce qu'il cherche, un marteau. Avec des mouvements lents et hésitants, il redescend et passe devant la large calandre. Maintenant, il reste planté là, songeur, assommé par la température. L'outil pend au bout de son bras, on dirait le contrepoids d'une horloge comtoise. Puis Conti lève la petite masse et frappe sur le pare-chocs étincelant. Le coup ne laisse quasiment pas de marque. Il recommence, plus fort. L'acier vibre, chante comme un baryton, se répand sur le parking. En face, à cent mètres, de l'autre côté de la route, il y a le plan d'eau où les touristes trempent dans l'eau chaude. Le brouhaha des enfants qui batifolent et la distance annihilent le bruit des coups. Conti accélère, cogne, cogne, lâche des grognements, il s'acharne, s'y prend à deux mains pour avoir plus de force. Le pare-chocs se déforme, plie, un coup mal ajusté brise un phare, l'homme cède à une frénésie qui tient plus de la transe que de la folie. La sueur coule dans ses yeux, il grimace, insiste, mais la fatigue, la chaleur et l'alcool finissent par avoir raison de sa pugnacité. Il laisse

tomber le marteau, s'appuie au métal cabossé, tombe à genoux, sa tête tourne et lui donne l'impression qu'elle va exploser. Après quelques instants durant lesquels il ne sait plus où il se trouve, l'ancien chauffeur se relève en s'agrippant aux interstices de la carrosserie. Il n'est pas soulagé et il sait pourquoi. Il aurait mieux fait de continuer à mettre des coups de boule au tilleul. La frustration atteint son paroxysme.

Le père de Vincent sort son briquet et remonte tant bien que mal dans la cabine. Il fait surgir une longue flamme et embrase le rideau qui sépare le poste de conduite de la couchette. Il regarde les langues jaunes et orange grimper sur le tissu et s'enrouler autour sans un bruit. Puis il revient sur la terre ferme et s'éloigne en titubant, il traverse la route et s'assoit contre un arbre à quelques mètres de la plage. Il se sent très fatigué. La fumée commence à sortir de la cabine ; à cause d'un reflet sur le pare-brise, il discerne mal le feu qui se propage à l'intérieur. Les plastiques, les sièges, la couchette, tout se consume à une vitesse surprenante. Un panache de fumée turbine désormais par la portière restée ouverte. Quelqu'un derrière Conti crie qu'il y a le feu. Une clameur se répand comme portée par le vent. Un homme part en courant en direction d'une habitation en bordure de route pour alerter les pompiers. Après une poignée de minutes, au moment où il revient, une sirène retentit et recouvre le village. La cabine est une torche hurlante sous la fournaise du ciel. Jean-Paul Conti ne bouge pas et contemple les énormes volutes s'élever en tourbillonnant. Il a l'impression que des démons dansent et tournoient en s'enlaçant. Mais plus que tout, ce sont des images qu'il imagine brûler, des regrets et des remords, des mois de dérive qui se calcinent. L'espace d'une poignée de minutes, il s'imagine que c'est le passé qui disparaît. L'étau cerclant son cœur se desserre, il se sent presque bien, loin de tout, détaché.

Tous les baigneurs se massent au bord de la route. L'événement est aussi spectaculaire que le feu d'artifice du 14 juillet. L'incendie s'étend aux deux autres poids lourds qui encadrent celui de Conti. Tout brûle dans un hurlement effrayant. Les yeux mi-clos, le pyromane se laisse terrasser par une immense lassitude et son regard dérive en suivant la fumée noire qui se dilue dans les airs. C'est à peine s'il perçoit le deux-tons des pompiers qui viennent de démarrer de leur caserne, à deux pas du sinistre. Tout le monde a les yeux braqués sur la catastrophe, personne ne le remarque, avachi, inoffensif, simple boursouflure de tronc d'arbre.

Mercredi 6 août, quelque part en Creuse.

Les Tueurs au losange ont vu le paysage changer au cours de leur périple. En une journée de route, la physionomie du terrain n'a plus rien à voir avec ce qu'ils connaissent. Les voies qu'ils empruntent sont plus vallonnées et la forêt a gagné la bataille contre les vastes cultures très ordonnées du début de matinée. Les villages se réduisent à des flaques qu'ils ont traversées comme on enfile des perles. À midi, ils ont déjeuné dans un petit troquet d'un bourg perdu. Tenaillés par la crainte d'être reconnus, ils se sont vite rendus compte qu'ils étaient invisibles et que les rares gens qu'ils croisaient vivaient leur vie, accaparés par leurs problèmes et leur travail, réfugiés au creux de leurs pensées.
Dans l'après-midi, leurs cœurs ont atteint de très hautes altitudes lorsqu'ils ont croisé un contrôle de gendarmerie. Le véhicule bleu leur est apparu au dernier moment, les prenant par surprise après un virage très serré. Jacques a assuré sa prise sur le corps du fusil à pompe, l'air est devenu lourd et irrespirable. Les jointures des phalanges d'Antonio, mains crispées autour du volant, ont blanchi. Mais les militaires leur tournaient le dos, occupés à contrôler une autre voiture. Longtemps après les avoir dépassés, Jacques et Antonio ont scruté le rétroviseur, inquiets de voir un gyrophare bleu étinceler dans leur sillage. Mais rien de tout cela n'est arrivé. Ils ont emprunté un petit axe pour passer entre Vierzon et Bourges, deux villes trop importantes pour s'y risquer. Ils ont continué et traversé La Châtre, un nom qui les a amusés. Ils ont réalisé un ping-pong de jeux de mots, se renvoyant des « La Châtre en chaleur » à des « La Châtre sur un toit brûlant », mais aussi « Le jeu de la Châtre et de la souris ». Après « Châtre échaudée craint l'eau froide », ils se sont retrouvés à court de munitions. Peu après, les deux complices ont fait le plein à une station perdue en pleine campagne. Le magasin de carburant semblait tombé du ciel, un peu comme ceux que l'on voit dans les films américains. Jacques a redoublé d'effort pour qu'on ne les remarque pas. Il s'est montré très poli et a laissé une pièce de deux francs en guise de pourboire. Il aurait bien aimé parader en laissant un billet, mais cela aurait pu éveiller les soupçons.
Afin d'éviter Guéret, Antonio a opté pour des routes tortueuses et cabossées, sur lesquelles ils n'ont croisé qu'une poignée de véhicules. Les deux hommes sont gais, la route qui défile, la sensation d'avoir disparu, ils se pensent enfin libres, à l'abri du danger, et sur le moment, ils le sont vraiment. Ils traversent des hameaux de trois maisons, croisent de plus en plus de vaches dans les prés, passent à des carrefours dépourvus de panneaux. Ils roulent à la carte, Jacques toujours un doigt sur le papier en suivant la ligne fragile et sinueuse de leur périple. Un pilote et son copilote qui dicte la direction. En fin de journée, la faim se fait sentir. Ils mangent dans un restaurant tout à fait classique où sont installées cinq personnes. La serveuse, très avenante, échange même quelques banalités. Leur déguisement leur a donné confiance et ils font preuve d'une aisance qui accentue leur naturel. Cependant, ils ne sont pas encore prêts à dormir à l'hôtel. Ils reprennent la route après dîner et s'enfoncent dans un chemin forestier pour y passer la nuit. La luminosité fuit la campagne, des nuées de corneilles passent pour se rassembler sur les grands arbres. Le chant des oiseaux décline, laissant un vide de quiétude où des insectes lucifuges reprennent le pouvoir en bourdonnant dans l'air moite. C'est l'heure où tout ralentit, les cœurs du vivant, celui de la terre. Les vibrations s'aplanissent en suivant la courbe de l'orbe rougeoyant qui plonge derrière la forêt. Il fait encore très chaud et la nuit s'annonce avant même que le soleil ait disparu derrière les frondaisons.
Jacques et Antonio sortent de la Renault qui cliquette dans le refroidissement de sa ligne d'échappement. Au restaurant, ils ont fait le plein de cigarettes. Jacques en allume une et

embrase celle d'Antonio qui se penche vers lui, tige aux lèvres. Ils exhalent ensemble une fumée légère qui stagne au-dessus d'eux, puis se disperse en suivant un faible courant d'air. Un énorme lucane cerf-volant passe en vrombissant. La forêt soupire et s'étire avant que le rideau ne tombe. Des engrenages invisibles s'enclenchent, ils accompagnent le processus immuable de la nuit chassant le jour et apportent une sensation de sérénité qui murmure à l'instinct originel des deux hommes. Ils se sont rarement sentis aussi bien. Le bruit léger des cigarettes qui se consument lorsqu'ils tirent dessus est délicieux.
– On a fait un sacré bout de chemin aujourd'hui, commence Antonio.
– Ouais, on a bien roulé, pas eu d'emmerdes, on s'est pas fait remarquer. J'aurais pas cru que ce serait si facile alors que tous les journaux parlent de nous.
– C'est vrai que ça fait bizarre. Mais je crois comprendre pourquoi ça marche comme ça. En fait, les gens considèrent les événements médiatiques comme des choses qui ne font pas partie de leur petit monde. Ils sont incapables d'envisager que les types qu'ils voient à la télé puissent débarquer un jour dans leur vie, dans leur bled. La télé, c'est comme s'ils regardaient ce qui se passe sur une autre planète.
– Ouais, et puis tout le monde n'est pas forcément physionomiste. Et avec nos barbes qui poussent et nos casquettes, ça change aussi.
– C'est vrai, le seul problème c'est la caisse. Elle est signalée, il va falloir en changer. Pour l'instant, on a eu de la chance. Si les flics d'aujourd'hui n'avaient pas été en train de contrôler cette bagnole, sûr qu'ils nous auraient captés.
– Putain, mon cœur a fait un de ces bonds quand je les ai vus. En une seconde, j'ai compris que si ça se passait mal, je serais obligé de défourailler. Tu sais quoi ? Une fraction de seconde, j'ai espéré qu'ils nous voient. Et que ça ferraille. Ça aurait fait un chapitre de plus à notre légende.
– Je te rappelle qu'on est censés faire le maximum pour passer inaperçus.
– Je sais, mais ça m'aurait bien plu. Ou mieux, on se serait arrêté à leur niveau, on aurait attendu qu'ils se retournent, et je les aurais arrosés au canon scié. T'imagines la tête des autres, ceux qu'étaient contrôlés ? Je les aurais peut-être fumés aussi, pour pas laisser de témoins. Ou alors ça aurait été mieux de les laisser en vie, pour qu'ils racontent ça à la télé.
– T'es barjot. Si tu agis comme ça, on va pas faire de vieux os.
– On s'en branle des vieux os. Mon paternel lui, il va en faire des vieux os, décati par une vie de travail à la con, infusé par la doctrine bien-pensante. Il va se ratatiner dans son fauteuil, à regarder le journal télévisé, midi et soir, et des émissions débiles, à lire son journal sans décrocher un mot à sa femme qui trime dans la maison. Il va faire des vieux os à espionner la rue derrière sa fenêtre, à laver sa voiture chaque dimanche pour pas que les gens disent qu'il est pas soigné. Il ira voter à chaque élection avec le contentement du bon citoyen qui pense avoir eu son mot à dire. Il mangera les mêmes plats aux mêmes jours, mettra les mêmes fringues, partira en vacances dans le même camping. Putain, merci, mais non.
– Tu veux crever dans une fusillade ?
– J'ai pas dit ça. Mais là, tout de suite, on est plus libres que n'importe qui dans ce pays. On peut faire ce qu'on veut. Y a que ça qui compte. Putain, je ressens tout mille fois plus fort. J'me sens tellement vivant.
Antonio bouge lentement la tête, nul ne saurait dire s'il analyse ses paroles ou s'il les valide. Ses narines laissent échapper une fumée bleutée qui se disperse tout de suite. Ses joues se creusent lorsqu'il tire une nouvelle fois sur sa cigarette.
– T'as un plan ?
Jacques se passe la main sur le menton, ses doigts crissent sur la barbe naissante, il

déclare :
– On embrasse la vie, la belle vie, on compte pas nos biftons, on braque quand on est à sec, et surtout, on écoute notre cœur.
– Pas facile d'embrasser la vie quand tu as les flics au cul.
– On se fera oublier la plupart du temps, ils entendront parler de nous que quand on aura besoin de se renflouer. Maintenant, on est dans l'intense, c'est ça qui compte.
– Pas sûr que ma frangine, Carole, soit d'accord avec toi.
– Et toi, t'es d'accord ?
Antonio Mendes inspire un grand coup, il cligne d'un œil à cause de la fumée de sa cigarette.
– C'est pas que j'suis pas d'accord. Je regrette pas ma vie d'hier, même si le changement est brutal. Mais j'aime bien savoir ce qui m'attend, j'suis comme ça. On se refait pas hein.
– Tu vas voir, ça va être bien, ça va être… spectaculaire.
– Je trouve que ça l'est déjà pas mal.
– Ouais, ben on va continuer sur notre lancée, c'est qu'on a une réputation à tenir maintenant.
– Tu l'as dit. Les Tueurs au losange…
Antonio avait prononcé cette dernière phrase d'un air à la fois pensif et impressionné.
– T'irais pas marcher un peu, toute cette route m'a ankylosé les cannes et le dos. J'ai une barre dans les trapèzes.
– Bonne idée, ça nous fera du bien avant de nous pieuter. Faut fermer la bagnole. On sait jamais.
Les deux hommes entament leur flânerie digestive sur le sentier boursouflé par deux talus hérissés de hautes fougères. Certaines dépassent les deux mètres et confèrent un air tropical au lieu. Le chemin file plein ouest, leur offrant le spectacle d'un soleil agonisant. Ses derniers feux stagnent sous le ventre de nuages filasses et dentelés. Des teintes indigo se mêlent à des roses déclinants, des geysers horizontaux jaune foncé transpercent les cirrus. La forêt bruisse de troncs qui grincent, des feuilles qui frissonnent, des brindilles foulées par des animaux et du chant profond de l'air qui se déplace entre les troncs. Les Tueurs au losange déambulent, séparés par la bande d'herbe qui colonise le centre de la piste. Jacques tient son fusil posé sur l'épaule et tous deux sont équipés de leur pistolet coincé dans le pantalon.

Jeudi 7 août, Calicoba Beach.

Lorsque l'incendie commença à ravager les camions de chez Benedetti, nous étions déjà partis à Calicoba Beach. Ce fut pendant notre traversée de la forêt que la complainte de la sirène nous parvint. Au nombre de coups nous savions que c'était un feu. À cette époque de l'année, il n'était pas rare que des petites parcelles de bois partent en fumée, et durant l'été, les pompiers volontaires du centre de secours étaient sollicités au moins une fois par semaine. En général, cela se résumait à quelques centaines de mètres carrés brûlés ou à des fossés noircis. Quelques fois, il arrivait que ce soit la décharge publique qui s'enflamme, et dès lors, selon la direction du vent, une odeur âcre se répandait dans le village.
Une fois à l'étang, nous montâmes jusqu'à la cabane de René pour mieux voir. Plein est, en direction du village, nous vîmes une colonne de fumée noire s'élever. Avec la présence de la forêt, nous eûmes l'impression que le feu était dans les bois. L'Indien surgit de l'arrière, il arrivait du potager. Dégoulinant de sueur, il essuya son front avec son avant-bras, tira sur sa chemise ouverte pour la décoller de sa peau et nous regarda comme un peintre admire son dernier tableau.
– Bon sang, je me demandais quel était ce bruit que j'entendais.
– Ce n'est que nous. On voulait trouver un point haut pour tenter de voir où se trouvait le feu. T'as pas entendu la sirène ?
– Si, mais tu vois Christophe, j'ai plus important à faire qu'essayer de repérer le lieu du drame. La sirène des pompiers n'appartient pas vraiment au monde dans lequel je vis. C'est le monde d'à côté.
Il prononça cette phrase, puis tourna la tête vers la colonne de fumée qui montait dans le ciel comme un arbre penché. C'est à ce moment que le deux-tons des pompiers retentit à son tour. Nous étions amoureux de Calicoba Beach, mais nous fûmes à deux doigts de filer au village pour assister en direct à l'opération. Au bout de quelques minutes, la contemplation du panache gris noir qui grimpait et se dispersait dans l'atmosphère perdit de son intérêt. L'eau et l'étang redevinrent prioritaires.
L'Indien entra chez lui et en sortit avec des verres et du jus de pomme. Il fit le service. Nous bûmes avec lenteur, discutant du feu, prenant des paris, élaborant des théories sur sa localisation. René écoutait, ne participait pas à la discussion, mais il avait l'air de prendre du plaisir à se trouver avec nous. Parfois, sa barbe bougeait, comme une parcelle fragile lors d'un mouvement de terrain, j'imaginais qu'il souriait. Nos verres vides, nous filâmes sur le sable brûlant et nous tombâmes nos habits sous lesquels nous avions passé nos maillots de bain. À tour de rôle, nous gonflâmes mon bateau, soufflant comme des dératés. Une fois la corvée terminée, nous levâmes l'ancre en direction de l'île de la carotte, repère méconnu de Long John Silver. Notre accostage fit fuir des canards, les herbes frissonnèrent à leur passage, des joncs se balancèrent longtemps après leur départ.
Malgré la promesse tacite que nous nous étions faite, le sujet du lycée vint sur le tapis.
– Finalement, on a de la chance, relativisa Johanna.
– Pourquoi ? Interrogea Vincent.
– Parce qu'on va rentrer au même lycée. Il y en a plein qui se séparent à la fin du collège, parce qu'ils vont dans des lycées différents ou en apprentissage. Ça doit être un déchirement. Nous, on va au moins préserver ça.
– Ouais, c'est comme à la cantine, on a du rab ! s'écria Franck.
Johanna lui fila un coup de coude et lança un « T'es con » plein d'amour et de rire.
– Certains jours, j'ai le bourdon. Je nous revois au collège, en classe, je revois les

couloirs, la tête des profs, les blagues, la cour et ses recoins. Je n'arrive pas à réaliser que c'est fini. On riait, on vivait comme si ça n'allait jamais s'arrêter. Je me souviens de la première année au collège, le dernier jour, je voyais les troisièmes qui se tombaient dans les bras, pleuraient, se serraient fort. Ils prenaient conscience d'un changement qu'ils n'avaient pas compris la veille. Cette fois c'est notre tour, sauf qu'on a la chance de rester ensemble. Ça fait une grosse différence.
Elle avait dit ça d'une voix basse, songeuse, pleine de regrets. Chacun se repassa en silence des scènes précieuses des quatre années qui venaient de filer comme du sable entre nos doigts.
– Tu crois que le monde va nous rattraper ? demanda Vincent.
– Je crois qu'il finit toujours par y arriver. Mais si on court assez longtemps et assez vite, peut-être qu'à un moment, on aura vécu assez de choses et que ce ne sera pas si grave qu'il y parvienne.
– Quand je vois mes parents, répondit-il, j'ai l'impression qu'ils n'ont aucun souvenir de ce temps-là, quand ils étaient jeunes. Et cette idée me terrifie. Je ne veux pas grandir et oublier mes meilleures années, je ne veux pas vous oublier, je ne veux pas perdre cet esprit, cette… spontanéité.
Il avait fini sa phrase avec quelques trémolos et nous le regardâmes étonnés, parce que ce n'était pas dans ses habitudes. Une sorte de mélancolie nous tenaillait. La fin d'une époque formidable, la perte de l'insouciance. Il me revint en mémoire un fragment du générique de la série *Pause café* : « On entre dans la vie, sans frapper les trois coups… »
– Moi, j'ai peur qu'un jour on se suffise plus à nous-même, continua Franck.
Je lui demandai plus d'explications. Johanna hocha la tête, comme si elle avait compris tout de suite et nourrissait les mêmes craintes.
– Je veux dire… qu'un jour, ce qu'on est les uns pour les autres ne fasse plus le poids, qu'on ait envie d'autre chose. J'ai pas envie de vous perdre. Si la vie nous fait ça…
Il n'acheva pas sa phrase, baissa la tête, arracha des brins d'herbe un par un pour éviter de nous regarder. Franck était le pitre de la bande, il n'était jamais sérieux. D'un coup, cette gravité révélait de lui une part que nous ne soupçonnions pas. Vincent n'était pas en reste et l'ambiance l'incita à confesser quelques turpitudes.
– J'ai l'impression que d'un coup, mes fringues d'ados sont devenues trop petites, je pourrais pas le dire autrement.
Il avait parlé sur un ton de regret mêlé de surprise, partageant un constat qu'il n'aurait pas pu établir quelques jours plus tôt. J'avais aussi des choses à dire, je ne m'en privai pas :
– Je sais pas ce qui nous attend, je sais même pas si on y peut quelque chose. Mais ce qu'on vit là, maintenant, n'appartient qu'à nous. On doit le vivre à fond sans s'occuper de la suite. Au moins ça, on l'aura pour toujours.
Ils firent un signe de tête qui semblait dire qu'ils étaient d'accord, nous sentions que tout était dit. Je levai la tête en repensant subitement à l'incendie, mais le ciel était propre, lavé de toute fumée. Pour chasser la solennité qui planait sur nous, Franck claqua la surface de l'eau pour nous éclabousser et nous finîmes tous dans l'étang à se faire boire la tasse. Après quelques minutes de délire et de lutte, nous aperçûmes notre navire amiral dérivant vers la plage. Nous le rattrapâmes et y grimpâmes. Le soleil tapait comme un forgeron sur une enclume, je sentis sa morsure sur mon dos et mes épaules. Nous étions serrés dans cet espace étriqué et le moindre mouvement brusque pouvait nous faire chavirer. Nous progressâmes doucement, propulsés par l'action de nos mains pagayant de part et d'autre dans un délicieux clapotis. Nous, les garçons, étions les rameurs. Johanna, elle, assise sur ses talons et dos à Calicoba Beach, laissait ses doigts

tremper de chaque côté de la proue, sa tête dodelinant légèrement. Ainsi, je pouvais déposer mes yeux à loisir sur sa silhouette, sur cette présence qui m'était devenue indispensable. La lumière nimbait ses yeux, elle dessinait des ombres changeantes et brèves sur son visage. Je saisis son profil avec gourmandise, mon regard dévalant ses courbes, s'arrêtant sur des arrondis fabuleux, des creux interdits. J'embrassai mon bonheur sans attendre, car l'instant présent n'est fait que d'impatience.

Mercredi 6 août, quelque part en Creuse.

– Mais merde Jacques ! T'avais vraiment besoin de les tuer ? T'es complètement cinglé mon pauvre !
– Tu voulais quoi ? Qu'on les laisse s'en aller ?
– C'était juste un couple qu'était venu baiser à l'abri des regards.
– Peut-être. Mais ils étaient en train de reluquer notre voiture, ils allaient faire le rapprochement.
– T'en sais rien !
– Tu sais que j'ai raison. Les flics ont perdu notre trace, ils ignorent où on est passés. Ça les aurait remis sur notre piste.
– C'est sûr que deux morts de plus c'est ce qu'y a de plus discret.
– Sois pas sarcastique. Maintenant c'est ça la règle ! On est gênés par des gens, on les flingue ! On est poursuivis par des flics, on les flingue ! Quelqu'un nous reconnaît, on le flingue ! Un type fait pas ce qu'on veut, on le flingue ! C'est la nouvelle loi des Tueurs au losange ! Pour la première fois, la vie est simple.
Antonio ne décolère pas. Il s'allume une cigarette pour passer son stress. Dans la pénombre épaisse, il regarde les deux corps inertes qui gisent au sol. Le jeune gars offre un visage dénué de toute émotion. La balle l'a fauché par surprise et dans le dos. La fille, en revanche, reste figée avec un rictus d'effroi. Quelque chose d'invisible lui déforme la bouche et ses yeux fixent le ciel englué dans une teinte proche du noir. Les dernières flammes de lumière rôdent, la nuit n'a pas encore gagné, c'est l'histoire d'une poignée de minutes.
Les deux braqueurs revenaient de leur balade lorsqu'ils les ont aperçus autour de leur voiture. Le chemin sablonneux a engourdi leur pas et ils ont pu s'approcher sans bruit. Le couple était penché sur les vitres et observait l'intérieur. La fille a testé une portière et a râlé car elle était verrouillée. Antonio allait chuchoter quelque chose à son pote quand celui-ci a tiré sans prévenir. L'homme est tombé dans une grande crispation, et la fille a frémi et opéré un demi-tour dans le même mouvement. La détonation a chevauché la cime des arbres et son écho donnait la désagréable impression de ne jamais vouloir s'arrêter. Ensuite, en distinguant dans le soir presque mort le pistolet et Jacques la visant, elle a crié. Un cri bref fauché par la vocifération de l'arme de poing. Elle a lâché un hoquet et s'est effondrée sur elle-même, à la manière des vieilles barres d'immeubles qu'on détruit à l'explosif. Ils se sont approchés d'un pas régulier, Jacques le MAC 50 toujours en main et braqué quelque part entre les deux victimes. L'obscurité empêchait de voir les détails, comme si la nuit s'apprêtait à les ensevelir. Lors de leur dernier plein, Antonio avait acheté une lampe, un gros modèle réclamant quatre énormes piles pour fonctionner. Il l'a récupérée et Jacques s'en est saisi pour illuminer la scène.
Le halo ne donne pas toute sa puissance, il a besoin de la nuit intégrale pour cela. Drôle de paradoxe, l'objet est dépendant de ce qu'il doit perforer pour exister vraiment. Jacques fixe le faisceau sur la fille. Elle est blonde, cheveux mi-longs et ondulés. Elle a noué sur le devant les deux pans de son chemisier qui dévoile son nombril. Ses jambes paraissent très blanches dans l'œil de la torche. Jacques se penche et du canon du pistolet, relève la mini-jupe.
– Oh putain, regarde-moi ça ! Elle avait prévu son affaire, elle a pas mis de culotte.
Jacques s'agenouille et caresse la toison bouclée. Antonio le pousse sur le côté d'une bourrade brusque.
– Fais pas ça !
– Elle est morte, elle s'en fout maintenant.

– Moi j'm'en fous pas !
– Calmos mon pote, c'est juste pour m'amuser un peu.
Poupard tend son bras pour toucher à nouveau le pubis châtain.
– Je plaisante pas, arrête !
Jacques suspend son geste, il a senti une violence sourde dans la voix de son complice. Les deux hommes s'affrontent du regard, c'est la première fois qu'une si grosse tension s'immisce entre eux. Il y a dans les yeux d'Antonio une fureur qui rôde et qui ne demande qu'à jaillir.
Jacques se crispe, il laisse passer quelques secondes puis, comme pour annihiler le malaise, fait glisser le rayon qui projette une mousse jaune sur l'homme à côté. Il est moulé dans un t-shirt et malgré la chaleur il porte un jean. Comme il est tombé sur le dos l'impact reste invisible. On dirait qu'il dort les yeux ouverts. Ou qu'il réfléchit au sens de tout ceci. Il a de magnifiques cheveux châtains qui font une vague vers l'arrière. Jacques le trouve séduisant. Ses pommettes saillent et au-dessus, il y a un renflement de chair qui lui fait penser à Al Pacino. Son corps est harmonieux, mais il ne bougera plus jamais.
– Tu crois qu'ils ont eu le temps de baiser ?
– Arrête, merde.
Jacques fait un geste las avec son calibre, il rend la torche à Antonio et range le flingue dans son pantalon. Il s'adosse à l'aile de la Renault, grille une cigarette, souffle la fumée, lève la tête vers les étoiles qui apparaissent une à une. Le ciel devient insondable. La forêt pleine de secrets bruisse et craque, on dirait qu'une armée les encercle. Poupard tire sur sa clope, puis désigne le véhicule du couple en tenant sa tige entre l'index et le majeur.
– On va prendre leur caisse. C'est une Renault, si c'est pas un signe du destin ça !
Antonio braque la lampe sur la forme noyée dans l'obscurité à quinze mètres environ. Il reconnaît une Renault Fuego. Il s'avance jusqu'à la calandre. Il fixe le fameux losange, son regard se perd dans le vide que la forme géométrique possède en son centre. Il a l'impression que c'est un abîme qui va l'aspirer. Le siège conducteur est complètement incliné, ce qui répond à l'interrogation de Jacques. Mendes bouge et ouvre la portière. L'intérieur est parfaitement entretenu et les clés sont sur le contact. Jacques s'approche, ses pas cassent des brindilles et son ami ressent sa présence dans le dos.
– On va transvaser nos affaires. Après on va tirer les deux macchabées dans les buissons pour retarder leur découverte.
– Et l'autre bagnole ?
– On part avec les deux. On va abandonner la Renault 18 un peu plus loin, à quelques kilomètres, on trouvera bien un autre chemin dans un bois. Comme ça, ils feront pas le rapprochement tout de suite. Ça nous donne une poignée de jours peinards avec la Fuego.
– Avec la balistique ils finiront quand même par savoir que c'est nous.
– Oui, mais pas avant plusieurs jours. En attendant, c'est comme si c'était pas nous, c'est comme si c'était pas arrivé. Cette fois j'ai récupéré les douilles.
Les deux amis s'occupent des cadavres. Ils les tirent par les bras en reculant dans la forêt. Le frottement avec le sol fait descendre la mini-jupe jusqu'aux genoux et Jacques ricane. Antonio s'énerve. Il remet le vêtement en place avec une grande délicatesse. Ses yeux foudroient son complice. Une nouvelle fois, lui, un genou à terre, son pote debout, ils échangent un regard long et profond, de ceux qui déterminent une frontière. Puis ils se détournent, match nul.

Le convoi s'ébroue, les deux voitures sortent du chemin et transpercent la nuit qui règne

désormais. Ils roulent sur de petites routes sinueuses parsemées de minuscules carrefours, festonnées de totems en granit, de croix ostentatoires et de stèles en habits de lichens. Des arbres trop penchés bordent la chaussée, leurs ombres fuyantes sous le regard des phares donnent l'impression que la forêt se déplace et les poursuit. Jacques est en première position, Antonio le serre de très près. L'air s'engouffre dans les habitacles et les brassées qui s'enroulent autour de leurs visages les rendent euphoriques. Ils sont détachés du monde, ils tracent au hasard des vents, un fil rompu ondulant à leur patte. Antonio tombe une vitesse et maltraite le moteur de la Fuego. Il déboîte et double son copain. En arrivant à sa hauteur il klaxonne et hurle comme un dément, gueule béante de squale, yeux exorbités. La roue avant gauche mange l'herbe du bas-côté, le véhicule tangue, Mendes récupère la trajectoire et se rabat en coupant la route à son pote qui freine et lâche une flopée d'insultes. Ils font ainsi la course durant une dizaine de kilomètres sans croiser un autre véhicule, sans voir une maison, sans éprouver la moindre crainte. Ils oublient qu'ils sont Les Tueurs au losange pour ne pas se souvenir qu'ils sont recherchés.

La poursuite infernale s'achève dans un minuscule recoin ne méritant pas le nom de chemin. Jacques Poupard casse des branches pour camoufler la Renault 18. Il prend le temps d'uriner dans les fougères et les pousses d'acacia. Il lève la tête et entrevoit entre les ramures des esquisses de galaxies. Une brise légère s'est levée, son passage plaque le tissu imbibé de sueur sur son dos, ce qui lui procure une sensation de caresse soyeuse. Une image traverse son esprit, il a à peine le temps de la saisir qu'elle s'est dissipée. Il a néanmoins reconnu le jeune homme qu'il vient de tuer. Il était allongé, le regard vitreux et perdu. Étonné de voir sa vie ainsi stoppée. Ce bourrelet au-dessus des pommettes. Et le flash s'est évaporé. Une fois assis à la place du passager, il regarde son complice qui l'attend et l'interroge des yeux. La seule source de lumière présente dans l'habitacle provient du tableau de bord. Antonio avait coupé le contact pour entendre arriver une éventuelle voiture pendant que Jacques cachait la Renault 18. Les vitres ouvertes laissent entrer le chant léger du vent. Dans les fossés, des insectes grésillent comme s'ils se posaient sur des résistances incandescentes. Il y a un hibou ou une chouette qui se signale. Une vache meugle quelque part dans la nuit vaste et sans griffure. Antonio se repositionne sur le siège, le tissu qui frissonne donne la chair de poule à Jacques. Il se sent en équilibre sur un fil. Le vide sous ses pieds est si profond qu'il en perd toute signification. Une tempête agite son ventre. Il sent qu'il peut se passer quelque chose, il l'espère, sans trop y croire malgré tout. Mais l'attente lui procure déjà du plaisir, une sorte d'émotion physique. Le silence se prolonge, Antonio dévisage son copain, détaille ses traits maquillés par l'obscurité. Il caresse le volant de sa paume. Il est gêné, peut-être sent-il lui aussi cette chose qui flotte. Mais il ne fait aucun effort pour la saisir, il tourne la tête, balance un crachat sur le bitume, se réinstalle pour être à l'aise et fixe la route devant lui. Mendes allume une cigarette pour se donner de l'assurance. Une question lui brûle les lèvres.

– Je me demande quelle a été leur dernière pensée.

Ils sont toujours stationnés sur le bas-côté. Jacques hausse les épaules. Il tend la main vers l'extérieur et tire sur un haut brin d'herbe émergeant du talus. Il le coince dans sa bouche et le mâchouille. L'épi qui décore l'extrémité fait ployer la tige et ressemble à un pinceau glissant sur une toile invisible.

– Je sais pas. Sûrement un truc tout bête j'imagine, du style « Qu'est-ce qui se passe ? »

– Même la fille ? Pourtant elle a eu le temps d'avoir peur, elle a crié.

– Quand on a braqué le fourgon, le convoyeur a voulu me tuer. Durant cette seconde interminable, j'ai pensé qu'à ça, qu'il voulait me tuer, qu'il allait me tuer. Mon cerveau a

levé mon bras, c'est lui qu'a tiré, pas moi. Toute cette fichue seconde, je pensais à rien d'autre.
Antonio agite doucement la tête en de légers mouvements du haut vers le bas. Il pompe sur le filtre de sa clope, fait l'effort de larguer la fumée vers l'extérieur. Leur coup de folie les a vidés, ils ont besoin de calme. La quiétude sourde de la nuit leur convient à merveille. Au-dessus d'eux, des milliards d'étoiles rivalisent de beauté, ossuaire infini de l'univers que seule la nuit parvient à exhumer.
– On est vraiment dans un coin perdu. Bienvenue chez les péquenauds. On a pas croisé une caisse.
– T'as vu la taille des villages dans le secteur ? Quand je dis village, c'est plutôt hameau qui convient. On va être bien dans ces replis de campagne. Quand tu vis ici, c'est comme si t'existais plus pour le reste du pays.
– Et la nuit, c'est encore plus flagrant, ajoute Antonio, pensif, les yeux braqués sur le ciel scintillant.
– J'aime beaucoup la nuit. Quand on faisait les trois huit, j'adorais sortir fumer à la pause pour regarder les étoiles. Faut reconnaître qu'on les voit mieux ici. La nuit te fait croire que tu es moins mauvais que le jour. Parce que le jour, on est suivi par notre ombre. Je crois que notre ombre est le reflet du côté obscur qu'on a tous, et la nuit a ce pouvoir de la faire disparaître. Tu peux oublier que tu es capable du pire, ça rend les choses plus faciles.
Ils restent sans parler un long moment, pensifs, analysant le déroulement des derniers jours, le basculement de leurs vies. Ils pensent à leurs proches, la famille qu'on ne choisit pas. Antonio a pris conscience d'un certain nombre de choses depuis qu'ils sont en fuite. Il a compris qu'en cavale, passé et futur sont abolis, ne reste que le présent, lourd et tendu, chaque seconde explosant comme les palpitations d'un cœur gigantesque.
– Tu te rends compte qu'on a perdu tout ce qu'on avait ? lâche-t-il, toujours en observant le ciel.
– Je crois que le passé, c'est simplement des morceaux de présent qu'avancent moins vite que nous. Le passé, c'est comme le coureur qu'est lâché du peloton. À un moment, il disparaît de la vue, mais il est toujours là. Et bien après que t'as franchi la ligne d'arrivée, t'es peinard, tu bois un coup, tu récupères, t'as oublié ce fichu coureur, mais il arrive quand même, il coupe la ligne et vient jusqu'à toi.
– Tu penses qu'on peut se refaire une histoire ?
– Je sais pas trop. Sûrement qu'on finit toujours par se faire rattraper, parce que tu peux pas courir indéfiniment. Même si je pouvais, je suis pas sûr que j'aimerais courir éternellement.
– Ouais, je nous vois mal galoper tout le temps. Mais sans mon histoire et sans pouvoir imaginer mon avenir, je me sens coupé du monde, nu sur une île.
Jacques balance son herbe et sort une cigarette. La flamme du briquet fait trembler son visage.
– J'aurais pas dit non à une bière. Demain, on achète une glacière et on la remplit. Faut qu'on ait un peu de logistique si on veut durer avec un minimum de confort.
– Et peut-être des sacs de couchage, comme ça on pourra dormir dehors, bien allongés, plutôt que se bousiller le dos sur les sièges.
– Ça m'étonnerait qu'on trouve ce genre de matériel dans ces contrées, vaudrait mieux compter sur des couvertures si tu veux mon avis.
– Ouais, t'as raison.
Ils allument la radio. Après avoir fait crachoter les ondes, ils se calent sur une grande station. Au bout d'un quart d'heure environ, arrive un flash info. Ils apprennent que le

corps du garde-chasse a été découvert et que les enquêteurs pensent qu'il existe un lien avec eux. Cependant, pour l'instant, précise la voix dans le poste, rien ne vient étayer cette hypothèse. Elle dit qu'il faut attendre les résultats balistiques pour en être certain. Il parle aussi d'une cabane qui aurait été occupée quelques heures. Des relevés d'empreintes palmaires ont été réalisés.

Les deux complices n'ignorent pas que dans un jour ou deux probablement, le garde-chasse figurera officiellement à leur palmarès. Leur cote va encore monter, le pays bruissera de leurs noms, de leur surnom. Dans les maisons, quand des enfants ne voudront pas se coucher ou ne seront pas sages, les parents les menaceront d'appeler « Les Tueurs au losange », les nouveaux croque-mitaines.

Jacques songe brièvement à ses parents. Il imagine avec aisance ce qu'ils font à cette heure tardive. Son père dans son pyjama à rayures trop grand, ronflant comme un sonneur, tourné sur le côté droit. Ses lunettes rangées avec soin sur la table de chevet, les verres toujours en direction du plafond, et juste à droite, sa montre gisant sur son bracelet de métal. Sa mère, elle, doit dormir sur le dos, la couverture remontée jusqu'au menton, même en été. Il la voit, les mains l'une sur l'autre reposant sur son ventre, la bouche entrouverte. À travers les fentes des persiennes, l'éternelle lumière résiduelle des lampadaires de la ville, les bruits urbains et l'écho de leur digestion permanente. Tout cela est si loin, et pourtant, il peut se souvenir de l'odeur un peu forte de la chambre où plane toujours un léger parfum de camphre ou de pommade quelconque. La tapisserie à grosses fleurs, inchangée depuis l'emménagement, aux effluves entre le papier journal et le carton humide. Gamin, il se réveillait parfois au cœur de la nuit, il se levait et entrait dans la chambre dont la porte était toujours entrouverte. Il restait comme cela, planté au pied du lit, à observer ses parents. Le seul moment où il pouvait les voir avec un visage délesté de toute tension, deux figures de porcelaine. Il ressentait une excitation à se trouver là, un peu comme un voyeur, avec le risque que l'un d'eux se réveille. Son ventre se refroidissait, un courant d'air le traversait, il écoutait le gros réveil rond planté sur ses trois pieds égrenant son tic et son tac apaisant à côté de la tête de sa mère. Il se sentait bien. Parfois il se réveillait aux avant-postes de l'aube, en boule sur le tapis, au chant des premiers oiseaux. Il se levait en silence, regagnait sa chambre et s'enfonçait sous la couverture pour replonger immédiatement dans le sommeil.

Jacques secoue la tête, chasse les souvenirs. Il allume une autre cigarette avec le mégot qui s'achève, puis le jette dehors. Il tourne la tête en tirant sur sa clope, regarde Antonio et lui sourit tout en recrachant sa fumée.

Vendredi 8 août, au village.

Jean-Paul Conti s'appuie à son balcon. Il contemple la campagne qui s'éveille. Il savoure ce moment car cela fait un bout de temps qu'il ne s'est pas levé si tôt, peut-être depuis son licenciement. La symphonie des oiseaux qui bondissent de branches en branches l'émerveille. Il a l'impression de sortir d'un très long tunnel. Les gendarmes l'ont brièvement interrogé la veille au sujet de l'incendie, sans conviction. Il se trouvait sur les lieux, mais comme des centaines d'autres personnes. Il a un mobile valable, mais personne ne l'a vu et Conti est resté très laconique. L'adjudant lui a demandé ce qu'il faisait devant chez Benedetti. Il a répondu qu'il chassait de vieux fantômes. Le gradé et son adjoint se sont regardés, puis ont haussé les épaules. Ils ont soumis leur suspect à un dépistage d'alcoolémie, ce qui leur a permis de le verbaliser pour « ivresse publique et manifeste », une façon pour eux de ne pas se sentir totalement impuissants. Ils n'ont cependant pas poussé le jeu jusqu'à le garder en cellule, ayant suffisamment de travail avec ce sinistre dont ils se seraient bien passés.

*

La bande des yeux marron est rassemblée de bonne heure au plan d'eau. Leurs vélos gisent dans le gazon. Il y a d'autres jeunes, de tous âges. Ils se connaissent mais ne se fréquentent pas forcément. La troupe est assez calme. Ils sont une trentaine de gamins, ils parlent à voix basse ou habituelle, mais personne ne crie ou ne s'excite. Tous poussés par la curiosité, tous venus voir les dégâts. Ils auraient préféré assister aux flammes ravageant les camions, mais les carcasses ratatinées et calcinées offrent un spectacle immobile qui les fascine. Une histoire s'est déroulée ici, moins d'une journée auparavant. Les portières tordues, les vitres explosées sous la chaleur, les remorques méconnaissables et le goudron qui a fondu sous l'ardeur du feu ne cessent de narrer le drame, encore et encore. L'imagination des enfants et des ados fait le reste. Ceux qui étaient présents lors de l'incendie n'en finissent pas de raconter et, au fil des minutes, ils s'emportent, exagèrent, c'est la surenchère. Rien de plus grave n'est jamais arrivé ici, au cœur du village. Alors il faut que cet événement incommensurable reste dans les mémoires, qu'il soit façonné par l'oralité, poli par la légende, colporté par la puissance collective. Il doit tenir debout tout seul, très haut et se voir de loin. Les heureux élus paradent, ils peuvent dire « j'y étais ». Chacun a son hypothèse, chacun échafaude, chacun élabore. Vincent remonte une énième fois ses lunettes sur son nez, Franck se cure une oreille avec l'auriculaire. Christophe regarde autant Johanna que les camions carbonisés. Elle porte une brassière bleue qui dénude ses épaules et découvre son nombril. Son short en jean coupé court, dont les filaments de tissu blanc entourent ses fines jambes comme les pétales cerclent le cœur d'une fleur, attire son regard. Dans sa poche arrière, il distingue la bosse du jeu de cartes, ce détail le fait sourire. Déjà, dans la tête de la bande des yeux marron, sourd l'idée de revenir à la nuit. Pour pénétrer la zone interdite, renifler le métal noirci, toucher les remorques et se convaincre que c'est réel, emporter un bout de camion, un trophée pour alimenter le moteur de l'imaginaire.

*

À distance du village, au bord des cascades de l'Obscure, dans le fracas des langues d'eau qui éclatent sur les rochers, un homme se tient bien droit, les mains dans les poches. Les pans de sa chemise à carreaux flottent sous l'impulsion de l'air déplacé par l'eau qui se déverse. Il est pensif, ses yeux marron brillent de cristaux de quartz ou de béryl. Il inspire l'air humide et frais à grandes goulées. Comme si sa vie en dépendait. Sur l'ersatz de sentier qui mène à la gorge tonitruante, une silhouette sinue sous les branches basses.

Un corps frêle, flottant dans une robe légère. La femme ralentit et une fois à deux mètres de l'homme qui lui tourne le dos, elle tousse pour attirer son attention car le torrent le rend sourd. Il se retourne, son visage mangé par une barbe luxuriante s'anime. Il fait un pas, s'arrête, ne sait comment réagir.
– Solange… ça fait un sacré bout de temps.
– Bonjour René. Oui, plus de quinze ans. Tu as donc bien reçu ma lettre.
– Elle n'avait pas de timbre, j'en déduis que tu l'as déposée toi-même dans la boîte.
– C'est vrai. Je suis venue, mais je ne voulais pas aller jusqu'à la cabane. Ça fait si longtemps.
– De quoi avais-tu peur ?
– De rien, mais toutes ces années… je ne me sentais pas… la bienvenue.
– Je n'ai rien à te reprocher.
– Je t'ai repoussé…
– Tu étais mariée, tu l'es toujours d'ailleurs.
– Je ne regrette pas ce qu'on a fait, nous en avions besoin, ça nous a fait du bien, mais c'était mal de continuer.
– Je sais tout ça. Tu n'es pas venue pour parler du bon vieux temps ?
– Non. Enfin, un peu.
– Écoute Solange, il y a presque seize ans, je suis venu faire des travaux chez toi. J'étais seul, toi, tu étais malheureuse. On a ressenti de l'attirance l'un pour l'autre, je pense qu'on a plus comblé un vide qu'autre chose. On a fait l'amour une fois, et puis une autre fois à la cabane si j'ai bonne mémoire. Tout cela est très loin et n'a plus aucune importance.
– Tu ne sais pas tout.
– Qu'est-ce que je devrais savoir ?
Solange torture ses doigts en les tordant, elle malaxe ses phalanges, grimace, cherche ses mots. Elle porte son regard sur le gros dos moussu des rochers derrière René, espérant y trouver l'inspiration ou du courage.
– Écoute René, tu dois savoir une chose, une chose que j'aurais dû te dire bien plus tôt, mais c'était pas facile. Je me rends compte que j'ai attendu trop longtemps.
L'Indien reste silencieux, il attend la suite en essayant de lire dans les yeux de Solange.
– Tu es le père de Johanna.
René vacille. Il passe ses mains sur son visage, ses doigts tremblent. Il se tourne vers l'eau qui dévale la pente en hurlant et perd son regard dans cette gorge verdoyante où le chaos de granit concurrence celui de son cœur. Il fait à nouveau face à Solange. Il est essoufflé mais reprend ses esprits. Sa voix est calme, il parle un peu fort à cause du vacarme.
– Tu es sûre de toi ?
Elle hoche la tête et son visage n'affiche que du soulagement.
– Quand on a couché ensemble, François ne me touchait plus. Il était taciturne, quelque chose le préoccupait. Il traversait souvent ce genre de phase où il restait des semaines sans désir pour moi. Il était très distant et je me sentais délaissée. Alors tu vois, quand la grossesse a été officielle, j'ai pas eu à beaucoup chercher. Tu es le père de Johanna, d'ailleurs, elle a tes yeux.
Cet argument porte plus que tous les calculs du monde. L'Indien comprend pourquoi Johanna lui rappelle sa fille Amélie, et pourquoi son cœur se serre quand il la regarde. Il ne s'était douté de rien. Il prend doucement Solange par les bras.
– Pourquoi tu me dis ça maintenant ?
Elle hausse des épaules libérées d'un poids très important.

– J'ai appris que tu avais déposé Christophe avec ta voiture. Comme Johanna est toujours fourrée avec lui, j'ai vite compris que tu avais dû faire sa connaissance, et que si ce n'était pas le cas, ça ne tarderait pas. Vous avez les mêmes yeux, tu aurais fini par te poser des questions. J'ai préféré prendre les devants. Et puis Johanna a quinze ans, François ne va pas mieux, ça fait des années qu'on n'a pas fait l'amour, il est… bizarre, j'ai l'impression qu'il vit en lui-même. Il y a un truc qui cloche mais j'ignore quoi.
– Tu le lui as dit ?
– À François ? Non, je suis morte de trouille, il ne se doute de rien, peut-être qu'il s'en moque. Pour Johanna, je n'ai pas trouvé la force, pas encore. Qu'est-ce que tu en penses ?
– Je dois d'abord digérer ça.
René l'invite à le suivre, ils font quelques pas et s'installent sur un rocher. L'Obscure jette ses longues et épaisses vagues sur les blocs de pierre comme un serpent teste l'air de sa langue. Des milliers de gouttelettes en suspension scintillent autour d'eux. La terre noire, toujours humide, largue une puissante odeur de sédiments. Ils promènent leurs yeux sur le spectacle féroce des eaux inarrêtables, sur ces masses liquides qui bondissent sans fin ni commencement, et se sentent minuscules et impuissants. René inspire l'air chargé d'humidité, c'est une sensation agréable. Son existence, qu'il pensait stable et protégée des aléas, chancelle. Solange l'observe, détaille son profil bourru, laisse dériver ses yeux vers le torrent et ses gerbes grandiloquentes. En le regardant elle se souvient pourquoi elle a craqué pour lui. René finit par parler :
– Je pensais finir ma vie tout seul. L'idée ne m'était pas désagréable. J'en ai pris plein la gueule il y a vingt-deux ans, et à un moment, j'ai bien cru que cette blessure ne guérirait jamais et qu'elle finirait par me tuer. Maintenant, toutes mes certitudes partent à vau-l'eau. Tu sais, j'avais aussi remarqué les yeux de Johanna, ça m'a frappé, mais je n'aurais jamais pensé…
– Tu l'as rencontrée ?
René se tortille sur son séant, il joue avec le fragment de bois, passe sa grosse main dans sa barbe et se frotte avec énergie comme pour chasser tout ce qui pourrait le faire trébucher.
– Il y a quelques jours, une bande de gamins est passée chez moi. Ils étaient avec leurs vélos, ils venaient de la forêt. Il y avait Johanna et…
– Laisse-moi deviner, Christophe, Vincent et Franck.
– C'est ça. Tout juste. Ils étaient ravis de découvrir cet endroit, l'étang, la petite plage. Je les ai trouvés très sympathiques, de chouettes gamins. J'ai aimé leur compagnie. Je les ai autorisés à venir quand ils le voulaient, à condition qu'ils n'en parlent à personne.
– Ils viennent souvent ?
– Tous les jours. Ils sont gentils, ils ont des jeux de leur âge, on voit qu'ils sont très liés.
– Tu as parlé à Johanna ?
– Un peu, comme avec les autres. Si je m'étais douté…
Il prononce cette dernière phrase à la manière d'un homme surpris qui pense à voix haute. La rivière dégringole en de gros soubresauts. Avec la vitesse, l'eau prend une couleur acier, elle semble damasquinée. René la contemple en ayant l'impression d'y voir sa vie qui file et qui s'entrechoque contre des éléments qu'il ne maîtrise pas. Cette nouvelle agrandit l'univers. Tout lui semble plus vaste. Le ciel, qu'il entraperçoit au-dessus de la couverture de feuilles, apparaît plus haut. Le torrent paraît filer plus vite vers son destin. Cette immensité lui fait tourner la tête. Il s'appuie du bout des doigts contre un rocher. Il inspire un grand coup, ferme les yeux.
– Ça ne va pas ? demande Solange en s'approchant.

Elle a presque les mains sur ses épaules, elle les effleure mais hésite, reste en suspens, comme changée en statue. Puis elle les appose à la manière d'un chaman, et une énergie qui était cachée là se libère d'un coup. Ils sursautent. Lui se retourne. Ils se regardent sans rien dire, se parcourent des yeux, suivent les rides aux coins des paupières, rebondissent sur l'arête du nez, plongent dans les couleurs délicates des iris. Ils se délectent du mouvement des mèches de cheveux qui s'agitent dans le tumulte de l'air. Ils savent très bien ce qui va se passer, quelque chose de plus fort que tout le reste, enseveli depuis plus de quinze années, et qui surgit parmi les ombres au cœur de l'été.

Jeudi 7 août, quelque part en Creuse.

Ce sont les oiseaux qui les réveillent. Chaque note entaillant la couche de sommeil. Ils sortent de leurs songes en état de veille. Il fait encore sombre, mais dans le ciel à l'est se répand une clarté bleutée qui leur procure une fabuleuse énergie. Ils s'étirent dans la voiture, font des grimaces d'humains endoloris, les membres perclus grincent, la viande assoupie rechigne. Une brise fraîche traverse l'habitacle de part en part. De la rosée tatoue le pare-brise. Les deux hommes redressent leurs sièges dans un bruit étouffé d'engrenage. Ils ont la bouche pâteuse et malodorante. Jacques accorde un regard à son copain. Celui-ci se frotte le visage avec vigueur. On dirait un moineau qui s'ébroue dans l'eau. Il souffle à travers ses mains, des moitiés de bâillements émergent de ses doigts. Il tente avec frénésie de faire tomber de son visage les squames de la nuit. Jacques ne peut décrocher ses yeux du spectacle. En silence, il contemple la scène et y prend du plaisir, mais ce plaisir-là lui renvoie en retour une grande frustration. Poupard se tourne brutalement vers l'arrière de la voiture, saisit une bouteille d'eau, boit longuement et sort du véhicule. Tandis qu'il fait quelques pas sur le tapis végétal, Antonio s'empare du contenant de plastique et s'abreuve à son tour. Puis il quitte aussi son siège et aperçoit Jacques qui déambule, les poings serrés, circonvolue en donnant des coups de pied las dans des tas de feuilles ou des bouts de branches. Les traits d'Antonio se crispent. Il se détourne et s'installe à quelques mètres pour uriner. Il déplace le pistolet et le glisse dans son dos. La luminosité s'est accentuée sans qu'il s'en rende compte, il prend conscience que, désormais, les formes sont bien visibles, dépourvues du flou cotonneux qui les ceint lorsque le monde baigne entre chien et loup.
Jacques pisse à son tour contre un bouleau. Non loin, deux arbres dont les ventres se frottent sous la petite houle produisent un grincement de navire fatigué. Les deux complices se rejoignent à la voiture. Chacun d'un côté, ils se font face et posent leurs bras sur le toit humide. De concert, ils allument leur première cigarette de la journée. Ils tirent longtemps dessus, pour se rassasier ou combler un manque. Puis leur tête disparaît dans un nuage gris-blanc. Jacques lance un regard en coin à son acolyte et largue les dernières fumerolles de sa bouche avant de parler.
– T'as causé pendant ton sommeil.
– Ah… Qu'est-ce que j'ai dit ?
– J'sais pas trop. Tout ce que j'ai compris c'est le mot « non ». Tu l'as dit plusieurs fois, mais pas comme quand on refuse quelque chose, c'était dit d'une façon…
Poupard cherche l'expression exacte en plissant les yeux et en les levant vers les cimes. Son œil s'allume brusquement et il s'exclame :
– Implorante ! C'est ça, t'avais l'air d'implorer comme un enfant qu'est puni.
Antonio se rembrunit, il observe l'extrémité de sa cigarette qui se consume, il tourne le fin tube de papier entre son index et son pouce.
– Sans doute un cauchemar.
– J'ai l'impression que t'en fais souvent.
– Ça se pourrait, j'sais pas, j'me souviens jamais de mes rêves. J'ai la dalle, pas toi ?
– Si. On va se trouver une boulangerie et un café.
– Ouais, bonne idée. Allez, on décolle d'ici. Une fois qu'on aura rempli nos estomacs, il faudra vraiment acheter des couvertures, j'en ai assez de dormir dans la bagnole.
Antonio tapote sur sa clope pour en faire tomber la cendre qui s'effrite sur le toit et s'installe au volant. Un rictus glisse comme une ombre sur son visage, il passe sa main sur son dos douloureux, se saisit du pistolet oublié et le remet sur le devant. Les portes claquent, le moteur s'éveille, les pneus chantent sur le moelleux du sol, la Renault

s'éloigne en cahotant tandis que l'herbe du chemin caresse son ventre noir.
Ils parcourent quelques kilomètres en roulant au hasard, laissant les premières lueurs les guider. Au bout d'un moment, ils entrent dans un bourg dont les lampadaires encore allumés prennent des allures de spectres affaiblis dans les rues encore désertes. Leurs halos se diluent dans l'air et diminuent jusqu'à se rétracter dans les entrailles des ampoules. Ils se déplacent au pas, à l'affût d'une boulangerie. Au coin d'une rue, Antonio remarque l'enseigne tant espérée. Pendant que son complice entre dans le magasin, il allume la radio à la recherche d'informations. Mais aucun flash n'a débuté lorsque son acolyte revient avec un gros sac en papier rempli de viennoiseries. L'odeur des croissants et des chocolatines se répand immédiatement.
– Le boulanger m'a dit qu'on trouverait un troquet à la sortie du village, juste après un ancien garage avec des vieilles pompes à essence bleues. Il dit que c'est tenu par une mamie un peu sourde mais que le café est bon. Il a dit aussi qu'elle se levait très tôt et que ça devait déjà être ouvert.
– Le boulanger t'a dévisagé ?
– Non, je crois pas.
– Il t'a posé des questions ?
– Non plus, il avait plutôt l'air d'avoir envie de se pieuter.
– Allons voir cette mamie.
Lorsqu'ils pénètrent dans l'antique estaminet, leur venue s'annonce par le tintement d'une clochette au-dessus de l'entrée. Une vieille porte sur laquelle est accroché un rideau à la couleur délavée par des décennies de bains de soleil. Il y a des reflets vermeils et des taches rouge groseille. Dès qu'ils sont à l'intérieur, c'est comme si le passé les avait engloutis. Le parquet qui grince, le formica rouge des cinq tables et des chaises assorties, les cadres de guingois au mur arborant des photos en noir et blanc, le comptoir de bois patiné et gondolé de trop de verres renversés et cette odeur de vieux bois transpirant les liqueurs. Une silhouette surgit d'une porte dérobée au fond de la pièce et semble se déplacer sans toucher le sol. C'est une dame très âgée. Elle se tient toute droite et il faut bien ça pour qu'on la voie dans son tablier bleu à carreaux tant sa taille est réduite. D'une grande poche située sur le devant, elle extrait un carnet aux coins rabotés par l'usage. Son visage est si ridé qu'il est impossible de lui donner un âge. Ses yeux sont enfoncés profond dans son crâne et des rides convergent à leur rivage, comme si elles tombaient dans un gouffre. Sa tête chenue repose sous une chevelure mise en plis et immobile. Elle sourit aux deux clients, parle un peu fort, sans doute à cause de son audition défaillante.
– Bonjour messieurs, je vous en prie, installez-vous. Qu'est-ce que vous prendrez ?
Les Tueurs au losange commandent en s'attablant dans un recoin. La lumière des lampes peine à venir jusqu'à eux, ils baignent dans une pénombre qui leur sied. Leurs chaises émettent un bruit à chaque mouvement, un son agréable qui berce. Il n'y a pas de musique, simplement les battements réguliers d'un cœur de pendule. En bruit de fond, la respiration profonde d'un réfrigérateur planqué sous le comptoir achève de poser l'atmosphère. Ils ne sauraient l'expliquer mais ils se sentent bien dans cet endroit. Ils n'en reviennent pas du décor. Cela les change des cafés de la région parisienne, bruyants, bondés, enfumés et résonnant des flippers malmenés et des chaises sans cesse remuées ; transpercés de lumière, en overdose de sons de cuillères swinguant dans des tasses ; traversés de gens pressés buvant cul-sec des petits noirs trop chauds et trop serrés.
La patronne s'avance vers eux à petits pas prudents. Avec ses pantoufles, elle est plus silencieuse qu'un chat. Elle dépose les deux cafés devant eux et place son plateau sous son bras dans un geste répété des milliers de fois. Jacques sort l'appoint qui disparaît

dans le tablier bleu à carreaux blancs. Sans un mot, mais avec un sourire en coin, elle se détourne et regagne son poste de guet, le comptoir ; elle veille sur son petit monde de lueurs et de bouteilles, de clochette cafteuse et de tabourets bancals. Elle est en grande partie masquée par l'imposant zinc. Jacques trempe ses lèvres dans le breuvage. Il passe sa langue dessus, sourit et se saisit d'un croissant dans le paquet que le gras a commencé à tacher. Antonio en fait de même. Ils dégustent leur viennoiserie sans parler. Ils laissent leur regard se promener dans le bistrot, détaillent les photos, le mobilier, se jettent des coups d'œil et boivent un peu de café pour faire passer leurs bouchées savoureuses. Poupard se détend, il prend ses aises, allonge ses jambes. Toute trace de contrariété a disparu de sa figure. Un tintement survient, la porte branle, un homme entre tout droit sans hésitation et file vers le comptoir. Sa voix tonne.
– Salut Berthe, voilà le journal.
– Merci Robert, passe une bonne journée.
L'homme a déjà tourné les talons et lève une main en guise de réponse. La porte se referme, c'est comme s'il n'était jamais entré. Berthe déplie le canard. Debout, elle commence sa lecture. Le quotidien la cache en totalité, en revanche, ce que Jacques et Antonio voient parfaitement, c'est le gros titre, en caractère épais et gras : « Où sont passés Les Tueurs au losange ? » Les deux hommes se regardent par réflexe. Ils éprouvent en premier lieu une crainte sourde, celle d'être reconnus. Puis en quelques secondes, cette angoisse se mue en excitation, celle de se mouvoir dans un parfait anonymat. C'est une expérience fabuleuse qui leur apporte de l'adrénaline et la jouissance de berner tout le monde. L'espace d'un instant, la fierté les tenaille. Tant et si bien qu'ils voudraient pouvoir se lever et proclamer en bombant le torse « Hé ! c'est nous Les Tueurs au losange, ça vous la coupe hein ! » Ils sont comme deux gamins qui ont cassé un carreau et qui écoutent les adultes se demander qui a bien pu faire le coup.
Une ombre passe devant une fenêtre et coupe la frêle lumière du jour. La porte s'ouvre à nouveau en tintant, un homme dans la cinquantaine s'avance. Il arbore une casquette de base-ball sale et avachie, sa bedaine le précède avantageusement. Il porte de grosses moustaches noires tissées de fils gris.
– Salut Berthe, tu me sers un kawa s'il-te-plaît.
La patronne baisse son journal, fait un signe de tête accompagné d'un petit sourire. Elle se tourne et se met à l'ouvrage. Le percolateur se racle la gorge, vibre, monte en puissance. Un coude sur le zinc, le type opère un tour d'horizon, il remarque Jacques et Antonio dans le coin, la tête dans la pénombre. Il fait un signe dans leur direction en mettant deux doigts sur la visière de son couvre-chef. La machine se tait, Berthe manipule une soucoupe dans laquelle elle dépose la tasse fumante. Une cuillère résonne, elle glisse un sucre à côté et dépose le tout sur le comptoir. Le moustachu s'intéresse à sa commande, plonge le sucre et tourne sa cuillère avec lenteur. Il se tord le cou pour jeter un œil vers les deux gars assis et silencieux. La mamie reprend sa lecture. Le gros titre arrive sous les yeux du client.
– Une sacrée histoire ces tueurs, hein, Berthe.
– Oui, comme tu dis.
– Voilà t-y pas qui z'ont perdu leur trace. Tu me diras bien, quand même ! Avec les moyens d'aujourd'hui, le nombre de flics dans ce pays, y sont pas foutus de mettre la main dessus.
– Oui, si c'est pas malheureux.
– Deux bons à rien ces types. Et ça tue sans hésiter, aucun respect pour la vie. J'te raccourcirais ces gaziers moi, ça traînerait pas. Mais maintenant qu'y z'ont enlevé la peine de mort, en admettant qu'on finisse par les arrêter, y vont se la couler douce en

taule. Aux frais de la princesse. Une honte j'te dis.
Berthe rabat le haut du journal et fait un signe de tête pour signifier qu'elle est d'accord ou pour avoir la paix, puis elle redresse le canard.
– Et si ça se trouve, y z'ont pas fini leurs saloperies. Avec cette race-là, on est jamais au bout de nos surprises. J'ai l'impression qu'y a de plus en plus de délinquance. C'est comme les pédés, on dirait qu'ils se reproduisent plus vite que les rats.
Cette dernière tirade se confronte au silence. Elle rebondit longtemps sur les murs du troquet. Jacques se crispe sur la chocolatine qu'il vient de commencer. Antonio observe, son regard alterne entre son pote et le mec à casquette. Après sa logorrhée, il se met à siroter son café. Il continue à lire la première page tremblante que Berthe lui offre. Mendes détaille le visage de son ami. Il est tiraillé, mais tout son être reste impénétrable. Ses yeux fixent le visiteur. Il lui semble que ses narines sont gonflées, comme un taureau qui s'apprête à charger. Le son de la pendule devient omniprésent. Le langage corporel de Jacques ne respire plus la sérénité. Il est tendu, les jambes sont revenues sous sa chaise. Ses bras se sont rétractés vers la tasse. Son regard donne l'impression qu'il est perdu dans des pensées lointaines, nébuleuses. Il se remet à mâcher sa chocolatine, fait passer le morceau avec du café, sa tête bascule en arrière pour vider la tasse.
– Bon, c'est pas tout ça hein, mais j'ai un chargement à livrer. C'est pas ces putains de Tueurs au losange qui vont faire mon boulot. Y a les honnêtes gens et y a les autres, les parasites. J'te le dis Berthe, ce pays part en couille. Y a plus d'autorité, plus de morale, quand j'vois nos jeunes aujourd'hui… Tu sais c'qui leur ferait du bien ? Une bonne guerre tiens ! Ça leur remettrait les idées en place.
Berthe abaisse le journal d'un geste vif. Elle plante ses yeux dans ceux de l'homme.
– Qu'est-ce que t'y connais à la guerre toi ? Si tu en avais fait l'expérience, je te garantis que tu ne la souhaiterais à personne.
– T'énerve pas, c'est façon de parler.
– Parfois il vaut mieux se taire que de passer pour un con. Mais c'est toi qui vois.
L'homme encaisse. Il rajuste sa casquette, bombe son torse, lâche de la monnaie à côté de sa tasse et fait demi-tour. En sortant, il jette un œil vers Jacques et Antonio qui feignent de l'ignorer. La porte n'a pas encore touché le chambranle que Jacques se lève avec une vivacité de félin. Il traverse la salle à grands pas et sort. Antonio pressent que quelque chose se prépare et qu'il ne va pas aimer ça. Il enfourne ce qui reste de son croissant et se lève avec précipitation. Pour ne pas attirer l'attention, il fait l'effort d'un signe vers la patronne et marmonne un « bonne journée » inaudible en continuant à mâcher. Quand il se retrouve sur le trottoir, il remarque un poids lourd garé sur la gauche avec les feux de détresse allumés. La portière conducteur est ouverte et il discerne le gros type à casquette à l'intérieur. Il est penché vers la route, comme s'il discutait avec quelqu'un. Ses bras se lèvent subitement dans un geste défensif. Une détonation retentit. L'onde éclate comme un obus et se répand dans toute la rue. Antonio se met à courir en direction du camion et découvre Jacques en train de ranger son pistolet. Le chauffeur est à moitié couché sur le siège passager. On ne voit plus que sa bedaine, sa jambe gauche tressaute. Ça n'a l'air de rien, mais Antonio ne peut supporter la vue de ce membre qui gigote.
– Faut pas rester là, t'as dû réveiller tout le village avec tes conneries !
Ils sprintent et bifurquent dans une ruelle perpendiculaire pour retrouver leur Fuego. Les portes claquent. La voiture démarre dans un rugissement. Quatre secondes plus tard, elle n'est plus là. Antonio improvise, il choisit la route qu'il va emprunter au dernier moment, il écoute son instinct. Jacques regarde fixement la chaussée, évite de se tourner vers son ami. Ses pensées ressemblent à un volcan. Il est satisfait et la seconde qui suit, il

est plein de frustration et de remords. Il voudrait revenir en arrière, juste avant de tirer sur le routier, mais il est incapable de déterminer si c'est pour l'épargner ou pour le trouer comme une passoire. Ils roulent sans se dire un mot. D'une certaine façon, ils sont en état de choc. Les engrenages tournent. Ils n'ont jamais cessé de tourner. Des éléments se mettent en place. Antonio comprend certaines choses, ou croit comprendre. Il avance sur le chemin qui mène à Jacques. Il s'aperçoit qu'il s'est menti depuis longtemps, qu'il avait vu ou subodoré certaines choses. Ils gardent les yeux plantés sur le prochain virage, un peu raides dans leurs sièges. Ils pensent, imaginent, évaluent leurs secrets respectifs. Il y a des rideaux qui tombent, trop lourds pour des tringles convenues. Poupard se crispe parce qu'il craint qu'un certain sujet soit abordé, Mendes se tait parce qu'il commence à se demander s'il n'a pas à côté de lui une bombe faite d'une substance très instable. Un explosif dont il se rend compte qu'il ne sait pas grand chose.

Ils vagabondent sur des départementales et des petites routes à peine plus larges que leur voiture. Les seuls mots que Jacques prononce sont des ordres de copilote « à droite, tout droit, à gauche ». Antonio préfère rester silencieux car il a peur de ce qu'il pourrait dire. Peur de la manière dont ça sortirait, du résultat sur leur équipée. Toute la journée la Renault mouline sur des chaussées déformées, tortueuses, ombragées ou mises à découvert par des pâturages festonnés de moutons ou de vaches beiges placides. Ils ont vu le soleil se hisser comme un mime fatigué, avec une lenteur trompeuse. Maintenant ils basculent sur l'autre versant de la journée. Leurs estomacs s'insurgent, le bourdonnement du moteur emplit l'habitacle, vibre à leurs oreilles, il fait déjà très chaud. Leur état hypnotique est si profond qu'ils ont oublié d'allumer la radio pour se tenir informés. Les deux hommes savent à peu près où ils se trouvent, mais ces noms sur la carte ne leur disent rien. Tout est exotique. Des bleds à coucher dehors. Des assemblages de quelques maisons au milieu de nulle part. Des forêts interminables. Un pays boursouflé de nature, presque entièrement dépouillé de toute activité humaine. L'événement du matin est lentement digéré. Ils s'extirpent avec peine de leur hébétement. Au bout de longues heures ils en viennent à penser que le matelas de silence est désormais assez épais pour s'aventurer sur le terrain de la parole. Il faudra tâtonner, ne pas se précipiter, rester prudent et se méfier des écueils des non-dits. Les contingences du quotidien sont parfaites pour renouer la discussion.
– Dès qu'on voit un magasin, on s'arrête pour acheter à manger. Il nous faut une glacière et des couvertures aussi.
– Il vaut mieux que tu y ailles seul. Je resterai au volant, c'est plus discret.
– L'heure du flash est passée, on n'a pas pensé à écouter la radio.
– Je vais quand même l'allumer, il y a un point toutes les heures.
– Tu crois qu'on a fait combien de bornes depuis ce matin ?
« Ce matin ». Deux mots chargés d'englober l'exécution du routier.
– J'sais pas trop. On roule pas vite sur ces routes. Du soixante à l'heure de moyenne à tout casser. On a dû faire dans les deux cents ou deux cent quarante kilomètres, mais pas en ligne droite, loin de là. Je suis un peu perdu. Va falloir penser à faire le plein.
– En tout cas, sur la carte, on est au milieu de nulle part. À côté, le trou du cul du monde paraîtrait comme une station balnéaire à la mode.
– C'est pile c'qui nous faut.
Ils roulent vitres ouvertes, l'air les chahute et leur fait du bien. Il chasse les relents de pensées, apporte les bruits des prés et de la forêt toujours plus ou moins présente. Leurs yeux déroulent des kilomètres de haies ébouriffées, les vaches ne lèvent même pas la tête à leur passage et le soleil les poursuit de ses doigts brûlants. Au détour d'un virage ils tombent sur un panneau indicateur et entrent dans un village. Ils sont si surpris qu'ils

n'ont pas le temps d'en lire le nom. Le bourg est un peu plus important que ceux qu'ils ont transpercés depuis le matin. Il y a quelques mémés tirant des cabas à roulettes et des hommes à la terrasse d'un troquet. Devant une boulangerie, un petit camion d'une minoterie stationne sur la chaussée avec des feux de détresse. Son chauffeur s'affaire à l'arrière avec des sacs de farine de cinquante kilos. Ils suivent la rue principale qui s'étire et partage le village en deux parties égales. Un ancien, assis sur un banc sous un sycomore, s'appuie sur sa canne et les regarde passer. Cela leur donne la désagréable impression que tous les yeux du coin sont braqués sur eux et que quelqu'un, caché derrière les murs d'une maison, appelle les gendarmes.

– Je pensais pas que ça tournerait comme ça.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Antonio en scrutant les abords de la rue.

– Ben, on est libre maintenant. Malgré ça, on a perdu quelque chose. Je ne suis plus jamais tranquille. Tu sais, la sérénité de se poser à une terrasse, sans craindre de se faire arrêter. Avant, je dormais comme un bébé. Là, au moindre bruit, un rongeur qui passe sur les feuilles, je me réveille, et j'ai le cœur qui s'emballe pour rien.

– Rassure-toi, je suis pareil. C'est peut-être parce qu'on est pas habitués.

– Non. C'est la loi de la vie, tu gagnes un truc, t'en perds un autre en échange. Dans cette vie-là, faut être bon au troc. On peut plus être serein avec un boulet au pied, mais on est libre avec une boule au ventre.

Antonio reste pensif tout en avisant les moindres recoins du centre-bourg. Il jette un œil dans le rétroviseur, par pur réflexe. Il se tortille sur son siège pour trouver la meilleure position et se sort une cigarette d'une main, en tapotant sur le cul du paquet. Jacques l'imite.

– Bon, tu vas te garer dans une petite rue. Je vais aller chercher à bouffer à la boulangerie, là où était arrêté le camion. Après on verra si on peut trouver le reste, s'il y a un petit supermarché ou un truc comme ça.

La Fuego se gare entre deux grands pots de fleurs. Jacques s'extirpe et disparaît à l'angle de la rue. Antonio monte le son de la radio qui était en sourdine. Il laisse son regard vagabonder. Une oreille sur le flot de notes qui s'échappe des enceintes, l'esprit un peu las, il se prend à détailler la forme des fleurs du massif qui débordent du pot au-devant du capot. Des abeilles passent d'une tige à l'autre, il y en a des dizaines. Il se demande où peut bien être située leur ruche. Perdu dans ses considérations, il ne voit pas, face à lui, le véhicule bleu qui s'enfile dans la ruelle. C'est une 4L de la gendarmerie. Elle n'a pas de gyrophare sur le toit, mais une longue antenne rabattue sur l'arrière comme une mèche de cheveux. La voiture surgit dans le champ de vision du fugitif quand elle est presque à son niveau. Maudits bouquets !

Il se crispe dans l'instant. Sa main descend sur son ventre. Il a l'impression que tout le sang de son visage s'écoule par ses pieds. Il y a deux hommes dans la 4L. Ils posent leur regard sur la Fuego, sur le conducteur intranquille, une fraction de seconde un air de surprise glisse sur leur figure. Ils se regardent, reviennent à Antonio. Leur expression a changé, il en est certain. Cependant le véhicule poursuit son chemin au ralenti. Antonio vise le rétroviseur extérieur droit. Il y voit les feux stop du véhicule bleu allumés comme de grands yeux menaçants. Mais surtout, il est convaincu que le passager se tord le cou pour lire l'immatriculation de la Fuego. La tension monte, leur fuite les a maintenus dans l'ignorance. Poupard et Mendes ne savent pas si le jeune couple a été découvert, ils ne savent pas si la voiture est recherchée. Il est tenté de démarrer en trombe. Fuir, rouler le plus vite possible. Rouler comme un dingue jusqu'à ce que cette oppression quitte son corps et son esprit. Puis il pense à Jacques. Il ferme les yeux, souffle, tire sur sa cigarette, tente de se calmer. Un œil dans le rétroviseur. La 4L tourne à gauche sur la rue

principale. Elle semble s'éloigner. Tous ses muscles se relâchent, les pieux plantés dans son cou disparaissent. Il a l'impression de se répandre sur le siège. La poussée de stress a emballé son cœur, il lui faut un peu de temps pour retrouver un rythme plus calme. Il tend ses mains au-dessus du volant. Elles tremblent et vibrent de toute la frayeur qu'il vient d'éprouver. Les minutes s'écoulent. Antonio ne se sent pas en sécurité. Il se raisonne, s'accuse de devenir paranoïaque, mais rien n'y fait. Une furieuse envie de filer le tenaille. Un coup d'œil sur sa montre, il se retourne pour aviser le trottoir et l'angle où a disparu son ami. Il se réinstalle dans le siège, caresse le volant du bout des doigts. Sa cigarette se termine, il la propulse à l'extérieur et en allume une autre. Il monte encore le son de la radio, mais ne porte aucune attention à l'émission en cours.
Deux têtes surmontées d'un képi surgissent au coin de la rue.
– Chef, on devrait pas attendre les renforts ? Si c'est ceux qui ont tué le routier, ils sont très dangereux.
– Dans une carrière, on n'a pas deux occasions comme celle-là. Si on le chope, tu seras félicité par le général en personne et ta demande de mutation sera bien partie. Quant à moi, je passerai adjudant. C'est comme je te le dis mon gars. Allez, on y va, la gloire, ça se gagne pas derrière un bureau, et puis on a l'effet de surprise pour nous.
Le gradé n'en mène pas large malgré ses paroles encourageantes. L'appât d'un coup d'éclat est cependant plus fort que la peur. Les deux gendarmes traversent la chaussée et progressent arme en main vers la Renault. Ils sont en partie masqués par les fleurs d'ornement qui encadrent la Fuego. Ils bondissent sur la portière, braquent Antonio qui se fige. Ils sont côte à côte, obnubilés par cet homme qui correspond au signalement qu'ils ont reçu au petit matin. Stressés, ils hurlent pour se rassurer. Antonio lève les mains, mais l'un des militaires lui ordonne en vociférant de les poser sur la tête tandis que l'autre lui crie de les mettre sur le volant. Les éclats de voix courent dans la rue, rebondissent dans le calme de la fin de matinée. Le gradé ouvre la portière d'une main et tient maladroitement en joue le conducteur. Son camarade recule, braque aussi le suspect, ne sait trop que faire. Il s'apprête à demander à l'homme au volant de sortir de la voiture, mais son chef lui intime l'ordre de ne pas bouger. C'est la confusion. Jacques débouche à l'angle de la rue. Les cris l'alertent. Il voit les deux militaires s'acharner sur son pote. Il lâche le sachet qu'il tient ainsi que la baguette de pain et sort son MAC 50. Il accélère en prenant soin de ne pas faire de bruit. Il se trouve maintenant à trois mètres des flics. Le plus jeune se retourne. Il aperçoit l'arme dirigée sur lui et blêmit. Peut-être a-t-il le temps de distinguer l'éclair qui jaillit du canon. Peut-être que son cerveau a le temps d'enregistrer le fait qu'il est déjà mort. La balle entre sous son œil droit, il s'effondre comme si son corps avait disparu de ses vêtements. Le gradé sursaute à la détonation. Il tourne la tête, ouvre la bouche pour parler, mais une balle le frappe en plein thorax.
– Démarre, démarre ! hurle Jacques en contournant la voiture.
Deux corps inertes aux jambes emmêlées gisent sur le trottoir. À côté, les abeilles butinent et leurs bourdonnements accompagnent les âmes des deux gendarmes.

Vendredi 8 août, au village.

Nous nous lassâmes de l'observation des camions brûlés au bout d'une heure et décidâmes de changer d'air. En passant devant la boutique du père de Johanna, je vis le gros titre du journal de la région placardé comme chaque jour sur la devanture : « Les Tueurs au losange dans la région ! Ils continuent leur sanglante équipée en tuant un routier et un gendarme. » J'eus envie d'en savoir plus. Des tueurs dans le coin, c'était de l'inédit.

– Hé, vous avez vu ça ? Attendez, je vais chercher les nouvelles.

Le groupe s'immobilisa devant le bureau de tabac-presse tandis que j'entrai. Monsieur Peuch se tenait tout ramassé derrière sa caisse, il sursauta quand j'entrai et referma précipitamment un magazine qu'il dissimula sous sa banque. Il se leva et lissa sa blouse tandis que je lui adressai un bonjour. Je n'aimais pas ses yeux de fouine trop brillants. Pendant longtemps, je n'avais pas su pourquoi il me mettait mal à l'aise, maintenant il était évident que cela venait de son regard. Je pris le quotidien et me présentai pour régler. Il me restait un peu de monnaie au fond d'une poche. Sur le côté, empilés sur un présentoir, quelques Rubik's Cube offraient leurs faces multicolores aux clients.

Après avoir rejoint mes amis, nous trouvâmes un endroit tranquille pour en apprendre plus sur ces tueurs dont nous entendions vaguement parler depuis quelques jours. Sur un des bancs du parc, à l'ombre d'un chêne centenaire, moi assis en tailleur tenant le canard et les autres massés autour, nous lûmes. Rien que le titre était impressionnant. Dans le coin, il ne se passait jamais rien. Le dernier événement marquant avait été la disparition, à Pâques, d'une adolescente venue en vacances avec ses parents. Ça avait pas mal agité le village, mais très vite, on avait parlé de fugue. D'ailleurs, trois jours après qu'elle eut disparu, ses parents étaient rentrés chez eux dans l'éventualité qu'elle s'y soit rendue. Nous ignorions ce qui était advenu d'elle et je me rendis compte que nous avions complètement oublié cette histoire. En dessous du titre il y avait une photo d'un camion garé devant un troquet. Portière ouverte.

Je tournai la page pour lire l'article. Je sentais le poids de mes trois amis sur mon dos et mes épaules, ils tendaient le cou. Nous parcourûmes les lignes avec une grande curiosité, les phrases chocs résonnant en nous comme des coups de cloches lugubres et solennels. Le journaliste racontait qu'au nord du département, un routier avait été tué par balle de bonne heure la veille.

> À l'heure où nous écrivons ces lignes, il n'est pas certain que Les Tueurs au losange soient impliqués dans la mort d'un chauffeur routier dans le bourg de La Pierre Jaune. Cependant, le témoignage de la patronne d'un café va dans ce sens. D'autre part, les empreintes relevées sur les tasses qu'ont utilisées les suspects parleront sans tarder. Plus tard dans la journée d'hier, vers midi, une patrouille de deux gendarmes a fait l'objet de tirs dans le village de Mako, à quelques dizaines de kilomètres au sud du premier crime. Sans que l'on en sache plus sur les circonstances de la fusillade, un des militaires y a trouvé la mort tandis que le second se trouve dans un état grave. L'analyse balistique qui a été commandée saura dire si les munitions ont été tirées avec les armes de service subtilisées par Les Tueurs au losange lors de leur première escarmouche avec les forces de l'ordre, dans la nuit du 4 au 5 août en région parisienne, et qui avait déjà coûté la vie à un motard de l'institution. Néanmoins, nous pouvons affirmer que les auteurs du meurtre du routier et du gendarme de Mako sont les mêmes car des témoignages convergents signalent la présence d'un véhicule Renault Fuego. Ce sont des faits d'une extrême gravité qui se sont déroulés. Ils témoignent d'une grande violence et de la dangerosité totale des Tueurs au losange, s'il s'agit bien

d'eux. Leur équipée sauvage sème presque chaque jour des cadavres sur leur chemin sanglant, et personne ne peut dire ce qu'ils feront demain, ni où ils se trouveront. En outre, les enquêteurs font le rapprochement avec la disparition de deux personnes, un homme et une femme, qui ont été vus pour la dernière fois le mercredi 5 août en début de soirée, et qui circulaient à bord d'une Renault Fuego identique à celle utilisée par les malfaiteurs. D'après une source proche du dossier en préfecture, il semblerait que, pour l'instant, la trace des fugitifs ait été perdue. Plus d'informations dans notre prochain numéro.

– Mako ! Mais c'est pas loin d'ici putain ! s'exclama Vincent.
– Ouais, c'est en Creuse, à trente bornes je crois, répondit Johanna.
– Vous vous rendez compte, c'est une histoire dingue ! Il y a des tueurs qui rôdent par chez nous, mazette.
– Calme-toi Francky, Mako c'est pas vraiment tout à côté et la route est mauvaise. Ils peuvent prendre n'importe quelle direction, et puis, qu'est-ce qu'ils viendraient foutre ici ?
– J'ai traversé une ou deux fois Mako, c'est pas non plus la folie là-bas, les corbeaux volent sur le dos comme on dit.
– C'est vrai Vince, on peut pas savoir ce qui va arriver. Mais j'ai du mal à croire qu'ils vont passer par ici. Chez nous, il se passe jamais rien, dit Johanna.
– T'aurais pensé que les camions de Benedetti crameraient ? demanda Franck.
Chacun était à réfléchir à cette colossale nouvelle, cette irruption de la folie du monde jusque dans notre terre cachée et perdue. Je crois que nous ne parvenions pas à déterminer si c'était un mal ou un bien. L'éventualité d'une fusillade comme dans les films titillait notre imaginaire, mais cela nous semblait tellement improbable. Je voyais mal l'adjudant de la brigade balancer des pruneaux en pleine rue. Personne ici, même les plus anciens, n'avait jamais vu les gendarmes autrement qu'au bord de la route, képi vissé sur la tête, les pouces accrochés au baudrier. Les gens du coin avaient beaucoup de respect pour les pandores. Les fois où je m'étais trouvé à côté d'eux, j'avais toujours été fasciné par leur pistolet bien planqué dans cet étui de cuir noir. Ils étaient les seuls individus autorisés à porter une arme à la hanche, comme les shérifs de l'ouest, et ça, ce n'était pas rien. Je crois que ça renforçait le mythe. Ce qui était le plus angoissant, c'était l'homme et la femme disparus. Quand il y a un mort, ça fiche un coup, mais l'histoire s'arrête là. En revanche, avec des disparitions, on ne sait rien, et l'imagination travaille. Surtout avec des tueurs dans les parages.
– Ça va pas arranger nos affaires cette histoire, marmonna Johanna.
– Pourquoi tu dis ça ?
Elle haussa les épaules, comme si c'était une évidence.
– Vince, si des tueurs traînent dans le coin, nos parents vont devenir hystériques, on pourra plus sortir de chez nous.
– Putain ! J'y avais pas pensé. T'as raison, on va se faire cloîtrer sans tambour ni trompette, râla Franck. Il continua :
– Et adieu les bons moments à l'extérieur, moi qui voulais aller mater les pépées au plan d'eau.
– Surtout faut pas qu'on en parle à nos vieux.
– Te casse pas, Vince, dit Johanna, toutes les télés en parlent depuis le début de la semaine, ils sont tous au courant. Notre seule chance c'est que demain les tueurs soient vus assez loin d'ici.
– Ouais, sinon on est bons pour le mitard les amis. Je donne pas deux heures pour que quelqu'un lance la rumeur que c'est eux qui ont fait cramer les camions de Benedetti,

ajoutai-je.
– Quand ça s'est passé, ils étaient pas encore dans le secteur, ça tient pas. Cette histoire me donne envie de revoir *Bonnie And Clyde*, dit Johanna.
– Ou *Canicule*, avec Lee Marvin, rétorqua Franck.
– Et pourquoi pas *Guet-apens*, avec Steve McQueen, proposa Vincent en remontant ses binocles.
– J'ai un faible pour le Peckinpah, dis-je.
– On va chez moi ? demanda Franck. J'espère que la cassette est pas trop usée, depuis le temps qu'on la regarde.
Le silence entérina la proposition. Le grand-père de Franck avait aménagé une pièce spécialement pour nous. Elle était exiguë, mais nous nous y sentions bien. Il y avait un vieux canapé enseveli par des gros coussins un peu vieillots, mais nous adorions y passer du temps, vautrés, à parler de tout et de rien, à nous gaver de confiseries et surtout, taper dans la réserve de bons films de Franck. Je repliai le journal et nous prîmes la direction de chez lui. Au loin, il me sembla entendre le tonnerre, mais le ciel était dégagé et d'un bleu limpide.

Nous roulâmes lentement, observant le centre-bourg dans ses moindres détails. L'atmosphère était lourde, et ce n'était pas seulement dû à la chaleur. Il y avait quelque chose de changé au village. Il y avait plus de têtes aux fenêtres ouvertes et derrière les pots de géraniums. Des hommes se tenaient appuyés à leur portail, et leurs yeux suivaient les véhicules qui passaient. Parfois, ils levaient une main en signe de salut. Ici, tout le monde connaissait tout le monde. La moindre voiture était identifiée, pas besoin de lire les plaques minéralogiques. L'incendie chez Benedetti avait créé une onde de choc. Ce panache de fumée presque au cœur du village, ces flammes si proches des habitations. Les habitants venaient de comprendre que la sécurité était un concept très surestimé, que tout était fragile, très fragile, et surtout, temporaire. Nous eûmes la sensation d'être des cavaliers pénétrant dans une petite ville de la Frontière, avec tous ces gens nous dévisageant, se demandant si nous étions armés, si nous étions des hors-la-loi ou des chasseurs de primes. Il ne manquait que la musique sautillante d'un piano droit émanant d'un saloon. Mais nous chevauchions des bicyclettes, c'était beaucoup moins cinématographique, quant à nos armes en plastique, elles étaient remisées dans nos chambres, sous un fatras de magazines et de BD. Ces imitations de flingues en disaient énormément sur notre évolution. Quelques mois en arrière, nous jouions encore avec, nous cachant dans la forêt, montant des embuscades. Nous prenions des postures de héros, nous imitions la geste de Clint Eastwood, Charles Bronson, Burt Lancaster, James Stewart, Robert Mitchum ou l'inévitable John Wayne. Je me souviens avoir beaucoup travaillé sur la démarche unique d'Henri Fonda, éternel Frank dans *Il était une fois dans l'Ouest*. Mais je ne possédais pas son regard bleu acier, si percutant, peut-être la seule paire d'yeux qui pouvait rivaliser avec Monument Valley et le Grand Canyon. Désormais, si nous éprouvions encore le désir de jouer aux cowboys, un sentiment étrange qui grandissait dans nos cœurs nous suggérait que ce n'était plus de notre âge, et nous en retirions un regret amer. Nous entretenions malgré tout l'espoir chimérique que cela reviendrait, les allures mémorisées des stars hollywoodiennes et leurs répliques rangées dans un coin de nos têtes, prêtes à jaillir, à Tombstone, El Dorado ou Dodge City.
Nous traversâmes le bourg sous la lourdeur des rais de soleil. Malgré le calme apparent, tout le village était en éveil. Quelque chose planait. Le risque de voir Les Tueurs au losange ici n'était plus de la fiction.

Franck pesta en découvrant la K7 non rembobinée. Avachis dans le vieux canapé ramollo que son grand-père avait déniché dans un vide-greniers, nous nous régalâmes encore une fois devant *Guet-apens*. Comme nous étions entassés sur les coussins, je me retrouvai collé à Johanna. La chaleur qui émanait de son épaule et de son bras m'irradiait et son odeur naturelle serpentait sous mon nez. Au bout de quelques minutes, nos mains se trouvèrent. Johanna affichait un visage placide, je l'imaginais heureuse de ce qui se passait. Elle me jeta un fugace coup d'œil, plein de malice et d'espièglerie, et cette flèche décochée m'électrisa tout entier, me laissant dans un mélange de plénitude et de contentement. Depuis, j'ai revu ce film à plusieurs reprises, et rien que me replonger dans ces images me fait éprouver un peu les sensations qui m'avaient irrigué ce jour-là.
La manière de filmer de Sam Peckinpah nous prenait à la gorge, peut-être avec moins de poigne que *La Horde sauvage* et *Les Chiens de paille* que nous avions visionnés deux ans avant – en cachette parce que nos vieux trouvaient que c'était trop violent. Mais quand même ! La présence de Steve McQueen, rien que lui, c'était du bonheur. Je trouvais Ali MacGraw très belle – il y avait une ressemblance avec Johanna, mais j'étais incapable de dire quoi. La grand-mère de Franck avait mis à profit la durée du film pour faire un gâteau au yaourt. Elle y avait ajouté des noix et même si c'était la fin de matinée, nous le dégustâmes encore tiède en buvant de l'Orangina bien frais. Quand on est adolescent, que la vie file à toute allure, que tout nous éblouit, que la complexité de nos caractères s'affirme en même temps que notre « Soi », on ne se rend pas compte que l'on vit des moments fabuleux, dénués de tension, tout entier trempés dans la joie et le plaisir. C'était une de ces tranches de vie que nous vivions là, la savourant avec gourmandise en croyant qu'il y en aurait des tas d'autres.
Après avoir quitté la maison de Franck, nous nous installâmes au bord de la route, à l'ombre d'un cèdre, écoutant la nature et son orchestre ample et permanent. La brise soufflait toujours mais elle était annihilée par la chaleur même s'il n'était pas encore midi. Le talus nous apportait un peu de fraîcheur, et la silhouette du cèdre nous maintenait à l'abri du feu du ciel.
– On devrait camper ce soir ou demain, avant que nos parents nous attachent à une laisse.
Johanna avait le chic pour prendre la parole après un silence.
– J'suis d'accord, m'est avis qu'on est déjà en liberté conditionnelle depuis ce matin mais qu'on le sait pas encore, dis-je.
– Tu parles, c'est mort de chez mort. Maintenant c'est trop tard, avec ces tueurs dans la nature, ils sont pas près de nous lâcher la grappe. On pourra s'estimer heureux si on peut camper sur la pelouse chez nous, ajouta Franck.
– C'est une idée ça ! Francky, t'es un génie, même si tu l'as pas fait exprès, dit Vincent. Il suffit de dire à nos parents qu'on campe chez Francky, et Francky dit à ses grands-parents qu'on campe tous chez Christophe. Ils ne se méfieront pas parce qu'on l'a déjà fait plein de fois. Et pendant ce temps-là, on sera à Calicoba Beach.
– Mouais, c'est risqué. Et s'ils appellent chez Francky pour vérifier ? Où chez moi dis-je.
– Ça m'étonnerait, ils ne l'ont jamais fait, et comme je l'ai dit, ce n'est pas la première fois qu'on campe chez l'un de nous, répondit Vincent.
Franck regarda dans son dos pour vérifier que personne ne pouvait nous entendre. Nous glissâmes sur un long silence, accaparés à mesurer les risques encourus. Nous interrogeâmes Johanna du regard. Pour les questions de bien et de mal, de ce qui se faisait et ce qui ne se faisait pas, c'était elle le juge de paix. Elle posa ses yeux sur nous à tour de rôle, sondant ce qui se trouvait dans nos caboches, cherchant un lien qui lui donnerait une certitude. Elle n'aimait pas mentir, quelle que soit la situation, quelle que

soit la raison.
– J’aime pas raconter des craques à mes parents, dit-elle. Mais on peut considérer que ce sont leurs peurs qui nous obligent à le faire. Et puis, on va vraiment camper, alors, d’une certaine manière, on est dans les clous. Je crois qu’on peut la jouer comme ça. Si on se fait gauler, tant pis, on l’aura fait. Ils ne pourront pas nous le reprendre. Ça sera là pour toujours, dit-elle en frappant son cœur du poing.
L’affaire était entendue. Ce serait pour le lendemain soir. Nous partirions dans l’après-midi avec tout l’attirail nécessaire. Nous décidâmes de rentrer déjeuner et d’en profiter pour convaincre nos parents et les rassurer. C’était l’heure de manger, le bourg allait résonner des appels des mères. Nous nous quittâmes le ventre calé par le gâteau au yaourt et la tête remplie d’images de nuit, d’étoiles répandues sur le ciel sans fin, d’un feu de camp crépitant projetant des étincelles dans le noir, de nos visages révélés par les flammes et les ombres, de nos yeux en quête d’autre chose que ce que le jour propose, de reflets dorés dans des rétines trop bavardes. Nous étions dans l’attente de vivre un moment unique, d’être seuls au monde, sur le sable d’une île ne figurant sur aucune carte. Se matérialisait en nous l’étang tapi à nos pieds, dans l’entrebâillement des ténèbres repoussées par la lueur du bois sec se consumant, l’eau lisse comme un glaçage, endormie, délaissée par les remous des poissons et les sillages dessinés par les canards colverts ; les senteurs, celles de la forêt qui se relâche et laisse passer des odeurs à travers sa terre d’humus, ses squames de feuilles empilées depuis des milliers d’automnes, celle du bois vert qui transpire des larmes dans les braises, de la viande qui grille un peu trop près du feu, des haleines chargées de relents de bière, l’odeur des corps libérés, stagnants dans une moiteur douce et bienvenue ; des liens indicibles fabriqués et partagés comme un trésor fabuleux ; des rires, des confessions suivies de silences capables de désinfecter toutes les blessures ; des images gravées pour l’éternité mais pas encore survenues, un acompte du futur offert au présent par la puissance de notre imagination.

*

Midi approche. René se tient assis devant sa cabane. Son regard se perd dans une photo qui trône dans un joli cadre. Cette image ravive la douleur, l’apaise, ou comble un manque, il ne sait plus trop : Josiane et Amélie, lui derrière elles, quelque part dans un parc. Il fait beau, c’est le printemps, un bout de guidon de vélo apparaît dans le champ et il se souvient exactement du jour où le cliché a été pris, du lieu, du bonheur d’être une famille, même s’il n’en avait pas conscience à l’époque. Le manque est toujours là, niché au creux du corps, insaisissable, insatiable. L’Indien donnerait sa vie pour les revoir, même une minute. Une minute, c’est suffisant pour s’excuser, d’avoir trop travailler, de ne pas avoir été là pour les sauver, de dire je vous aime. Soixante secondes pour dire sa peine inextinguible et implorer leur pardon. Le verre se brouille, des larmes gouttent sur le visage de Josiane, puis d’Amélie. Vingt-deux ans et il en pleure toujours. Cela ne cessera jamais. Vivre avec le regret c’est vivre avec un couteau chauffé à blanc planté dans le cœur. Mais même sur les cœurs saccagés poussent des fleurs. Il passe le dos de sa main sur ses yeux, balaye cette écume d’émotion et l’étale sous ses paupières. Régulièrement, il doit s’adonner à cette affliction, contempler la perte et la pleurer. C’est comme vider un grand bidon prêt à éclater. Dans cette procession mentale, il se souvient des jours heureux, des beaux jours qu’il n’a pas su goûter à leur juste mesure. Ensuite, dans une seconde phase, il rejoue le drame, mais cette fois, il quitte le travail plus tôt, il rentre dans les temps, et il les trouve seulement endormies. Il les sauve, et ça change toute sa vie.
Une petite brise nettoie l’air des miasmes de chaleur. René lève la tête. Il parcourt le

paysage de ses yeux rougis et soupire jusqu'à ce que ses poumons n'aient plus rien à rejeter. L'étang lui semble désormais trop calme sans la présence des jeunes. Ils ont descellé quelque chose en lui qu'il pensait inamovible, un bloc fait dans une roche impalpable, mais lourde sur le thorax, qui empêche de respirer la nuit, quand le lit est vide et la maison aussi. Un bloc de peine qui bouge un peu désormais. Et le voilà qui se prend à croire qu'il pourrait le faire dégager, ou au moins en éroder la masse pour le rendre supportable. Il a toujours envie d'être seul, mais plus tout le temps. Ce matin, il s'est surpris à guetter le chemin qui vient s'empaler derrière les gros rochers. Il a pris conscience qu'il espérait la venue de la bande des quatre, ou de l'un d'eux. Il ne bougeait presque plus et ils l'ont ranimé. Surtout, Johanna est sa fille. Un bout de lui vit en elle. Il se répète cette idée plusieurs fois, comme s'il a du mal à y croire. Il ignore comment il va gérer cela et ce qu'il va faire.

Des canards se lancent des notes répétitives derrière un bouquet de roseaux. Deux ou trois grenouilles se répondent, hésitantes. Le soleil frappe la surface de l'eau et elle le renvoie en mille éclats de verre dans les arbres autour, les collines, les berges ainsi que la petite plage grise qui semble cuire sous l'ardeur. La journée promet une température sans pitié. Il est trop tard pour envisager une activité physique soutenue. De bonne heure, il a œuvré dans le potager. Il a biné pour aérer la terre, et arraché les herbes envahissantes qu'il a laissées gésir sur place. Elles constitueront un rempart contre le soleil et plus tard, nourriront le sol. Ensuite il a tuteuré toujours plus haut les tomates qui ne cessent de grimper et cueilli celles qui étaient mûres. Un plein cageot. De quoi se concocter pas mal de bocaux de sauce pour le reste de l'année. Puis, il a arrosé tout ce qui avait soif. Le soleil surgissant à peine de la cime des arbres, toute l'eau a pénétré en profondeur. Il a capturé une poignée de doryphores qui erraient sur ses pommes de terre et les a livrés en pâture à ses poules. Ses passages quotidiens ont quasiment éradiqué ces insectes indésirables. Les haricots à rame et les petits pois vont bientôt être bons à récolter, et il pourra passer une troisième fois dans les haricots verts. L'année s'avère bonne et la nature généreuse, surtout qu'il l'a graissée avec une bonne dose d'huile de coude. Après le temps des semis et de la pousse, vient celui de la récompense qui précède celui des conserves. Les potimarrons ont l'allure de petits soleils tombés du ciel, les larges feuilles les masquent à la manière de nuages verts et dentelés. Il a déserté le jardin quand le soleil a commencé à cogner et s'est réfugié dans la cabane pour se désaltérer et lire. René a longuement hésité entre *Que ma joie demeure*, de Jean Giono et *Vies minuscules*, de Pierre Michon. Il est resté comme ça, debout devant les étagères, un bouquin dans chaque main, comme s'il les soupesait pour savoir celui qui avait le plus à offrir. Il les a feuilletés, manipulés, humés en faisant tourner leurs pages. Il a fait le vide en lui pour laisser toute la place à l'intuition, ou peut-être pour entendre la voix d'un des deux ouvrages. Il y en a toujours un qui lui « parle », et il sait que c'est celui-ci qu'il faut choisir. Les livres savent mieux que lui de quoi il a besoin. L'Indien procède toujours de la sorte. Au bout du compte, le Giono a emporté la décision. Un jour, il y a fort longtemps, il s'est aperçu que les seuls moments où il se sent bien sont ceux où il marche, triture le sol ou les pages. Trois activités qui permettent de s'accorder à son rythme intérieur, de refouler les pensées néfastes et de ne plus ressasser. Les pas, les mottes de terre et les colliers de mots favorisent l'introspection. Ils créent les conditions favorables pour voir net et loin, comme des sages. Tout cela rejoint son activité de contemplation qu'il pratique plusieurs fois par jour. La plupart du temps sans s'en rendre compte. Observer les choses et le Vivant. Tout ce qui l'entoure lui permet d'opérer un tri entre ce qui compte réellement et ce qui est sans importance. En cela il rejoint la pensée de Marc Aurèle qui affirme notamment que ce qui ne dépend pas de ta volonté n'est que

cadavre et fumée.

Vers neuf heures trente, il s'est rendu aux chutes de l'Obscure, là où Solange lui a donné rendez-vous pour lui révéler ce secret qui l'a complètement ébranlé. Il est rentré chez lui et n'a rien pu faire d'autre que réfléchir à ce qu'elle lui a confié et à ce baiser qu'ils ont échangé, si puissant qu'il l'a secoué en profondeur. Il est heureux puis malheureux. La joie inespérée d'avoir une fille précède la peur d'oublier Amélie, de la remplacer, puis la frustration de ne pouvoir rien dire à Johanna. S'ajoute à cela la culpabilité de peut-être aimer quelqu'un d'autre que Josiane, la crainte de l'oublier. Tout cela l'a mené à la photo dans le cadre. Comment démêler ces histoires et ces émotions ? Et une question : pourquoi cela arrive-t-il maintenant ? Il décide qu'il n'a aucune prise là-dessus, qu'il ne peut qu'affronter les événements comme ils viennent, les uns après les autres, avec la stoïcité du philosophe. Plus facile à penser qu'à mettre en application. René se lève et dépose le cadre sur la chaise. Il s'avance vers la pente et tend l'oreille, à l'affût des voix des gamins ou de freins de vélos qui couinent. Il est traversé par une envie de prendre sa voiture et de se rendre au village. Avec de la chance, il les croisera, ou verra Johanna. Il ignore quelle sera sa réaction en se trouvant devant elle. Il secoue la tête, repousse cette idée, fais les cent pas devant sa cabane. Cette journée n'est décidément pas comme les autres. Il embrasse du regard l'ensemble du lieu, puis entre chez lui. Il est midi, il se met en cuisine. Voilà encore une chose qui permet de se retirer en soi-même, d'épurer son esprit des scories de la vie moderne et de ses folies, ses futilités. Se concentrer sur des gestes, s'appliquer et suivre une trame, une recette avec une exigence qui lave et nettoie de la médiocrité. Inventer, s'adapter en fonction des moyens et des aliments, trouver son chemin. La culture du potager et la cuisine ont cela en commun de bénéficier d'un héritage, du savoir-faire que les anciens ont transmis, mais aussi d'aller plus loin, tenter des choses, observer le résultat et en tirer les enseignements. Il sourit en découpant les tomates, épluche les carottes en prenant soin de conserver les fanes qu'il mélangera à la salade. Dehors, une équipe de geais des chênes s'affrontent dans une sarabande vocale. Sans se retourner il peut les suivre à l'oreille, déterminer dans quelle direction ils s'égosillent. Le calme revient. Une grenouille se signale et très haut au-dessus d'elle, quelque part dans le bleu épuré, une buse pousse des cris réguliers.

Vendredi 8 août, quelque part en Corrèze.

La nuit vient de léguer au jour des ombres éparses et son goût immodéré pour le silence et le drame. Ils se réveillent fatigués d'une nuit agitée. Chacun dans leurs songes, ils ont subi les assauts des réminiscences de la veille, l'embuscade des gendarmes, l'effroi qui avait paralysé Antonio ; l'intervention de Jacques, la surprise du premier militaire ; ce trou qu'il avait vu distinctement se former sous l'œil, la fureur du canon ; le souvenir de l'effroi. Encore une nuit passée en forêt. Jacques a mal au dos, le siège lui est désormais insupportable. Il quitte sa place et s'étire en laissant échapper un grognement. Les bras en l'air, il découvre le lieu où ils ont choisi de dormir. Un bout de chemin comme il en existe tant, encadré de fougères et caché du ciel. Il s'allume une cigarette. Le passage de la fumée dans ses poumons lui éclaircit les idées. Tandis qu'il pisse au pied d'un hêtre, son organisme reprend un fonctionnement à peu près normal, celui d'un humain qui se situe entre la proie et le prédateur.

Antonio est allé moins loin pour se soulager. Juste derrière la voiture. Deux cernes marqués soulignent son regard. Il remonte sa braguette et appose ses mains dans le bas du dos. Il bascule un peu vers l'arrière, offre une grimace aux arbres, soupire. Il sort une cigarette, fait jaillir la flamme du briquet, reste plusieurs secondes à l'observer, comme s'il cherchait une vérité dans la lueur orangée. Puis il embrase le papier et le tabac, aspire et souffle. Tout en détaillant leur cachette, il tapote tel un métronome la crosse du MAC 50 avec l'extrémité du briquet. Des oiseaux qu'il n'identifie pas chantent dans la canopée. Les deux hommes se rejoignent, stoppent à deux mètres l'un de l'autre. Ils frottent leurs mains sur leur visage avec énergie en espérant bannir à la fois les heures de mauvais sommeil et les fantômes qui les ont traversées. La journée précédente les a épuisés. Il n'y a pas grand-chose de plus efficace que le travail de sape du stress et de la fuite. Ils sont encore étourdis d'avoir jeté leurs yeux partout. Trop angoissés, ils ont renoncé dans leur course folle à acheter ce qu'ils avaient prévu. Aucun des deux n'a prononcé une parole. C'est le désert des mots dans leur bouche et dans leur esprit. Ils sont si loin de chez eux. Ils ne savent même pas où ils se trouvent exactement. Sans qu'il sache comment cela s'est produit, ni par quel cheminement il y est parvenu, Jacques pense à son père. Il se demande si lui aussi songe à son fils, s'il compte les heures, ou les jours, si ses nuits sont aussi longues que les siennes. Il s'interroge, voudrait bien savoir quel liquide coule dans le cœur du patriarche, du sang ou de l'acide. A-t-il repris une vie normale ? Fait-il comme si ? Que se disent-ils le soir, dans la faible lueur de la lampe de chevet, la couverture bien remontée aux épaules, avec les aboiements des chiens du quartier en fond sonore ? Parlent-ils à table, lors des repas, ou bien seuls les bruits de succion et de mastication font la conversation ? Il l'imagine bien, dans cette maison qui repousse les questions qui fâchent, où les tabous fleurissent avec autant d'entrain que les idées préconçues. Tout cela finit par l'agacer. Ce qui n'est pas nommé n'existe pas. Ce qui n'est plus nommé depuis assez longtemps n'existe plus. Il sait donc qu'il a commencé à disparaître, comme une inscription sur un panneau altérée par la pluie et le soleil. Il sait aussi ce que son père aurait fait s'il avait tout su de lui. Depuis le début de leur aventure, il est de plus en plus traversé par des pulsions meurtrières. La plupart du temps il ne se passe rien parce qu'il n'y a personne à liquider sous la main, mais si jamais les planètes s'alignent…

Antonio se sent ballotté, barque insignifiante sur l'océan, à la merci de tous les vents. Il ne sait rien de ce qui rôde sous la surface, ni des courants marins porteurs de bonnes ou mauvaises nouvelles. La présence du pistolet le rassure. Avec lui, il se croit capable de se sortir de tous les mauvais pas. Comme lors de ces nuits plus noires que le charbon dans

lesquelles il subit ces cauchemars, ces visions venues du passé. Alors, il se voit saisir ce pistolet, viser ce visage bouffi et tirer. C'est à ce moment précis, lorsque jaillit la gerbe du canon qu'il se réveille transi. Il pressent qu'il peut aussi compter sur son ami, mais que celui-ci est instable, et qu'il peut devenir un écueil ou un haut-fond, qu'il peut provoquer leur perte. Malgré tout, cette vie lui convient, même s'il navigue au hasard et que sa longue-vue ne porte qu'au bref et incertain lendemain.

– On doit absolument faire quelques courses, la glacière, les couvertures, tous ces trucs-là.

Antonio a sursauté, la voix de Jacques lui semble trop forte, il a l'impression qu'elle déborde de la forêt.

– Ouais, avec des réserves et un peu de matos on pourra faire les morts un moment, le temps que ça se tasse.

– On doit se recentrer. On va arrêter d'écouter la radio. Les infos nous déstabilisent. On va vivre notre vie sans s'occuper de ce qui se passe autour.

– D'accord, ça me va. De toute façon, entendre parler de nous est plus angoissant qu'agréable. Et puis on connaît mieux l'histoire qu'eux.

Ils se mettent en route, affamés, fatigués et sur les nerfs. Lorsqu'ils quittent leur cachette, la tension monte d'un cran. À partir de cette limite, tout est possible. Ils vont devoir changer de voiture et Jacques est déjà à l'affût d'une aubaine. Il n'hésitera pas à tuer pour s'en procurer une, Antonio le sait et il croise les doigts pour que cela n'arrive pas. Il repense au couple de la Fuego, il revoit la scène d'exécution et ça lui remue les entrailles. Il n'a pas dit à son compère qu'ils sont revenus le visiter dans son sommeil, et il n'a pas aimé du tout ces retrouvailles.

Il fait grand jour. Quelques nuages se déplacent à une allure de pachyderme. La température monte vite, les heures qui s'annoncent promettent la canicule. Durant la première demi-heure de route ils traversent des débris de hameaux flottant sur l'océan campagnard, des fermes isolées, des carrefours vers nulle part. Ils ne croisent qu'une poignée de véhicules. À chaque fois, le stress monte d'un cran. Ils inclinent leur tête par réflexe pour ne pas être reconnus. Enfin, une agglomération digne de ce nom se profile. La circulation est légèrement plus importante, il y a peut-être finalement plus de mille âmes dans ce bled. Dès l'entrée, ils aperçoivent un supermarché, une enseigne CODEC d'un bleu passé. Ils procèdent comme à leur habitude. Antonio reste au volant et Jacques entre dans le magasin. Mendes s'allume une nouvelle cigarette tandis qu'il observe son copain disparaître entre les portes coulissantes, poussant un caddie frissonnant de toute sa ferraille. Il a envie d'écouter la radio mais le souvenir de la veille est vif, cinglant, alors il se contente de scruter avec acuité ses rétroviseurs. À intervalle régulier, il opère un tour d'horizon complet. Il est tôt et la fréquentation est encore timorée. Tout au plus, une dizaine de véhicules sur le parking. Paradoxalement, il aurait préféré être caché dans une masse plus compacte. Une Fiat blanche se gare derrière lui. Un couple en sort. Il voit dans le miroir central de l'habitacle la femme enfoncer le bouton de verrouillage de la portière passager et vérifier l'état des deux de l'arrière. L'homme glisse sa clé dans la serrure et Antonio entend le bruit caractéristique de fermeture. Ils passent à côté de lui. Il met sa main en visière et les entend distinctement parler d'eux, Les Tueurs au losange. Ils se demandent où ils peuvent bien se cacher. Sur le coup, Mendes est surpris, puis une vague de fierté le submerge avant que l'angoisse ne l'engloutisse.

Le temps passe trop lentement, il devient nerveux. Les clients qui poussent leur chariot ont l'air de le dévisager. Un coup d'œil dans le rétroviseur. Un regard à droite, à gauche. Il met sa casquette, se sent un peu masqué, à l'abri. Un drôle de plat est en train de bouillir dans son ventre, une impatience relevée à la peur. Il se grille une autre cigarette,

tapote le volant avec nervosité. À chaque fois que les portes coulissantes ouvrent leurs bras il espère voir apparaître son ami. Mais rien. Une voiture bleue pénètre sur le parking. Son cœur a un raté, il la prend pour un véhicule de gendarmerie, mais ce n'est pas le même bleu. Maintenant il commence à se dire qu'il y a un problème dans le magasin, que quelqu'un a reconnu Jacques, que peut-être on tente de l'interpeller. Il s'attend à ce que des coups de feu résonnent. Son cœur s'emballe. Il serre les fesses, son abdomen se contracte, il transpire. Soudain, il n'y a plus un bruit. C'est comme si les sons avaient déserté le parking. Antonio s'inquiète, plus rien ne bouge. Il tourne la tête, observe, cherche un indice. Au fond, sur sa gauche, à l'orée d'un bois, il croit repérer des silhouettes accroupies. Il pose sa main sur son arme, sa paume moite glisse sur la crosse. Son cœur migre jusqu'à sa tête et enfle à ses tempes.

Enfin, Jacques surgit de derrière les vitres aux reflets opaques. C'est une libération. Antonio gigote sur son siège, il est pressé de partir. Le coffre s'ouvre, Poupard y fourre les achats en désordre, puis s'installe à côté de son copain. Il lui fait un grand sourire, sort son paquet de cigarettes, en allume une et déclare :

– On a tout ce qu'il nous faut mon pote. On peut se faire oublier quelques jours.

Antonio démarre, il éprouve un soulagement qui délasse les muscles de ses épaules et son cou. Un nœud se dilue dans son estomac. Jacques brandit un objet de sa poche. C'est une cassette audio qu'il vient d'acheter. Tout en regardant à gauche et à droite avant de s'engager sur le carrefour, Antonio jette un œil au boîtier et reconnaît la jaquette. Il s'agit de l'album de Pink Floyd *The Wall*. La pochette mythique qui représente un mur blanc indique que c'est une version longue durée. Il s'exclame :

– Très bon choix ! Pas récent mais très bon choix.

– Dans le présentoir il y avait aussi *The Final Cut*, mais dans cet album il y a une chanson que j'adore, je l'ai à l'appart, c'est la neuvième de la face B, « Run Like Hell ». Jacques déballe la K7 et l'introduit dans la gueule du lecteur. Il joue avec le système d'avance et de retour rapide et finit par localiser son titre favori. Les premières notes emplissent l'habitacle. Une sorte de chuintement de cordes de guitares avec un écho semblable à un avertissement. Puis la rythmique martiale de la batterie, comme une marche forcenée vers quelque chose d'inexorable s'empare du corps de l'auditeur. Les guitares arrivent, s'étalent dans un long et répété riff addictif. Les deux complices dodelinent de la tête, Antonio tapote le volant de ses doigts et sifflote. Poupard prend son pied, ses mains miment les gestes du batteur Nick Mason et frappent ses cuisses. La voix de David Gilmour surgit, surplombe la grand-messe dans un style agressif qui assène. L'atmosphère qui se déploie par les notes, le timbre et les instruments instille une idée de menace latente, de quelque chose qui plane et rôde, et les deux copains s'avancent sur leur chemin de cavale, en quête de liberté, au son d'une chanson qui clame une promesse ou un serment :

« *You better run all day and run all night / Keep your dirty feelings deep inside* » [Tu ferais mieux de courir toute la journée et toute la nuit / Garde tes sentiments poisseux en toi enfouis].

Samedi 9 août, chez Christophe.

Je me réveillai d'assez bonne heure, sans doute excité par l'imminence de l'expédition. Mon petit-déjeuner avalé, je me plongeai dans le livre que m'avait prêté René, *La Position du tireur couché*, de Manchette, qui portait toujours la marque de sang séché de Vincent, l'empreinte nette de son pouce. J'avais été d'emblée captivé. La première phrase du roman, d'une simplicité monacale, possédait quelque chose de fondamental qui m'avait sauté au visage : « C'était l'hiver et il faisait nuit. » Sobre et d'une terrible efficacité. La phrase semblait anodine mais elle ne l'était pas. C'était une arme tranchante, effilée par un romancier chevronné qui avait dû beaucoup travailler pour parvenir à maîtriser ce style percutant. La phrase suivante, bien que plus longue, était du même tonneau : « Arrivant directement de l'Arctique, un vent glacé s'engouffrait dans la mer d'Irlande, balayait Liverpool, filait à travers la plaine du Cheshire (où les chats couchaient frileusement les oreilles en l'entendant ronfler dans la cheminée) et, par-delà la glace baissée, venait frapper les yeux de l'homme assis dans le petit fourgon Bedford. L'homme ne cillait pas. » Je me souviens encore de l'effet que cet incipit eut sur moi, un gamin de quinze ans avec un peu d'expérience de lecture. Il m'était apparu très clairement à quel point ce texte était travaillé, ouvragé. Ce vent qui venait de l'Arctique, je le voyais. Il descendait en ligne droite, comme un carreau d'arbalète. Cette sensation de vitesse. L'image des chats couchant les oreilles était incroyablement habile, faisait surgir la scène devant moi, tout cela pour arriver dans les yeux de l'homme dans le fourgon. J'y étais, et je peux vous dire que j'y suis resté un moment, lisant, relisant des passages, des pages pareilles à des carquois remplis de flèches. Des projectiles que je prenais en plein cœur. Je n'en revenais pas qu'un type, finalement pas si connu que ça – mes parents ne le connaissaient pas, en revanche ils pouvaient citer les noms de toutes les présentatrices de la météo sans bouger les oreilles – parvienne à faire tenir aussi bien un texte debout, sans en mettre de trop. Les bons mots placés au bon endroit, avec ce rythme impitoyable. C'était du grand art. Je bénissais René de m'avoir refilé ce roman, et comme j'avais lu juste avant *Le Faucon maltais*, je discernai la filiation qui était évidente, ces phrases choc, ces lignes dépourvues de toute futilité, je trouvai beau qu'en littérature, tout ne soit qu'une question d'héritage et de transmission. La langue était un témoin que les auteurs se passaient, et ce depuis des siècles. Les histoires n'étaient jamais identiques mais la recette de base si, avec des variations infinies, des influences, des signes de respect, des formes d'allégeances.

Je refermai le roman pour le faire durer et décidai de l'emporter afin de pouvoir en lire quelques pages à la lueur du feu de camp. Peut-être que je lirais un passage aux copains, peut-être que René serait présent, auquel cas je lui demanderais de le faire à ma place. Je m'activai à constituer mon barda pour la soirée. Mes parents n'avaient pas trop renâclé à donner leur autorisation, j'en fus surpris mais me gardai bien d'en faire état. Les autres avaient appelé pour confirmer que leurs vieux étaient aussi d'accord. Tout se mettait en place pour que la fête soit réussie. Nous avions partagé les tâches, restait seulement le plus difficile, patienter jusqu'au rendez-vous fixé à quatorze heures.

Je sortis et la chaleur me tomba dessus dans l'instant. Une masse épaisse, informe, qui s'immisça jusque dans mes poumons. Dans la cour de la ferme, les poules, désertant la partie exposée, grattaient le sol dans l'ombre offerte par un bâtiment. D'autres, plus sensibles à la température, le bec entrouvert, l'œil morne, haletant sous le joug des ardents rayons, patientaient dans des trous qu'elles avaient creusés, les ailes écartées du corps pour laisser la fraîcheur du sol les pénétrer. Sous l'arbre à l'entrée, près du portail, les yeux mi-clos, Dick épousait de son mieux les aspérités de la terre et des herbes en

évitant de faire le moindre mouvement. Sa langue pendait, dégoulinante et visqueuse dans un bruit de locomotive en marche. J'allai jusqu'à lui pour partager un moment d'amitié, me posant à ses côtés, entièrement mangé par l'ombre du tilleul.
L'impatience de retrouver mes amis érodait mon être. Je respectais l'attente, le désir se nourrit d'elle, il grandit grâce à elle. Elle nous enseigne que les choses se méritent, qu'elles se gagnent par un exercice de volonté et qu'elles n'en deviennent que plus puissantes. L'attente, c'est le refus de la banalisation des plaisirs de la vie et de leur accès immédiat. Dick savait peut-être tout cela, et à le regarder là, allongé, paisible, ne demandant rien que du temps, j'en vins à penser que les chiens, mais pas seulement eux, la plupart des animaux, devaient avoir une vie intérieure très riche.

L'heure de partir arriva enfin. Malgré la chaleur qui écrasait tout, je pédalai vite et fort, pressé de retrouver les autres. Derrière la lisière, à quelques pas de l'Obscure, Vincent était déjà là. Assis contre un pin imposant, il grignotait un Balisto aux fruits des bois. Il faisait meilleur aux portes de la forêt, une poignée de degrés en moins rendait le contact de l'air presque supportable. Je sifflotais « Always The Sun » des Stranglers que j'avais captée s'échappant d'une maison trois minutes plus tôt.
– On va s'éclater, dit Vincent en remontant ses lunettes.
Il était excité, ses yeux parlaient plus que sa bouche, et j'étais dans le même état que lui. Il n'y avait pas un nuage à l'horizon. C'était la promesse d'une chaleur insoutenable mais aussi d'une nuit irriguée par la confluence des rivières d'étoiles. Que valait un feu de camp sans les étoiles ?
– J'ai pris le polaroïd de mes parents, dis-je, comme ça on aura des souvenirs de ce soir.
Vincent opina du menton et se perdit dans la contemplation du treillis de branches hérissées d'aiguilles vertes. Je le regardai sans rien dire de plus, mon ami depuis aussi loin que ma mémoire pouvait remonter. Il était assis sur un tapis d'épines marron et de quelques feuilles. Le soleil qui le touchait du bout de ses doigts furieux fabriquait des taches lumineuses sur ses vêtements et son visage. J'eus une grosse bouffée de tendresse pour lui et hésitai une seconde à sortir le polaroïd pour immortaliser cette vue. Je ne sais pas si c'était dû à son jeune âge ou à un organisme particulièrement fort, mais sa figure avait digéré une bonne partie des stigmates des coups reçus de son père. Le théâtre d'ombres et de lumières qui tombaient sur lui accentuait sans doute cette impression. Les hématomes avaient entamé une mue de couleurs et se faisaient de plus en plus discrets. Nous pouvions désormais poser nos yeux sur notre copain sans penser systématiquement à cette violence. Télépathe, il tourna la tête vers moi, planta ses yeux dans les miens avec une grande douceur, puis dit d'une voix calme :
– Mon père n'a cogné sur personne à la maison depuis presque trois jours. Ça fait un bail que c'est pas arrivé, autant de temps sans une baffe ou une torgnole. T'en penses quoi ?
J'étais gêné, je ne pouvais pas trop m'étaler sur ce sujet.
– Peut-être qu'il va mieux, qu'il s'est rendu compte du mal qu'il vous faisait.
– Non, il ne va pas mieux. Il est vraiment déprimé. Mais quelque chose a changé dans son attitude, on dirait qu'il a retrouvé un peu de fierté. Il reste enfermé dans ses pensées. Hier soir, j'étais couché, je l'ai entendu pleurer dans le salon.
– T'es inquiet pour lui ?
– Ouais, j'ai peur qu'il fasse une connerie. Il ressemble à un fantôme. J'ai l'impression qu'il ressasse un truc vraiment moche, il est en galère. Si je pouvais savoir ce que c'est…
– Ta mère, elle en dit quoi ?
– Ma mère, je parle pas de lui avec elle. C'est le grand sujet qui la fait flipper.
– S'il frappe plus personne, c'est quand même le signe que ça va mieux, non ?
Il haussa les épaules, gratta les feuilles et les épines à l'aide d'un bout de branche. Il

reprit, plus doucement encore :
– Y en a qui disent que c'est lui, le feu chez Benedetti.
– Les gens disent n'importe quoi pour mettre un peu de mystère dans leur vie et pour se rendre intéressants. Ils pensent à lui parce qu'il a été licencié de la boîte, mais si c'était un autre qui avait été viré, ils baveraient sur celui-là.
– T'es sympa de dire ça.
– Je le pense vraiment.
– En parlant de feu, t'as pas oublié les allumettes, pour ce soir ?
– Non, j'en ai toujours dans mon sac. De toute façon je pense que Johanna en aura aussi, parce qu'elle aura sûrement carotté des clopes à son père.
– T'es morgane, hein.
Il avait dit ça sur un ton neutre, et ce n'était pas vraiment une question. Il attendait plutôt une confirmation. Je fus surpris, la réponse tournait dans ma tête comme la dernière boule gagnante du loto. J'ouvris la bouche pour dire quelque chose quand Franck déboula d'entre les fougères, juché sur son vélo, manquant de chuter derrière le talus. Il était joyeux, pressé, égal à lui-même.
– Salut l'Encyclopédie, comment va le capitaine de l'Arche de Noé ?
– Bien, je n'attendais plus que toi pour larguer les amarres.
– Très drôle.
– Mais t'aurais dû venir avec une nénette, parce que sinon, pour la reproduction…
– T'as bouffé un clown ou quoi ?
– Un peu mon n'veu.
J'aimais bien les regarder s'envoyer des expressions au visage. Franck avait un énorme sac sur les épaules. Je me demandai ce qu'il pouvait bien traîner.
– Bon sang, les mecs, j'en reviens pas qu'on se fasse ça à Calicoba Beach. On n'est pas à l'abri de passer une belle soirée.
– C'est clair, ça va assurer, affirma Vincent.
J'acquiesçai. Je repensai à la question de Vincent, et je me languissais de Johanna, même si je n'étais toujours pas à l'aise avec mes sentiments. Nous patientâmes en l'attendant, discutant de musique, de l'incendie chez Benedetti et bien sûr, des Tueurs au losange. Nous réussîmes à ne pas dire un mot sur la rentrée encore lointaine. Elle n'était qu'un point encore inoffensif flottant dans les vapeurs de chaleur.
Au bout d'une demi-heure, Johanna n'était toujours pas là, ce n'était pas normal. Nous pensions tous les trois que ses parents avaient changé d'avis au dernier moment et qu'elle n'avait pas pu nous prévenir avant notre départ. Nous décidâmes de nous rendre chez elle pour tirer ça au clair. Nous déposâmes nos affaires au pied du grand pin et repartîmes sur nos deux roues. Franck nous doubla en pédalant comme un dératé au niveau du pont. Il était surexcité, la chaleur semblait n'avoir aucune prise sur lui.
– Ce mec est complètement givré, dit Vincent, à la fois amusé et atterré.
Chez Johanna, nous tombâmes sur son père. Il était sinistre, blême, le visage fermé. Il nous décrocha juste le nombre de mots nécessaires pour nous dire qu'elle n'était pas là et qu'il ignorait où elle se trouvait. Il avait revêtu sa blouse et s'apprêtait à rouvrir son magasin. Puis, d'une voix pleine de regrets, il dit :
– Vous avez dû vous croiser, elle doit vous attendre chez votre copain pour le camping.
Nous savions que Johanna n'avait pas pu aller chez Franck, le rendez-vous était au pont.
– On est cons. L'un de nous aurait dû rester là-bas. Si elle y est allée et qu'elle a vu personne, elle est sûrement repartie.
– Non, on l'aurait croisée en venant ici.
– Vince a raison, dis-je. On devrait se partager les endroits où elle aime bien aller. Le

village est pas si grand.
– Bonne idée, conclut Vincent. Je vais vérifier au collège.
– Moi, je vais voir au panier à salade, enchaînais-je.
– Je vais jeter un œil au stade et à la piscine, dit Franck.
– Dans ce cas, ajoutais-je, je vais pousser jusqu'à Calicoba Beach. On sait jamais. On se retrouve là où on a laissé les affaires dans une demi-heure.
Nous nous séparâmes comme une volée de moineaux, chacun poussant sur ses pédales, lançant des coups d'œil dans le moindre recoin, réfléchissant aux endroits où elle pourrait se trouver. Il y avait un truc anormal, quelque chose qui dissonait. J'avais un mauvais pressentiment et je crois que je n'étais pas le seul. À l'heure dite, nous nous retrouvâmes au point de rendez-vous, sans Johanna. Nos cœurs pulsaient trop vite et une boule stationnait dans nos gorges. Nous attendions que l'un de nous ait une idée de génie. Nos regards filaient au ras du sol, ricochaient dans les yeux de l'un puis de l'autre, essoufflé, ne sachant comment gérer cette masse informe qui bloquait notre larynx. Finalement, ce fut Franck qui formula l'hypothèse à laquelle nous avions tous pensé, sans y croire une seule seconde.
– Faudrait pas qu'elle ait rencontré ces Tueurs au losange…
– Dis pas de conneries, ils peuvent pas être si près. Et puis, ils tuent pour le fric ou pour s'échapper, rien à voir avec Johanna.
– Vince a raison, si toi t'y penses, alors imagine nos vieux ! Non, on a forcément oublié un endroit. Faudrait peut-être chercher du côté des autres filles qu'elle connaît, non ?
– Y en a pas trente-six, dit Vincent. Elle s'entend bien avec Agnès, mais elle est en vacances avec ses parents à Mimizan. Sinon on peut tenter le coup chez Carole et Stéphanie. Je vois qu'elles. Mais ça change rien au problème. Elle n'aurait pas oublié le rendez-vous, elle rêvait de camper. Il s'est passé quelque chose.
– On pourrait aller à la cabine téléphonique en face de la poste pour appeler à droite et à gauche, mais j'ai pas de pièces. L'un de vous en a ?
– J'ai pas de sous, dis-je à Franck, et toi Vince ?
Il fit un signe négatif de la tête. Nous pouvions téléphoner de chez nous, mais autant se rendre directement chez les intéressées. Le temps avançait, il était presque quinze heures. J'avais des fourmis dans les jambes. La même sensation que lorsqu'on est menacé par un danger encore non identifié et que l'on veut s'en aller rapidement. Franck se tordait les doigts de nervosité, je savais qu'il pensait encore aux tueurs. Depuis qu'il en avait parlé, nous y pensions aussi. Cela n'avait pas de sens. Ils n'enlevaient pas les gens et s'ils avaient tiré sur Johanna, le village serait tout retourné, or tout était calme. Où pouvait-elle bien se trouver ? Nous décidâmes de nous rendre chez ses connaissances du côté des filles. Elles étaient notre dernière chance. Si nous faisions chou blanc, nous retournerions chez Johanna dans l'espoir qu'elle y soit.
Nous quittâmes une seconde fois l'orée de la forêt, empruntâmes la route vers le village. En passant sur le pont, je vis les eaux silencieuses et noires de l'Obscure et, pour la première fois, je les trouvai sournoises.

Samedi 9 août, quelque part en Corrèze.

Jacques et Antonio s'extirpent d'une nouvelle nuit en pleine nature. Après leur passage de la veille au CODEC, ils se sont mis en quête d'une planque et, à la nuit tombée, se sont laissés séduire par un large sentier qui s'enfonçait dans ce qui semblait être un grand massif forestier. Au bout d'une centaine de mètres, ils se sont risqués sur une autre sente, plus étroite, qui ne semblait pas utilisée. Leur première nuit sur le sol, enroulés dans des couvertures. Le chemin taille une saillie dans les arbres et de leur place, ils peuvent voir le ciel. Il offre un bleu timide, une teinte encore mouillée d'obscurité, où les formes prennent de la consistance, où tout redevient grand et vaste, libéré des murs des ténèbres. Comme à chaque fois, ce sont les oiseaux qui ont réveillé les deux braqueurs. Jacques s'étire dans ses couvertures. Il s'y est enroulé et elles sont recouvertes de brindilles, de terre et de cailloux. Sur sa joue, des morceaux de feuilles forment une seconde peau qui mue. Il a les yeux ouverts et reste immobile dans son sarcophage de tissu. Il laisse sa conscience reprendre possession de son corps. Les odeurs d'humidité matinale et de végétation en lente décomposition lui parviennent. À côté, Antonio s'est à moitié extrait de l'amas douillet. Il est assis et hagard. Ses yeux dans le vide glissent sur les choses sans les voir. Il a des petits bouts de bois et de la mousse séchée dans les cheveux. Il finit par s'ébrouer et immédiatement, tâte son torse par réflexe, puis fouille dans la poche de son pantalon en boule. Il en sort un paquet de cigarettes, en sélectionne une et l'embrase avec empressement. Il se lève, enfile son pantalon et passe ses pieds dans ses baskets. Les premiers pas qu'il fait le conduisent aux racines tentaculaires d'un châtaignier doté de trois énormes branches. Pendant qu'il urine, il se perd dans la contemplation de l'arbre, se surprend à s'émerveiller de sa structure, de sa peau d'écorce burinée et craquelée. Il admire l'entrelacs des ramures, cette géographie unique. Jacques s'est résolu à se lever pour imiter son copain. Les contingences de tout être vivant. La végétation les a protégés de la rosée, celle-ci pommelle le pare-brise de la Fuego et sa carrosserie.

Ils se rejoignent à la voiture. Jacques allume sa première cigarette. Son ventre gargouille et le son se propage jusqu'aux oreilles d'Antonio.

– T'as la dalle ?

– Ouais. On s'ouvre un paquet de gâteaux ?

– Putain, j'aurais bien avalé un café avec.

– Va falloir patienter un peu pour le café.

– Tu comptes rester là toute la journée ?

– Ce serait plus prudent. On doit nous chercher partout dans la région. Demain la tension sera retombée, ils penseront qu'on a filé plus loin.

– On est quel jour ?

– Samedi, enfin, je crois. C'est fou comme on perd la notion du temps quand on a plus les repères du quotidien.

– Ouais. Le boulot, ça te donne le tempo de la semaine. Les repas, la télé, les coups au bar, c'est comme des petits cailloux qui balisent ta vie de misère.

– Notre quotidien c'est plus ça. Finie la routine, pas d'horaires, plus de règles. On va s'y faire, question de temps, répond Jacques en ouvrant le coffre.

Il s'empare de quoi se nourrir. Tous deux peuvent tenir un moment avec ce qu'ils ont acheté. Ça dégueule de paquets de gâteaux, de biscottes, de chocolat, de bouteilles d'eau et de bière, de conserves. Ils ont aussi des pommes et des bananes qui transpirent dans des sacs en plastique.

– Et si quelqu'un débarque ? demande Antonio.

– Alors, tant pis pour lui.
Jacques tapote son pistolet à moitié enfoui dans son pantalon.
– Dis-moi, sans déconner, ça te fait rien de tuer ces gens comme ça ?
– Non. Au début si, mais maintenant, je trace ma route. Tous ces cons n'ont qu'à se trouver ailleurs que sur notre chemin. On nous a jetés comme des malpropres de notre boulot, maintenant c'est nous qui décidons. C'est eux qu'ont commencé.
– T'es furieux hein.
– Pas toi ?
– Si, bien sûr, mais pas autant que toi. Pas pour les mêmes raisons.
– T'essaies de me dire quelque chose ?
– Pas spécialement. Juste que je crois pas que tu te sentiras mieux en tirant sur tout ce qui bouge.
– Qu'est-ce qui te faire croire que je me sens pas bien ?
– Les gens qui se sentent bien tirent pas dans le tas.
Antonio prend un biscuit, mâche un morceau qui répand des miettes sur son t-shirt. Il n'a pas fini sa bouchée qu'il reprend :
– J'ai juste dans l'idée que t'en veux à la terre entière.
– Pas spécialement.
– Tu sais, ce que t'as fait au routier, ça m'a fait piger des trucs.
– T'as rien pigé du tout, et si t'as pigé je veux pas en parler, assène Poupard sur un ton coupant qui monte.
– Il t'a foutu en rogne à cause de c'qu'il a dit ?
– J'ai rien à dire là-dessus. Tu me prends pour qui bordel ?
– Pour mon meilleur pote. Si tu veux me dire des trucs, je peux écouter.
– Laisse tomber. Et toi, tu veux m'en causer de tes rêves où tu parles avec une voix de minot terrorisé ?
La question cingle. Antonio se redresse d'un coup, comme s'il venait de recevoir un coup de couteau. Il dit tout bas en levant une main en signe d'apaisement :
– T'as raison, laissons tomber.
Les deux fugitifs sentent qu'ils marchent sur des œufs. Alors le silence s'avance en reptations discrètes et les enveloppe de sa gangue rassurante.
La luminosité se répand au-dessus d'eux, elle gagne en intensité chaque seconde. Une invasion subreptice. Au bout de quelques minutes, ils constatent le changement, ils voient que les formes sont nettes, le ciel porte de nouveaux habits, tout se découpe dans l'air, plus rien ne peut se cacher. Sauf eux, toujours à l'abri des regards. Tueurs furtifs, jeunes hommes en déshérence, funambules sur un fil de vie si fragile. Une brise entêtante se démène sur les hauteurs, elle fait frissonner la houppe des grands arbres.
– C'est apaisant ce son, tu trouves pas ?
Jacques lève la tête. Largue un peu de fumée par le nez, regarde ce filet gris-blanc dériver dans le souffle invisible.
– Ouais, ça me rappelle mon enfance, à la campagne, les pique-niques du dimanche. Ma mère disait qu'on allait « manger sur l'herbe ».
Antonio hoche la tête, un demi-sourire en travers du visage.
– Moi, c'est des parties de pêche que ça me rappelle. Des heures à attendre au bord de l'eau, à scruter le bouchon orange, avec ce bruit dans les arbres, cette caresse aux oreilles et le clapotis. Mon grand-père qui sifflote de vieux airs d'après-guerre.
– Tu deviens poète, fais gaffe, dit Jacques en faisant tomber l'excédent de cendre sur le sol puis l'écrasant du bout de la chaussure.
– La journée va être longue à poireauter ici.

– Pas le choix. Imagine les flics et les condés courant partout, montant des barrages aux carrefours, faisant ouvrir les coffres. Ça va te distraire.
– Ça me fait penser au film *Le Cercle rouge*, quand les flics fouillent les voitures et que Delon, impassible, passe le contrôle avec Gian Maria Volonté dans le coffre.
– Je l'ai vu au moins trois fois. C'est un sacré film.
– Un pur chef-d'œuvre. Le meilleur de Melville avec *L'Armée des ombres*.
– *Le Cercle rouge*, maintenant, c'est nous.
– On peut pas dire que ça se termine bien.
Poupard ignore la remarque. Les deux hommes se mettent à observer la houle des arbres avec l'idée qu'il faut laisser faire les choses et se laisser porter. Dans la fracture du chemin, ils contemplent les cimes des pins et des bouleaux qui ploient sous le vent comme au ralenti. Ce mouvement de balancier les hypnotise, leur donne la sensation de se trouver sur un navire qui tangue. Jacques se demande depuis combien de temps il n'a pas simplement observé la nature sans être oppressé par le temps et ces montagnes de choses à faire. Il se demande depuis combien d'années il ne s'est pas posé à un endroit et a juste profité de la vue, sans penser à rien, sans être sollicité par quiconque. Ce sont des retrouvailles heureuses. Il se dit qu'il aura au moins gagné ça, cette nonchalance qui l'habite à cet instant, ce détachement face aux événements. Il pense à la grande dérive des heures vers le crépuscule. Cela, on ne pourra pas le lui enlever, c'est vécu, c'est fait.
– Tu sais où on est exactement ? questionne Antonio.
– Non, pas précisément. On est très au sud de Mako, et d'après la carte, derrière cette grande forêt, il y a un village. On y arrive par un pont. Mais elle n'est pas assez précise pour en dire plus. Ce chemin qu'on a pris, il est même pas dessus.
– Au moins, on viendra pas nous chercher ici.
– Non, là-dessus, on est peinards. Allez, va falloir tuer le temps.
Jacques allume la radio et insère *The Wall*. Après une rapide recherche sur la bande il trouve ce qu'il cherchait. L'orchestration parfaite de « Run Like Hell » se répand dans l'air et la détermination apparaît dans le regard des deux hommes qui dodelinent de la tête.

Samedi 9 août, au village.

Nous avions fait chou blanc. Johanna restait introuvable. De retour devant sa maison, nous avions alerté sa mère qui était là. Nous avions tout déballé en vrac, essoufflés, parlant en même temps, jetant les infos pêle-mêle. Évidemment, avec la presse qui gros-titrait sur Les Tueurs au losange, elle blêmit et paniqua tout de suite. Elle devait déjà voir sa fille assassinée, gisant dans un quelconque fossé. Je ne pouvais pas la juger, j'avais dû chasser cette image comme on fait détaler une mouche de son bras. Ensuite, les gendarmes nous ont écoutés, d'abord ensemble, puis séparément. Ils hochaient la tête par moments, griffonnaient d'une écriture vive sur un bloc-notes, poussaient des soupirs à intervalles réguliers. Alerté, le maire avait rassemblé des volontaires et l'adjudant de la brigade avait parlé en montant sur les marches de la mairie. C'était l'été, un tiers de son effectif se trouvait en vacances aux quatre coins du pays. Il avait bien besoin d'un coup de main. Les pompiers bénévoles avaient aussi répondu présent. Après la distribution des zones à fouiller, la cinquantaine de personnes se dilua par petits groupes dans le village et alentour. Nous trois restâmes posés sous un tilleul devant la mairie, appuyés à nos bécanes. Nous étions sonnés, les événements allaient trop vite, une grosse machine s'était mise en branle et nous nous sentions impuissants. Ma mère arriva peu après. Elle me chercha du regard et lorsqu'elle me vit, s'approcha.
– Quelle histoire. Je ne veux pas que tu sortes du village, et d'ici une heure je veux que tu sois à la maison, dit-elle. Et vous deux, vous devriez aller rassurer vos familles.
Voilà, les filets de l'amour parental nous avaient capturés. Nous étions tenus en laisse. Une laisse plutôt longue, mais une laisse malgré tout. Sur la place, les voitures se croisaient, s'arrêtaient, on se parlait par les vitres ouvertes, on repartait en faisant ronfler les moteurs, comme pour dire l'urgence et la gravité de la situation. Des groupes de trois ou quatre individus patrouillaient déjà et nous les regardâmes passer. Ils jetaient des coups d'œil pointus dans les moindres recoins, s'affairant à dénicher des indices, les sourcils froncés, les traits soucieux. Il n'y avait pratiquement que des hommes. Ils s'étaient le plus souvent assemblés par affinités. L'atmosphère avait changé. Notre bourg avait des allures étranges avec beaucoup plus de monde dans les rues qu'à l'accoutumée, et les touristes, silhouettes incongrues dans le paysage, observaient le spectacle en serrant leur progéniture dans leurs bras.
Une fois qu'elle fut sûre que je tiendrais promesse, ma mère s'en retourna à la ferme d'un pas rapide et saccadé. Nous restâmes un petit moment silencieux, à observer le défilé des équipes de recherche ainsi que le passage répété des mêmes voitures. L'adjudant Heurpe, chef de la brigade, passa dans sa Renault 4L bleu le combiné radio collé à la bouche. Une formidable envie de tenir Johanna dans mes bras me tomba dessus, quelque chose de lourd, d'oppressant et d'impérieux. Nous pensâmes à fouiner de notre côté, encore. Mais tout le village était quadrillé, et nous avions déjà reconnu tous les endroits susceptibles d'abriter notre amie.
– Mazette, quelle galère cette histoire, souffla Franck.
– J'ai la trouille, les amis, nous confia Vincent.
– Moi aussi. Je crois pas que ce soit les types que tout le monde recherche, mais il s'est passé un truc grave, et pas savoir ça me déglingue.
Ils opinèrent et nous échangeâmes un regard chagriné. Sans doute que nos yeux étaient un peu plus rouges que d'habitude.
– On fait quoi maintenant ? questionna Vincent.
Franck haussa les épaules en même temps que moi. Nous nous sentions vaincus, sans autre possibilité que de subir les événements. Nous savions, sans trop vouloir y penser,

comment finissaient la plupart de ces sales histoires de disparition d'adolescents. Les médias s'en gargarisaient au moins trois ou quatre fois par an. D'un coup, la vision du visage de Johanna incrusté sur l'écran de la télé me glaça et me fut insupportable. Notre Johanna, ça ne pouvait pas nous arriver, ici, bien planqués au fond de la campagne. Ce qui se passait ailleurs ne nous avait jamais vraiment concernés, nous ne voulions pas rejoindre cette réalité.
Je levai la tête pour éviter le regard de mes deux potes. Le ciel était si beau, d'un bleu pur et uni, et les feuilles du tilleul qui entraient dans mon champ de vision ajoutaient la parfaite touche bucolique au tableau.
– Faut qu'on aille récupérer nos affaires, se souvint Franck.
– Merde, j'avais oublié, répondit Vincent.
Nous grimpâmes sur nos deux-roues et prîmes la direction de la forêt. Je crois que nous ne prononçâmes pas un seul mot sur le trajet aller et pas plus sur celui du retour. Vincent prit la direction de chez lui, et Franck et moi continuâmes un peu côte à côte avant de nous séparer. J'avais l'impression d'être tombé d'un arbre. J'arrivai en vue du portail gardé par Dick lorsqu'une pensée vint subitement se ficher dans ma tête. Il restait un endroit auquel nous n'avions pas songé. Il me faudrait désobéir, car c'était en dehors du village, et il y avait peu de chances que j'y trouve Johanna. Mais maintenant que c'était dans mon esprit, je savais qu'il me serait impossible de ne pas m'y rendre. Je posai mes affaires sous le tilleul et fis demi-tour alors que Dick levait la tête et dressait ses oreilles.

Pédalant sous le soleil qui me pourchassait impitoyablement, je sentais ma poitrine se gonfler d'un maigre espoir. Dans le bourg, il y avait toujours les patrouilles des bénévoles, ils allaient d'un pas décidé, pleins de bonne volonté. Je les connaissais tous et la solidarité de la communauté me toucha. Ils étaient si occupés à détecter le moindre indice que personne ne se formalisa de me voir rouler seul hors de l'enceinte du bourg. Par acquit de conscience, je décidai de m'arrêter au panier à salade. Peut-être que Johanna s'y était réfugiée depuis mon passage. Mais il n'y avait personne. Un calme déprimant y régnait. Il n'y avait que les magazines entassés dans un coin. Sur l'un, Samantha Fox posait dans un body blanc qui peinait à contenir ses seins. Deux canettes de bière vides gisaient sur le flanc. Il y avait aussi un emballage de graines de tournesol Pipas sur la table de fortune et un autre de Treets sur le plancher. Je m'assis sur un des sièges et me remémorai les bons moments passés ici. Le squelette de tôle lâcha une plainte métallique, il décantait sous le soleil en se dilatant. Je ne comprenais pas ce qui se passait avec Johanna. J'avais trouvé sa mère étrange, elle qui était d'habitude si causante. Cela dit, il était tout à fait possible que je me fasse des idées à cause de la situation. Mes yeux se baladèrent dans l'habitacle. Chaque objet ou déchet était une trace de la bande des yeux marron. Toutes ces heures à se tenir chaud au cœur, à se gaver du bonheur d'être ensemble. Sur la vitre arrière, nous avions scotché le poster de l'album de U2, *The Joshua Tree*. Ils étaient quatre, comme nous. Et notre petit pays de campagne était notre *Joshua Tree*. Je me penchai sur le siège sur lequel Johanna s'asseyait toujours. Il me sembla sentir des réminiscences de son odeur. Ma main caressa le siège en skaï, lisse et légèrement bombé. Je réfléchissais et mes yeux divaguaient en se posant n'importe où, deux papillons voletant au gré du hasard. Un oiseau se posa sur le toit. J'entendais le raclement de ses petites griffes, il faisait de brefs bonds et je pouvais suivre sa progression au son de ses pattes. Il poussa un cri grinçant, je sus qu'il s'agissait d'une pie. Je dus malgré tout revenir à l'urgence. Je devais aller faire cette vérification. J'étais à la fois impatient d'y dénicher Johanna, et mort de trouille de n'y trouver personne. Je ne voyais pas pour quelle raison elle s'y serait rendue seule, mais j'étais à court d'idées. Je remontai sur mon vélo et filai en appuyant comme un forcené sur les

pédales. Les roues ronronnaient et j'aimais cette sensation de puissance. Je dépassai le pont sur l'Obscure, jetai un regard sur notre passage qui menait à Calicoba Beach et continuai sur la route. Elle contournait la vaste forêt en grimpant sur une colline. Ensuite il y avait une descente ombragée et puis une autre colline à escalader. Pas loin de dix kilomètres. Plus j'avançai plus je me persuadai qu'elle se trouvait là-bas. Je vis son vélo couché dans le fossé. Mon cœur partit dans tous les sens. J'abandonnai mon destrier et partis en courant à travers les arbres. Les fougères produisaient un son rugueux en râpant sur mes jambes et quelques toiles d'araignées enveloppèrent mon visage. J'arrivai en vue du Vénérable. Immédiatement je distinguai la forme à l'intérieur. Ma voix s'échappa de ma gorge sans que j'y sois pour quelque chose.
– Jo !
Je vis ses pieds tressaillir, je n'étais plus qu'à cinq mètres.
– N'entre pas.
Ses mots me stoppèrent net. Sa voix était étrange. En restant à l'extérieur, je m'accroupis doucement. Les ombres du ventre du châtaignier avalaient la silhouette de Johanna. Elle n'était qu'une forme indistincte, ramassée sur elle-même. Il y eut un reniflement. Je ne voyais pas son visage mais je sus qu'elle pleurait.
– Jo, qu'est-ce qu'il y a ?
Un autre reniflement.
– Laisse-moi Chris.
Évidemment, tout dans sa posture et sa voix m'inquiétait. Je discernais ses genoux remontés contre son corps. Ses mains d'une blancheur incroyable, jointes devant ses tibias, apparaissaient dans une sorte de halo fatigué. Ses épaules, mangées par l'obscurité, semblaient dépourvues de tête, et ça me glaça. Je ne voulais surtout pas la brusquer.
– Je ne veux pas t'embêter, Jo. Je m'inquiète. Tout le monde est à ta recherche.
Encore un reniflement.
– N'entre pas, c'est tout.
– Bien, je reste dehors, je vais juste me mettre contre le tronc, d'accord ?
Elle produisit un son semblable à ceux que l'on émet quand on refoule un sanglot. Je pris cela pour un oui. Avec douceur, en faisant des gestes calculés, bougeant comme un charmeur de serpent, je finis par m'adosser au tronc, à dix centimètres de l'entrée. Johanna était juste derrière l'écorce qui nous séparait ; deux personnes se parlant derrière une porte. Le silence dévorait tout, il avançait comme un incendie. Je devais trouver quelque chose à dire. Mes mains plaquées sur les feuilles mortes et sèches captaient la palpitation du sol. J'appuyai ma tête contre l'arbre. Fouillant les cimes des yeux, j'implorai intérieurement un quelconque dieu de me donner l'inspiration. Un autre sanglot réprouvé sortit du châtaignier. Mes trapèzes se contractèrent. Par où commencer ?
– Jo… tu sais que… je veux dire, tu peux compter sur moi.
– Mmm, mmm.
Elle inspira beaucoup d'air, comme lorsqu'on a beaucoup pleuré. Dans une aspiration saccadée. On aurait dit qu'elle avait froid. J'eus très envie de la serrer dans mes bras.
– Jo, raconte-moi, je peux t'aider, j'en suis sûr.
Le silence en écho, puis des frémissements. Un corps au supplice dans le noir.
– Jo, quoi que ce soit, je ne dirais rien, ce sera notre secret.
Je me demandai ce qu'il avait bien pu arriver. J'avais vu sa mère, a priori personne n'était mort. Je m'inquiétai un instant pour son chat qu'elle adorait, mais je me souvins que je l'avais vu chez elle, enroulé sur le rebord de la fenêtre. Malgré la chaleur, les

frissons m'assaillaient. Je me plaquai contre le fût. La cathédrale de bois s'élevait au-dessus de nous, déployant ses voûtes immenses, résonnant du cantique de la nature. Son feuillage abondant déclinait des verts pour impressionnistes. La lumière qui baignait les hauteurs fabriquait un immense vitrail projetant une lueur de chlorophylle. L'arbre bicentenaire exhalait un pouvoir, j'en étais persuadé. Je pouvais sentir cette vibration qui entrait en moi et je priai pour qu'elle passe en Johanna. Le Vénérable penchait son âme sur nous pour nous inciter, nous deux, dans l'ombre du secret. Elle dans l'aveu au bout des lèvres, moi l'oreille dans l'attente. Comme elle restait sans voix, ce fut la forêt qui fit la conversation. Deux troncs grinçaient en se frottant l'un contre l'autre, hypnotisés par la brise. Une buse perçait la quiétude d'un piaillement régulier. Non loin, j'entendais le bruit caractéristique d'un merle sautillant sur les feuilles et les brindilles. En face de moi, un élégant chêne pédonculé m'offrait son ventre moussu. Les formes du lichen me faisaient penser à un visage.
– Jo, je t'en prie, dis quelque chose.
Je marchai sur une fine couche de glace et je devais prendre garde à la moindre fissure. Je ne voulais pas qu'elle se sente oppressée.
– Jo, ne me laisse pas comme ça, l'inquiétude me bouffe.
Un hoquet, des bruissements de chaussures sur la terre, un frottement contre l'abdomen de l'arbre.
– C'est mon père.
Elle avait prononcé cette phrase comme si elle était à bout de souffle.
– Quoi, ton père ? Il lui est arrivé quelque chose ?
– Non, c'est moi…
Elle se mit à sangloter puis se reprit. Reniflement.
– Toi quoi ? Jo…
C'était comme si mes deux bras étaient ouverts en grand et que j'attendais qu'elle se jette dedans.
– Il… il m'a… touchée.
Elle se mit à couiner plus que pleurer. Elle essorait son chagrin, je sentais que ça sortait comme ça, un torchon tordu par deux mains solides et l'eau qui ruisselait du tissu. Mes mains agrippèrent la terre et les débris végétaux.
– Je… je ne comprends pas.
– Oh Chris, il m'a violée !
Je venais de prendre un gros coup de manche de pioche sur la tête. Je n'avais aucun mot dans la bouche. Heureusement elle continua.
– Ma mère était absente, elle était partie avec ma sœur faire une balade juste après le repas de midi. Il est entré dans ma chambre, je finissais de faire mon sac. Il n'a pas allumé la lumière. Les volets étaient à moitié fermés, tout s'est passé dans la pénombre. Il respirait fort…
Elle s'arrêta, une série de hoquets me disloqua le cœur et les tripes. Je n'y croyais pas. Je veux dire, je la croyais, mais c'était trop énorme. Je restai la tête contre l'écorce, les yeux fermés, mes mains jointes sur ma bouche. Elle ne trouva pas la force d'en dire plus. Je grimaçai, car mon imagination s'était mise en route. Je ne bougeai plus, mon cœur tambourinait à mes tempes, il résonnait dans tout mon corps. C'était un affreux cauchemar. Comment allais-je me débrouiller avec ça. Je puisai un mot en espérant qu'il en fasse suivre d'autres.
– Jo…
– Non, laisse-moi finir. Et après, ça n'aura jamais existé.
Elle était brisée et pourtant il y avait cette détermination dans sa voix. Elle renifla.

– Ça a été très vite. Je me suis retrouvée dans l'obscurité. Je pleurais, me demandant ce qui venait de se passer alors que je le savais très bien. Mais c'était pas possible. C'était pas possible.
L'âme du silence sifflait à mes oreilles. Je me sentais si seul. Je restai collé à l'écorce, à l'écoute du moindre signe. J'étais dépouillé de mots, nu devant l'horreur. Je bougeai un peu pour plaquer mon épaule contre le bois. Je tendis ma main pour qu'elle entre dans la semi-obscurité. Je distinguai mon bras qui disparaissait derrière le chambranle naturel et irrégulier, boursouflé de bosses et de verrues d'écorce. J'imaginai ma main, offerte dans le vide, toute proche de Johanna. Une bouée flottant dans une mer noire de chagrin.
– Jo…
Je laissai courir ces quelques secondes que le temps administrait avec parcimonie. J'ouvrai ma paume et l'inclinai vers le haut. Je fermai les yeux. Au bout d'un moment, je perçus un bruit, très léger. Puis un de ses doigts effleura mon index et fit bondir mon cœur. Puis un autre doigt. Il avança avec prudence, remonta à tâtons le long de ma peau, électrisant mes terminaisons nerveuses. Sa main finit par se lover tout entière dans la mienne. Elle était toute recroquevillée, mouillée et chétive. Doucement, je resserrai mes doigts, juste ce qu'il fallait de contact et de pression pour faire naître un sentiment de sécurité. Nous restâmes comme cela un temps indéfini. Ma joue contre l'arbre, Johanna sans doute dans la même position de l'autre côté, quelques centimètres de bois pour infuser nos émotions. Il était inutile de parler. Johanna avait surtout besoin d'une présence, un lien avec le monde, quelque chose qui la maintienne à flot. Ma main dans la sienne, comme une amarre. Elles descendirent peu à peu vers le sol et s'y déposèrent comme deux feuilles à l'automne. Je ne voulais plus parler. J'espérais que Johanna en avait terminé, qu'elle recevait un peu de réconfort à ma peau, et que ça suffirait. On est naïf à quinze ans, surtout devant ce qui ne peut être nommé. Les bruits de la forêt nous absorbèrent. J'entendais la faible et régulière respiration de mon amie. Elle s'était apaisée. L'humeur de la brise dans les hauteurs me berçait et je ne me sentis pas m'endormir. Quand j'ouvris les yeux, ce fut comme si deux réalités se superposaient. Johanna avait toujours sa main dans la mienne.
– Jo ?
– Oui.
– Je crois que j'ai dormi.
– Moi aussi.
– Il faudrait que tu sortes de là.
– Non, je reste ici.
– Mais tu ne…
– Non, je ne peux pas rentrer chez moi. Je suis perdue, j'ai besoin de temps.
– D'accord, tu ne rentres pas chez toi. Mais tu ne peux pas passer la nuit dans le Vénérable, au milieu de la forêt. Il faut rassurer ta mère et ta petite sœur.
Elle se remit à pleurer. Sa main s'agitait de soubresauts.
– Je suis prise au piège. Je me fais du souci pour Christelle. J'ai peur qu'il la touche aussi. Tu sais, après…, enfin après, j'ai fini par sortir de ma chambre, pour venir ici. Je me suis retrouvée dans la cuisine, et il était là, debout, prêt à partir ouvrir son magasin. Il est resté tête baissée, n'a pas dit un mot. Et moi, je suis passée en baissant la tête aussi, c'est moi qui avais honte. Tu te rends compte, c'est moi qui avais honte.
– Il n'y a pas eu de signes avant… ça ? Tu ne t'étais rendue compte de rien ?
– Depuis quelque temps, j'avais surpris des regards sur moi, surtout quand j'étais en short. En juillet, lors des vacances, il me semblait qu'il reluquait mes seins, mais je me suis dit que je me faisais des idées. Depuis le printemps, il est devenu encore plus

taciturne. Et depuis que je suis assise ici, j'y réfléchis. Ça tourne à fond dans ma tête. Je me dis que peut-être qu'il sentait qu'il avait cette… chose en lui, tu vois ?
– Oui, je comprends.
Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à un truc. Ce malaise qui m'étreignait quand j'allais dans son magasin pour acheter des bonbons. Mais je me sentais sale. Parce que je nourrissais du désir pour Johanna. Dès le début je n'avais pas été bien avec cette réalité, parce que je connaissais Johanna depuis la maternelle, elle était comme ma sœur, et on ne désire pas sa sœur. J'étais en train de me demander si j'étais normal. Il y avait bien des histoires que j'avais entendues, racontées par les adultes quand ils croyaient que nous n'étions pas là. Ces trucs qui s'étaient passés dans quelque hameau, au fond de la cambrousse, parfois aux temps anciens, mais pas seulement. Des filles qui auraient accouché de gosses qui ressemblaient étrangement aux pères de ces filles, ou des frères qui auraient couché avec leur sœur. Des trucs dans ce genre. Et à chaque fois, c'était le dégoût dans la bouche des adultes. Des cercles de grimaces, de l'indignation, c'était bien la preuve que c'était mal de faire ça. Elle reprit et sa voix me fit sursauter, et mes pensées grises s'échappèrent.
– Et puis… Chris, il y a cette fille qui a disparu à Pâques. Tu t'en souviens ?
– Bien sûr, il y avait sa photo partout dans le village. Avec le ramdam que ça a fait. Mes parents voulaient plus me laisser sortir après le dîner.
– Ma mère aussi. Elle me disait de ne jamais rester toute seule dehors.
Elle hésita à continuer, sa main se tortillait dans la mienne.
– Chris… cette fille, elle était venue avec sa famille passer les vacances. Je l'avais croisée une ou deux fois, elle était très jolie, elle avait un an de plus que moi je crois.
– Je l'ai aperçue aussi une fois. Et alors ?
Sa main se crispa.
– Non, rien, c'est juste que ça m'est revenu. Fais pas attention, je sais plus où j'en suis.
– Qu'est-ce que tu dirais d'aller à Calicoba Beach, René pourrait te cacher en attendant…
J'ignorais ce que je voulais dire avec cette formule. Attendre quoi ? Que ça se tasse ? Comment ce genre de chose pouvait bien se tasser un jour ? Mais je ne pouvais pas laisser Johanna dans cette situation, recroquevillée dans le tronc évidé d'un arbre, à guetter la venue silencieuse de la nuit, à ressasser, tressaillir au moindre bruit, à grelotter et pire encore. Elle n'avait pas répondu à ma proposition. J'étais impatient qu'elle m'accorde cette solution, mais je sentais aussi qu'il lui fallait du temps. Les secondes s'enchaînèrent sous la chevelure de la forêt, des secondes belliqueuses qui râpaient mon mental et scarifiaient ma patience et mon sang-froid. À chacune d'elles qui tombait dans le seau noir et sans fond du temps, mon cœur s'alourdissait, des fourmis furieuses s'enchâssaient dans mes jambes et dans mon ventre. Au bout d'un certain temps, je me rendis compte que la tête me tournait.
– Tu crois qu'il sera d'accord ?
Sa petite voix perça le magma d'émotions et de sentiments qui m'engluait et le soulagement vint tout de suite. Elle envisageait sérieusement cette possibilité.
– René nous aime beaucoup, il est doux, c'est quelqu'un sur qui on peut compter. Je ne l'ai dit à personne, mais à toi, je crois que je peux. Quand Vince s'est encore fait casser la gueule par son père, René est allé le trouver. Je sais pas ce qu'ils se sont dit, mais depuis, son pater n'a plus posé la main sur lui ni sur sa mère. Si on lui demande de t'héberger, il dira oui, c'est sûr.
– Il va vouloir savoir pourquoi.
– Écoute, tu as honte de ce qui t'est arrivé, mais tu n'y es pour rien. Ton père avait pas à faire… ça. Sûrement que René demandera ce qui se passe, mais il s'occupera de toi,

même si tu dis rien. Après, peut-être que tu pourras lui en parler. C'est toi qui décideras.
– Tu crois vraiment qu'il prendra ce risque ?
– Tu le connais un peu, t'as été dans sa cabane, fais confiance à ton instinct. Personne vient jamais chez lui, c'est l'endroit idéal.
– Mais je peux pas rester chez lui indéfiniment.
– Non, mais on verra plus tard. D'abord on fait dans l'urgence, on trouvera bien une solution.
Elle réfléchit. Renifla.
– D'accord. Mais seulement si tu me promets de venir tous les jours.
– Je te le promets.
Avec ces tueurs qui rôdaient, je savais qu'il me serait interdit de sortir du village, et l'idée de désobéir tous les jours à cette injonction me déplut. Mais pour Johanna j'étais prêt à le faire. Et d'une certaine façon, j'en tirais une forme de fierté, comme si prendre ce genre de risque me rangeait d'office dans la catégorie des héros.
Maintenant, il s'agissait de la faire sortir de sa cachette. Avec d'infinies précautions.
– Il va falloir que tu sortes. Prends ton temps, je suis là.
Elle ne répondit pas mais quelque chose dans l'air me dit qu'elle acceptait cette évidence. Parfois, on n'a pas besoin de mots, on sent les choses. Une sorte de sixième sens vient témoigner à notre cœur, et c'est si fragile, si frêle, qu'on hésite souvent à lui donner du crédit. Je crois que lorsqu'on est jeune, on est plus apte à écouter cette forme de langage qui chuchote, qui conseille.
Je me levai avec tant de lenteur qu'on aurait cru voir une statue de pierre prendre vie. J'étais resté longtemps assis et immobile, et la tête me tournait toujours. J'inspirai une grande bouffée d'air, et le caractère de la forêt s'installa en moi. Il y eut un bruit très léger. Celui d'un genou peut-être, ou d'une main qui s'appuyait sur le sol. Un bruit anodin, mais avec lui, je compris la somme de courage qu'il fallait à Johanna pour faire ce geste qui entérinait qu'elle allait affronter ce qui lui était arrivé. Brisée, souillée, mais pas vaincue. C'était bien ma Johanna.
– Je sors, mais ne me regarde pas, s'il te plaît.
Je me tournai vers la forêt et son demi-silence, ses petits craquements, ses palpitations, mes yeux parcourant les fines colonnes claires perçant la frondaison et tombant de biais partout autour telle une pluie de pinceaux blancs. Il faisait bon sous le couvert, la vision que m'offrait la nature était presque idyllique et j'en avais terriblement besoin. J'eus l'intime conviction que les lieux m'avaient aidé à récupérer Johanna.
Et soudain elle fut là. Près de moi. Son corps proche du mien, sans toutefois me toucher. J'entendais sa respiration et à travers elle, à quel point ses poumons étaient oppressés. Ma propre respiration devint fébrile, traversée de tremblements. Mais je ne la désirais pas et cela me rassura, seul l'amour me nimbait.
– Et maintenant ? demandai-je.
– Je vais prendre ta main et te suivre, mais tu ne me regardes pas.
– D'accord.

*

La maison est silencieuse. L'homme fait irruption dans la chambre de sa fille. Il halète comme une bête affamée. Trop excité par ses pulsions qui le dévorent il ne peut empêcher ses mains de trembler. Il la distingue dans la pénombre à peine abîmée par les rais de lumière qui filtrent des volets. Il s'avance sans hésiter et lui bloque les bras. Il se couche sur elle, déjà il n'est plus maître de son corps. Avec des mouvements brusques, il baisse le short de sa propre fille. Sans aménité, il se taille un passage en elle sous les plaintes et les hoquets. Il est si excité, possédé, que tout va très vite. Il lâche un râle

lugubre et se laisse glisser au sol. Déjà les démons sont chassés par une vague de remords ou de regrets, mais peut-être simplement est-il frustré que cela soit allé si rapidement. Une mélasse de sentiments contraires l'empêche de se mouvoir et de réfléchir. Il est incapable de dire s'il éprouve de la honte, il lui semble qu'une forme d'insatisfaction fait à nouveau monter en lui une pulsion, cette malédiction, cette bénédiction. Finalement il se relève, pantelant. Il se rhabille et quitte la pièce sans émettre la moindre parole, dépouillé de toute humanité, froid comme un serpent. La porte se referme, étouffant les pas de l'homme et les sanglots de sa fille qui se perdent dans une semi-obscurité aux allures de tombeau.

Samedi 9 août, au village.

Jean-Paul Conti se tient bien droit sur la route qui mène au centre du village. Il est assez content de lui, il n'a pas bu une goutte depuis l'aube. L'état dans lequel il se trouve, il en a perdu l'habitude et il se sent bizarre. À la fois bien et mal. Il marche d'un pas lent mais déterminé. Il a décidé de participer aux recherches. Une manière pour lui de s'absoudre, même s'il sait que c'est certainement en vain.
Il arrive devant la mairie. Sur la place, sous les bras noueux des tilleuls, à l'abri des flèches d'argent, le maire coordonne les recherches avec l'adjudant Heurpe. Il y a aussi le chef des pompiers, Robert Plante, que tout le monde surnomme « LedZep ». Dans la vie, il est maçon. Il a cessé les travaux en cours et a même mis ses trois ouvriers sur le coup. Heurpe trace des lignes géométriques sur une carte du village et des environs. Il y a des carrés hachurés et d'autres vides. Sur la table, se trouvent deux radios portatives, celle des gendarmes et celle qu'utilisent les soldats du feu. On a aussi tiré une ligne téléphonique, le fil dévale les escaliers de l'Hôtel de ville en se tortillant et le gros appareil beige paraît prêt à sonner à tout moment. Son cadran circulaire réverbère le soleil et fait de l'œil au commandant de brigade. À l'arrivée de Conti, Heurpe lui jette un regard méfiant. Il ne dit rien, il attend que l'autre parle. Le maire regarde ailleurs, gêné. Robert Plante se met à manipuler sa radio, simulant un problème de réception.
– Je viens pour aider.
L'adjudant pose ses mains à plat sur la carte et prend une grande bouffée d'air. Il transpire en abondance. Il a déposé son képi sur la table et sa chemise bleue arbore de larges auréoles autour de ses aisselles et au milieu du dos. C'est qu'il connaît bien Conti. Le chauffeur routier sans histoire et apprécié de tous a commencé à se comporter d'une étrange manière à la fin du mois de mai. Lui qui n'était pas porté sur la bouteille a enchaîné les cuites et est devenu agressif avec la plupart des habitants. Il a fini par perdre son permis à cause d'un contrôle déclenché à la suite d'un léger accrochage avec son camion. Un petit accident où les gendarmes l'ont trouvé très imbibé. Heurpe sait aussi, par les on-dit, qu'il bat sa femme et son fils. Le gradé a temporisé, espérant que cette mauvaise passe trouve son dénouement avec la fin de l'été. Parce que ces histoires de famille sont toujours très déplaisantes à gérer, parce que malgré tout, cela lui paraît tenir du domaine du cercle privé. Et puis, chose importante à ses yeux, madame Conti n'a jamais porté plainte ou signalé ces prétendues violences conjugales.
– C'est quoi toutes ces griffures ?
– Rien, je suis tombé dans un roncier.
– Faut avoir les idées claires et les yeux en face des trous pour aider.
– C'est le cas.
– Ça serait nouveau.
– Ça l'est.
Conti, presque hiératique, soutient le regard condescendant du gradé. Il ne faudrait pas grand-chose pour le faire douter. Son abstinence n'a pas assez vécu pour revendiquer ce terme, et les premiers effets du manque lâchent de grandes vagues de frissons sur le corps de l'ancien routier. Le militaire laisse filer les secondes, peut-être dans l'espoir que le volontaire se décourage. Mais l'homme tient bon. Heurpe sent les regards sur lui. Une gamine du village a disparu, difficile de refuser de l'aide.
– J'ai pas envie d'avoir à te gérer en plus de tout ce merdier, tu comprends Jean-Paul ?
Conti hoche la tête, d'un mouvement bref et décidé.
– Tu peux me faire souffler si tu veux.
L'autre soupire, dans l'impasse.

– Bon, tu vas attendre le retour d'une équipe et tu te joindras à elle. Reste dans les parages, je t'appellerai bientôt.
Conti exécute un semblant de salut militaire pour charrier son interlocuteur puis se détourne et va s'asseoir au pied d'un arbre. Là, bien calé contre le tronc, il s'allume une cigarette, tire une brève taffe et laisse échapper la fumée du coin de sa bouche. Il observe l'activité. Il n'a pas vu autant de monde s'agiter depuis très longtemps. Un véhicule 4X4 rouge surmonté d'un gyrophare s'arrête près du PC. Deux pompiers en descendent, échangent quelques mots avec leur chef, se penchent sur la carte, pointent plusieurs endroits de l'index puis repartent. La sonnerie stridente du téléphone retentit. L'adjudant Heurpe décroche machinalement en trouvant le combiné sans poser ses yeux dessus.
Il fait une chaleur insoutenable, le village donne l'impression d'avoir été placé sous cloche. On entend peu de bruit, mais il y a beaucoup de personnes dans les rues, qui cherchent des indices, regardent derrière les tas de bois, au fond des allées, sur les petits sentiers, les cabanes de jardin, partout où on pourrait dissimuler un corps.
Jean-Paul Conti a soif, des frissons ourlent sa peau comme s'il était mouillé et qu'un vent froid passait sur lui. Il tire plus fort sur sa cigarette, verrouille son mental, il ne veut pas céder. Sa tête tonne au niveau de la nuque, des coups de batte de baseball. Il lève sa main devant ses yeux, tend les doigts en les écartant. Ça tremblote pareil à un bloc de gélatine sur une assiette. Il referme aussi sec ses phalanges fébriles, serre les poings et ferme les yeux, grimace, inspire et expire longuement. Lorsqu'il les rouvre, c'est pour voir François Peuch au sein d'une équipe de trois personnes. Il a encore sur le dos sa blouse grise de buraliste. Le petit groupe progresse sur la place en direction du PC. Heurpe parle avec eux, baisse la tête et grise un autre carré avec son stylo. Ça palabre quelques poignées de secondes autour de la carte, et l'entité se disloque. Certains vont boire un coup à l'intérieur de la mairie, d'autres vont casser une graine. Peuch aperçoit Conti et son visage prend une teinte mordorée. De vilaines rides apparaissent sur son front. Il jette un regard autour de lui, se redresse, puis s'approche de l'ancien routier. Conti reste assis et l'observe. Il travaille sa clope. Ses yeux brillent. Peuch stoppe à moins d'un mètre, ses pieds touchent presque la jambe allongée de l'homme auquel il fait face.
– Désolé pour ta fille, j'espère que ça va s'arranger.
– Te fatigue pas en politesse, je sais que t'en as rien à foutre.
– Tu te trompes. Toi, tu m'es égal, mais ta fille, elle y est pour rien.
– Pauvre loque, regarde-toi une seconde.
– C'est ce que j'ai fait justement. Et tu sais quoi, j'ai pas aimé ce que j'ai vu dans la glace.
– Ça m'étonne pas.
– Tu devrais essayer, t'es loin d'être tout blanc. Dès qu'on aura retrouvé ta gamine, je vais aller aux gendarmes, et je vais tout balancer. Terminé. Tu devras assumer tes… putain, j'sais même pas comment appeler ça.
– Si tu parles, c'est toi qui seras emmerdé, tu peux rien prouver contre moi.
– C'est ce qu'on verra.

*

Solange Peuch est aux abois. Elle a la tête qui tourne, son cœur tambourine, ralentit, a des ratés. Elle a cherché Johanna absolument partout, mais elle doit désormais s'occuper de son autre fille, la plus jeune, Christelle. Depuis une heure, une angoisse lourde et épaisse comme une marée noire enserre son thorax, elle peine à respirer. Par des visions fulgurantes, elle entrevoit le pire. Des vagues de sanglots remontent et forcent sa gorge, elle les jugule juste avant qu'ils sortent, ces cavaliers de l'Apocalypse qui balayent tout sur leur passage et laissent exsangue. Solange se dit que si elle parvient à ne pas pleurer,

alors sa fille sera retrouvée saine et sauve, elle se raccroche à ça. Mais le typhon qui nettoie son crâne malmène ses superstitions. Elle ne sait pas si elle serait capable d'annoncer à Christelle que sa sœur est… Elle est aussi préoccupée par l'attitude de son époux. Quand elle l'a averti, il est arrivé sans se presser du magasin, il était calme, pire, il était absent, indifférent, et quelque chose d'autre émanait de ce flegme coupable, mais elle n'a pas réussi à mettre le doigt dessus. Tout cela la ramène à cette atmosphère étrange qu'elle sent depuis des mois dans leur couple mais dont elle ne parvient pas à trouver la source. Il l'a prise dans ses bras, mais elle n'a décelé aucune chaleur, aucun sentiment, c'est un automate qui l'a étreinte, ou un homme qui s'est retiré loin de son âme. Plus elle y pense, plus elle sent qu'elle touche presque au but, mais il lui manque encore quelque chose.

Un rire enfantin retentit. Elle tourne la tête pour poser son regard sur Christelle. L'enfant dévore un vieux dessin animé, *Les Fous du volant*. La petite l'a adoré dès la première aventure. Parfois, elle s'entraîne à rire comme Diabolo, le chien copilote de Satanas. Solange couve sa fille de ses yeux rougis. La voir ainsi s'amuser dans l'insouciance et l'ignorance de ce qui se joue juste là, derrière la fenêtre nimbée de soleil, la rassérène et lui donne la force de faire bonne figure. Mais les idées noires et les pensées grises la harcèlent, toute son énergie est dirigée vers l'absolue nécessité de ne pas s'effondrer.

Elle repense à son mari, recommence à chercher ce qui cloche chez lui. Se remémore ses longues absences, quand il part en voiture elle ne sait où. Ses coups d'œil bizarres qu'elle surprend parfois lorsqu'ils se trouvent à l'extérieur, une expression dans son regard qu'elle n'a pas aimée la première fois qu'elle l'a captée. Elle a la désagréable impression qu'un autre homme vit à l'intérieur de lui, un être bien plus inquiétant, d'où sourd une petite musique déstabilisante. Son homme lui fait penser à un marécage plongé dans les ténèbres.

Solange secoue la tête, repousse ces images effrayantes. Ses mains tremblent, elle les passe sur son tablier, inspire un grand coup et se colle à la fenêtre.

*

Johanna et moi approchions de Calicoba Beach. Tout un tas de pensées fusaient dans ma tête. Je voulais prévenir les autres pour leur éviter une nuit épouvantable, et puis la maman de Johanna, qu'on ne pouvait pas laisser dans l'ignorance. Je me disais que j'aurais du temps pour la convaincre une fois chez René. Le soleil tapait fort, j'eus la sensation qu'il nous traquait. Nous avions récupéré nos vélos et emprunté le même itinéraire que lors de la découverte de l'étang du Puy perdu. Johanna avait refusé de passer par la route. Sur la butte, appuyé à mon BMX, je n'osai toujours pas la regarder en face. Elle se trouvait un peu en retrait sur ma gauche, et nous contemplâmes l'étang et plus haut, la cabane de René.

– Je peux te regarder maintenant ?

– Je préfère pas.

– Pour moi, tu es la même qu'hier, tu es la fille que… enfin… tu sais. Je ne te juge pas, ça me rend dingue que tu aies honte alors que c'est cet enfoiré qui devrait…

Je ne terminai pas ma phrase car je me rendis compte que j'avais haussé le ton. L'énervement l'avait emporté, Johanna n'avait pas besoin de ça. Alors, je laissai tomber mon vélo et fis un pas en arrière. Je tendis ma main dans le vide, dans mon dos, comme un aveugle qui cherche quelque chose à tâtons. Mes doigts fouillèrent l'air, et finirent par tomber dans la toile de ses phalanges. Elle serra ma main, et nous restâmes comme ça plusieurs minutes. Johanna laissa à nouveau échapper quelques sanglots brefs, mais je sentais qu'elle se dominait. Il y eut une légère pression de sa main, si discrète que je

doutai un instant qu'elle fût réelle. J'interprétai cela comme un signe. Je tournai la tête avec lenteur pour lui laisser le temps de protester, au cas où. Mais elle ne dit rien. Quand mes yeux rencontrèrent son visage, une déferlante passa sur moi, un mélange de bien-être, de soulagement, et de beaucoup d'amour. J'étais aussi triste de savoir ce qu'elle endurait, et au fond de mon être grandissait, tapie à l'instar d'un prédateur qui attend son heure, une colère tout entière focalisée sur Peuch. Elle, essoufflée, pudique, fixait un point quelque part au-dessus de l'étang ou dans les bois autour de la cabane. Puis son regard dériva au ralenti, s'appuyant sur des points invisibles pour se rapprocher du mien. Et nous fûmes alors, l'espace d'un merveilleux instant, absolument seuls, mes yeux dans ses teintes vieux rocher usé, nimbés dans une douce chaleur et liés par un amour réciproque. La plupart des gens usent toutes leurs années sans éprouver cela.

Nous sourîmes, ses yeux ne me quittaient pas. Bouches cousues, corps immobiles, figures muettes, nous nous dîmes tant de choses à cet instant. Durant ce temps dont je ne saurais évaluer la durée, Johanna visita mes pensées, peut-être plus loin encore, et elle en ressortit avec la certitude de mon dévouement et de ma sincérité. Ne me demandez pas comment je le sais, il faut le vivre pour savoir. Je tirai doucement sur son bras pour l'embarquer, sa main se crispa.

– René n'a rien à voir avec ton père. Il est tout le contraire. Il te protégera et ne fera que ce que tu demanderas.

Elle me contempla, comme si elle analysait chaque mot de mon petit laïus. Puis je sentis sa résistance céder, elle s'approcha, nous descendîmes ensemble la pente vers Calicoba Beach. Nos vélos sur nos flancs, nos mains sur le guidon, affairés à poser nos pieds sur des endroits sûrs.

René ne posa pas de question. Lorsque la porte s'ouvrit, il nous regarda chacun notre tour. Il vit les traits marqués de Johanna, et peut-être autre chose, un élément que je ne parvins pas à saisir. Il posa ses yeux sur moi, m'interrogeant avec ses sourcils relevés. À nos mines, il comprit qu'il était nécessaire de nous faire asseoir. Il était heureux de nous voir, et à son expression, je sus qu'il ignorait qu'au village on cherchait Johanna partout. Je parcourus les reliefs du visage de mon amie, détaillant son petit nez d'où dégringolaient ses taches de rousseur, ses petites oreilles apparaissant sous le couvert des cheveux, sa bouche, et cet éclat marron indéfinissable qui jaillissait de ses pupilles et qui trouvait un écho dans celles de René.

– Je peux ? dis-je.

Elle hésita quelques secondes, puis me donna son accord d'un signe de tête.

Sans l'avoir décidé, je commençai mon récit de la manière dont nous l'avions vécu, les amis et moi. L'absence au rendez-vous, le début des recherches, puis le reste. Durant tout ce temps, Johanna conserva la tête baissée, elle fixait les sillons sombres du plateau de la table. René ne disait rien, il écoutait avec patience, opinant parfois de la tête, m'encourageant du regard. Il fouillait dans sa barbe pour occuper ses mains et sans doute masquer son émotion. Quand vint le moment le plus ardu, que les mots franchirent enfin ma bouche, que ma main glissa sur celle de Johanna, il se raidit. Ses poings devinrent des blocs de pierre et une grosse veine naquit sur son front, le coupant en deux et disparaissant entre ses sourcils froncés. Elle se mit à gonfler et battre dans une teinte violacée. Son poing rageur s'abattit sur la table qui sauta sur ses quatre pieds. Johanna fit de même, la tête enfoncée dans les épaules, apeurée. Pour la première fois depuis que je le connaissais, j'eus peur de l'Indien.

Il respira deux ou trois fois longuement. Il lutta un moment contre une force immense à l'intérieur de son corps ou de son esprit, puis allongea son bras vers Johanna, et elle, comme une biche effrayée, laissa courir ses yeux dans tous les sens, sauf sur René. Il

stoppa son mouvement, retourna sa paume vers le plafond, et attendit. Son visage n'était maintenant que commisération, mais je sentais la fureur ancrée dans son corps.
Elle plaça sa main dans la grosse paluche, puis elle trouva la force de lever les yeux pour qu'ils se regardent.
– Tu peux rester ici si tu veux.
Elle renifla, contint un sanglot qu'elle coinça dans sa gorge et accepta la proposition en remuant la tête.
Alors que je pédalai sous les derniers arbres avant la route, je repensai aux heures qui venaient de s'écouler. Elles me faisaient l'effet d'un trou noir qui avait tout englouti. J'étais sous le choc, comme après un accident de voiture. J'étais à la fois dans mon corps et à l'extérieur. L'après-midi s'était écoulée à une vitesse prodigieuse. Les lames de lumière que le soleil tombant lançait sur moi à travers la canopée venaient me faucher en diagonale. Elles allongeaient mon ombre qui galopait devant moi.
Tout en continuant à rouler, je sentais que l'instant présent me dépouillait de mes habits d'adolescent insouciant. Le réveil était dur. Johanna avait accepté que je prévienne sa mère discrètement, et aussi Vincent et Franck. L'idée de les laisser passer la nuit sans nouvelles à se fabriquer les pires scénarios l'avait convaincue. Tout en progressant en vue de la route, alors que le tintement de l'Obscure sur les pierres me parvenait, j'échafaudai un plan. J'irai d'abord parler à la mère de Johanna. Ensuite, je passerai chez Vincent et Franck. Johanna avait accepté que je leur apprenne ce qui s'était passé, sans doute trouvait-elle cela plus facile que d'avoir elle-même à le faire. J'avais accepté cette pénible mission, je le faisais pour elle.
En passant devant chez Sipo, mon cœur s'accéléra. Je pris conscience que j'étais mort de trouille d'aller voir madame Peuch. Nous nous aimions bien, mais je n'avais pas la moindre idée de comment j'allais présenter les événements.
Le chat ronflait toujours sur le rebord de la fenêtre, à croire qu'il n'avait pas bougé. Je frappai à la porte et le chambardement de mon cœur couvrit les coups sur l'huis. Quelques secondes s'écoulèrent, et un instant, j'eus l'espoir qu'elle soit absente. Mais les pas étouffés qui me parvinrent m'ébranlèrent et mon ventre se transforma en banquise.
Ce furent des yeux rougis qui apparurent derrière la porte. J'étais là, planté sur le perron, elle était devant moi, produisant un effort considérable pour offrir le visage le moins angoissé possible. Nous y étions. Mon père aurait dit « c'est là que les Athéniens s'atteignirent ».
– Bonjour madame Peuch, vous auriez une minute ?
Elle jeta un regard derrière elle, essuya ses mains sur son tablier de cuisine, se fabriqua un sourire et me répondit :
– Bonjour Christophe, qu'y a-t-il ?
Je n'avais, de toute ma vie, jamais eu aussi peur qu'à cet instant.
– Je…
Elle me regarda, perplexe.
– Eh bien, vas-y, parle. Tu veux des nouvelles des recherches, c'est ça ?
– Non madame, c'est-à-dire…
Une pensée me fulgura.
– Vous êtes seule ?
– Bien sûr que non, Christelle est à la maison.
J'étais soulagé.
– Oui, bien sûr. Voilà… je suis venu vous dire que Johanna est en sécurité, elle va bien, c'est elle qui m'envoie.
Elle se redressa, figée, son visage avait une expression étrange, entre crédulité et

méfiance.
– Comment ça Christophe ? Pourquoi n'est-elle pas avec toi ?
– Elle est en sécurité. Pour l'instant, elle ne peut pas revenir, c'est impossible. Mais elle veut que vous soyez rassurée. Et que vous préveniez les secours, que les gens ne cherchent pas pour rien.
– Pas revenir chez elle ? Qu'est-ce qui se passe Christophe ?
Elle avait prononcé cette dernière phrase en avançant d'un pas, et j'avais dû fournir un gros effort pour ne pas reculer.
– Je ne peux pas vous en dire plus, elle a dit qu'elle le ferait. Pour vous prouver qu'elle va bien, elle m'a donné ça pour vous.
Je tendis le jeu de cartes qu'elle avait toujours sur elle.
Madame Peuch le prit du bout des doigts, l'examina comme lorsqu'on exhume un vieil objet d'une malle au grenier.
– Où est-elle ?
Sa voix chevrotait.
– Je ne peux pas vous le dire, elle est en sécurité, mais elle a besoin d'un peu de temps.
Avant que j'aie le temps de faire un geste, elle me cravata de ses deux mains. Des larmes coulaient sans aucun bruit, elle n'émettait pas un sanglot. Ses yeux affichaient une détermination profonde, mais aussi beaucoup d'humanité. J'étais sur la pointe des pieds, un peu penché en arrière. Sans doute prit-elle conscience de la situation. Elle me lâcha doucement, et ses bras tombèrent le long de son corps comme un automate que l'on aurait débranché.
– Tu me dis la vérité ? Elle va bien ?
– Oui madame, je vous jure que c'est vrai.
– Dis-moi où elle est.
– Je peux pas, j'ai promis madame.
Sans doute, à cet instant, s'était-elle souvenue de la valeur inestimable de ces serments et promesses que l'on fait lorsqu'on est enfant, de leur caractère sincère et irrévocable, sans une once de malhonnêteté. Elle avait dû se revoir en train de professer les mêmes à notre âge, parce que je vis dans ses yeux qu'elle renonçait à me forcer la main.
– D'accord. Je te crois parce que c'est toi. Mais je suis sa mère, j'ai besoin de la voir, je ne peux pas rester sans nouvelles.
– Je reviendrai demain matin, promis.
– Tu me le jures ?
– Oui madame, je le jure.
Elle se relâcha totalement, elle me croyait. Cela me rendit fier. Qu'un adulte me fasse à ce point confiance était un sentiment étrange, déstabilisant. J'eus l'impression de grandir, que mes épaules se relevaient et que mon torse se bombait.
– Je dois y aller, mes parents vont s'inquiéter.
Elle me retint avec délicatesse par l'épaule.
– Elle ne t'a rien dit de plus ?
– C'est des choses qu'elle seule peut vous dire.
Et je partis sans attendre de réponse ou de réaction, j'avais atteint la limite extrême de ma résistance émotionnelle. Se frotter aux adultes dans le blanc des yeux, sans bouclier, sur des sujets si délicats, c'était une sacrée expérience. Je tremblais de tous mes muscles.
Je filai chez Vincent, l'appelai du bas de l'immeuble. Au second cri de son prénom, sa tête apparut au balcon. À mon regard il comprit et me rejoignit.
– Tu crois que tu peux t'éloigner de chez toi ?
– Si c'est pas trop long, ça peut se faire j'imagine. Surtout si je ne demande pas la

permission.
– Prends ton vélo, on va chez Franck. Ça va pas durer longtemps.
Nous filâmes chez notre copain et comme il entendit nos dérapages sur les graviers du bas-côté, il fut dehors avant que la poussière ne se dissipe.
Nous n’avions pas prévu de nous revoir avant le lendemain, alors forcément, Franck ouvrait de grands yeux. Il espérait entendre des choses rassurantes. À sa tête marquée, je compris qu’il se faisait un sacré mouron.
– Vous avez des bonnes nouvelles ?
– On va dire une bonne et une mauvaise.
Il était mortifié. Vincent aussi. Sur les trois minutes du trajet pour se rendre chez Franck, il m’avait cuisiné à la manière des flics dans les films. J’avais tenu le coup parce que je ne voulais pas me répéter, c’était assez dur comme ça.
– Bon, va-t-il falloir que j’te tire les vers du nez ? J’en peux plus ! s’énerva-t-il.
– Les gars, j’ai retrouvé Johanna, elle est en sécurité.
J’avais utilisé cette expression « en sécurité » à plusieurs reprises, parce que si elle était sauve, je savais qu’elle ne serait plus comme avant. Cela dit, elle resterait pour moi un tableau de maître.
– Tu déconnes ? demanda Vincent, interloqué, n’osant pas y croire, sans doute parce que la nouvelle arrivait par moi et pas par les autorités compétentes.
– Non, je suis sérieux, je blaguerais pas là-dessus.
Franck me sauta au cou et Vincent l’imita. Je perdis l’équilibre à cause du vélo et nous nous retrouvâmes par terre, emmêlés dans la ferraille de nos deux-roues. Franck riait, Vincent avait une banane en travers du visage. Nous rîmes comme des débiles, allongés au sol, avec les pédales et les guidons qui nous meurtrissaient. Cela me fit beaucoup de bien après toute cette tension. Franck cessa d’un coup net, il se redressa sur ses mains, inquiet.
– Mais alors, c’est quoi la mauvaise nouvelle ?
Je m’assis comme je pus, imité par Vincent qui se dépêtrait de son vélo. Mon essoufflement revint, me prit la gorge, j’avais l’impression de ne posséder que la moitié d’un poumon. Je vérifiai que nous fûmes seuls, et puis je leur annonçai ce qui était arrivé à Johanna, sans trop de précautions et sans donner de détails, parce que je n’en pouvais plus de porter cette chose hideuse. Je me débarrassai d’un fardeau immense. De la même manière que Johanna avait dû être soulagée et un peu libérée après m’avoir avoué l’inacceptable, je fus soulagé et libéré de l’avoir partagé avec mes copains. Dans un premier temps, ils ne dirent rien. Ils parcouraient des yeux le puzzle de gravillons et de terre à leurs pieds, accompagnaient les formes des roues de nos bécanes projetées au sol par le soleil. Ils étaient abasourdis. Puis Franck dit qu’il avait toujours trouvé le père de Johanna malsain. Malsain. C’était toujours le premier mot qui nous venait à l’esprit pour le qualifier. Nous avions peut-être un sixième sens qui avait tenté de nous alerter durant des années, et nous n’avions pas décrypté le message.
Nous comprîmes, sonnés, que même ici, le mal était enkysté. Qu’il n’y avait en ce monde aucun sanctuaire pour les innocents, à l’exception du siège de leur propre innocence.
La grand-mère de Franck passa la tête dans l’entrebâillement de la porte.
– Ah, tu es là Franck. Tu ne t’éloignes pas, hein.
– Oui, t’inquiète pas, je reste là.
Il baissa la voix et ajouta :
– Vous voyez les mecs, l’endroit où nous sommes est celui le plus extrême où je peux me trouver. Si je bouge d’un mètre une alarme va retentir. Nous rîmes encore un peu.
Un peu plus tôt, en revenant de chez René, j’avais remarqué que j’étais le seul enfant

dehors. Il n'y avait que des adultes dans les rues. La peur avait fait son office, la paranoïa gagnait du terrain. La bonne nouvelle allait provoquer un grand courant d'air frais dans le village, la tension allait retomber d'un coup, le soulagement s'afficherait sur tous les visages. Les gens recommenceraient à croire qu'ils étaient à l'abri du reste du monde, que la quiétude restait la règle, mais nous, la bande des yeux marron, nous n'étions plus dupes.

Mi-avril 1987, aux alentours du village.

La jeune fille marche dans le sous-bois. Il fait déjà bon et des nuées d'insectes virevoltent autour des arbres. Des vagues de parfums l'assaillent, la forêt humide largue ses senteurs les plus puissantes. Le printemps explose en couleurs et en odeurs, les champs, les ramures et les fossés éclatent d'un vert juvénile. Elle s'arrête un instant, ferme les yeux et inspire profondément. Dans son bustier écru elle est un point blanc immaculé dans la verdure. Elle repositionne son baladeur, ouvre sa fenêtre, change la face de la K7 et enclenche la lecture. La voix chaude et claire de Marvin Gaye surgit à nouveau. C'est la troisième écoute depuis qu'elle est sortie faire un tour. Tandis que « What's Going On » distille sa mélodie magique dans les oreilles de la fille aux cheveux blonds, celle-ci danse sur place, genoux fléchis, hanches souples, les bras bougeant avec lenteur le long du corps.

Possédé par des pulsions qui le torturent depuis si longtemps, l'homme l'a suivie après l'avoir guettée à la sortie du village. Caché par un hêtre, il jette un œil alentour. Il rajuste sa cagoule noire. Cela fait déjà un bon moment que la tension monte en lui. Le feu dévore son bas-ventre et aveugle son cerveau, il est l'esclave d'un monstre qui n'a ni visage ni nom. Ses poumons sont oppressés par l'excitation et un brin de peur, son érection déforme le pantalon. Il s'élance et se saisit de la fille qui hurle de surprise. Il la couche au sol, elle se débat. Son walkman a volé sur le chemin. La K7 continue de tourner. L'homme transpire, il reste silencieux. Il remonte la robe fleurie et défait son pantalon. Il se colle au jeune corps qui gigote et tente de fuir l'étreinte. Elle couine de terreur, pousse des cris brefs et aigus, ses doigts raclent la terre, l'herbe, le tapis d'humus. L'homme est en elle d'un coup de reins. Pour la fille au baladeur, c'est la première fois. Ça lui provoque un hoquet et sa bouche fait un O de surprise et de sidération. Elle a mal. L'homme est lourd, il pèse de tout son poids et souffle comme une bête qui a trop couru.

La main de la jeune fille trouve une branche cassée assez grosse et courte. Elle frappe son agresseur aussi fort qu'elle peut. Il pousse un cri à la fois de surprise et de douleur. Elle lui donne un coup de genou et il roule sur le côté. La voilà qui se relève avec une vigueur insoupçonnée et prend la fuite droit devant elle. Les ronces la scarifient, les fougères s'enroulent à ses chevilles et manquent de la faire chuter. Elle se retourne et voit l'homme se relever avec des yeux énormes qui remplissent les ouvertures de sa cagoule. Des buissons bas griffent ses jambes et sa robe, elle doit éviter des arbres et leurs ramures les plus basses. Les craquements dans son dos indiquent qu'il gagne du terrain. Devant, la végétation s'éclaircit. L'homme est tout près, la tournure des événements lui donne chaud, il peine à respirer et enlève sa cagoule. Elle traverse un rideau d'arbustes et de hautes herbes, elle sent des mains qui effleurent ses épaules et se retrouve sur la route. Un bruit de moteur. Elle tourne la tête et des pneus hurlent en gommant le bitume. Puis c'est le choc. Le dernier son qu'elle entend ici-bas.

Jean-Paul Conti écarquille les yeux. Il ne roulait pas vite, mais on n'arrête pas un trente-huit tonnes comme ça. Il met le frein de parc et saute sur la chaussée. Il contourne son tracteur et court vers l'arrière de son ensemble routier. Quand il a pilé il a vu la fille au visage terrorisé et reconnu François Peuch presque accroché à elle. Vers la moitié de la remorque, il aperçoit le corps qui gît dans le fossé et juste à côté, le buraliste en train de se relever. L'impact absorbé par la fille l'a propulsé en arrière et sur le dos. Il est essoufflé et débrayé, sa braguette est ouverte. Il saigne légèrement de la tempe gauche. L'homme se fige. Un long échange de regards s'ensuit. Conti reste immobile, autant choqué par l'accident que par ce qu'il comprend du drame qui se déroulait à son passage.

Puis Peuch se racle la gorge, il s’époussette, hésite une seconde et se lance.
– Je peux t’expliquer.
– Te casse pas va, j’ai compris. J’ai compris que t’étais un putain de dégénéré.
Jean-Paul Conti s’agenouille à côté du corps. Toute la partie gauche du visage n’est qu’un amas de chair et d’os meurtris. Du sang s’écoule des oreilles. Les paupières sont closes. Il pose deux doigts tremblants sur la gorge, là où il suppose que passe la jugulaire. Mais c’est son cœur tonitruant qu’il entend dans ses propres oreilles.
– Putain, elle est morte.
– Tu vas perdre ton boulot, et tu vas aller en taule. Un mort, c’est pas rien.
– C’est pas moi qui étais en train d’essayer de la violer espèce de taré.
– C’est toi qui le dis, tu ne peux rien prouver.
– C’est ce qu’on verra !
– C’est tout vu. Réfléchis bien. Vite et bien. Tu as peut-être deux minutes devant toi avant qu’une voiture arrive, pas plus. Je dirai que j’ai tout vu, que la fille marchait sur le bord de la route, tu as fait un écart et tu l’as accrochée.
Conti se relève, danse d’un pied sur l’autre et serre les poings. Tout est allé si vite.
– Espèce de salaud !
– Réfléchis au lieu de m’insulter.
Le routier baisse un peu la tête, juste de quoi fixer le goudron, puis le corps. Le temps presse et l’oppresse. Il finit par dire, la bouche pleine de mépris et de colère :
– Aide-moi à la charger dans la remorque.
– Pas une bonne idée ça. On va la tirer à couvert, et tu pourras revenir pour bien cacher le cadavre.
Cadavre. Le mot fait frémir Conti. La panique le pousse dans le dos. Les deux hommes se saisissent chacun d’un pied et reculent dans la forêt. Ils recouvrent le corps de branchages et de fougères. Une fois le camouflage achevé, ils se regardent et le routier se sent en colère, terriblement en colère. Peuch le nargue avec cette expression qu’il a souvent. Le buraliste, lui, est heurté par le torrent de dégoût qu’il lit dans le regard de Conti. Ils se séparent sans un mot, unis par un accord tacite, un serment de silence et d’oubli.

Samedi 9 août, quelque part en Corrèze.

Jacques et Antonio tuent le temps. La journée interminable tire ses ultimes cartouches. Cela fait longtemps qu'ils se sont résolus à éteindre le poste qui passait en boucle la K7 de Pink Floyd pour économiser la batterie. Depuis une demi-heure, Jacques lance un couteau contre le corps d'un bouleau. Le son de la lame poinçonne le silence. Plus il gagne en précision et en dextérité, plus il s'éloigne de la cible. Le soleil mange la chevelure de la forêt. Dans quelques minutes, il aura disparu de leur vue. Peu de temps auparavant, une biche a fait irruption près de la voiture et s'est enfuie à la vue des humains en de grands bonds gracieux. Jacques a porté la main à son pistolet, comme dominé par un instinct ancestral. Puis il a admiré la foulée somptueuse de la bête, et ces secondes d'émerveillement lui ont fait du bien.

Comme souvent au soir, quelques nuages étirés viennent paresser sur l'horizon, ils se rassemblent pour célébrer le crépuscule.

Antonio se repose, le dos contre un pin. Il taille une branche de noisetier avec son couteau de poche. Il a retiré la peau de la ramure et l'a découpée en de fines lamelles. Maintenant, il l'épointe à grands coups de lame, et les copeaux giclent en un petit tas. Plus tôt dans la journée, il est allé marcher alentour. Par curiosité et aussi parce qu'il sait que les heures qui s'annoncent seront plus dures à tuer que les flics à leurs trousses. La balade autour de leur cachette lui fait du bien. Antonio n'aurait pas su l'expliquer, mais la présence des arbres, des oiseaux, le charisme de la terre sous ses pieds, le froissement de l'air dans la brise et la tenture bleue du ciel infini au-dessus de sa tête, tout cela l'a rendu heureux. Sans s'en rendre compte, le temps d'une heure à errer, Mendes a oublié la cavale, les morts, la peur et la tension. Une force tranquille l'a pénétré sans qu'il en ait conscience, la forêt a infusé en lui. À son retour, il s'est senti débarrassé d'un poids. Il a eu la sensation tenace d'avoir approché d'une manière intangible une forme de vérité, quelque chose qui était là depuis la nuit des temps.

Antonio est calme, empreint d'une sérénité qu'il n'a peut-être jamais connue. Mieux, il souhaite que la journée s'affranchisse des contraintes du temps, du cycle du soleil, de la folie des saisons. Il veut rester là, sous ce pin, à respirer le parfum magnifique de ses aiguilles qui lui rappelle la menthe et la lavande. Le braqueur veut sentir le moelleux du sol sous ses fesses, ce coussin de feuilles mortes et de mousse. Il veut garder son dos contre l'écorce burinée, parce qu'elle chuchote, elle lui transmet sagesse et bien-être. Pour la première fois de son existence, il s'appréhende comme une minuscule pièce d'un vaste puzzle, reliée à toutes les formes de vie, au minéral, à l'air et à l'eau. Le son de la lame qui court sur le bois l'apaise. C'est une musique douce et nette, celle d'un geste qui n'a rien d'anodin. Mendes comprend qu'il y a si longtemps, aux confins d'un calendrier antédiluvien, un être vivant se tenant debout sur ses jambes, affûtait avec un silex une pointe de lance qui produisait le même sifflement. Et les copeaux tombaient en tas, avec la même grâce, dans la lumière crue. Le fils d'immigré se demande si la vie à cette époque, si dure et incertaine fut-elle, si rude et brève fut-elle, ne valait pas mieux que celle qui emprisonne ses semblables. Il s'imagine les premiers hominidés tout entiers accaparés par leurs instincts, sentant l'orage bien avant qu'il n'éclate ; ils pouvaient voir s'actionner la charnière entre deux saisons. Il imagine leur temps sur Terre, en lien direct avec le Vivant. Leurs activités devaient être d'ordre prosaïque, se vêtir, se nourrir, s'abriter, rester en vie. Mais il leur restait probablement du temps pour rêver, imaginer, comprendre ce monde étrange et mystérieux à bien des égards ; observer avec finesse les élucubrations de la planète afin de la saisir un peu plus chaque jour. Leur vie ne devait pas être triste ou terne, et ceux qui vivaient cette période si lointaine étaient déjà sujets à

la poésie. Les somptueuses fresques des grottes disséminées partout dans le monde en témoignent encore de nos jours. Il imagine leur existence exigeante et rustique, dépourvue de toute aliénation, n'excitant pas le désir de posséder à tout prix et sans raison. Car les plus grands trésors étaient constitués d'une voie lactée, d'un feu tout simple, d'un savoir juste acquis au sujet d'une plante, d'une arme rudimentaire pour chasser, de la chaleur magnifique d'une peau de bête sur les épaules et de la présence indispensable d'un homme ou une femme couchée contre soi.

Enfin, le lanceur de couteau se lasse, il range son outil et s'allume une cigarette. Il lève la tête pour voir où en est la course du soleil. La lumière a baissé, les cimes prennent une teinte grise qui tranche avec les gargouillis ocre du ciel. Jacques s'avance vers son copain, lui propose une clope. Celui-ci accepte. Il s'en saisit sans se lever, replie une jambe avec nonchalance, pose sa nuque contre le tronc, exhale la fumée en fermant les yeux. C'est comme si le volume sonore du monde se dégonflait, le soir emportant la frénésie et la folie afin qu'il ne reste que le nécessaire.

– J'ai faim, dit Jacques.

– Hum, moi aussi.

– On s'ouvre une boîte ?

– Bonne idée !

– Saucisse lentilles ou raviolis ?

– Si tu arrives à toucher l'arbre là-bas avec ton couteau, saucisse lentilles. Sinon, raviolis.

– Ça me va, répond Jacques en claquant un moustique sur son cou.

Dimanche 10 août, chez Solange Peuch.

Solange Peuch a écouté les respirations du monde durant toute la nuit. Impossible de séduire le sommeil. Les heures ont défilé au ralenti devant ses yeux, avec de surcroît la mécanique agaçante et lancinante du réveil sur la table de chevet. Son époux a respiré fort, et ses songes ont été agités. Il a murmuré à plusieurs reprises, elle a même cru entendre « Johanna » et d'autres mots englués dans une bouillie d'onomatopées. Sa réaction à l'annonce de la réapparition de sa fille a été étrangement dénuée d'effusions. Les événements sont repassés dans sa tête, encore et encore, les dérèglements du passé comme des arêtes prenant de plus en plus de place. Aux premières lueurs qui peignent les stries des persiennes, elle se lève.
Avec des allures d'automate, elle fait couler le café. Le couvercle de la nuit se soulève à peine. Ses yeux gonflés des heures blanches d'insomnie lui confèrent une expression de poisson. Une veine palpite à son front. En attendant que la cafetière se remplisse dans des bruits de raclements et de crachotis, elle regarde par la vitre. La lumière hésitante de l'aube fauche les formes statiques des arbres et se cogne aux murs. L'air donne l'impression de s'évaporer, il n'est jamais plus beau qu'à ce moment-là. Cette vision matinale lui insuffle un peu de vie, juste de quoi tenir debout et envisager de recommencer une autre journée. Elle se sent dans une impasse. Un mari devenu un étranger depuis trop longtemps, une fille en danger, un présent miné par un secret, un cœur colonisé par le regret d'un amour repoussé. Elle se verse une tasse de breuvage noir et sans sucre, puis elle sort et s'appuie au portillon qui donne sur la rue. Les oiseaux qui s'égosillent lui font penser à l'énergie qui s'élève des cours d'écoles. Les jacasseries ne l'aident pas à organiser sa pensée, mais d'une certaine manière, ces bruits lui sont indispensables. La fraîcheur de la nuit traîne encore dans les recoins, le long des buissons, sous les arbres, aux angles des murs et sous les voitures. Une formidable énergie s'élève du sol, elle en est traversée des pieds au sommet du crâne.
Son cerveau torturé fonctionne avec méfiance. Il cherche où peut se cacher sa fille, dans quel endroit suffisamment protégé a-t-elle pu passer la nuit. Après la visite de Christophe, le soulagement de la savoir saine et sauve a temporairement supplanté sa curiosité et son désir de voir Johanna. Elle sait qu'elle aurait sans doute pu le contraindre à parler. Mais elle n'a pas eu le courage de le forcer. Il lui est apparu si fragile, rempli de tristesse. Elle doit voir sa fille, pour la couvrir de baisers, la serrer si fort que son corps conservera l'empreinte du sien pour toujours. Un ronronnement s'élève avec douceur, une sorte de roucoulement mécanique. Le son prend de l'amplitude dans la sérénité de l'aurore, puis une voiture se présente au coin de la rue, passe à faible allure devant elle. L'homme lui adresse un signe amical pour dire bonjour. Elle lui répond en levant sa tasse. La Citroën Visa rouge s'éloigne, puis disparaît. Le calme se referme sur la parenthèse. C'est comme si la voiture n'était jamais passée. Un merle au bec d'un jaune éclatant sautille dans le gazon. Il s'arrête fréquemment pour vérifier qu'aucun danger ne le menace. Il fait voler des débris végétaux, fouille, picore, avance à pas rapides en de brèves accélérations, la tête tendue vers l'avant.

*

Au Puy perdu, l'Indien est déjà debout. La nuit ne s'est pas encore retirée du champ de bataille, des nappes d'obscurité traînent et forment des tâches qui s'accrochent aux arbres, aux rochers, au ciel lui-même. Son regard est dur, ses traits fermés et usés par une interminable nuit. Sa journée se prépare à faire son nid sur une ou deux heures de sommeil frelaté. Il s'accroupit dans la cabane et tire de sous une étagère remplie de livres une couverture étranglée par deux bouts de corde. Il dépose la forme allongée sur la

table en prenant soin de ne faire aucun bruit car Johanna dort à côté. Il dénoue les liens et déroule le tissu épais. L'Indien se redresse comme face à un danger. Il contemple le fusil juxtaposé et la rage qui lui brûle les yeux s'apprête à balayer plus de vingt années de sagesse. Il tire un tiroir et finit par trouver une boîte de cartouches. Des balles à sanglier. Il en extrait deux et les glisse dans les canons. Il verrouille l'arme tout doucement dans un imperceptible clic. Le fusil repose sur son linceul, il semble attendre une mission. L'Indien le regarde un long moment, peut-être imagine-t-il la suite, les bouches noires qui crachent le feu sur le buraliste et lui arrachent la tête. Ses poings se serrent puis se relâchent. Enfin, il roule l'arme longue dans la couverture et quitte la cabane. Une fois à sa voiture, il dépose le fusil protégé par le tissu sur le siège arrière et retourne chez lui pour veiller sur sa fille. Cette fois, il sera présent pour ceux qu'il aime et fera ce qui doit être fait.

*

Solange s'apprête à porter la tasse à ses lèvres lorsqu'elle se fige. Il vient de se produire une connexion dans ses méandres cérébraux. Elle sait où se trouve Johanna. L'autre jour, madame Richard, cette grenouille de bénitier, cheffe de file du gang des commères, lui a confié sur un ton mi outré mi comploteur, qu'elle avait vu le fils Vilas arriver au village dans la voiture de l'Indien. Même qu'il l'avait déposé en plein centre. Même que si elle était les parents, elle lui serrerait la vis parce que fréquenter les marginaux n'augurait rien de bon.

Elle se remémore sa conversation avec René, près des chutes de l'Obscure. Bien sûr qu'elle est chez lui, c'est évident. Elle vide sa tasse et se prépare. La maison est silencieuse. Christelle dort encore, le dimanche, elle ne se réveille jamais avant dix heures. Cinq minutes plus tard, elle conduit sa voiture toutes vitres ouvertes, pour aérer son esprit et se sentir vivante dans les bourrasques d'air soufflant à ses oreilles et ébouriffant sa tignasse. Au passage du pont, dans la lumière juvénile, la rivière lui semble encore plus noire qu'à l'accoutumée. Solange n'est pas capable de penser à autre chose qu'à sa fille, la revoir tout de suite, connaître les raisons de sa disparition. Des raisons qui la terrorisent sans qu'elle sache encore de quoi il en retourne.

Enfin, elle atteint le virage, la boîte à lettres en retrait de la route semble l'attendre. Elle ralentit, s'engage sur le chemin de terre que des fumerolles de nuit hantent encore. Elle roule doucement entre les arbres et les bouquets de genêts, le moteur se fait discret à très bas régime. Elle se gare à côté de la Visa de René, descend du véhicule et s'appuie sur l'aile avant. Son cœur cogne comme jamais il n'a cogné. Reprendre son souffle. Remettre ses idées en ordre. Elle accomplit un premier pas difficile, puis accélère en direction de la cabane. À l'angle de la construction, elle tombe nez à nez avec l'Indien. Son visage est calme sous le fouillis de poils. Ses yeux ébranlent Solange. Les yeux de sa fille chérie.

– J'ai entendu une portière claquer, j'ai su que c'était toi. J'aurais dû me douter que tu devinerais.

– Elle est là ?

– Oui, elle dort. Elle a passé une nuit très agitée, elle est plus calme depuis deux heures.

– Tu sais ce qui s'est passé ?

– Oui, mais je ne te dirai rien, c'est à elle de le faire.

– C'est grave ?

– Plutôt, oui. Mais elle s'en remettra, avec notre aide.

– Tu me fais peur.

– Tu as raison d'avoir peur. J'ai des envies de meurtre.

– Quoi ?

René s'approche et enlace Solange. Il la tient comme un trésor qu'on ne veut pas égarer.

Il sent son cœur battre fort et ses pulsations traversent les couches de tissu et se propagent sur son épiderme. Puis il se redresse, prend la tête de Solange entre ses mains avec une grande douceur, les paumes soutenant la mâchoire, ses pouces affleurant le coin des lèvres. Il plonge son regard dans le sien, et sourit. Un sourire de compassion et d'amour. Elle se détend, sent l'émotion monter et l'inonder, elle a besoin d'une épaule, du creux d'un bras.
– Je vais chercher du café, installe-toi, dit-il en désignant une des deux chaises posées devant la cabane.
Solange ne répond pas, elle est trop occupée à juguler ses sanglots qui stagnent au fond de sa gorge et pèsent sur sa poitrine. Lorsqu'il revient, elle a recouvré un semblant de calme grâce à la contemplation des eaux étales de l'étang. Il s'assied et lui tend une tasse fumante.
– Toujours pas de sucre ?
– Ta mémoire est bonne, répond-elle.
– J'aimerais parfois qu'elle le soit moins.
– Maintenant je sais pourquoi je t'ai toujours aimé. Parce que tu es un homme bon. Ça court pas les rues, tu peux me croire.
Sur le visage de l'Indien, passent successivement la surprise et la joie. Il marque un temps pour assimiler les paroles de Solange et répond :
– Je suis un homme qui a été frappé par un grand malheur et qui a cru qu'il pourrait ne plus souffrir en restant loin des vivants. Mais j'ai assez vécu avec les morts, vous me faites tous du bien. T'avoir rencontrée a été comme vivre un nouveau printemps. Au début, j'ai culpabilisé. Pour Josiane et pour Amélie. Elles me visitent chaque jour, à l'improviste, quand je ne m'y attends pas, et ça ne me fait plus de peine, ça me fait du bien. Je vois leurs visages, j'entends encore leurs voix, leurs expressions, elles m'accompagnent. Mais j'ai enfin compris qu'elles ne voudraient pas que je reste seul ou que je m'interdise l'éventualité du bonheur.
– Comment vais-je faire, dis-moi ? Je suis mariée, je…
Il l'entoure de ses bras sans prévenir, son étreinte se passe de mots, elle se tait et écoute ce que dit le corps de René. Au bout d'un moment, il défait ses liens de chair et l'air remplit l'espace entre eux. Ils boivent une gorgée de breuvage noir, lèvent la tête, arriment leur regard sur la nature qui s'ébroue devant eux. Les arbres donnent l'impression de se déployer, leurs feuilles se teintent d'argent. Plus bas, sur l'étang, quelques grenouilles et colverts débattent. La surface prend des reflets de métal.
– Tu lui as dit pour nous, enfin je veux dire, que tu étais son père ?
– Non. Je crois qu'elle n'a pas besoin de ça maintenant, et de toute façon, c'est à toi de lui parler. Tu sauras t'y prendre. Tu sais, tout peut être entendu si on utilise les mots qu'il faut. Les mots peuvent être soit des balles, soit des médicaments.
– Tu crois que je devrais lui dire ?
– Tu sauras quand ce sera le moment. Fais-toi confiance. Et fais-lui confiance. C'est une très chouette gamine.
Un bruit sourd attire leur attention. Il y a du mouvement à l'intérieur de la cabane. Ils se lèvent dans une parfaite synchronisation et échangent un regard.
– Je vais la voir, lui dire que tu es là. Je ne veux pas qu'elle croie que je t'ai prévenue. Elle me fait confiance. Je ne veux pas gâcher ce précieux cadeau.
Solange acquiesce et reste debout, hiératique, sa tasse lovée dans ses paumes.
René entre, laisse la porte ouverte, puis s'efface de l'encadrement. Quelques minutes s'écoulent, un temps en équilibre qui est éviscéré de toute angoisse. La silhouette chaloupée de l'Indien réapparaît, il revient sous la lumière, adresse un sourire à Solange.

– Vas-y, prenez tout votre temps. Je reste là, dehors.

Solange fait un premier pas hésitant. La peur de savoir est aussi forte que son inquiétude pour sa fille. Elle entre en se cramponnant à sa tasse. René reste debout et s'avance de trois foulées vers l'étang. Une brise timide accompagne l'écoulement du jour. Les lieux se transfigurent dans ces minutes-là, celles du renouveau et du recommencement. Il lui semble que les feuilles tremblantes clignotent tant la lumière qui se pose sur elles est pure. Si les nuits portent les rêves, les matins accouchent des espoirs les plus fous. L'Indien soupire, balaye du regard le cercle d'arbres autour du miroir diaphane dont les reflets changeants lui adressent des clins d'œil. Il tend l'oreille pour savoir si tout se passe bien à l'intérieur. Elles doivent causer à voix basse ou ne pas parler car il ne perçoit rien. Dehors, autour de lui, il n'y a que la mélopée de la brise dans les cimes, pareil à un courant de rivière, entêtante et fluctuante. Puis un sanglot traverse les murs de bois, poussé par un long silence. Un autre pleur, sec, comme un hoquet outré. René pose sa tasse vide sur la chaise. Il se frictionne la figure pour vérifier que tout cela est bien réel. Ses yeux s'ouvrent sur le même paysage. Un chuchotement lui parvient. Son cœur se gonfle d'une émotion intacte, il imagine ce qui se joue dans la cabane. Nimbées dans la pénombre d'une pièce sentant les essences de sapin, une mère et une fille s'échangent des mots trop lourds pour être gardés, troquent un secret contre une peine, un effroi contre une indignation.

René s'assoit sur le sol, il ramène ses talons contre ses fesses, enserre ses genoux de ses bras. Il pose son menton dessus et attend en se laissant porter par les bruits de la nature. Ne pas trop penser aux deux êtres en train de se guérir, ne pas s'inquiéter de la tournure des événements. Simplement goûter la vie et accueillir ce qui advient. Et jouer son rôle, pleinement.

Enfin, la porte émet sa courte plainte, Solange se matérialise dans l'embrasure. René se déplie comme un ressort, il reste les bras ballants, son cœur rue dans sa poitrine et son ventre se creuse. Solange tangue, elle est sonnée. Elle a besoin d'une accolade comme on a besoin d'un verre. Les deux corps se rejoignent, se serrent, les cous s'imbriquent, les cœurs s'écoutent. L'air tourbillonne, les enveloppe, les senteurs sont démultipliées, l'écorce, la terre trop sèche, le parfum de l'eau transportée de l'étang par les courants déjà chauds, l'odeur moite de la peau de René, salée et avec la juste mesure de transpiration. Solange étrangle la taille de l'Indien tant elle se crispe, et dès qu'elle se relâche un peu, les larmes se faufilent et elle se laisse aller. Elle imbibe la chemise de celui qu'elle aime, renifle, évacue tout ce qu'elle peut évacuer. Puis vient une séquelle de colère, ses muscles se contractent, sa mâchoire se scelle, un rugissement monte de sa gorge, puissant, propulsé de ses racines profondes. Elle ferme ses poings dans le dos de René et grogne à la manière d'un animal féroce. La colère est plus forte, tellement plus forte. Peut-on stopper un torrent à mains nues ?

Après plusieurs minutes, ils se détachent, se regardent. Il n'y a rien à dire, rien à faire de plus. Puis ne reste que le vide laissé par ce corps qui était là et qui s'en va. Solange marche avec précaution, elle est choquée, ses pas sont hésitants. Dans la cabane, à l'aune des paroles de sa fille, elle a enfin tout compris, tout ce qui planait autour d'elle et qu'elle n'avait jamais pu saisir. Pas une seconde elle n'a douté de sa fille. Elle assemble les fragments comme on recolle un pot cassé. Les attitudes de son mari, les regards de biais sur des courbes accortes, les magazines suspects, les mots échappés de ses rêves durant des nuits trop noires. Et puis ce qu'elle avait perçu au fond de ses yeux, cette chose qui l'avait effrayée mais qu'elle n'avait pu identifier. Une sorte de monstre, dégueulasse, mais dégueulasse de quoi ? Maintenant qu'elle sait, le ciel devrait lui


tomber sur la tête. Au lieu de cela, il s’ouvre, les nuages s’écartent, le ciel resplendit, ce qu’elle doit faire est une évidence, mais en aura-t-elle la force.

Dimanche 10 août, au Puy perdu.

J'arrivai à Calicoba Beach sous le souffle naissant du soleil. Les ombres des arbres s'allongeaient jusqu'à tremper dans l'eau, les acacias donnaient l'impression de tendre leurs branches pour recevoir une bénédiction. En passant derrière les quatre rochers, je vis leurs rondeurs impactées de lumière. Je sentis l'odeur particulière de la pierre qui emmagasine la chaleur avec lenteur. Les oiseaux chantaient partout, fous de joie d'un nouveau jour. Je laissai mon BMX au bas de la pente et montai au pas de course à la cabane. René me regardait monter, debout sous le treillis des ramures. J'arrivai au sommet essoufflé, il m'adressa un sourire jovial.
– Bonjour René. Comment va Jo ?
– Aussi bien que possible, ou le moins mal possible, si tu vois ce que je veux dire.
J'allais répondre quand elle apparut à la porte. Elle avait le teint blafard, mais c'était peut-être la pénombre de la pièce qui la rendait si blanche.
– Salut Jo.
Je n'osais pas ajouter l'expression habituelle « ça va ? »
– Salut Chris.
Elle se concentra pour fabriquer ce qui s'apparentait à un sourire, puis s'avança et la lumière l'enveloppa comme une apparition. Ses yeux se plissèrent et elle resta un instant plantée là, en équilibre, à tanguer entre l'ombre et le soleil. Puis elle se redressa en jetant sa tête bien haut, à la manière des gens qui viennent de recevoir un affront. Je fis un pas, puis deux. René observait en déployant de gros efforts pour se rendre invisible. Elle finit par venir à moi, avec des mouvements calculés, comme si elle était retenue par un élastique. Elle passa ses bras autour de moi, et me serra très fort en soupirant. Sa tête posée sur mon épaule pesait de toute la peine du monde. Sans bouger elle dit :
– Les autres vont venir ?
– Oui. Ils ne vont pas tarder, je pense. Ils doivent s'arranger pour filer en douce.
– C'est courageux.
– Quand je leur ai dit que tu souhaitais leur parler, ils ont dit qu'ils pouvaient bien risquer d'être privés de sorties jusqu'à la rentrée, que c'était rien par rapport à…
– À ce qui m'est arrivé ? Tu peux le dire tu sais, c'est arrivé, je dois vivre avec ça maintenant.
Son courage et sa volonté me sidérèrent. Je me sentis fier, aussi, fier de la connaître, d'être son ami, ou quelque chose de cet ordre-là. Elle était plus forte que moi, elle était plus forte que Vincent, Franck et moi réunis. Je la serrai un peu plus et inspirai son odeur. Une boucle de cheveux m'effleura à la manière d'une plume sur la joue, et une vaste vague de frissons ourla mon épiderme. Aussitôt je m'en voulus. Pour empêcher qu'elle pense que je la repoussais, et pour éviter qu'elle détecte mon trouble, je m'écartai avec d'infinies précautions. Pour remplacer l'accolade, je lui envoyai un tendre sourire. Je sentis un lien puissant entre nous, partant du cœur, une sorte de rivière coulant de l'un à l'autre, se déversant dans nos corps sans jamais atteindre de fond. Ses yeux couleur rocher usé m'enveloppaient comme de la soie, j'aurais pu y rester toute ma vie. Mais il y avait René. Je me tournai vers lui, il était debout, mutique, mais son regard rempli d'amour posé sur Johanna me fendit en deux. Son expression me perturba car ils se connaissaient depuis peu de temps, mais cela me rasséréna, je me dis que l'empathie faisait son œuvre. Elle parla à nouveau :
– J'ai envie de les attendre sur la plage, c'est là-bas que je veux leur parler. Ce que j'ai à dire restera à jamais sur le sable. Ça endurera le mauvais temps, ça cuira au soleil et ça prendra le vent.

Je hochai la tête, elle toucha le bras de René dans un geste délicat et nous descendîmes, elle devant, prenant la direction des opérations. Nous nous assîmes sur le moelleux tapis sablonneux. La fraîcheur résiduelle de la nuit le quittait et nos deux ombres s'étalaient vers le rivage, deux marques sages dessinant un sillage vers l'eau calme aux tons noirs et verts. Plus tard, lorsque le soleil atteindrait son apogée, elle deviendrait claire, grise et marron, d'une couleur très proche de celle des yeux de Johanna. Je ne savais quoi dire, le drame occupait toute ma tête, alors je me tus. Cela semblait lui convenir. Elle étira un soupir, puis se perdit dans la contemplation de cet endroit sublime que nous aimions tant. Notre grande découverte de l'été. Notre sanctuaire.
– Ma mère est passée tout à l'heure.
J'eus un hoquet de surprise.
– Je te jure que je n'ai rien dit…
– Je sais, elle a deviné.
– Tu lui as raconté ?
– Oui. J'avais tellement peur qu'elle me croit pas. Mais elle m'a crue tout de suite. Je pense qu'elle se doutait de quelque chose.
– Qu'est-ce qu'elle va faire ?
– J'en sais rien. On n'a pas parlé de ça. Elle m'a surtout rassurée, dit qu'elle serait toujours là pour moi et que je n'avais rien fait de mal, que je n'avais rien à me reprocher.
– Bien sûr que t'as rien à te reprocher.
J'allais lui demander si elle avait réfléchi à ce qui allait arriver, mais nous entendîmes des bruits familiers de pédaliers et de vélos.
– Ohé, on est là ! criais-je.
J'entendis les guidons se poser sur la roche, puis des pas dans les herbes festonnées de feuilles craquantes. Ils apparurent au coin du dernier gros bloc de granit. Vincent s'agenouilla et prit Johanna dans ses bras et la serra sans rien dire. Son menton tremblotait. Franck fit de même, puis ils s'assirent de telle sorte que Johanna se trouva devant nous trois. Nous n'étions qu'à quelques centimètres les uns des autres. Ils acquiescèrent sans dire un mot. L'air compassé. Je les voyais, là, juste à côté, je tournai la tête de gauche et de droite pour les regarder et je compris qu'ils étaient terrifiés. Saisis d'une peur immense à l'idée d'entendre des mots affreux, une histoire impossible à imaginer. Le monde et sa violence s'apprêtaient à débarquer sans rien épargner. L'inconcevable, tapi et prêt à bondir sur les restes de leur innocence. Mais pour Johanna ils consentaient à cette souffrance, à cette souillure qu'ils savaient indélébile. Elle débuta sans ambages, d'une voix fluette. Comme si ne pas tourner autour du pot faisait partie de sa thérapie. Sa manière de lutter.
Épaule contre épaule, les yeux dans les yeux, souffles mélangés, main dans la main, nous formâmes un cercle au centre duquel se déposèrent les mots les plus sales du monde. Et nos silences les ensevelirent pour toujours. Le sable à la fois tombeau de l'innommable et terreau d'une force nouvelle. À la fin, quand elle se tut, il n'y eut plus que le silence et nous. Un long et intense moment. Soudain un geai cria et déchira la lisière du côté des roseaux et nous prîmes conscience de ce qui nous entourait. Nous revînmes au réel. La lumière violente qui transcendait l'air, le bleu du ciel pur comme de l'eau de source, la texture du sable, la moiteur de nos mains jointes, l'odeur de l'étang qui se réchauffait. Ce fut un moment de quiétude absolue qui dura plusieurs minutes. Un objet volant non identifié m'arriva droit dessus et s'accrocha à mon épaule. Je crus que c'était un criquet, ces grosses sauterelles vertes qu'on voyait souvent sur les murs l'été. Mais ce n'était pas exactement ce genre d'insecte. Je m'exclamai :
– Mince, regardez, une mante religieuse !

– Elle est superbe ! Regardez ce vert, ajouta Franck.
L'insecte, peut-être autant surpris que nous, se redressa et prit sa posture habituelle de défense, ou d'attaque. Appuyée sur ses pattes, la mante maintenait ses membres supérieurs repliés en garde dans le style d'un boxeur. Sa tête s'inclinait d'un côté et de l'autre, lentement, cherchant le meilleur angle pour nous observer. Vincent n'en demandait pas tant.
– Vous savez comment on appelle les pattes avant de la mante religieuse ?
– Oh, nom d'un petit bonhomme, le retour de l'Encyclopédie.
– Les spécialistes appellent ça « les ravisseuses ». Parce qu'elles servent à capturer…
– C'est bon, on a pigé.
Vincent haussa les épaules et lâcha un bruit de bouche méprisant. Il s'éloigna et déposa la mante sur la feuille d'un aulne. Nous nous relevâmes, époussetant nos fesses et nos jambes pour en faire tomber le sable. Nous sentîmes le regard du soleil sur nos têtes malgré l'heure matinale. Devant nous, l'étang décantait et de fines langues d'évaporation s'élevaient comme des fumerolles. Des escadrilles d'insectes de toute sorte s'articulaient au ras des flots. Le vert profond et varié des arbres se reflétait sur l'étang. Sans nous consulter, nous nous mîmes côte à côte et nos bras passèrent sur nos épaules. Nous respirâmes l'air profond, emplissant nos poumons. Nos quatre ombres se découpaient à nos pieds, déjà elles s'allongeaient. Nous les regardâmes sans rien dire, ainsi liées les unes aux autres, détentrices de nos secrets, de nos rêves et nos élans. Cette vision à jamais en nous.
– Merci d'être là, les amis.
Notre seule réponse fut de se serrer un peu plus par les épaules. Nous étions au meilleur endroit au meilleur moment, en compagnie des meilleures personnes. Je levai la tête et vis René. Il était devant sa cabane, les mains dans les poches. Il nous fixait comme s'il ne nous avait jamais vus, il me fit penser à quelqu'un qui profite une dernière fois d'une vue qui lui est chère.
Ce fut Franck qui rompit le charme.
– Hé, c'est pas que je m'ennuie, mais faut penser à rentrer avant que nos vieux pètent un boulard et appellent l'armée pour nous retrouver. C'est peut-être déjà trop tard.
Nous savions qu'il avait raison. Nous fîmes un gros câlin à Johanna, un signe de la main à René qui nous répondit, puis nous montâmes tous les trois sur nos vélos.
– Qu'est-ce que tu vas faire ? demandais-je à Johanna.
– Pour l'instant je reste avec René. Ma mère revient ce soir. Je ne sais pas ce qu'elle va décider.
– OK, nous, on revient demain. Je t'apporterai des Milky Way.
Elle sourit et nous nous dressâmes sur nos pédales.
Sur le retour, nous ne dîmes pas un mot. Perdus dans nos pensées, tentant de digérer tout cela, ce qui était perdu à jamais et cette colère qu'on avait tous les trois, cette idée que justice n'était pas faite. En passant sur l'Obscure nous n'avions toujours rien dit. Au niveau de chez Sipo, Franck eut une idée.

*

Solange cahote sur le chemin. Ses pensées noires occupent son esprit. Elle est submergée par l'impact de la nouvelle. Le visage de Johanna en pleurs s'installe devant ses yeux, et ses mots, ses propres mots résonnent en elle et l'ébranlent. Elle s'en veut de n'avoir rien vu. Elle a envie de se gifler pour n'avoir rien compris. Une question vient surplomber le désastre, elle se demande s'il a touché Christelle. Son pied écrase la pédale de frein. Elle appuie son front sur le volant et lui offre une horrible grimace, tente de museler la fureur qui monte. La portière s'ouvre, elle descend, ses yeux se posent partout, cherchent

quelque chose sur quoi passer cette énergie noire. Sa main s'empare d'une branche cassée, la lève très haut, l'autre main la rejoint, l'épouse. Et ça déferle. Solange crie, frappe le sol, les troncs à proximité, le visage de son mari est sur tout ce qu'elle ravage. Rage, bave, elle cogne, cogne, défonce tout ce qui se trouve à portée de haine. Crève les yeux, aplatit le nez, défonce cette figure d'ectoplasme qui se promène sur les herbes, la terre, les cailloux, les buissons. Solange fend l'air comme un samouraï. Elle libère un hurlement de fauve, de ceux qui sont émis avec des tripes contractées à mort, la gueule béante et les yeux exorbités. Non loin, des ombres emplumées s'envolent des cimes en larguant des croassements rauques qui se marient étrangement bien avec les sons émis par Solange. Elle est vidée, voûtée, ses bras s'accrochent à son arme de fortune qui a fini par se briser à la lisière de ses mains. Essoufflée, exsangue, des mèches de cheveux barrent son visage dégoulinant de sueur. Elle regarde le sol, comme un soldat vaincu, et voit son ombre, encore ramassée dans le petit matin. Elle se redresse, avise le bout de bois dans sa dextre, puis le jette avec désintérêt. Elle se sent mieux. Un peu. Pour qu'elle se sente vraiment mieux, il faudrait qu'elle plante un couteau de boucher dans la gorge de son mari, puis qu'elle le larde de coups, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse informe, dénuée de vie, échardée par l'acier. Elle se rapetisse encore plus et se parle à voix haute :
– Je voudrais tellement te crever sale fumier, dégénéré. Mais je ne peux pas faire ça. J'irais en prison et les filles seraient placées. De toute façon je ne crois pas que je pourrais te tuer.
Elle prend conscience de l'impasse dans laquelle elle se trouve piégée, le désespoir la gagne, elle s'agenouille et se met à pleurer, ça la brûle, tout est noir.

Jacques se dresse comme un prédateur en alerte.
– Tu as entendu ?
Antonio s'avance, regarde dans la direction du cri.
– Oui. Déjà tout à l'heure, quand on était encore dans la voiture, il m'a semblé entendre un bruit de moteur.
– On dirait quelqu'un qui gueule.
– Il vaudrait mieux qu'on aille vérifier.
Les deux hommes s'engagent sur le sentier presque effacé qui débouche sur le chemin principal. Ils sont réveillés depuis peu de temps. Leur haleine chargée rôde sous leurs narines, leur ventre gargouille, le monde leur apparaît totalement nouveau, comme si ce hurlement l'avait renversé. Ils clignent des yeux sous la lumière qui les fauche entre les silhouettes des chênes, des hêtres et des bouleaux. Au bout d'une minute de marche, à travers le treillis végétal, ils aperçoivent la carrosserie d'un véhicule. Jacques passe machinalement sa main sur la crosse de son pistolet. Ils avancent courbés, tels des soldats dans la brousse, ignorant la frousse. Antonio colle au train de son copain, il sent monter en lui l'angoisse, il craint un autre mort dont la seule faute aura été de croiser leur route. Ils voient une voiture, puis soudain une femme qui apparaît comme si elle venait de se relever. Ils se cachent derrière des genêts et des fougères alignés comme une clôture. La femme s'appuie sur le coffre, elle semble essuyer ses yeux de ses longs doigts. Enfin, elle se redresse, renifle, on dirait qu'elle reprend sa respiration.
– Tu crois qu'elle fait quoi ?
Jacques fixe l'intruse, plisse les yeux et soupire.
– J'en sais foutre rien. Faut se méfier, elle est peut-être pas seule.
– Vivement qu'elle se casse, je suis pas tranquille.
– Y a pas de raison qu'elle vienne fouiner.
– Pourvu que t'aies raison, souffle Antonio.

La femme fait un pas vers l'avant du véhicule, s'arrête, met les mains sur les hanches et gonfle son thorax en levant la tête. De profil, sa poitrine prend de l'ampleur. Elle recommence l'exercice plusieurs fois.
– On dirait qu'elle essaie de se calmer.
– J'aime pas ça.
La réponse de Jacques inquiète son ami. Il reste courbé, mais son dos le fait souffrir. Dans un mouvement naturel, il tend son bras pour prendre appui sur un petit tronc sur sa droite. Le support le soulage, la sensation de courbature s'atténue. Jacques s'impatiente. Un grand craquement le fait sursauter et il voit chuter à côté de lui Antonio, précédé par le tronc pourri qui le soutenait et qui s'abat sur le tapis végétal. Le bruit épais prolongé par les sarcasmes des feuilles mortes fait tressaillir la femme.
– Putain de merde ! chuchote Jacques en lançant un regard furibond à son acolyte. Celui-ci se ratatine et s'excuse en offrant une expression de regret.
Solange tend le cou, affûte son regard. Elle discerne un léger mouvement derrière les fougères. Elle hésite. C'est peut-être un sanglier, le coin en est infesté. Finalement, le calme étant revenu, elle fait quelques pas, quitte le sentier et se retrouve en lisière. Elle distingue deux formes sombres, mais cela pourrait aussi bien être des souches ou des feuilles amassées sur des buissons. Sa posture, buste en avant, tête chercheuse, fait songer à une personne en quête de champignons. Jacques sent ses yeux sur lui. Il craque.
– Putain, c'est mort, elle nous a vus.
– Non, attends…
Jacques se redresse et fond sur Solange. Elle a un mouvement de recul, puis reste figée. En dix pas Jacques est sur elle. Dans son sillage, résigné et nerveux, Antonio. Solange ne voit d'abord que le premier homme, il tient un pistolet dans sa main. Ses yeux n'expriment que de la colère.
– Jacques, du calme, je…
– Ta gueule, merde.
Solange s'extirpe de sa sidération, elle amorce un pas de recul. Poupard braque son arme sur elle, place son index sur la queue de détente. Il peut sentir la tension dans les muscles de son doigt et la chaîne nerveuse et tendineuse qui le meut.
– Tu la fermes et tu approches, vite.
Solange s'immobilise. Elle a suivi les infos et comprend qui sont les deux hommes. Elle reste un instant en équilibre, les bras plus ou moins en l'air, puis hoche la tête. Son corps se vide de toute sa chaleur. La voilà qui s'avance en se demandant à quel moment elle verra la flamme jaillir du canon et si ce sera douloureux. Tout en marchant doucement à cause des branchages, elle gonfle ses poumons en se disant que c'est peut-être la dernière fois. Elle se concentre sur le chant d'un loriot qui confère à la forêt un air tropical. Cela lui semble si précieux à présent. Lorsqu'elle arrive devant Jacques, celui-ci l'observe et remarque ses yeux rougis. Il la saisit par l'épaule et passe derrière elle. La frayeur qu'elle ressent décuple. Il place l'extrémité de son arme entre les omoplates et pousse pour la faire avancer. Elle sent ses jambes se vider de leurs forces.
– Jacques, qu'est-ce que tu veux faire ?
– Tu le sais bien.
– T'es pas obligé de faire ça.
– Ah ouais ? Je crois bien que si mon pote. Si on la laisse partir, dans une heure, le coin sera encerclé par des escadrons de gendarmes. Il y aura des hommes derrière des chiens qui aboieront, et des hélicos au-dessus de nos têtes. C'est comme ça que ça se passera.
Antonio sait que son pote a raison, et ça lui tord les boyaux. Bon sang, même ici, au milieu de nulle part, il fallait qu'ils croisent des gens. Il a l'impression d'être un Petit

Poucet monstrueux qui sème des cadavres pour retrouver son chemin.
Solange écoute, elle comprend qu'elle vit ses ultimes instants. Elle pense à Christelle qu'elle ne pourra pas protéger, à Johanna. Elle pense à René. Elle stoppe brutalement, ses yeux brûlent d'une volonté inflexible. Une illumination vient de la frapper, guidée par la colère et le désir de vengeance. Toute sa vie étalée à ses pieds, toutes ces années, ces efforts, ces espoirs et ces rêves pour en arriver là. Le point de non-retour où tout va se jouer. Elle comprend que l'existence est faite de ces moments-là ; un, deux ou trois, pas plus dans une vie entière. Des moments charnière, des virages qu'il faut savoir négocier. Son arrêt brutal a surpris Jacques, son bras se raidit. Le canon s'enfonce dans la colonne vertébrale. Solange laisse échapper un rictus, pas plus.
– Qu'est-ce qui te prends ? avance bordel !
– J'ai une proposition à vous faire.
– T'as rien qui nous intéresse.
– Je crois que si. Je peux vous faire gagner pas mal d'argent et vous fournir une autre voiture pour passer inaperçus.
Les deux hommes se regardent. Jacques maintient la pression dans le dos.
– On t'écoute. Mais si t'essaies de nous enfumer, je te flingue sur-le-champ.
Tout en conservant les mains relevées, Solange Peuch se retourne avec précaution. Poupard est très nerveux. Une fois son demi-tour effectué, elle passe ses yeux sur les deux complices avec brièveté. La peur l'empêche de les fixer plus longtemps.
– Vous êtes Les Tueurs au losange, c'est ça ?
– Ouais, c'est nous, répond Jacques en se redressant, un ruisseau de fierté coulant dans son regard.
– En échange, vous me rendez un service.
– Vas-y, balance.
– D'abord, vous me promettez de me laisser en vie. J'ai deux filles à élever.
– Tu veux une promesse de deux braqueurs en fuite ? Pour la plupart des gens c'est une parole qui vaut rien.
– Est-ce que j'ai le choix ?
Les deux hommes se regardent à nouveau. Antonio en a assez, il a déjà promis dans sa tête. Il espère que Jacques se comportera correctement. Son ami a l'air d'être ébranlé par ce qu'a dit la femme. Elle sent qu'il existe une ouverture et elle tente sa chance.
– Nous sommes trois adultes qui ont la possibilité de tenir une parole. Pour vous, pour nous, pour les raisons que vous voulez, c'est pas rien.
Jacques observe ce bout de femme, démunie, inoffensive et à sa merci. Il se demande s'il aurait autant de courage à sa place. La réponse, qui stagne derrière un rideau noir dans son esprit, il la repousse pour éviter une déception. Il se ravise. Après tout, un peu de dignité dans cette aventure ne ferait pas de mal. Il se dit que cela pourrait le faire se sentir mieux.
– Vous mettriez votre vie entre les mains d'un pédé ? Parce que c'est ce que je suis, un pédé.
La phrase comme un coup de feu, un coup de théâtre. Antonio sent son cœur s'affoler comme un compteur Geiger à Tchernobyl. Poupard se sent immédiatement soulagé. Un corset invisible qui enserrait ses poumons vient de se dissoudre dans l'air. Il évite malgré tout les yeux de son ami.
– Vous croyez toujours en ma parole ?
– Je ne vois pas ce que ça change.
– Ça vous fait pas douter de moi ?
– Y a pas de raison.

Jacques incline la tête, son bras descend un peu, l'arme ne pointe plus que les jambes de Solange. C'est la première fois qu'il parle de ça et c'est à une inconnue ; il fallait que ce soit une femme, et celle-là est parfaite pour recueillir ses mots brûlants. Il gonfle son thorax, redresse la tête.
– OK, on promet, vous avez notre parole.
Le cœur de Solange lui fait le grand jeu. Grand huit, double tourniquet, virages au maximum de jets, la tête à l'envers. Elle joue sa vie et c'est quelque chose de fou. Elle voit tout avec une extrême netteté. Sa voix sûre tombe comme un couperet.
– En échange vous allez tuer mon mari.
– Pardon ?
– Je viens d'apprendre qu'il a violé ma fille. Je veux qu'il crève.
Antonio tressaute. Jacques continue :
– Et qu'est-ce qu'on gagne ?
– Il tient un bureau de tabac-presse au village. Il y a la caisse à prendre. Mais surtout, il garde dans un petit coffre-fort une importante somme d'argent. Il n'a jamais eu trop confiance dans les banques.
– Combien ?
– C'est variable. Entre vingt et trente mille francs.
Les deux hommes s'interrogent du regard. Jacques est mitigé. Il n'a jamais exécuté de contrat et s'il a tué, c'est avant tout pour garantir sa liberté et sa fuite. Et puis, du pognon, ils en ont. À l'énoncé des raisons de Solange, Antonio lui, apparaît très décidé. Son visage se teinte de pourpre. Ses yeux sont durs. Il dit sans consulter son comparse :
– On va le faire, c'est d'accord.
– Qu'est-ce qui te prend ?
– Je dis qu'on va le faire, si jamais ça t'emmerde, je le tuerai moi-même.
– Je te reconnais pas, là.
Antonio relève la tête vers les frondaisons, des rides apparaissent sur son front. Il a l'air de peser une décision, ou de chercher le début de sa phrase.
– Faut croire que tu commences à déteindre sur moi.
Jacques baisse la tête et réfléchit. Il lève les yeux vers Solange et dit :
– C'est d'accord. Faut que ça ait l'air d'un braquage, c'est ça ?
– Ça serait parfait.
– Vous avez parlé d'une voiture, demande Jacques.
– C'est celle-ci, dit-elle en désignant la Citroën BX sur le chemin.
– Nous, on est plutôt Renault, au cas où vous seriez pas au courant. Question de réputation.
– Justement, personne ne cherchera une Citroën.
Jacques ne répond pas, elle vient de marquer un point.
– Vous avez un plan ? demande Antonio.
Solange hésite, ordonne ses idées. Quelques secondes s'écoulent. Elle se racle la gorge.
– Je peux vous transporter dans ma voiture. Vous vous planquez à l'arrière. Une fois chez moi, je me gare et je rentre à la maison. Je laisse les clés sur le contact. Vous attendez deux minutes, et puis vous partez buter cette enflure.
Jacques et Antonio sont marqués par la détermination froide qui habille la voix et le visage de cette femme. Entre les rides de son front, il n'y a pas de place pour le doute. Ils réfléchissent en se fixant. Jacques tapote sa cuisse avec son pistolet tandis que son ami s'allume une cigarette. Il relâche la fumée et l'observe s'élever dans les airs avec une expression mystique. Au bout de quelques secondes il dit :
– On doit s'organiser, vérifier par où on peut s'enfuir, après.

– Le village est un cul-de-sac. Il faut repasser le pont de l'Obscure, et au bout de trois kilomètres, il y a un carrefour avec plusieurs directions. À partir de là, vous disparaissez dans la pampa.
– Un cul-de-sac, c'est pas l'idéal, lâche Jacques.
– Non, c'est vrai. Mais le risque est très faible. Les gendarmes, le dimanche, on les voit jamais avant onze heures parce qu'ils ont patrouillé une bonne partie de la nuit.
Jacques lance un coup de menton destiné à son copain. Il lui répond d'un hochement de tête.
– OK, on va faire comme ça. On va transvaser nos affaires dans le coffre de votre voiture. On peut dire que vous êtes une sacrée bonne femme.
Jacques sourit, ça le surprend. Il range son arme derrière sa ceinture, calée contre son nombril. Il observe son copain qu'il n'a jamais vu si déterminé. Il comprend que ce sera Antonio qui appuiera sur la queue de détente. Ce n'est pas négociable et ils n'ont pas besoin d'en discuter.

*

Le frêle matin se déploie en silence. René termine sa lettre et la glisse dans l'enveloppe. Il inscrit « JOHANNA » dessus et la dépose bien en vue sur la table. Il sort de la cabane et repère immédiatement sa fille assise sur un des gros rochers de l'étang, juste en bas. Elle est immobile, son visage tendu vers le ciel, en quête de lumière. Il se délecte de cette vue, savoure ce privilège de pouvoir à nouveau contempler son enfant, après vingt-deux ans d'absence. Il doit se faire violence pour détacher ses yeux de ce corps inespéré, de cet être qu'il n'attendait plus. Puis son regard s'empare de l'étang et de tout ce qui l'entoure. Il ne rate rien, réalise des photos mentales qu'il range avec méticulosité. Il se détourne et file sans bruit jusqu'à sa voiture. L'Indien s'installe au volant, se tord le cou pour vérifier la présence du fusil lové dans la couverture, puis démarre.

*

La BX roule au pas. Les deux hommes veulent s'assurer que la rue est calme. Dans l'habitacle, la voix suave et sensuelle de Susanna Hoffs déroule la mélodie de « Manic Monday ». Son joli minois surgit immédiatement dans l'esprit d'Antonio. Ils repèrent la boutique grâce aux indications de Solange Peuch : une vitrine assez grande encadrée par deux tilleuls ; sur le trottoir, à côté de l'entrée de plain-pied, un présentoir avec les gros titres des journaux ; au-dessus, plantée dans la façade, la fameuse enseigne en forme de losange rouge. L'ironie de ce détail les amuse.
La rue est bordée de tilleuls et de quelques platanes aux ventres lisses et gris. Le soleil continue son ascension en caressant la contrée. Des volées de moineaux s'écharpent dans le chignon des arbres en poussant des piaillements aigus. Les deux hommes se garent le long du trottoir, entre deux feuillus, à trois mètres du magasin. À cause d'une affiche de l'amicale des pompiers scotchée sur la devanture, ils ne distinguent pas la cible derrière son comptoir. Un homme entre deux âges sort en allumant une gitane maïs, le journal plié et coincé sous son aisselle oscille au rythme de ses pas. Ils le regardent s'éloigner et bifurquer dans une autre rue sur sa gauche. Le village est calme, il ne s'animera qu'à partir de dix heures. Pour cette fois, c'est Jacques qui conduit. Antonio se rendra seul dans le bureau de tabac, remplira le contrat, prendra l'argent. Il reviendra en essayant de marcher normalement. Si jamais un client se présente pendant l'opération, il est convenu que Poupard klaxonne. Deux coups brefs. Il faut que ça aille vite, et que ça ne fasse pas trop de bruit. Antonio fermera la porte pour atténuer la détonation, et il visera la tête pour ne tirer qu'une fois. Tout a l'air en ordre. Les deux copains jouissent de ce dernier moment de calme. Ils s'allument une cigarette et exhalent par la vitre ouverte.

Ils coupent la radio, ont besoin de silence et de calme. Jacques examine les habitations, les jardinets entretenus, les bouquets opulents de fleurs dans les pots placés avec ostentation aux clôtures ou aux entrées. Il regarde les commerces fermés le dimanche et se tranquillise. Antonio frotte ses mains sur ses cuisses pour en éliminer la moiteur. Il est en train d'entrer dans son personnage, celui qui doit tuer sans pitié.
– Tu sais, Jacques, je voulais te dire…
– Ouais ?
– Quand j'avais neuf ans, un de mes oncles, Fernando qu'il s'appelait ce salaud. Un jour où il m'avait emmené à la pêche…
– Te casse pas, j'ai compris. Je suis désolé mon pote. Celui qui est juste là, tu vas te le faire. Ça remettra pas les compteurs à zéro, mais peut-être que c'est un truc que tu dois faire.
Les deux copains se regardent et beaucoup de choses passent dans leurs yeux. Ils se sourient rien qu'une seconde, puis reprennent un air plus grave. Ils hochent la tête sans se quitter du regard, puis Antonio pose sa main sur la poignée de portière et sort.

*

Vincent, Franck et Christophe remontent la rue à pied. Ils ont laissé leurs destriers au coin du trottoir. Ils profitent des quelques véhicules stationnés pour progresser à couvert. Ils se postent derrière le tronc d'un platane. Franck tient une bombe de peinture rouge dans sa main, de celles qui servent à taguer les zones oubliées et les vieux bâtiments. Ils fixent l'entrée du commerce. Droit devant, à une dizaine de mètres.
– Comment tu veux faire ? chuchote Christophe à Franck.
– Ben, j'y vais en rasant le mur, après je me baisse pour qu'il me voit pas, et j'écris « violeur » sur la vitrine. Y a que sept lettres, ça ira vite. Même s'il me repère, il aura pas le temps de me choper, j'suis plus rapide.
– Et si quelqu'un se pointe pour acheter un truc ?
– T'inquiète Vince, je cours vite j'te dis. Et puis à cette heure, y a pas foule.
– Tu veux vraiment faire ça ? demande Christophe.
– Un peu, mon n'veu, c'est ma façon de montrer ce que je ressens, et de venger Jo.
– Et le faire ensemble, ça veut dire quelque chose, ajoute Vincent.
– T'as raison, en plus, l'autre salaud, il comprendra que des gens savent. Ça va lui mettre une putain de pression et il aura la honte de sa vie.
– Ouais, Chris, et pas qu'un peu.
Franck secoue la bombe et la bille à l'intérieur émet un son métallique en courant sur la paroi.
– Bon, j'y vais.
– Fais gaffe hein, nous on surveille. Si t'entends siffler, c'est que quelqu'un arrive.
– OK, Vince.
Franck se redresse pour rejoindre le mur.
– Attends, souffle Christophe.
Devant eux, à quelques mètres, un homme vient de sortir d'une voiture par le côté passager. Il porte une casquette et arbore une courte barbe. Il monte sur le trottoir. Il s'arrête une seconde, fait un tour d'horizon, inspire, souffle puis pénètre dans le bureau de tabac. La petite sonnette stridente couplée à l'entrée retentit. La porte se referme. Les trois amis sont toujours appuyés contre le tronc. Franck sur le côté gauche vers le mur, Christophe accroupi sur le côté droit avec Vincent à moitié couché sur son dos. Ils sont tendus vers l'entrée du magasin, les yeux guettant le moindre mouvement, chatouillés par une bonne dose de peur.

Un bruit de pétard, comme un coup de feu. Ils sont certains que ça provient de chez Peuch. Ils se regardent. Christophe se tord le cou pour planter ses yeux dans ceux de Vincent. Ils se repositionnent, guettent.
– C'était pas un pétard. Trop fort, lâche Franck.
– C'est peut-être une porte qu'a claqué au fond du magasin.
– Ça ressemblait pas à ça Chris, affirme Vincent en remontant ses lunettes sur son nez.
Ils parlent bas, comme si un gardien ou une sentinelle patrouillait dans le secteur. Un ronronnement commence à monter dans la rue. C'est léger, mais on dirait un moteur de voiture. Quelqu'un traverse la rue et disparaît à l'angle d'une maison. À un étage, non loin, une femme ouvre en grand des volets qui grincent et claquent contre le crépi. Elle est aussitôt avalée par la bouche avide et sombre de la fenêtre. Le grondement augmente. C'est un moteur, c'est sûr. Un moteur en surrégime. Les garçons s'apprêtent à se retourner pour identifier la source du tapage quand la porte du bureau de tabac s'ouvre. C'est le type à casquette. Il tient dans sa main gauche un sac en papier marron, de ceux que Peuch utilise pour ranger les achats des clients. Dans sa main droite, pend un pistolet noir. Ils n'en reviennent pas et restent sans voix. Un groupe de moineaux décollent du tilleul juste à côté de lui, affolés par le boucan du véhicule qui arrive en vrombissant. Survenant avec brutalité, fracturant la quiétude, une voiture folle, moteur haut dans les tours, dépasse les gamins et coupe la rue en biais. Elle saute le trottoir en explosant ses jantes et fonce sur la devanture. Antonio écarquille les yeux, se crispe, puis est percuté de plein fouet. Il bascule sur le capot, sa tête s'écrase sur la frontière du pare-brise et du toit, puis son corps est rejeté, comme vomi, et s'élève dans l'air. Le bolide termine dans la devanture qui explose en une nuée de fragments de verre. Tout s'effondre, le comptoir recule dans un lourd grincement, des bocaux de bonbons dégringolent en se brisant sur le trottoir, la porte est arrachée de ses gonds et tinte une dernière fois. Antonio retombe à côté de la voiture encastrée dans le bureau de tabac. Il impacte le trottoir sur le dos, sa main droite se crispe, un coup part et agite son bras. Il gît, une jambe repliée, la figure tuméfiée et sanguinolente. Ses yeux clignent deux fois, suivent quelque chose dans le ciel bleu. Puis ils s'éteignent.
Jacques n'a rien pu faire. Tout est allé trop vite. Il reste au volant, quelques secondes sidéré, mâchoire pendante. Il regarde son copain immobile. À gauche du corps, le sac en papier marron s'est ouvert et des billets de banque sont éparpillés jusque sous la voiture folle. Son conducteur en descend, son pied touche le sol, juste à côté du visage de Mendes. Il hurle :
– Violeur ! Peuch, t'es qu'une raclure de violeur !
Christophe est stupéfait.
– Putain, Vince, c'est ton père ! Vince ?
Il sent le poids de son pote sur son dos. Franck détourne son regard du spectacle sensationnel des morceaux de vitre, de la carcasse de la voiture à moitié enfoncée dans le magasin, du père de Vincent qui beugle et surtout du type au pistolet qui a l'air mort. Franck secoue Vincent parce que c'est son père qui fait le spectacle. Son père qui est furieux et déterminé. Il crie sans cesse le mot « violeur ». Soudain, Jacques démarre, les pneus crissent, il déboîte et s'engage dans la rue. La BX s'engouffre dans une ruelle, pile, recule, repart vers les gamins. Elle les dépasse en trombe et ils tournent la tête pour la suivre du regard. Elle rétrécit à une vitesse incroyable. Des gens sortent de chez eux, certains s'aventurent sur le macadam. Des voix demandent ce qui arrive. Christophe râle parce que Vincent s'appuie trop sur lui. Il le sent qui glisse doucement et tombe à ses pieds, une expression de surprise sur le visage et un trou très net dans son front. Un filet de sang s'en écoule. Ses lunettes sont de guingois, et derrière, le marron des yeux a viré

au gris terne. Franck s’approche, pose un genou, ne croit pas ce qu’il voit. Sa tête tourne, il vomit. Christophe passe le bout de ses doigts tremblants sur la joue de son ami, lui rajuste les lunettes. Il ne dit rien, il est sidéré, il entend un peu trop son cœur, c’est à peine s’il sent la main de Franck sur son épaule. Il y a des voix partout qui jaillissent, elles lui semblent très lointaines. Des hommes et des femmes qui parlent, il y a les moineaux, le bruit de bouts de vitrine qui continuent de tomber du haut de l’huisserie. Il y a le bruit de la bombe de peinture et de sa bille d’acier lorsque Franck la laisse tomber. Christophe regarde son ami, il le regarde, et attend avec impatience de s’extraire de ce cauchemar.

Il voudrait tant se trouver à Calicoba Beach, à peine une heure plus tôt, être sur le sable à admirer leurs ombres, être quatre.

Dans la rue trop animée, une Visa s’approche puis s’arrête. L’Indien s’en extirpe, s’avance un peu sur le goudron qui se réchauffe. Il entend les cris, il perçoit la panique, il remarque la voiture encastrée dans la vitrine, le mort, mais surtout, au pied d’un arbre, il voit Christophe et Franck penchés sur le corps de Vincent. Et un long et déchirant cri se répand en silence en lui et taille son âme comme une lame effilée et véloce.

Octobre 2020, au Puy perdu.

Je porte mon regard d'adulte sur l'étang étale. Toute cette histoire est en partie fossilisée ici, sur ces berges, sous ces arbres qui se dénudent, sur le sable gris de ce bout de plage. La plus belle partie de l'histoire. Ici survivent les meilleurs moments de l'été 1987, mais aussi les derniers. Me souvenir m'a soulagé et je comprends combien c'était nécessaire. Je me sens libéré d'une chose que je n'aurais pas dû traîner si longtemps. J'ai enfin déposé ce vieux sac qui contient tant de regrets et tant de tristesse. Je ne peux m'empêcher de tourner la tête vers la cabane de René. Elle décante sous la loi des saisons depuis qu'il n'est plus. À sa mort, il y a cinq ans, il l'a léguée à Johanna. Mais elle n'a jamais voulu y revenir depuis le décès de son vrai père ; elle préfère la conserver dans sa mémoire avec la belle présence de l'Indien, qui était emblématique de ce lieu et le rendait unique. C'est devenu un endroit que les gens louent pour passer des vacances au calme et qui sait, y vivre un été inoubliable.

J'extrais de ma poche un livre qui m'est cher. Celui que René m'avait donné, *La Position du tireur couché*. Il est dans un sale état à force de lectures et de transports. Je le détaille et fais bruire ses pages avec mon pouce. Il y a toujours sur la couverture, comme vitrifiée, l'empreinte ensanglantée que Vincent avait déposée ce jour où il avait fait irruption dans la cabane, la figure tuméfiée. Elle est pour moi une relique, l'unique chose réelle qui subsiste de lui, de son corps.

Une voiture se gare plus haut, j'entends le moteur qui tourne au ralenti puis se tait. Je sais qui vient. Je profite du temps qu'il me reste avant son arrivée pour embrasser le Puy perdu du regard. C'était vraiment le bon temps. Des colverts pataugent, sûrement les descendants de ceux qui ont été les témoins de nos aventures adolescentes. Des bruits de pas foulant les feuilles mortes me parviennent de la pente du côté de la cabane. J'ai le dos tourné, mais je reste immobile et je range le polar dans ma veste. Je ferme les yeux et inspire un grand coup de cet air si précieux. Des éclats de voix et de rires revenant tout droit d'il y a trente-trois ans sonnent dans mon crâne. Les pas me talonnent, ils ralentissent, stoppent juste derrière moi dans un froissement soyeux de feuilles. Des mains enserrent ma taille dans une étreinte douce. Je me retourne lentement sans défaire les bras qui m'entourent et je plonge dans ces yeux couleur rocher usé qui me rendent heureux depuis si longtemps. J'admire les taches de rousseur qui glissent en désordre de son nez. En se dressant sur la pointe des pieds, elle dépose un long baiser sur mes lèvres, puis m'interroge du regard en inclinant la tête et en plissant les yeux. Elle me dit qu'elle m'aime, je réponds que moi aussi, si elle savait à quel point. Je lui souris, tout va bien.

REMERCIEMENTS

L'écriture de ce roman a été une sacrée aventure. Mais c'est bien pour cette raison que l'on écrit, non ? Celui-ci m'a demandé bien plus de temps que les autres et il m'a fait cogiter comme jamais. À chaque fois que je me remettais à l'écriture, je me demandais comment j'allais pouvoir m'en tirer avec ces deux histoires parallèles, la bande des yeux marron et la cavale des Tueurs au losange. Finalement, à force de réflexion, d'expéditions punitives dans ma propre tête, de longues marches (non, pas du type *Marche ou crève*, ce bouquin fabuleux du Maître), à force de séances de course à pied, de jardinage ou de contemplation, la solution est arrivée, comme une évidence ; ou par magie. À un moment, à plusieurs en fait, j'ai bien cru que j'allais errer jusqu'à la fin de mes jours autour du Puy perdu et le long des méandres de l'Obscure, à chercher le « truc », l'idée qui déclencherait tout. Et à vrai dire, c'est cela qui est excitant quand on écrit, d'aller au charbon, de se battre, de s'y filer sans tricher mais sans savoir si on ira au bout.

Mais.

Si écrire ce qui va devenir un roman est un acte totalement solitaire, une chose très personnelle, le transformer en un livre présentable est un travail d'équipe. Je tiens donc à remercier les trois amis qui lisent le premier jet et qui s'en donnent à cœur joie en critiques, remarques et propositions pertinentes. Par ordre alphabétique, Anthony « le littéraire », Christian « le sage » et Franck « le boucher ». Les gars, ce texte est devenu meilleur qu'il l'était grâce à votre franchise. Avoir des premiers lecteurs tels que vous m'est très précieux.

Merci à toute l'équipe des éditions Le mot et le reste, pour le sérieux, l'inspiration, l'implication et la relation de confiance. Mention particulière à Pierre pour le travail éditorial que j'ai adoré pratiquer avec lui, et merci à Sophie pour la correction du texte.

Enfin, un gros merci pour toi Sandra, qui est toujours présente, et ce même lorsque, comme tu le dis si bien, « je suis là sans être vraiment là ». Tu es le marin qui tient la barre pendant que je rêvasse.

À Saint-Jal, Corrèze

Jeudi 25 mars 2021, Samedi 18 septembre 2021 –

Table des matières

Dimanche 3 août 1987, quelque part en Haute-Corrèze.

Lundi 4 août 1987, en région parisienne.

Lundi 4 août, au pont de l'Obscure.

Mardi 5 août, chez Christophe.

Lundi 4 août, quelque part dans l'Essonne.

Mardi 5 août, au Puy perdu.

Lundi 4 août, quelque part dans l'Essonne.

Mercredi 6 août, au Puy perdu.

Mardi 5 août, quelque part dans le Loiret.

Mercredi 6 août, au village.

Mardi 5 août, quelque part dans le Cher.

Mercredi 6 août, Calicoba Beach.

Mercredi 6 août, dans la cabane de chasse.

Jeudi 7 août, au Puy perdu.

Mercredi 6 août, quelque part en Creuse.

Jeudi 7 août, Calicoba Beach.

Mercredi 6 août, quelque part en Creuse.

Vendredi 8 août, au village.

Jeudi 7 août, quelque part en Creuse.

Vendredi 8 août, au village.

Vendredi 8 août, quelque part en Corrèze.

Samedi 9 août, chez Christophe.

Samedi 9 août, quelque part en Corrèze.

Samedi 9 août, au village.

Samedi 9 août, au village.

Mi-avril 1987, aux alentours du village.

Samedi 9 août, quelque part en Corrèze.

Dimanche 10 août, chez Solange Peuch.

Dimanche 10 août, au Puy perdu.

Octobre 2020, au Puy perdu.

REMERCIEMENTS

Photo de couverture : Grgur Vuckov.
ISBN : 978-2-36139-984-9
Dépôt légal : octobre 2022